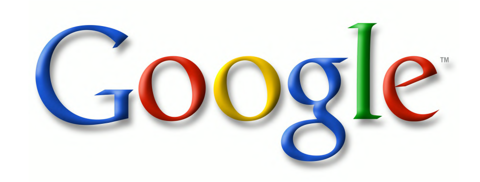





F 48307
Ex-Libris
Comitum Karolyi
Csurgó


THE WILLIAM ARMFIELD HOLT ❖ AND ETHEL RHODES HOLT FUND
The Holts on February 22, 1903 ❖ The first marriage in Memorial Church

LETTRES

DU

COMTE VALENTIN ESTERHAZY

A SA FEMME

LETTRES

DU

C^TE VALENTIN ESTERHAZY de Galantha

A SA FEMME

1784-1792

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR ERNEST DAUDET

LA VIE MILITAIRE ET MONDAINE AVANT LA RÉVOLUTION. — LA COUR DE VERSAILLES. — LES FÊTES DE CHANTILLY. — LA MORT DU DUC DE CHOISEUL. — UN VOYAGE AU VIGAN. — LA VIE EN PROVINCE. — LA COUR EN 1790. — COURSE EN ANGLETERRE. — COBLENTZ EN 1791. — VARENNES. — L'ENTREVUE DE PILNITZ. — LA COUR DE RUSSIE SOUS LE RÈGNE DE CATHERINE.



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6^e

1907

Published 19 April 1907.



INTRODUCTION

En publiant naguère les *Mémoires* du comte Valentin Esterhazy, j'ai dû faire remarquer que quelque attachants qu'ils fussent, les lettres qu'il écrivit à sa femme pendant les vingt années que dura leur union — de 1784, date de leur mariage, à 1805, date de sa mort — ne l'étaient pas moins et qu'elles permettaient, mieux peut-être que ses *Mémoires,* de reconstituer son existence dont il semble parfois dissimuler les incidents les plus émouvants.

« Pendant cette période, disais-je, Esterhazy a dû souvent se séparer de sa femme : avant la Révolution, pour ses tournées d'inspection militaire, pour les sessions du Conseil supérieur de la guerre dont il était membre, pour ses séjours à la cour, Versailles, Fontainebleau, Compiègne, où les fréquentes grossesses de Mme Esterhazy ne lui permettent pas de le suivre ; sous la Révolution, pour ses courses en

Allemagne, pour ses voyages à Coblentz, pour sa mission en Russie où elle vint le rejoindre, pour ses longues visites à l'impératrice Catherine qui les trouvait toujours trop brèves et se plaisait à le retenir. Au cours de ces absences, il n'a jamais cessé d'écrire à sa femme tous les jours, ou, quand il se fut expatrié, en toutes les occasions où il était assuré de lui faire parvenir ses lettres. »

Lorsque j'écrivais ces lignes, j'avais cette volumineuse correspondance sous les yeux ; je venais de la lire, un peu hâtivement d'ailleurs, à l'effet d'en extraire les quelques rares fragments que j'en ai donnés dans l'Introduction aux *Mémoires*. A leur apparition, beaucoup de lecteurs ont vu, dans mon langage, un engagement de publier ces lettres ou, tout au moins, celles qui pouvaient présenter, soit au point de vue des mœurs, soit au point de vue des événements, un intérêt historique. Leurs sollicitations ne m'ont pas permis de douter de leur désir et c'est pour y répondre comme pour me donner à moi-même la satisfaction de faire mieux connaître, par la divulgation de ses lettres, le brillant ami de Marie-Antoinette, que je me suis décidé à en publier aujourd'hui un certain nombre.

Il y en avait trop pour que j'aie pu songer à les publier toutes. D'autre part, parmi celles sur les-

quelles mon choix s'est arrêté, les choses intimes et personnelles, sans intérêt pour le lecteur, tiennent parfois tant de place que j'ai dû pratiquer, dans quelques-unes d'entre elles, des suppressions nécessaires sans, d'ailleurs, faire subir la moindre retouche à ce que j'en ai maintenu. Mais, même après ce travail d'élagage, la matière restait trop abondante pour tenir en un volume. J'ai été amené ainsi à diviser cette correspondance en deux séries. La première comprend les lettres écrites de 1784 au mois de mars 1792; elle fait l'objet de la présente publication. La seconde va du second trimestre de 1792 à 1804 ; mais, elle ne sera publiée que dans quelques mois, et c'est de la première seulement que je dois entretenir, à cette heure, mes lecteurs.

Au moment où elle commence, le comte Valentin Esterhazy, maréchal de camp, Cordon bleu et gouverneur de Rocroy, que les deux premières lettres nous laissent voir à la cour, dont il est le familier, vient de partir en tournée d'inspection. Marié depuis quelques mois à Mlle Fanny d'Hallweill, fille unique du comte d'Hallweill, lieutenant général des armées du Roi, il a dû se séparer de sa jeune femme dont il pourrait être le père, puisqu'il a vingt-cinq ans de plus qu'elle, et de qui il est éperdument épris. Les lettres qu'il lui écrit tantôt à Paris,

rue Michel le Comte au Marais, tantôt à la cam pagne, — les Troux en Picardie et la Celle-Saint-Cyr en Bourgogne, deux terres appartenant à ses beaux-parents — en même temps qu'elles témoignent de l'habitude qu'il a déjà prise de lui raconter tout ce qu'il fait, lui expriment incessamment son amour, sa sollicitude, son dévouement sous les formes les plus passionnées; par l'âge, il est plus que quadragénaire; par le cœur, il a vingt ans et c'est en amant de vingt ans qu'il parle.

Tel d'ailleurs, sera jusqu'à la fin, le caractère de sa correspondance. Les déclarations enflammées s'y mêlent au récit des actes de sa profession; les potins de la cour et de la ville, au compte rendu des événements, aux appréciations qu'ils lui inspirent. Pendant les années 1784, 1785 et 1786, il écrit tour à tour de Rocroy, siège de son commandement, de Versailles où l'a mandé la Reine, de Compiègne et de Rambouillet où il chasse avec le Roi, de Chantilly où le prince de Condé l'a invité aux fêtes qu'il y donne, de l'une des villes où il inspecte des régiments, ou encore de quelqu'un des châteaux où il est reçu en ami, avec les égards que méritent son nom, son grade, sa situation dans le monde, la faveur dont il jouit à Versailles. En 1786, il va voir sa mère et sa sœur, au Vigan, son pays natal, et nous

devons à ce voyage une description de la vie de province, dont Balzac eût été ravi et qui lui eût peut-être permis d'ajouter quelques pages à son délicieux roman : *Le Cabinet des Antiques*.

A ces étapes de ses courses, tout est pour Esterhazy matière à observations judicieuses, à réflexions révélatrices de sa droiture native, au milieu desquelles se glisse toujours quelque tendre aveu pour l'épouse qu'il chérit; et ces lettres qui nous rappellent tant de choses contemporaines, peu ou mal connues, sont aussi de jolies lettres d'amour, ce qui n'est pas pour en altérer le charme. Elles ne sont pas moins remarquables par le tableau qu'elles retracent de certains événements, tels, par exemple, que la mort du duc de Choiseul, dont nous devons à Esterhazy un piquant et émouvant récit, dans lequel on voit la vénalité et l'ignorance des médecins, hâter la fin de l'auguste malade et la vivacité des douloureux regrets qu'excite son trépas.

A la fin de 1786, la correspondance s'interrompt pour ne reprendre qu'en 1791, après un court arrêt à l'année 1790. Cette lacune est profondément regrettable, surtout en ce qui touche les débuts de la Révolution. Le peu qu'Esterhazy nous en raconte dans ses *Mémoires*, autorise à supposer que son rôle fut plus considérable qu'il ne le dit et que si, comme

on doit le croire, il a détruit ses lettres de cette époque, c'est parce qu'elles racontaient des faits qu'il a préféré laisser dans le mystère et l'oubli. Il y a lieu de ranger dans ce nombre ses relations avec le comte de Fersen. Il parle à peine de lui, encore qu'ils aient été étroitement liés et il ne le désigne que sous un nom d'emprunt.

Mais, à partir de 1791, de Coblentz où le comte d'Artois l'a mandé, il est moins discret, moins mystérieux. A la faveur du chiffre qu'il emploie pour correspondre avec sa femme et dont nous possédons la clé, il se livre librement aux réflexions que lui suggèrent les intrigues qui se déroulent dans la société des émigrés. Il la voit de près puisqu'il y vit et nous lui devons d'autant mieux de la connaître qu'il est l'homme de confiance des princes, qu'il accompagne à Pilnitz le comte d'Artois et qu'il est à Bruxelles avec lui au moment de la triste aventure de Varennes. Cette partie de la correspondance est, au plus haut degré, révélatrice et suggestive.

Il en est de même de celle qui suit et qui embrasse les derniers mois de 1791 et les premiers de 1792, durant lesquels, envoyé par les princes en Russie, Esterhazy commença à vivre à la cour de l'impératrice Catherine, où il allait demeurer jusqu'à la mort de cette souveraine. Accueilli avec une bienveillance

qui ne se démentit pas un seul jour et ne prit fin qu'avec elle, il ne tarda pas, à peine arrivé, à recevoir d'éclatants témoignages de sa faveur. On voit naître et s'accroître cette faveur dans les lettres datées de Saint-Pétersbourg qui remplissent une partie de ce volume et on en verra les effets dans celui qui suivra.

Si l'on songe au caractère tragique des événements qui se déroulaient alors en France, on appréciera tout l'intérêt que présentent les confidences d'un personnage qui, s'il n'en fut pas le témoin direct, pouvait du moins juger de la répercussion qu'ils avaient dans la plus puissante des cours d'Europe; et ce qui, à travers les péripéties de ce grand drame, ne laisse pas d'être piquant et distrayant, c'est l'incessant effort d'Esterhazy pour convaincre sa chère femme dont il est éloigné, qu'au milieu de ses douloureuses préoccupations, il ne cesse pas de songer à elle avec une tendresse infinie et d'appeler de ses vœux le moment où il pourra la rejoindre pour ne plus la quitter.

Je dois en terminant faire remarquer qu'il s'en faut que le comte Esterhazy soit un écrivain. Son style se ressent de l'origine hongroise de son père. Mais, si parfois sa manière de s'exprimer laisse à désirer, malheureusement, sa détestable

écriture ne peut pas être déchiffrée aussi facilement que son style et en ce qui touche les noms propres, notamment, nous avons dû à plusieurs reprises y renoncer.

Ernest DAUDET.

Mars 1907.

LETTRES

DU

COMTE VALENTIN ESTERHAZY

A SA FEMME

ANNÉE 1784

Versailles, lundi 11 heures.

J'imagine, ma chère Fanny, que Chevalier vous aura dit que Mesdames (1), m'ayant prié à souper pour le soir, je ne pourrai pas venir dîner à Paris comme je l'avais projeté; mais, je viendrai après souper; il fait le plus beau clair de lune du monde. Je suis arrivé hier un peu tard, mais, j'ai eu cependant le temps de paraître au dîner en ma beauté, c'est-à-dire en celle de mon habit qui a frappé tout le monde.

Quoique les nouvelles ici me semblent fort pacifiques (2), je ne crois pas que ce soit le moment de

(1) Les princesses Adélaïde et Victoire, filles de Louis XV.

(2) On avait redouté un moment la guerre entre l'Angleterre et la Hollande, et que la France ne fût obligée de prendre parti.

parler de remboursement au contrôleur général (1); mais, s'il avance un emprunt et que l'emprunt aille bien, je saisirai ce moment-là; une affaire mal entamée manque toujours dans ce pays-ci et il faut savoir attendre, quelquefois, un an ou deux le moment d'en assurer le succès. J'ai vu hier le baron (2); il m'a dit que j'aurais été content sur la manière dont la Reine lui a parlé sur l'affaire qu'il a négociée; mais, que ce n'était pas une chose à enlever, mais à faire filer et que, par ce moyen, il croyait au succès, peut-être même avec avantage. Il m'a dit qu'il en parlerait à papa, mais, de confiance et comme si c'était à mon insu, en lui disant que je ne veux pas faire valoir les demandes qui ne réussissent pas.

Je vais aller à midi chez la Reine; je ne sais pas encore où je dînerai; mais, s'il n'y a pas de ministre ici, j'irai chez la comtesse de Polignac; après dîner je ferai quelques visites, de là au bureau où j'ai plusieurs affaires. J'ai passé hier une partie de l'après-midi chez Mme de Fronsac; elle compte aller cette semaine à la campagne; mais, celle d'après, nous la verrons à Paris.

Tout le monde m'a fort demandé pourquoi vous n'étiez pas venue hier. J'ai dit que vous n'aviez pas d'habits et que Mme Bertin (3) vous retardait. Je l'ai

(1) Le comte de Calonne, qui avait succédé à Necker.
(2) Le baron de Breteuil, qui était alors ministre de la maison du roi.
(3) La couturière à la mode.

vue hier; elle m'a dit qu'il était impossible qu'elle aille chez vous aujourd'hui, mais qu'elle y serait demain matin sans faute.

Mmes de Langeron et de Balleroy ont été présentées hier. L'aînée a de la beauté, la cadette est plus agréable. Elles étaient mises toutes deux de même, leurs habits étaient dans le goût du vôtre; elles ont eu du succès. Mme de Saint-Maurice était de la présentation; elle a été trouvée hideuse. Le Roi et ses frères ont été tirer à Brunoy.

On attend avec impatience le courrier de l'Empereur. Bien des gens assurent que ses troupes ont reçu contre-ordre et ont rétrogradé; on cite même une lettre de M. de Hadik, président de guerre, mais beaucoup de monde doute de la vérité de cette nouvelle et de celle de la lettre.

Adieu, *szivem* (mon cœur), je ne puis adoucir la contrariété que j'éprouve à ne pas vous voir, que par le plaisir que j'ai à vous écrire que je vous aime et à trouver que j'ai raison.

Versailles, dimanche.

La lettre (1), ma chère Fanny, qui a fait tant d'effet à Paris, en a fait fort peu à la cour; les idées y sont toujours pacifiques, mais, cependant, pas autant

(1) La lettre de M. de Hadik, dont il est question dans la précédente.

qu'elles étaient vendredi à l'Opéra. On ne croit pas que le courrier ait apporté des nouvelles aussi positives que les nouvellistes les répandent, mais seulement donné lieu à des commencements de négociations. Au reste, on ne dit cela qu'à l'Œil-de-bœuf, car dans le cabinet on ne parle pas nouvelles; j'imagine que l'hiver se passera ainsi en conjectures et qu'un camp de paix finira tout.

La Reine a eu cette nuit de l'indigestion; elle n'a pas paru ce matin; mais, elle jouera ce soir; j'irai la voir à cinq heures. Tout le monde m'a demandé de vos nouvelles, Mme de Matignon y a joint très obligeamment un billet de loge pour voir *Dardanus* (1), mardi, que je joins ici. Cela ne dérangera rien au souper, en faisant dire à la poste que, si quelques-unes des personnes qui viennent souper venaient, on les fasse toujours entrer.

Mme de Béranger a demandé l'agrément du mariage de son fils avec Mlle de Lévis. Mgr le comte d'Artois me mène demain dîner chez l'ambassadeur d'Angleterre à Paris, d'où quelqu'un me mènera au salon. J'irai donc vous joindre à la Comédie italienne. Les ministres ont l'air de bonne humeur; mais, comme c'est ici le séjour favori de la fausseté, il ne faut pas juger sur les mines.

(1) Il existe deux opéras de ce nom, l'un de Rameau, représenté en 1739, l'autre de Sacchini, représenté en 1784. C'est sans doute de ce dernier qu'il est question ici. Il était alors dans toute sa vogue.

Adieu, chère Fanny, je vous aime de tout mon cœur. Mon rhume n'est pas augmenté malgré le temps épouvantable. Mille choses à papa et à maman. Adieu, cher szivem, à demain.

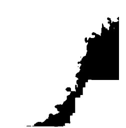
Versailles, 19 mai.

Je me suis conduit à merveille aujourd'hui, ma chère Fanny. A dix heures, j'ai été travailler avec M. de Ségur (1) ; j'ai été libre d'assez bonne heure pour aller au lever du Roi. Depuis ce moment-là jusqu'à présent, je suis à écrire. J'ai taillé de la besogne à Darlu (2), et j'ai écrit, pour ma part, une vingtaine de lettres. J'irai dîner chez Mme de Polignac et le soir je pourrai bien aller me promener à Trianon, si le contrôleur général n'arrive pas. J'ai déjà envoyé chez lui ; on n'est pas sûr qu'il vienne.

On ne parle pas encore de cordons bleus nouveaux pour demain ; il y en a qui croient l'évêque d'Autun et le duc d'Harcourt, quelques-uns disent aussi le duc de Polignac. La duchesse de Guiche a la fièvre, mais, elle est bien. M. le Dauphin n'a pas eu d'accès, quoique ce fût son mauvais jour hier ; on ne dit rien

(1) Le maréchal de Ségur, qui était alors ministre de la guerre.

(2) Darlu, dont le nom revient souvent dans ces lettres, était le secrétaire du comte Esterhazy.



de nouveau. Le Roi a été hier à la chasse de la Reine. Quoique la chasse ait été fort vilaine, il s'y est amusé; il a dîné à Marly. Je ne sais pas quand je finirai ma lettre, je vous l'enverrai par Joseph qui partira le matin quand j'irai à la procession. Il fait un temps charmant, pas trop chaud, je voudrais bien que nous ayons un temps pareil pour notre arrivée à Rocroy (1). Je voudrais déjà être au moment où je vous répéterai bien franchement que je vous aime de tout mon cœur.

Dimanche matin.

Mes projets ont été changés, au lieu d'aller hier à Trianon, la Reine m'a mené promener une heure et demie dans les bosquets. J'ai été le soir un moment chez Mme de Lamballe et je suis venu me coucher de bonne heure, pour pouvoir être prêt de bonne heure ce matin.

Adieu, je vous embrasse, je vais à la grand'-messe.

---

(1) Les lecteurs des *Mémoires* se souviennent qu'à la veille de son mariage, Esterhazy avait été nommé successivement brigadier, cordon bleu et gouverneur de Rocroy.

Givet, 1er août (1).

Au moment où j'allais vous écrire, ma chère Fanny, parce que la poste part le soir, j'ai reçu votre lettre et j'ai été charmé, et de votre attention, et de ce que vous me mandez. Je vous prie de dire à papa et à maman combien je suis reconnaissant de l'honnêteté qu'ils ont mise vis-à-vis du régiment et que je connais trop l'esprit du corps, pour ne pas être sûr qu'ils n'y aient été bien sensibles. Je ne vous dirai pas mon regret, d'être loin de vous, j'espère que vous n'en doutez pas et, quelles que soient mes occupations, elles me laisseront toujours le temps de penser à celle qui contribue si efficacement à me rendre l'homme du monde le plus heureux.

J'ai mis quatre heures à venir ici, j'ai partagé mon temps à penser à Fanny, et à lire la vie du maréchal de Villars dans mon petit cabriolet. J'ai trouvé ici Salis, qui fait de son côté la revue du régiment Bâle-Comtois. J'ai dîné avec lui chez le comte de Laval et à cinq heures, j'ai passé la revue du régiment dont je

(1) Esterhazy commençait alors une tournée d'inspection dans les garnisons du nord. Les lettres qu'il écrit au cours de ces tournées permettent de se rendre compte de ce qu'était la vie militaire à cette époque. Comme ces lettres se répètent souvent, nous n'en donnons que quelques-unes.

n'ai pas été du tout charmé. Je doute que le régiment l'ait été de moi, car j'ai dit, très naturellement, ce que je pensais. Après la revue je suis venu travailler avec les officiers supérieurs jusqu'à dix heures, que je me suis couché tristement.

Ce matin, à huit heures, j'ai été voir les écuries qui ne sont pas mal et les chevaux qui sont horribles; cela m'a mené jusqu'à l'heure de la messe où il y a eu de la très bonne musique; de là à la parade et ensuite faire un fort bon dîner chez le commissaire que vous avez vu à Rocroy et chez qui je suis logé. A quatre heures, conseil d'administration, à cinq l'école de théorie des officiers, et à six heures et demie, celle des bas-officiers. Quand cela a été fini, nous avons été sur le terrain, prendre des points de vue. J'ai fait un tour de rempart avec Salis et je suis rentré travailler avec Darlu, pour laisser des ordres ici. Je compte employer ma journée demain dans le même genre. Mardi matin, j'ai encore une matinée à employer et je compte partir à onze heures pour aller coucher à Maubeuge, ce qui me fait déjà gagner une demi-journée sur le temps où j'aurai le plaisir d'embrasser szivem.

J'ai reçu un courrier de Chavaudon (1) qui me mande de Marienbourg, qu'ayant appris que le petit Hippolyte Surrey était à toute extrémité, il n'avait

(1) Un des aides de camp du gouverneur de Rocroy.

pas été les voir, vu le malheur où ils étaient et qu'il me demandait ma marche ; je lui ai fait répondre par Darlu, que je comptais coucher mardi à Maubeuge si cela lui convenait.

L'espérance que vous me donnez, de vous revoir à Rocroy, me fait grand plaisir; mais, j'éprouve bien qu'avec vous, je me trouve bien partout, car je n'ai nulle envie d'être à Rocroy sans vous. Je suis bien aise du beau temps pour votre voyage, il a fait beau aujourd'hui et le soleil s'est bien couché, ce qui me donne de l'espoir pour vous demain. Je vous souhaite un bon voyage et me fait grande fête de vous revoir; je vous écrirai encore avant de quitter Givet. Rien ne me contrarie quand il s'agit, ma chère Fanny, de vous bien convaincre de ma tendresse pour vous.

Mes hommages à papa et maman, et vous, cher szivem, je vous embrasse de tout mon cœur.

Vous pouvez vous dispenser de signer, je ne prendrai personne pour vous.

Givet, 2 août.

Je vous écris, ma chère Fanny, pour avoir le plaisir de vous dire que je vous aime, car, vraisemblablement, la lettre que je vous écrirai après-demain de Maubeuge, vous parviendra avant celle-ci. J'ai

rempli ma journée comme je l'avais projeté, sans être plus enchanté du régiment aujourd'hui qu'hier. Demain je le verrai pour la dernière fois de cette tournée-ci ; j'ai déjà fait partir mes relais et je compte arriver entre huit et neuf heures du soir à Maubeuge. J'espère que vous avez un aussi beau temps en chemin qu'il l'a fait ici ; j'ai eu un peu chaud cet après-midi à voir manœuvrer à pied et le toupillage de la journée fait, je serai charmé de trouver mon lit ce soir. Je déjeunerai bien demain, afin de pouvoir attendre le souper ; un inspecteur pourrait avoir quatre estomacs, qu'on s'empresserait de les remplir, sauf à lui donner des indigestions, pourvu qu'il ne reste pas jusqu'à ce qu'elles soient guéries.

Salis se trouve bien ici ; il est arrivé deux jours avant moi et y reste jusqu'au 9. Pour moi, j'ai toujours en vue mon retour à Paris et cela me donne du courage pour expédier ma besogne ; d'ailleurs, c'est dans mon goût d'être occupé sans relâche ; quand j'ai une besogne à faire, je n'aime pas remettre au lendemain, pour pouvoir paresser tout mon saoul et jouir paisiblement de mon bonheur quand je suis avec ma chère Fanny, qui mérite assurément d'être bien aimée, mais qui l'est bien aussi.

Le petit Surrey n'est pas mort, mais, toujours fort mal et le tendre Chavaudon est resté à Marienbourg, à donner des leçons de harpe à Mlles de Marsac. Je me propose de le faire aller, et si le travail est partout

aussi dru qu'ici, je doute qu'il ait bien du temps pour faire de la musique.

Mes respects bien tendres à papa et à maman, j'attends avec bien de l'impatience de savoir comment ils auront soutenu la route, si vous vous êtes bien trouvés, enfin les détails du voyage, de l'arrivée, etc. (1). N'oubliez pas *Laszlo* qui vous aime de tout son cœur et vous embrasse de même.

N. B. — Souvenez-vous que je n'aime pas qu'on voie mes lettres; quand j'écris, je veux être tête à tête, sans quoi je ne saurais plus écrire que « bonjour » ou « bonsoir », « je me porte bien », « je vous aime », car pour cela, je l'afficherais partout.

Adieu.

Maubeuge, 3 août.

Je suis arrivée le soir, ma chère Fanny, par une chaleur épouvantable ; j'ai trouvé à six lieues d'ici un fourrier de mon régiment, qui m'a apporté des lettres de Rocroy, par lesquelles j'ai appris votre départ en bonne santé et les regrets que vous y avez laissés.

(1) La comtesse Esterhazy venait de partir avec ses parents pour les Troux, une terre qu'ils possédaient non loin de Paris. Ils en avaient une autre, dont il est souvent question dans les lettres : la Celle-Saint-Cyr, proche Isigny en Bourgogne.

On vient de me dire que la poste part demain matin, et, pour vous prouver qu'il n'y a ni affaires, ni fatigues qui tiennent pour vous assurer de ma tendresse, je veux vous embrasser avant de me coucher.

Chavaudon m'a rejoint à six lieues d'ici; il a trouvé un comte bavarois qui a un château, où il s'était arrêté pour rafraîchir, qui lui a donné à dîner, et si bien, qu'il était tout gris quand je suis arrivé. A la vérité, c'était plus du chaud que du vin; aussi, le comte lui a-t-il promis de venir nous voir à Rocroy quand vous reviendrez et l'a fait boire à votre santé et à la mienne, et même à votre progéniture future. Ainsi soit-il. Bonsoir, szivem, pensez à moi, je pense à vous sans cesse et vous embrasse de tout mon cœur. Hommages tendres et respects à papa et à maman.

Je compte partir, si je puis, le 6, pour Valenciennes. Darlu, ce qui vous étonnera peu, vu le peu d'ordre qu'il met à tout, a trouvé le moyen de perdre son chapeau en chemin, de sorte qu'il a fallu qu'il en achetât un autre en arrivant ici, et il n'y a pas jusqu'à Lafrance, qui n'en ait été choqué et qui n'ait dit : « Il perd tout, ce M. Darlu, bien lui prend que, etc., etc. »

Valenciennes, 6 août.

Je suis arrivé ici, ma chère Fanny, pour dîner et, après avoir reçu la visite de tous les corps, j'ai été voir manœuvrer à pied le régiment de Lorraine, qui s'en est acquitté à merveille. La pluie, qui est survenue pendant la manœuvre, m'a déterminé à contremander la revue du régiment de Conti, que j'ai remise à demain matin, si le temps se relève, comme je l'espère, la pluie de ce soir n'étant que l'effet du brouillard de ce matin, qui est remonté.

J'ai été passer ce matin trois heures sur le champ de bataille de Malplaquet et j'ai trouvé un paysan du village, qui savait assez bien la tradition des places les plus intéressantes de cette fameuse journée.

Je partirai d'ici mardi pour Lille et je tâcherai d'avoir fini dans cette ville de manière à en partir au plus tard dimanche 15, pour éviter la corvée de la procession où je serais obligé de représenter. Je saurai à Lille la marche du comte de Talleyrand (1) et, s'il ne va pas tout de suite à Rocroy, je pourrai être le 18 à Paris. Si, au contraire, je retourne à Rocroy, j'y

(1) Père de l'évêque d'Autun. Il venait d'être nommé lieutenant général, et chargé de l'ins ection des garnisons du gouverneur de Rocroy.

serai vers le 22 pour huit jours, allant de là à Compiègne et puis aux secondes revues, pour être plus tôt à la Celle si vous y allez. On a assuré ici qu'il n'y aurait pas de voyage de Fontainebleau.

J'attends de vos nouvelles avec une impatience égale à ma tendresse pour vous, quoique je ne vous soupçonne pas assurément de négligence; mais, je sais, quand on voyage, combien on est malheureux pour recevoir des lettres. Répondez-moi à cette lettre-ci à Guise; au moins serai-je sûr d'y recevoir de vos nouvelles, car voilà que la peur me prend que vos lettres n'arrivent dans les villes où je m'arrête, que quand j'en suis parti.

La pluie empêchant de passer la revue ce soir et, vu l'impossibilité de rien faire avant, j'ai été à la comédie qui est affreuse, j'y suis arrivé au deuxième acte du *Magnifique* (1). Il y avait de quoi hurler, comme Marcassin (2), à chaque instant. Excepté Clémentine qui, quoique laide et grimacière, chante quelquefois juste, tous les autres chantent faux à faire horreur. « Octave » était joué par un homme de cinquante ans, qui avait l'air de recevoir la question ou d'être tourmenté d'une colique pendant la scène de la rose; jamais figure aussi triste n'a paru

(1) Opéra-comique en trois actes, paroles de Sedaine, musique de Grétry.

(2) Un petit chien donné par Marie-Antoinette à Esterhazy, et dont le portrait figure dans les *Mémoires*.

sur un théâtre. Enfin, ma chère amie, pour sauver l'ennui d'un si mauvais spectacle, je me suis rappelé le jour où nous avons vu ensemble le *Magnifique* aux Italiens ; j'ai calculé que c'était aujourd'hui votre loge et que vous y seriez peut-être. Enfin, cher szivem, j'ai pensé à vous, et avec cela je ne trouve jamais le temps long.

Mille choses tendres et respectueuses à nos parents ; j'attends de leurs nouvelles avec impatience et je vous embrasse, ma chère Fanny, d'aussi bon cœur que je vous aime.

Valenciennes, 12 août.

Enfin, cher szivem, j'ai fini ici toute ma première revue et je pars ce matin pour Lille, après avoir été voir les officiers de Chartres-infanterie, qui m'en ont prié et qui sont à merveille. Je tâche d'éviter l'humiliation des régiments qui ne sont pas bien, en les comparant à ceux qui sont mieux. Celui de Lorraine est à merveille ; celui de Conti a des hommes superbes et de fort bons écuyers avec de jolis chevaux qu'ils mènent bien ; mais, les officiers n'y entendent rien. Le colonel de Vaucal n'a que de la bonne volonté et les chefs manquent. Avec cela le régiment peut

être promptement bien et j'espère que ce ne sera pas long.

Mme du Bourg et ses deux sœurs ont passé ici hier, en allant à Givet chez M. de Nadaillac, beau-frère de l'aînée. J'ai été les voir à la poste et les ai engagées à venir passer à Rocroy les deux jours que le comte de Talleyrand y sera. Je ne sais pas si elles viendront; elles m'ont promis de faire leur possible pour cela.

J'irai demain à Lille pour voir Mme Douglas. Je vous fais mon compliment d'avoir trouvé encore sa sœur à Paris; dites-lui bien des choses pour moi; je voudrais qu'elle y fût encore à mon arrivée, surtout si vous n'êtes pas à la campagne. Je n'ai encore reçu que votre lettre du 5; c'est une vilaine chose que les courses; peut-être en trouverai-je une de vous à Lille, je le désire bien pour savoir vos projets. Si vous êtes aux Troux quand j'arriverai, j'irai tout de suite, sans m'arrêter à Paris. Là, c'est vous et vous seule, que je meurs d'envie de voir, et sans vous, chère Fanny, je ne quitterais pas la besogne pour si peu de jours, car je prévois que je ne pourrai, en tout, être absent que huit jours. Je vous envoie un billet pour recevoir une lettre qui est pour moi à la poste; vous n'aurez qu'à la garder jusqu'à mon arrivée.

Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur et vous aime de même. Respects à papa et à maman. Vous avez bien fait de renvoyer Patilliot; je suis fort aise qu'il ait donné lui-même un prétexte au projet que

nous avions d'ailleurs. Soyez bien sûre que je trouverai toujours à merveille ce que vous ferez; il est bien aisé d'approuver bien ce qu'on aime bien.

Lille, 12 août.

J'arrive dans l'instant, ma chère Fanny, et comme on me dit que la poste part à six heures et qu'il n'est que quatre heures et demie, je me presse de vous mander que la bonne santé ne me quitte pas. Je suis venu loger ici chez Sombreuil (1), mon ancien ami et camarade qui est commandant ici. Je suis déjà prié à souper et à dîner tous les jours jusqu'à mon départ. Je n'ai pas encore de lettre du comte de Talleyrand, ni de mon cher szivem; j'espère en recevoir demain.

Adieu, mon salon est plein de visites et ma cour de soldats. Je vous quitte pour eux; mais, croyez que j'aime mieux un de vos cheveux qu'eux tous ensemble. Je vous embrasse.

---

(1) Le maréchal de camp, marquis de Sombreuil, qui fut nommé, deux ans plus tard, gouverneur des Invalides et que, lors des massacres de Septembre, l'héroïque dévouement de sa fille arracha à la mort. Il périt sur l'échafaud avec son fils aîné, en 1794. Le nom de son second fils est demeuré associé à la fatale expédition de Quiberon.

Lille, 13 août.

J'ai reçu hier, ma chère Fanny, votre lettre du 9. Celles que vous m'avez écrites de Laon et celle du 7, adressée à Valenciennes, ne me sont pas encore parvenues; mais, vous me rendrez la justice de croire, cher szivem, que je ne vous ai jamais soupçonnée de négligence.

J'ai passé hier la revue du régiment d'Orléans. Il y a beaucoup à faire à ce régiment et, par conséquence, j'ai eu beaucoup à dire. De là j'ai été dîner dans une grosse abbaye de moines avec le prince de Robek, commandant de la province, l'intendant, M. Fouquet, sa mère, sœur du contrôleur général, et beaucoup d'autres personnes considérables d'ici. La maison est superbe, mais la chère est affreuse et le vin mauvais.

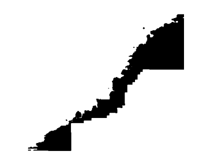
En revenant en ville, j'ai été chez Mme Douglas; elle paraît avoir dix ans de plus que Mme Leslie; elle a la tête branlante; elle m'a paru pleine de sens et d'une bonne conversation. Nous avons beaucoup parlé de vous et vous jugez en quels termes. Mme Denizel, sa mère, qui, dit-on, a plus de quatre-vingts ans, n'en paraît pas plus de soixante-dix, elle a toute sa tête et ne paraît avoir aucune des infirmités

de la vieillesse. Ma visite a été fort longue. Depuis quinze jours, je n'avais trouvé personne qui vous connaît assez pour mettre de l'intérêt à la conversation et qui, en même temps, vous connaît assez peu pour me mettre à même d'en dire ce que j'en pense. Elles m'ont prié à dîner pour un jour de mon séjour ici; mais, ils sont tous pris et, à mon grand regret, j'ai été obligé de refuser.

J'ai de là été à la fin de la comédie; on donnait pour petite pièce *les Vendangeurs,* qui ont été très mal joués; j'ai été souper de là chez Mme Fouquet qui tient ici le même état que vous avez à Rocroy; je dîne aujourd'hui chez M. de Barbançon, colonel du régiment que j'inspecte; je sais qu'il fait excellente chère et je me dédommagerai du mauvais dîner monacal d'hier. Occupé des détails aujourd'hui et demain, je partirai dimanche pour Guise.

Je reçois dans l'instant même une lettre du comte de Talleyrand, qui me mande qu'il sera positivement le 19, au plus tard, à Rocroy; je tâcherai d'y être le 18 pour l'attendre et je dépêcherai la besogne pour pouvoir partir le 22, le plus matin que je pourrai; je repasserai à Valenciennes, pour tâcher de retrouver la lettre de vous qui me manque. Il me semble que ma tendresse pour vous augmente, absent comme présent, et il reste de ma jeunesse la faculté de bien aimer.

Adieu, cher szivem, j'espère vous embrasser lundi



prochain en huit; j'ai toujours eu pour principe qu'on vieillissait assez tôt; je voudrais pourtant bien être à lundi. Je vous embrasse de tout mon cœur mille fois et vous aime de même. Respects, tendresses et hommages à papa et à maman; Mme de Leslie sera partie, à ce que m'a dit sa sœur, sans cela ne m'oubliez pas auprès d'elle et du bon M. Voile. Lui avez-vous bien dit, combien nous l'avons regretté ensemble?

Lille, 15 août.

Je suis charmé, chère Fanny, que vous alliez aux Troux. Je voudrais même vous y savoir avant mon arrivée, si cela ne retardait pas de trois heures le plaisir que j'aurai de vous embrasser. Enfin, vous le manderez. Ce que j'aimerais le mieux, c'est de vous trouver à Paris et que vous partiez pour les Troux le 24, que j'irai à Versailles.

Chavaudon est un bon diable, mais, il manque un peu d'activité et je ne le crois pas propre au métier d'aide de camp; les détails militaires ne l'amusent guère; il est plein de volonté, mais il m'étonnera bien s'il devient jamais un grand général.

Il y a aujourd'hui une grande procession ici, mais le prince de Robek y étant, je suis dispensé de repré-

senter, sans quoi j'aurais fait lever les officiers de meilleure heure pour être quitte de tout le matin et pouvoir partir; au lieu de cela je me coucherai à sept heures du soir, pour partir demain à sept heures du matin.

Adieu, je ne suis jamais si content que quand je vous dis que je vous aime; je vous embrasse bien tendrement. Je suis enchanté de vos projets de bains, portez-vous bien et aimez-moi. Mille choses tendres et respectueuses à nos parents et n'oubliez pas votre ami Voile.

Compiègne, 31 août (1).

Nous sommes arrivés avant-hier ici, ma chère Fanny, à bon port, à neuf heures du soir; nous nous sommes mis à table en arrivant et après avoir vu jouer une partie de billard au Roi, j'ai été me coucher. Hier, le lever a été à huit heures; le temps était mal disposé et le Roi a été indécis jusqu'à dix heures s'il irait à la chasse. Enfin il est parti à dix heures et demie, pour aller tirer des faisans. Je l'ai suivi, et à peine a-t-il été en chasse, que la pluie est venue. Il y a résisté une demi-heure; mais, elle a

(1) En retournant à son gouvernement de Rocroy, Esterhazy passa par Compiègne où la cour se trouvait alors.

redoublé à un tel point, qu'il s'est décidé à la retraite. Nous avons été à pied à la faisanderie où le dîner était préparé et nous y sommes arrivés percés. On a allumé des fagots dans toutes les cheminées, nous nous sommes bien séchés, et à une heure nous nous sommes mis à table et nous avons mangé un dîner excellent. Après dîner, le bois était si mouillé qu'il n'y avait pas moyen de chasser. On a fait venir les pages sur la pelouse et on a joué à coupe-tête, au cheval fondu et à d'autres petits jeux innocents, jusqu'à cinq heures qu'une nouvelle ondée nous a déterminés à monter en voiture et à venir ici.

Pendant ma toilette, j'ai eu quelques visites qui m'ont empêché d'écrire, comme j'en avais le projet. Le Roi a joué au billard, d'autres au whist et au trictrac. Je n'ai pas joué et, d'abord, après souper, on est allé se coucher. Le Roi est parti le matin à sept heures et demie, pour aller aux faisans jusqu'à une heure. J'ai demandé ma voiture à onze heures pour l'aller joindre, afin de dîner avec lui. Après dîner, nous chasserons un sanglier pour gagner de l'appétit pour souper. Comme on ne peut se dispenser de se mettre à table deux fois par jour, je trouve plus commode de manger, que d'être comme une bête devant un bon souper.

J'ai passé ma matinée à travailler sur l'ordonnance, pour disposer ma besogne. Pour établir la nouvelle formation, Chavaudon est ici; il y était arrivé avant

moi; je lui ai fait donner un cheval pour voir la chasse du sanglier et je vais l'y mener le voir tirer. Il se propose de ne plus venir à Rocroy, mais de passer le temps à Pinon et de venir me rejoindre ensuite à Valenciennes. Je l'ai encore fort assuré que je n'aurai aucun besoin de lui, et que je le laissais maître de son temps; c'est un bon enfant mais qui, je crois, ne fera jamais rien de bien saillant.

J'ai écrit au baron de Breteuil (1); si cela ne sert pas, cela ne peut pas nuire. S'il parle catégoriquement, c'est tout ce que je demande; il pourra dire des choses que je serais embarrassé de dire moi-même. D'ailleurs les grâces ne sont que des accessoires au bonheur. Je le trouve, moi, dans votre tendresse; je ne négligerai rien pour qu'il habite dans notre petit intérieur et nous dirons des honneurs : « C'est la fortune qui les donne, il suffit de les mériter! » Chère amie, aimez-moi toujours!

J'attends de vos nouvelles avec la plus grande impatience. Je serai jeudi à Rocroy; le comte de Talleyrand n'est pas venu ici et j'ignore le temps qu'il me faudra pour ma formation; mais, je ne me suis annoncé que le 8 à Valenciennes, afin d'avoir de la marge. Soyez sûre au reste, cher szivem, que ce que je désire le plus, c'est de vous rejoindre et que je ne perdrai pas un quart d'heure, quand ce serait

(1) Esterhazy sollicitait alors le titre de comte, et de sa lettre à Breteuil en résulte la preuve.

le gagner sur mon absence. Mille choses tendres à papa et à maman, assurez-les bien que je les aime de tout mon cœur, et vous, chère amie, je vous aime et vous embrasse comme celle qui fait éprouver à un homme, qui était bien heureux, un bonheur extrême de plus. Je vous embrasse encore une fois de tout cœur, ne pouvant, même par écrit, me séparer de vous, ma chère Fanny, que j'adore comme ce que j'ai de plus précieux, ce que j'aime à la folie!

Rocroy, 4 septembre.

Je suis arrivé ici, ma chère Fanny, le jeudi au soir, assez tard, les chevaux étant rendus et les chemins fort gâtés. J'y ai trouvé le comte de Talleyrand, arrivé depuis sept heures et nous avons pris nos arrangements pour l'opération de la revue pour le lendemain. La poste était, comme vous savez, partie le matin, et je n'ai plus d'occasion de répondre que par celle de demain. Le vendredi, j'ai passé ma matinée avec mes chefs, pour les arrangements à prendre pour la revue que nous avons passée à quatre heures après-midi. Après la revue, j'ai été voir mon jardin dont j'ai été content; le temps s'est mis au beau et j'espère qu'il se soutiendra.

Le matin nous avons fait la formation. Il est arrivé.

pour voir mon régiment et mon établissement, le comte de Schmettan, aide de camp du roi de Prusse; je lui ai donné à dîner et je l'ai mené au haras qu'il avait grande envie de voir. Le soir, à six heures, nous avons eu grand conseil d'administration, pour arrêter la formation qui a été faite le matin et, comme nous devons aller manœuvrer demain, je me dépêche de vous écrire un peu, pour ne pas être pressé demain et ne rien oublier de ce que j'ai à vous dire.

J'ai reçu votre lettre hier soir; elle m'a fait le plaisir que me font toujours vos lettres; j'ai rempli vos conditions et le ferai tous les soirs sans y manquer; j'ai bien partagé le regret de me séparer de vous, j'espère que vous n'en doutez pas. Je compte partir le 7 pour Valenciennes d'où je vous manderai ma marche; je vois que les détails de la formation sont longs et, ce qu'il y a de pis, c'est que le temps qu'ils prennent dépend absolument de ceux qui font les états.

J'ai appris par le prince de Nassau, qui est arrivé hier, que M. et Mme Esterhazy doivent être à Paris (1); si vous y êtes encore, faites-moi le plaisir de déterrer où ils demeurent, de prier papa de vous mener chez notre cousine, qui est une femme charmante pour la conduite et pour le caractère, et de l'assurer de tout mon regret de ne pas me trouver à Paris, pour

(1) Les Esterhazy d'Autriche, ses parents.

tâcher de leur être utile. Si vous ne pouviez pas y aller, je vous serais obligé de leur mander de venir vous voir, ce qu'ils feront sûrement aussitôt.

J'ai eu hier à souper comme à l'ordinaire chez Mmes Dorbsœur. Je trouve Rocroy bien différent depuis que vous n'y êtes plus et je vous assure que je le quitterais sans peine. Mme du Bourg, à qui j'ai fait part de mon arrivée ici, m'a mandé qu'elle viendrait demain dîner avec ses sœurs; au reste, je n'ai pas éprouvé, en venant ici cette fois-ci, le plaisir que j'avais autrefois, en voyant le clocher. Enfin je vois, cher szivem, qu'en m'attachant plus à vous, je me détache beaucoup du reste.

J'attends que le comte de Talleyrand achève son trictrac, pour aller à ce triste conseil et demain je recommencerai ma journée par embrasser ma Fanny et lui renouveler l'assurance, que je lui fais cent fois *in petto* par jour, que je l'aime plus que ma vie. J'aurais pu recevoir ici deux fois de vos lettres, quoique la poste arrive lundi; mais, pour m'en dédommager, je vous envoie au moins deux fois : bonsoir!

Dimanche matin.

Le conseil a duré près de trois heures, aussi les affaires sont-elles bien avancées; je ne sais pas si le

comte de Talleyrand pourra partir le soir; mais, demain, je finirai la partie du travail qui regarde M. le duc de Chartres, les grâces et les nominations.

Rocroy, 6 septembre au soir.

Enfin, ma chère Fanny, j'ai tout fini ce soir et j'ai gardé pour la bonne bouche le plaisir de vous écrire. Hier, en quittant mon cabinet, j'ai été manœuvrer; de là nous avons été à la messe. En rentrant de l'église est arrivé le courrier de Mme de Nadaillac qui m'a annoncé l'arrivée des trois sœurs, du comte de Laval, de M. de Pont, l'abbé et de M. de Gouvernet. Tout cela est arrivé à trois heures. Mme de Balleroy est venue aussi de son côté, de sorte que nous nous trouvons presque aussi nombreux ici que lorsque vous y étiez.

Après dîner, nous avons été à mon jardin jusqu'à la nuit, et après souper il y a eu un peu de musique, mais qui n'a pas été excellente, parce que Heinrich est malade; Darlu y a fort bien chanté et a assuré qu'il chantait mieux quand Chavaudon n'y était pas. On s'est retiré de bonne heure. Mme de Varambac a une fluxion, qui la fait beaucoup souffrir, dans la tête. Le comte de Talleyrand nous a quittés, quand

nous avons été au jardin et est allé coucher à Charleville.

J'ai fait le matin ma revue pour les affaires, les finances et les grâces; ces objets, dans les hussards, ne regardent pas les inspecteurs, mais se font des colonels ou des colonels généraux. J'ai éprouvé une chose agréable chez les officiers; j'avais fait dire à l'ordre que tous ceux, qui auraient quelque grâce à demander, s'adressent à moi dans la matinée et me donnent leur mémoire; aucun n'est venu et quand je leur en ai demandé la raison, ils m'ont répondu que je les connaissais trop bien pour ne pas s'en rapporter à moi, sur ce que je pouvais obtenir pour eux, et qu'ils étaient trop sûrs du plaisir que j'avais à les obliger, pour avoir besoin de faire des demandes. Cela m'a fait grand plaisir; c'est délicat de leur part et j'y ai été bien sensible.

Je n'ai pas pu voir nos dames, qu'un moment avant dîner; nous avons dîné sur le bastion; il faisait un temps charmant. Mme de Varambac n'a pas pu se mettre à table; j'ai été entre Mme du Bourg et Mme de Nadaillac; Laroche a bonne volonté et il est actif, mais il n'est pas de force; ses dîners sont manqués. Cependant, j'avais apporté dix-huit faisans et un chevreuil et nous avons eu force perdreaux et cailles de nos chasses. Il faudra tâcher d'avoir un bon cuisinier pour l'été prochain, car c'est une petite différence, quand on tient un grand état et c'est bien

plus agréable. A cinq heures, j'ai été manœuvrer, vraisemblablement pour la dernière fois de l'année, quoique je repasse ici. Je ne sais pas si le temps le permettra et puis je serai bien pressé de partir et il me reste bien des choses à faire.

Après la manœuvre nous avons été prendre des glaces à la « Petite Rivière », il faisait très beau, un peu trop chaud à la manœuvre, quoique cependant il y eût de l'air. Mes dames n'avaient jamais vu de hussards et cela les a fort diverties. En rentrant, je suis monté ici pour fixer les détails et je suis descendu un moment; j'ai trouvé toutes les femmes d'ici et quand elles ont passé pour souper, je suis venu vous dire que je vous aime.

Nous partons donc demain, mais nous prenons des routes différentes, les dames vont à Lille et de là à Dunkerque, chez M. Esmangard; les colonels retournent à Givet et moi je vais coucher à Valenciennes, où le plus grand plaisir que j'aurai sera d'avoir de vos nouvelles. Bonsoir, ma chère Fanny, je vais descendre un moment et viendrai ensuite me coucher de bonne heure pour pouvoir partir demain de bon matin; je ne fermerai ma lettre qu'après vous avoir dit, en me levant, que je vous aime. Adressez-moi à Valenciennes la réponse à celle-ci, je vous manderai après-demain où il faudra m'écrire ensuite. Je vous embrasse comme je vous aime.

Le 7, mardi matin.

Je vais partir dans l'instant, ces dames sont déjà parties et on met les chevaux. Il y a une différence entre mon départ à présent et celui d'il y a un mois; je ne vois, dans la hâte de ma besogne, qu'approcher le moment de vous rejoindre et je vous jure que c'est ce que je désire le plus. Voilà déjà dix jours que je suis séparé de vous; je vous assure que je les compte bien exactement et que, pour être heureux entièrement, j'ai besoin d'être avec vous. Je jouis toujours du bien que j'en entends dire ici; tout le monde vous aime et ce sentiment-là me paraît bien naturel quand on vous connaît; aussi, ma tendresse pour vous ne finira qu'avec ma vie.

Valenciennes, 8 septembre.

J'ai été charmé, ma très chère Fanny, de trouver ici deux de vos lettres, du 2 et du 4, et, pour être sûr que ma réponse vous parvienne, je vais en écrire une à Paris et une à la Celle. Celle-ci est pour Paris, je vous dirai donc, si vous l'y recevez, que Mme Ester-

hazy loge à l'hôtel Louis XVI, rue Richelieu, et qu'elle n'est à Paris que pour trois semaines. Elle a passé deux jours à Lille et c'est de là qu'elle m'a mandé ses regrets de ne pas pouvoir me trouver en Flandre et l'espoir de me voir à Paris, ce qui ne sera pas, probablement.

Hier, pour ne pas manquer de chevaux de poste sur la route que prenaient ces dames un peu avant moi, j'ai passé par Avesnes et bien m'en a pris; je suis arrivé ici de bonne heure et elles, à la nuit fermée, ont été obligées de s'y arrêter et sans M. de Damas, qui les a logées, elles couraient le risque de ne pas avoir de place dans une auberge. C'est aujourd'hui la kermesse, ou la grande fête de Valenciennes, on promène, dans et hors de la ville, une multitude de choses, plus miraculeuses les unes que les autres, mais toutes fort riches en or, argent et pierreries; mais la véritable, celle qui attire aujourd'hui ici dix mille pèlerins, c'est le Saint Cordon, avec lequel la Sainte-Vierge a entouré la ville et a défendu à la peste, qui désolait tout le Hainaut, de sauter le cordon et madame la peste a obéi et quand tout le voisinage mourait, les gens d'ici buvaient et dansaient; en conséquence, une partie de la ville est déjà ivre et le reste dansera toute la nuit, qui à la Comédie, où il y aura bal, qui dans les guinguettes, qui sur les places.

Pour moi, qui n'ai pas plus de dévotion qu'il ne

faut dans le Saint Cordon, et qui ai grande envie de finir mes opérations de revue, j'ai fait manœuvrer le matin, à sept heures, les deux régiments de Conti et de Lorraine à cheval, que j'ai commandés moi-même. J'ai employé le temps de la procession à faire quelques visites, que je n'avais pas rendues à ma dernière inspection, et, après-midi, j'ai fait manœuvrer Lorraine à pied. De là j'ai été à la comédie, dans la nouvelle salle qui est fort jolie. Seulement dans la loge du commandant, où j'étais, il y a un pilier énorme qui fait que la moitié de ceux qui sont dans la loge ne voient rien. Celle de vis-à-vis est celle de l'intendant qui a fait bâtir la salle, M. Meilhac, homme d'esprit, un peu systématique, et bien fâché de ne pas être contrôleur général. Il y était avec sa femme, Mme de Bourens, grosse Hollandaise fort riche que j'ai connue à Spa, et qui a été à Paris plusieurs fois, et Mme la marquise de Tonnerre, dont la chronique du Hainaut le dit amoureux et aimé.

Le spectacle a commencé par un amour de bois, qui s'est détaché du plancher et qui, glissant légèrement le long d'une corde, est venu présenter aux dames trois bouquets; après quoi il est remonté au plafond de la salle, à cheval sur sa ficelle. Cela a été suivi d'un prologue, fort à la louange de Monseigneur l'intendant et des grâces qui l'entouraient; on les comparait à différents dieux. Mais un plaisant, qui était à la

porte de la loge, a dit qu'on avait oublié le véritable, qui était Jupiter, puisque, comme lui, il n'était jamais sans son « tonnerre ». Le reste de la rhapsodie a été pour louer le maire de la ville, qui est en même temps commissaire des Guerres et qu'on a trouvé ressembler en même temps à Mars et à Thémis. Heureusement que cela était assez bête pour faire rire. L'amour est arrivé, sans savoir pourquoi, et a dit quelques gravelures sans esprit et dignes du reste. L'affiche de cette pièce l'appelle : *la Minute de cour,* et jusqu'à la fin le titre ressemblait si peu à la pièce, que je le croyais une énigme, lorsqu'un des acteurs est venu en dire le mot, en disant, que cette minute avait été employée à faire la cour à l'intendant et au maire.

Cette pièce est suivie de la *Partie de chasse;* mais j'ai été fort peu tenté d'y rester : une chaleur à mourir, et, comme on m'a dit qu'il était indispensable de paraître au bal le soir, je suis rentré pour vous écrire deux lettres à la fois, parce que j'imagine, par le plaisir que me font les vôtres, la peine que vous auriez à n'en pas avoir des miennes. Mais, comme vous les recevez toutes deux un jour, je vous préviens que dans la lettre que je vais vous écrire en Bourgogne, je ne vous parlerai ni de mon voyage, ni du spectacle d'ici, pas plus que du Saint Cordon. Et dussé-je vous ennuyer par mon rabâchage, je vous dirai seulement que je vous aime de tout mon cœur et que j'espère au moment, où je pourrai me

retrouver avec vous. Si vous n'êtes pas partie de Paris, faites un paquet de livres à votre choix; mêlez-y quelques anglais et les dictionnaires, pour nous faire des occupations à la Celle.

Adieu, szivem, je vous embrasse de toute mon âme.

A l'Ermitage (1), 13 septembre.

Je ne suis arrivé ici, ma chère Fanny, qu'hier au soir; les écritures de la revue m'ont retenu jusqu'à cinq heures du soir, quoique je les aie commencées avant six du matin; c'est la partie la plus désagréable et la plus ennuyeuse de l'inspection. J'ai été reçu à merveille ici du maître et de la maîtresse de la maison; ils seront charmés de vous voir à Paris et m'ont dit sur cela toutes les choses les plus honnêtes; ce sont des gens très vertueux; ils ont une bonne maison à Paris, pas fort gaie, mais on y joue au loto comme ailleurs.

Il y a ici Mme de la Tour du Pin, qui est une Belzunce, que je ne connaissais pas. La comtesse m'en dit du bien; elle est veuve et aimait son mari à la folie; elle en a un fils de six à sept ans qui est ici; elle

(1) Terre située entre Lille et Valenciennes, appartenant au comte de Croy.

est assez jeune, pas jolie et très honnête; elle m'a paru fort douce et avoir beaucoup de timidité. Il y a aussi l'archevêque de Tours et l'abbé Darbillon, qui est souvent chez Mme de la Trémoïlle et un des grands amateurs d'arbres et d'agriculture. Je compte partir cet après-midi; j'ai éprouvé que la besogne est quelquefois plus longue qu'on ne prévoit et je ne veux pas perdre de temps. J'aurais passé par Belœil pour aller à Lille, si le prince de Ligne y avait été; mais, n'y ayant personne, j'irai coucher à Lille le soir et je commencerai demain matin ma revue.

Guise, 20 septembre.

Je perds le moins de temps que je puis, mais je ne suis pas fâché, après chaque revue, d'avoir une bonne nuit à passer à la campagne pour me reposer. Je me trouve fort bien de ce régime. J'espère demain pouvoir aller coucher à Séchelles, chez M. d'Hervilly, gentilhomme de ce pays-ci, fort riche et de qui j'ai reçu beaucoup de politesses; son fils a épousé Mlle de Balleroy; j'y terminerai le travail de l'inspection du régiment Roussillon plus à mon aise qu'ici, où je suis dans une mauvaise auberge, mangé de puces, et le lendemain j'irai à Maubeuge.

Je vous sais gré, mon cher szivem, de ne pas me confondre avec les autres maris; je ne ressemble guère à ceux qui n'aiment pas leurs femmes, et je me fais un grand plaisir d'exister pour elle seule pendant le mois d'octobre. De Maubeuge à Givet, je passerai à Marimont chez l'archiduchesse (1) qui doit y être depuis le 15; j'irai y dîner et partirai le soir pour Givet. Je resterai à Rocroy le moins que je pourrai et n'y aurai pas de maison; j'irai dîner chez les capitaines; de là j'irai à Reims, passer vingt-quatre heures chez l'archevèque, et tout de suite à la Celle.

Je ne suis pas étonné que Mme de Montbazon n'ait pas eu de succès à Remiremont; elle n'est pas jolie, et sans cette qualité, il est rare de réussir, surtout en province. La politesse fait tout passer, même les défauts d'esprit, au lieu que, sans elle, les meilleures qualités ne sont appréciées que par nos amis et ceux-là sont toujours suspects: ce n'est jamais l'opinion de ceux avec qui on vit, qui fixe celle du public, c'est celle des gens indifférents qui n'ont fait que nous rencontrer, et ceux-là ne peuvent juger que de notre politesse.

Si je vous aime mieux à la campagne qu'à Paris, c'est que je vous vois davantage et que rien ne nous

(1) L'archiduchesse Marie-Christine d'Autriche, sœur de Marie-Antoinette, mariée au duc de Saxe-Teschen, et gouvernante des Pays-Bas.

distrait l'un de l'autre; mais, j'éprouve que l'absence ne change rien à ce sentiment par le désir que j'ai de vous rejoindre. Voilà le moment de monter à cheval et j'ai encore mille choses à vous dire; si la poste m'en laisse le temps, ce sera pour ce soir. Adieu, la poste ne part qu'à dix heures du soir; j'aurai à mon retour d'Aurigny le plaisir de vous embrasser.

A 5 heures.

Depuis que j'ai quitté ma lettre, chère Fanny, j'ai été passer la revue à deux escadrons de ce régiment-ci, qui sont à Aurigny, à trois lieues d'ici; j'y ai établi ensuite la nouvelle formation et je suis revenu l'établir ici; tout cela est fait et j'attends les membres du conseil d'administration pour terminer cette besogne. J'en ai une demain, beaucoup plus désagréable. C'est un conseil de guerre pour juger un cavalier qui, en se battant, a tué son adversaire par derrière. Pour donner plus de consistance au jugement, il a été décidé que je présiderais, ce qui est extrêmement désagréable: mais, le commandant de la place est un si pauvre homme, qu'il se sent hors d'état de présider. Après le conseil de guerre, j'irai manœuvrer le régiment qui se rassemble à moitié chemin d'ici à Aurigny, je finirai après dîner quelques écritures et je partirai de là pour Séchelles où je ferai mon tra-

vail pour le ministre, après-demain matin et après dîner, j'irai coucher à Maubeuge où j'espère trouver des nouvelles de ma chère Fanny, ce qui seul me peut dédommager de l'ennui de la vie que je mène depuis que je l'ai quittée. Avec cela l'idée de faire le bien me soutient; mais, de vous à moi, je suis quelquefois honteux de la manière dont nos confrères sont à la besogne. Adieu, cher szivem, voilà les membres du conseil d'administration qui arrivent; je n'ai que le temps de vous embrasser de toute mon âme.

Guise, 21 septembre.

Dès que j'ai un moment à moi, je l'emploie à écrire à ma chère Fanny. Ma journée d'hier s'est passée à travailler jusqu'à huit heures du soir; le matin à cinq heures et demie, j'ai été à la messe du Saint-Esprit pour le conseil de guerre que j'ai tenu et par lequel le coupable a été condamné aux galères perpétuelles. Jamais homme n'a été plus près de mourir; mais, les galères ont passé de deux voix. J'en ai été fort aise, quoique je l'aie trouvé jugé trop peu sévèrement; mais, j'ai été charmé que ma voix, qui avait été pour la mort, n'ait pas prévalu. Il est vrai, qu'étant le dernier à signer, je savais qu'il ne passe-

rait pas; c'est une vilaine besogne de passée. De là j'ai été manœuvrer le régiment à deux lieues d'ici, où les trois quartiers se sont rassemblés et pendant les toilettes des officiers pour aller dîner, je prends la plume pour dire à ma Fanny que je l'aime bien.

M. d'Hervilly (1) est venu le matin me voir; il a soixante ans, hors le reste, est sourd comme un pot et reste toujours dans sa terre où il vit très honorablement et qu'il améliore sans cesse. Sa terre est dans mon gouvernement; j'irai y coucher le soir. Les officiers supérieurs de ce régiment-ci viendront y dîner demain et je leur remettrai le travail de la revue que je ferai demain matin. Je serai charmé de sortir d'ici, qui est un endroit affreux et où je suis logé comme un chien au milieu des puces. J'irai demain coucher à Maubeuge d'où je vous manderai ma marche et où j'espère trouver de vos nouvelles. Adieu, cher szivem, je vous embrasse de tout mon cœur, je vous jure que je vous aime de toute mon âme et que ce sera pour toute ma vie.

La chienne de Molitor à Rocroy a fait trois chiens qui sont de la couleur de Marcassin; j'ai fait garder la seule petite chienne, qui y soit, pour vous, si vous voulez, sinon pour servir à une manufacture de Marcassins.

---

(1) Propriétaire du château de Séchelles, le marquis d'Hervilly était le père du d'Hervilly qui périt à Quiberon.

Séchelles, 22 septembre.

Je suis arrivé, ma chère Fanny, comme je me l'étais proposé, hier soir. On m'a mené, en arrivant, dans un cabinet où tout était préparé pour travailler et j'y suis resté enfermé avec Darlu de cinq à neuf heures que je suis entré au salon. J'y ai trouvé le maitre de la maison, sa fille et son mari, Mme de Croix et M. d'Estanchan.

Le gendre de M. d'Hervilly est du Dauphiné, il me paraît un homme raisonnable et rend sa femme parfaitement heureuse, car elle nous disait hier qu'elle ne voudrait pas être homme, que la tendresse qu'elle avait pour ses enfants, la confiance et l'amitié qu'elle a pour son mari et qu'il a pour elle, lui faisaient voir avec effroi tout ce qui pouvait changer sa façon d'être et de sentir; elle me paraît plus sensible qu'aimable; au reste, elle est assez laide et a surtout un nez qui déparerait la plus jolie femme du monde.

Mme de Croix est une femme de vingt à soixante ans, qui a, ce que nous nommons, ròti le balai, a été jolie, a de l'esprit et éprouve le chagrin de voir sa fille suivre les exemples qu'elle lui a donnés et avoir une mauvaise conduite. Elle est brouillée avec elle

qui s'appelle Mme de l'Épienne et habite un joli château près de Valenciennes. M. d'Estanchan est un maître de camp, que j'ai beaucoup connu à la guerre et qui est parent des habitants de ce lieu-ci ; il a été lieutenant-colonel du régiment d'Artois-dragons. Voilà ce que j'ai trouvé ici.

Je pars pour la promenade et je laisse Darlu à l'ouvrage. Je fermerai ma lettre à mon retour et vous manderai comment j'ai trouvé le château et les jardins qui, au reste, ont très bonne façon. Je partirai après dîner avec plaisir, car M. d'Hervilly est ennuyeux et fatigant et je me contenterai d'avoir passé une bonne nuit dans un bon lit et d'avoir abandonné mes puces de Guise, qui m'ont mangé deux nuits de suite.

Je reviens de la promenade, tout ceci est entouré d'un bois charmant et tenu à merveille ; tout y est dirigé pour l'utilité et l'on m'a promis de m'envoyer un extrait du régime à suivre pour gérer des bois de manière, à ce qu'un régisseur ne puisse pas, pour les bois, se tromper d'un écu et la forme une fois établie, vous pouvez garer votre terre des grandes pertes, tout étant calculé. Je ne me suis pas ennuyé pendant les trois heures que notre promenade a duré, par les objets d'utilité que j'ai vus. Je vous assure, qu'après avoir un peu connu la Celle, je viendrai avec plaisir prendre ici des leçons d'économie de bois. Son premier principe est d'avoir des routes larges, et les

années où il fait des routes, il ne coupe pas de ventes; elles en tiennent lieu à peu près et durent, au reste, un an ou deux de plus, sans diminuer les revenus. Il plante des linéaires à toutes les routes, un chêne de huit pieds en huit pieds, et un chêne ou un hêtre tous les trente pieds; il laisse en prairie, pour des pâturages, les endroits où le bois vient mal, et jamais bête à cornes n'entre dans le bois avant le mois d'octobre. Les routes sont en herbe et il la laisse aux gardes qui la coupent et qui sont pour cela chargés de l'entretien des routes. Enfin, j'ai beaucoup profité de ma promenade et si je n'étais pas si pressé de finir, je serais resté ici un jour de plus pour m'instruire. Adieu, je vous embrasse toutes.

Maubeuge, 26 septembre.

Ce que j'avais prévu est arrivé, ma chère Fanny: les finances de ce régiment sont dans un tel désordre d'administration, que je n'ai pas pu partir hier, comme je le voulais, mais qu'ayant fait tous mes arrangements pour aller dîner à Marimont, il vient d'y avoir une nouvelle embrouille qui me retiendra ici, peut-être trois ou quatre jours, d'autant que les bureaux de la Guerre sont fort occupés d'examiner

nos états. Le quartier-maître de ce régiment, s'il n'est pas un fripon, est au moins le plus grand brouillon qui existe. Je viens de mander au comte de Laval de prendre patience. Pour moi, je la perds. Darlu a une humeur de dogue et voudrait, dans sa colère, donner cent coups de pied dans le ventre de M. Ponceron. Voilà trois jours que nous sommes à travailler depuis six heures du matin à sept heures du soir et, par le travail de cette nuit, nous sommes plus retardés que jamais, d'autant qu'il faudra refaire plusieurs états.

Adieu, chère Fanny, je vous aime de tout mon cœur. J'espère que vous me plaignez et que vous êtes aussi contrariée que moi de ce vilain retard qui m'empêchera d'arriver avant le 8 ou, peut-être, le 10. Je vous embrasse tendrement, papa, maman, M. Voile. Je voulais écrire à maman aujourd'hui; mais, j'aime mieux remettre ma réponse, de peur que mon humeur ne paraisse dans ma lettre.

Marimont, 29 septembre.

Je suis enfin parti hier de Maubeuge, non sans peine, ma chère Fanny, car il a fallu, pour cela, travailler lundi jusqu'à onze heures du soir. Enfin, je

n'ai pas voulu me coucher que les paquets ne fussent fermés et que je n'aie établi un ordre à suivre à l'avenir dans toutes les parties.

Je suis arrivé hier ici à une heure, j'y ai été reçu à merveille. L'archiduchesse et le duc ont mis toutes les grâces possibles. On a, comme vous le pensez, bien parlé de mon mariage ; sa sœur lui en avait mandé tous les détails et beaucoup de bien de vous sur l'esprit, l'éducation et le maintien. J'ai confirmé ce qu'elle en savait, d'où il a résulté une grande conversation sur le bonheur de l'intérieur, et elle a fini par me dire que, quoiqu'elle ne fût pas née sans l'ambition qui convient aux princesses de son sang, aimer son mari était pour elle un si grand bien, quand on était aimée, que depuis longtemps, elle ne changerait pas son sort avec aucune reine de l'Europe.

Elle m'a dit qu'elle serait charmée de vous connaître, et si elle va l'été prochain à Beauvais, chez la fille de Mme de l'Infantado, qui est à huit lieues de Rocroy, elle compte bien y faire une course. Elle m'a chargé aussi de vous dire que, sans étiquette, si vous étiez dans le pays pendant les voyages de Marimont, elle comptait assez sur moi, d'après notre ancienne connaissance, pour vous engager d'y venir passer quelques jours. Elle m'a fait mettre près d'elle à table et auprès d'elle au loto. Elle a eu enfin toutes les recherches d'une maîtresse de maison ordinaire pour quelqu'un qu'elle veut très distinguer.

Le château est très beau ; il a été bâti par les États pour le feu prince Charles et il tient à une forêt peu étendue, mais parée comme un jardin. Ils tiennent ici un état immense ; il y a cinquante invités logés, une troupe de comédiens, comme aux Variétés, et deux équipages de chasse. Je voulais partir aujourd'hui, après le déjeuner ; mais, ils m'ont tant pressé d'aller à la chasse et de ne partir que demain, en m'offrant des chevaux pour aller au premier relais et envoyer les miens en avant, que j'ai cru qu'il serait malhonnête de refuser. D'ailleurs, comme Darlu et Angély sont allés droit à Givet, j'espère que tout y sera prêt et que je n'éprouverai pas les contrariétés que j'ai eues à Maubeuge où j'ai passé quatre jours de plus que je ne comptais et employés à enrager intérieurement et à m'impatienter.

Je vais tâcher, cher szivem, de vous parler de ce qui est ici, au moins autant que je m'en souviendrai ; il me semble que c'est se rapprocher que de se dire tout ce qu'on voit. D'abord, voici la vie qu'on y mène : les jours qu'on ne chasse pas, qui sont rares, on a la matinée à soi ; on demande des calèches, si on veut se promener dans le parc. A une heure, on se rassemble au salon pour dîner ; à deux, après dîner, on joue deux ou trois lotos, à quatre louis le tableau. Ensuite, une heure de toupillage, ou on va dans sa chambre, ou bien, on reste à jouer ou à voir jouer au billard ou au trictrac. A sept heures, à la comédie ; la

salle est jolie, grande comme celle de Rocroy, un très bon orchestre et un spectacle d'enfants de dix à douze ans, mais assez bon. On a joué : *Les plus courtes folies sont les meilleures* et *les Héroïnes*, pantomime. Cela dure deux petites heures; on remonte au salon et le jeu recommence. On l'interrompt pour le souper; on se met à table qui veut; on finit le jeu et chacun est rentré dans sa chambre à minuit. Les jours de chasse, comme aujourd'hui, on déjeune tous ensemble à dix heures; on soupe à six et après souper la comédie, le loto ensuite et on va se coucher.

Parmi les personnes établies ici, outre Leurs Altesses Royales, la duchesse douairière d'Aremberg, mère du comte de la Mark; elle a été charmante et est encore extraordinairement conservée. C'est peut-être la seule femme de ce pays-ci sur qui la méchanceté n'a jamais pu mordre, quoique tous les agréables d'un pays, où la galanterie paraissait simple, l'aient attaquée. Elle jouit aujourd'hui, par la considération qu'elle a, des efforts que sa vertu lui a peut-être fait faire et elle est fort aimable et donne le ton à la société de Bruxelles.

Le prince et la princesse Stahremberg. Lui a été longtemps ambassadeur à Paris, ensuite ministre ici; il est aujourd'hui grand-maître de la maison de l'empereur, très belle place sans fonctions; il doit passer l'hiver à Paris. Sa femme, sœur de la duchesse de l'Infantado, a de l'esprit, du piquant et de l'usage

du monde; on la dit méchante; je n'ai eu qu'à m'en louer à Paris, à Vienne et à Bruxelles où je l'ai toujours assez vue. La comtesse Louise Stahremberg, leur belle-fille, est fille de la duchesse d'Aremberg; elle a vingt ans, grande, bien faite, pas jolie, mais assez agréable, vive et l'on dit qu'elle a de l'esprit.

Le prince et la princesse de Ligne. Vous connaissez lui; sa femme est assez vieille, blonde, fade quand elle était jeune et blanche et grosse aujourd'hui. Encouragée par l'exemple de son mari, elle s'est égayée de son côté; ils sont d'ailleurs bien ensemble, en se voyant le moins qu'ils peuvent. Elle est du reste fort ennuyeuse; mais, il est vrai qu'elle paye fort bien au loto.

Le prince et la princesse de Grimberghe. Le mari est grand-écuyer, la femme est assez laide, gauche et maussade. Le prince et la princesse de Gavre; lui grand-maître, elle grande-maîtresse de la cour. Il est bon homme et fort poli, elle grande, grosse, grimacière et ennuyeuse. Le comte et la comtesse Darberg; le mari bon militaire, commandant le régiment de dragons qui est à Mons; sa femme, belle et fraîche, parait naturelle.

La comtesse de Sars, jeune veuve, fort jolie. L'archiduchesse m'a dit qu'on pouvait la prendre pour fille, ayant eu un mari vieux et malade; elle s'est conduite à merveille avec son mari et depuis son veuvage. Il paraît que l'archiduchesse l'aime

beaucoup, et voudrait lui trouver un mari, le premier ne l'ayant été qu'*ad honores*. Elle a une sœur avec elle, chanoinesse de Mons, qui a aussi un joli visage; mais elle est mal faite; je la crois même bossue. Voilà, ma Fanny, tout ce qu'il y a ici de femmes et ce n'est pas mal.

Outre leurs maris, il y a d'hommes : le monseigneur qui a plutôt l'air d'un grenadier que d'un évêque; il a la parole haute et brève, a cinq pieds six pouces, aime la chasse, le jeu, le vin, etc., a de l'esprit, mais, pas toujours le ton épiscopal. Le ministre de Hollande, M. Hope, est ici avec deux députés, pour la négociation, dont l'un est le frère de la grosse Hollandaise, Mme de Salis, à qui il ressemble beaucoup et même en beau, quoiqu'il soit fort laid; on dit beaucoup de bien de leur esprit et de leurs formes. M. de Vivuk, ministre palatin, milord Farrington, ministre d'Angleterre, M. du Châtelet, capitaine des gardes, M. d'Oudenarde, le comte Spontin, le comte Seckendorf; de La Verlue ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

Pendant la comédie est arrivé le comte Belgioso, premier ministre; je le connais beaucoup; c'est un homme d'esprit que l'empereur aime infiniment et qu'il a fait venir de Londres où il était ministre, pour voyager avec lui en France. Voilà, ma chère Fanny, les détails que vous me demandez et que je puis vous donner de mon séjour d'ici, que je quitterai

demain, à cinq heures du matin, pour arriver à Givet pour dîner, afin de faire ma revue le soir et le lendemain la formation et les écritures. Si je puis terminer, je verrai manœuvrer le régiment le 2, de grand matin, pour aller de là coucher à Rocroy, y passer le 3 et partir le 4 pour Thierri. Mais tout cela dépend des affaires, et après ce qui s'est passé à Maubeuge, je ne puis compter sur rien. J'avais hier la tête si pleine de détails, que j'ai été bien aise d'avoir un jour à moi pour n'y plus penser aussi, il faut convenir que le mois que je viens de passer, est le plus ennuyeux du métier et que, tous les ans, nous n'aurons pas une formation nouvelle.

Adieu, cher szivem. Quand sera donc le jour où j'aurai le plaisir de vous voir? Si mon calcul ne me trompe pas, ce sera le 7 ou le 8, car j'ai encore le désagrément sûr de trouver tous les chevaux de poste sur les dents à cause du passage des *(illisible)*, ce qui pourra encore me retarder d'un jour, et la pluie que je crains à Givet, qui retarde nécessairement les opérations! Aussi une fois avec vous, cher szivem, je ne vous quitte plus, car je ne connais rien d'ennuyeux comme l'absence. Mille choses tendres et respectueuses à papa et à maman; je vous embrasse de tout mon cœur.

Fontainebleau, 8 novembre (1).

Quoique je ne sache pas encore, ma chère Fanny, quand part la poste de Bourgogne, je vais toujours vous rendre compte de mon voyage, d'abord pour avoir le plaisir de causer avec vous et ensuite pour que vous soyez instruite de tout ce que je fais. En partant de Villeneuve, j'ai eu de mauvais chemins et d'encore plus mauvais chevaux et, en parenthèse, il faut en prévenir papa, pour vous faire partir de bonne heure, car les nuits sont noires comme l'enfer et pour arriver de jour ici, il faut partir de la Celle avant huit heures à cause des chemins et des chevaux ; voyez ci-dessus.

Entre Pont-sur-Yonne et Villeneuve-la-Guyar, j'ai changé mes deux chevaux avec les deux de devant d'une berline anglaise, où étaient une dame, un monsieur et deux enfants de sept à huit ans, jolis comme des amours, grands yeux, cheveux noirs, teint blanc, etc. J'ai mis pied à terre et je leur ai parlé anglais, pour leur demander s'ils allaient bien loin et les prévenir de la peine qu'ils auraient à trouver des chevaux, vu le voyage du Roi. La dame

(1) Après quelques semaines passées auprès de sa femme, Esterhazy rejoignit la cour.

m'a répondu qu'elle allait pour sa santé dans le midi de la France et que le voyage était bien *inconvénient* pour elle, parce qu'elle ne savait pas le français, mais que mylord le parlait bien, heureusement. Mylord alors m'a demandé « si je vienne aussi de la Midi » d'où j'ai conclu que l' « heureusement » de mylady était à bon marché et que mylord n'était pas fort sur notre langue. Il pensait probablement de même de moi sur l'anglais; c'est cependant dans cet idiome que nous nous sommes souhaité mutuellement « good journey » .

A Villeneuve, j'ai trouvé Le Noble, et la nuit m'a pris avant d'être à Josas, mais une nuit si vraie que je ne voyais pas Le Noble et que Le Noble ne voyait pas les oreilles de son cheval. En arrivant aux barrières de l'avenue de Varennes (1), que j'ai reconnue par la lumière du château, j'ai fait mettre Joseph pied à terre et nous sommes arrivés à bon port. J'ai été reçu en ami de trente ans. Il n'y a que M. et Mme du Châtelet, le vicomte de Rochechouart, Charles de Damas, Roger et Constance. J'ai soupé avec un très bon appétit et dormi aussi bien qu'il est possible, quand on fait des comparaisons.

Le matin, j'ai vu le bâtiment neuf; il y en a à peu près les trois quarts de fait; le reste ne sera fait qu'avec les matériaux de l'aile qu'on va abattre. Ce ne sera pas le plus beau château qu'il y ait; mais, ce

(1) Terre appartenant au comte du Châtelet.

sera le plus commode : un superbe appartement pour la compagnie, deux salons, billard, cabinet de trictrac, salon de musique, garde-robe et bibliothèque, précédés par un vestibule ou antichambre et, par delà, une salle à manger. Dans ce bâtiment neuf, au même étage, seront les logements très complets du maître et de la maîtresse de maison, sept logements de femmes complets, seize d'hommes, plus ou moins grands et cinq de garçons pour donner à un ingénieur ou à un secrétaire de quelqu'un qui y viendrait.

Des jardins qui sont en gazon, menant en pente douce à la Seine et, sur le côté, quarante arpents de prairies, plantées de touffes d'arbres çà et là, et la ville de Montereau au bout, qui fait en beau l'effet de Joigny vu de Cèze, tout cela est très beau. Le laid est qu'il y a des fièvres pendant les mois de juillet et d'août; on les attribue à des espèces de marais, plantés d'ormes et de peupliers, qui ont beaucoup de ressemblance avec mon cher marécage, avec la différence cependant, que l'eau n'y coule pas, mais y reste, s'y corrompt et rend l'air malsain. M. du Châtelet vient d'en entreprendre le desséchement par des canaux qui en porteront l'eau à la Seine. Cette opération lui reviendra à un million et la terre, portée à sa grande valeur, n'est sur le papier que de vingt-cinq mille livres de rentes, en payant les gardes, les régisseurs, l'entretien, les impositions. Le produit de la terre sera le foin, les légumes, les fruits, le gibier

qu'on consommera, car pour l'argent comptant, il en fait son deuil. C'est dommage, car la position et le pays sont charmants et la distance aussi.

Après la promenade, nous avons été chez Mme du Châtelet où était Mme de Simiane. Elle raffole de *Cécilia*. Mais, on lui dit que cet ouvrage était infiment mieux en anglais et qu'il avait beaucoup perdu à la traduction. On s'est mis à table; j'ai mangé un morceau debout, pour n'être pas tenté de trop dîner, devant bien souper, et je suis parti pour venir ici. Personne n'était arrivé. Le Roi chasse le cerf, au-dessus de Corbeil. Il a demandé à souper pour huit heures. On dit que le voyage est très nombreux; je n'ai vu que ma chambre, qui est fort bonne; elle est au-dessus de celle du Roi, ce qui fait qu'on y a mis un tapis, ce qui convient fort à un frileux comme moi.

Adieu, je vais descendre et je finirai ma lettre ou ce soir ou demain; mais, en tout temps je vous assurerai avec sincérité, que je vous aime de tout mon cœur.

A minuit.

J'ai été fort bien reçu et j'ai très bien soupé. Le Roi m'a fait mettre à côté de lui et m'a demandé si, depuis qu'il n'avait eu *l'honneur de me voir*, j'avais fait un enfant. J'ai répondu tristement par la néga-

tive ; j'ai eu la même réponse à faire à tout le monde, car tout le monde m'a demandé si vous étiez grosse. Au reste, j'ai été reçu à merveille, j'ai soupé à fond, un souper excellent. Le Roi m'a donné de tous ses bons plats et m'a su gré de n'avoir pas dîné pour mieux souper. Il déjeune demain à onze heures et de là, nous chasserons le sanglier. Je cachetterai ma lettre avant de partir, pour vous souhaiter le bonjour d'aussi bon cœur que je vous souhaite le bonsoir. *Ich küsse dich von herzen.*

Varennes, 11 novembre.

Notre chasse de mardi a été affreuse, ma chère Fanny ; il a fait heureusement le plus beau temps du monde : mais après avoir pris un grand sanglier, dans moins d'une demi-heure, nous avons passé une heure et demie jusqu'à cinq à en chercher inutilement dans une grande partie de la forêt. Un bon souper nous a dédommagés. Hier, nous avons été à la *(illisible)*; la chasse a été belle, mais le temps très mauvais. Il a plu à plusieurs reprises; on a dîné à quatre heures. Le Roi est parti à dix heures pour Versailles, et nous, M. du Châtelet et moi, pour venir ici, où la compagnie est augmentée du marquis et de

la marquise de Coigny. J'ai fait deux parties de trictrac, que j'ai trouvées un peu longues. On s'est allé coucher à minuit et demi et j'ai fait le loir jusqu'à neuf heures sans m'éveiller.

La Reine a été saignée lundi et se porte fort bien. M. comte d'Artois a bien voulu se charger de me mettre à ses pieds. J'irai chasser mardi prochain avec son équipage à Meudon pour la Saint-Hubert; celle du Roi ne se fera que demain à forces reposées.

On parle beaucoup des Hollandais; il passe pour sûr que l'empereur fait marcher des troupes aux Pays-Bas. Mais, avec cela l'opinion publique n'est pas pour que nous fassions la guerre; quelques personnes croient qu'on rassemblerait des troupes en Flandre; mais, la majeure partie des politiques pense qu'on s'en dispensera. Je voudrais du moins qu'on en rassemblât pour leur instruction, car je suis forcé de convenir qu'elle en a bien besoin.

La question de Saint-Cloud n'est pas terminée (1); mais, elle est décidée et on dit qu'il y a un compromis de signé entre la Reine et le duc d'Orléans et que la lenteur que cette réquisition éprouve, vient des arrangements à prendre pour la seigneurie avec l'archevêque de Paris, à qui on doit, dit-on, donner Berry en échange pour y asseoir sa pairie.

On dit que le Roi a fait écrire aussi une lettre aux

(1) C'est en cette année que le duc d'Orléans vendit à la reine Marie-Antoinette le château de Saint-Cloud.

intendants; mais, on ignore sur quoi. Ce qui parait certain, c'est que, malgré celle qui a été écrite aux évêques, il y en a fort peu qui aient quitté Paris; on prétend que c'est, d'après les rapports de la police, sur la mauvaise conduite secrète de ces saints pasteurs. Enfin, chère Fanny, on dit tant de choses, que les oisifs et méchants auraient de quoi s'égosiller à répéter tout ce qui se dit.

La baronne (?) a été trouvée un peu bavarde et trop entrante. Il me semble qu'elle n'a pas eu le succès à R., que son esprit eût pu lui donner. Le milieu entre l'aisance et la familiarité, le silence et le trop parler sont plus difficiles à saisir qu'on ne le croit. Qui a l'usage du monde seul sait maintenir cet équilibre et sait distinguer les occasions où on peut parle beaucoup, sans inconvénient, de celles où un silence absolu serait même préférable à un mot de trop. Les distinctions entre la familiarité et l'aisance sont encore plus difficiles; elles sont toujours relatives, et non seulement à l'âge et à l'état de la personne, mais à l'âge, à l'état, au nombre, au caractère même des personnes avec qui on est et surtout au temps où on les connaît. De tous les torts qu'on a dans le monde, ce sont les plus grands, parce qu'ils prêtent au ridicule et que, comme dit le méchant, « les vices ne valent pas la peine qu'on les combatte, mais un ridicule reste ».

Ma lettre ressemble à un sermon; mais je sais com-

bien vous en avez peu besoin et je ne puis pas me refuser de faire un traité sur le trop parler, comme j'en ai fait un sur la politesse, parce que j'aime à causer avec vous. Cela me rappelle mes promenades, que je regrette bien pour le présent et pour cet hiver. Vous m'avez demandé pourquoi je vous aimais mieux à la campagne qu'à Paris ; c'est que je vous vois davantage.

ANNÉE 1785

Versailles, lundi soir.

Bonsoir, ma chère Fanny, je suis arrivé à très bon port ici; ma toilette faite, j'ai été chez la Reine qui, avec sa bonté ordinaire, m'a beaucoup demandé de vos nouvelles et quand vous viendriez ici, qu'il lui tardait de vous voir. Je vous ai annoncée pour la Pentecôte; la coiffe ne se porte que trois semaines; ainsi vous n'êtes plus en coiffe. Elle est entrée dans des détails sur la manière dont vous passez votre temps, si votre jeune amie était avec vous, et si elle devait y rester longtemps. De là, j'ai été voir Mme de Fronsac, la comtesse Diane, et Mme d'Ossun. M. de Choiseul était assez mal hier; les nouvelles d'aujourd'hui sont meilleures; je pourrais envoyer Bonouff d'ici, pour en savoir de ma part et il rapportera le *Panier de Topaze*, qu'on n'a pas pu trouver ici. La musique vous sera adressée aux Troux sous contreseing et Darlu s'est chargé du carton.

J'ai diné chez Mme de Polignac avec M. le comte d'Artois, qui m'a beaucoup parlé de vous. Après

dîner, la Reine y est venue, nous avons joué au tric-trac, tête à tête; mais, comme nous avons plus causé que joué, la partie a duré. J'y ai perdu quatre louis. De là, j'ai été au débotté du Roi, qui m'a fort bien reçu et a causé des Troux. Nous avons parlé bois, chasse; il ne chassera pas le printemps de ce côté-là; il s'amuse aux alouettes où il chasse jusqu'à ce qu'on permette Rambouillet. Enfin, il a fait chercher des cartes et nous sommes restés à les examiner jusqu'à huit heures. J'ai été passer la soirée chez madame d'Ossun. J'ai été au coucher où j'ai eu le bougeoir et de là, je suis revenu chez Mme d'Ossun, où j'ai encore fait un trictrac où j'ai gagné dix louis.

La Reine m'a dit d'aller voir Trianon demain matin; elle ira s'y promener en voiture et descendra s'il fait assez beau. De là, j'ai rendez-vous au bureau de la Guerre; je tâcherai d'avoir un moment pour faire ma cour à Monsieur et ne pourrai partir qu'après dîner. Mme de Marsan (1) a été fort mal; mais, elle est mieux. M. des Salles de Saint-Guet est mort; on ne parle que de maladies.

La Reine compte aller à Notre-Dame et à Sainte-Geneviève le 9, le Roi passe la revue le 11; voici tout ce que je sais de neuf. J'espère que vous savez depuis longtemps que je vous aime de tout mon cœur; eh bien! j'ai du plaisir à vous le dire et à vous embrasser!

---

(1) L'ancienne gouvernante de Louis XVI et de ses frères et sœurs.

Hôtel du Châtelet, 6 mai.

Je suis arrivé hier ici, ma chère Fanny, avant onze heures, à très bon port. J'ai trouvé la maison déserte, M. et Mme du Châtelet logeant chez M. de Gramont, pour être à portée du M. de Choiseul qui a été fort mal jusqu'à trois heures de l'après-dîner. Il voit Barthès, mais ne fait pas ce qu'il ordonne. Il y a dans la maison un petit chirurgien qui le hait, et qui défait ce qu'il fait faire, devant lui. On dit, en tout, que c'est un foyer d'intrigues, ce qui se passe dans la maison, et cette division dans la Faculté donne plus d'inquiétude encore que la maladie, quoiqu'elle soit grave. Pendant trois jours, on n'a donné que des palliatifs et point de remèdes actifs, c'est ce qui a produit les orages. En tout, il me paraît qu'on est fort content de Barthès qui a plié son caractère entier et tranchant, à cause des obligations qu'il a à Mme de Choiseul et cède sans humeur, mais en protestant, à l'opinion d'Omenénès, dont il me semble que le public n'est pas content dans tout ceci.

Hier, le malade a pris des poudres anglaises; on en ignore encore l'effet. Ce n'est pas Barthès qui les a ordonnées; il a dit qu'il ne les ordonnait pas, parce qu'il ne les connaissait pas, et qu'il préférait l'émé-

tique en lavage, mais que, puisque Omenénès s'y refuse, il aimait mieux les poudres, dont il avait entendu dire de bons effets, que de laisser mourir M. de Choiseul, faute d'être évacué.

Il est vrai que Pérache est malade; mais, ce n'est pas du tout de la même maladie, et on a remarqué que cette maladie n'attaque vivement que des hommes et à l'âge de soixante ans et au-dessus. M. de Saint-Alban, conseiller au Parlement, vient encore d'en mourir.

Voyant qu'il n'y avait personne ici, j'ai été à l'hôtel de Rochechouart où j'ai trouvé Damas qui venait de chez Mme de Gramont, qui m'a dit ce que je vous mande. Une autre nouvelle, qui vous fera de la peine, c'est que la petite fille de Mme Archambault de Périgord se meurt à la suite de l'inoculation. Elle était hier au plus mal. Le père, la mère et M. le comte de Talleyrand sont dans la plus affreuse situation. Vous vous souvenez d'avoir vu cette enfant qui était charmante et que sa mère aimait à la folie, c'est une désolation!

De plus le temps effraye; le bois va être renchéri d'un écu par chope (?), le beurre coûte 44 s, la viande va être à 12 s et si la pluie ne vient pas, on craint les plus grands malheurs. Je vais m'occuper ce matin de vos commissions. J'irai chez Mme de Gramont avec Rochechouart à midi, voir M. et Mme du Châ-[illegible] de M., je viendrai dîner chez Mme de Courte-[illegible] deux jours, le mieux de M. de Choi-

seul se soutient, je serai dimanche à dîner aux Troux; si non, vous aurez de mes nouvelles dimanche et demain matin.

Je ne sais pas encore de nouvelles de M. de Choiseul, de cette nuit; je ne fermerai ma lettre qu'après en avoir reçu. Je vous assure que je trouve déjà le temps long depuis que je suis séparé de vous; mais, j'ai joui de tous les biens que j'ai entendu dire de vous et de ce que j'y ai ajouté devant Mme de Tingry. Je vous embrasse, ma chère Fanny, d'aussi bon cœur que je vous aime.

Samedi 7.

A mon réveil, ma chère Fanny, on m'a remis votre lettre; je vous remercie de votre attention; je vous assure qu'elle m'a fait grand plaisir, ainsi que toutes les marques que je reçois de votre tendresse. Mon départ est toujours incertain et tient à la vie de M. de Choiseul et comme c'est demain son mauvais jour, s'il va mieux demain matin, je viendrai coucher aux Troux, s'il va plus mal ou qu'il meure, je resterai avec M. et Mme du Châtelet qui sont bien malheureux. J'ai été hier matin chez Mme de Gramont que je n'ai pas vue, et qui était chez son frère. Tout le

monde était dans la consternation, les poudres anglaises avaient fait peu d'effet; le redoublement était très fort et le pouls très faible. Barthès avait mauvaise opinion de l'état du malade; mais n'étant pas le médecin de confiance des parents, on ne lui avait pas demandé ce qu'on devait faire et il était parti sans rien ordonner que du vin quand le pouls baisserait.

A midi, M. de Choiseul se sentait plus mal; il a demandé Barthès, on l'a galopé dans tout Paris; il est venu; le malade lui a dit qu'il sentait qu'il avait été mal traité, qu'on ne lui avait rien fait, qu'il avait toute confiance en lui et qu'il ne ferait plus rien sans son ordonnance. Il a demandé aussi son notaire; les ennemis de Barthès, qui sont en grand nombre, ont été au désespoir, car il y a une intrigue affreuse dans la maison; il a attendu la fin du redoublement qui a été vers trois heures sans pouvoir donner de remède, le malade étant trop faible et le pouls intermittent. A trois heures, il a commencé à donner de l'eau émétisée; à quatre heures, M. de Choiseul a fait son testament, son pouls s'étant un peu remonté. Omenénès, qui l'avait dit à la mort le matin, a dit à Rochechouart et à Damas, qu'il était fort bien, que M. Barthès le savait, et que la fièvre qui restait entre les redoublements, n'était que la fièvre de cantharide, causée par les vésicatoires; notez que Barthès les avait ordonnés mardi et qu'Omenénès les avait fait ôter deux fois, disant que cela ne valait rien.

Il y a un chirurgien de la maison qui, dit-on, est un fripon et abhorre Barthès. C'est à présent M. du Châtelet qui lui donne ses drogues et qui les prépare devant lui quand Barthès n'y est pas.

Hier au soir, j'ai passé à la porte, à onze heures et demie; le pouls se soutenait; il avait eu une demi-heure de sommeil. J'attends le bulletin de ce matin; la nuit prochaine est la mauvaise nuit; s'il la passe bien, je partirai après dîner et prendrai la poste à Orsay pour ne pas faire venir de relais dans l'incertitude; je vous assure que je voudrais déjà être avec vous. Pérache n'a pas gagné la maladie, celle qu'il a est absolument différente; je tiens la parole que je vous ai donnée de ne pas y aller.

Ma sœur m'a mandé qu'il y a de la consternation dans son pays, par la crainte de la récolte, que celle de l'année dernière ayant manqué, les fermiers ne peuvent pas payer et ont même besoin de secours, et qu'ils sont dans l'embarras. J'ai envoyé sur-le-champ six cents francs pour lui tenir lieu des étrennes, que je lui envoie tous les ans et que je n'avais pas envoyées cette année; elle en fera l'usage qu'elle voudra.

Je reçois dans l'instant le bulletin de M. de Choiseul; la fièvre a été faible toute la nuit, elle a augmenté à six heures; il y a eu deux évacuations, l'oppression continue; il faut voir la nuit prochaine; je crains bien que cela ne se prolonge sans se décider.

Mais, à moins que cela ne tourne tout à fait mal, je suis décidé à revenir au plus tard lundi. Je ne m'accoutumerai pas d'être à huit lieues de vous, sans voir ce que j'aime le mieux au monde. Je vous embrasse de tout mon cœur.

Le 8, à neuf heures.

Jamais désolation n'a été comparable à celle du château de Choiseul; depuis hier, six heures, l'état est empiré, la faiblesse extrême et l'affaissement augmente. On croyait qu'il ne passerait pas la nuit et il vit encore, c'est tout ce qu'on peut dire. Mme du Châtelet est chez lui, dans une chambre à côté. Elle me fait une d'autant plus grande pitié que sa sensibilité qui est infinie, se porte au-dedans et je crains qu'elle ne fasse une maladie. M. du Châtelet est le dieu de l'amitié; il rend les soins d'une garde et joint au meilleur cœur une excellente tête qui prévoit tout. Liancourt partage avec lui les soins du malade. On dit qu'il a reçu ce matin l'Extrême Onction; il a vu hier le curé de Saint-Eustache. Mmes de Gramont et de Choiseul ne quittent pas le rideau de son lit; cette première a la fièvre très fort, voilà la sixième nuit qu'elle passe sans se coucher et depuis trois jours, elle n'a pris ni nourriture, ni boisson; il est vraisem-

blable qu'elle ne veut pas survivre à celui à qui elle avait consacré sa vie. Il y a des personnes à qui cela paraît bien exagéré; mais c'est de fait. Je compte vous envoyer Joseph, qui reviendra demain avec un autre cheval, quand je saurai le parti qu'on prendra, au cas d'un événement qui ne peut pas tarder d'arriver. Tout ce que je vois me retrace bien sensiblement le malheur que nous venons d'éprouver (1) et il s'en faut bien que je sois de ceux que leur peine rend insensibles au malheur des autres.

Adieu, ma chère Fanny, quelque chagrin que fasse l'amitié, en faisant partager la douleur de ses amis, croyez que le sentiment a bien de la douceur. Vous êtes faite pour le juger et votre âme saura le sentir. Je vous embrasse.

A onze heures trois quarts.

Il n'est pas mort encore, mais il ne peut plus rien prendre; on n'attend que le moment. Je ne sais plus quand je pourrai revenir, cela dépendra du parti que prendront M. et Mme du Châtelet; mais si j'ai un seul jour de libre, j'irai le passer chez vous.

---

(1) Le comte d'Hallweill, son beau-père, venait de mourir.

Lundi matin 10.

Je n'aurais pas cru que vous vous en rapporteriez à Joseph plutôt qu'à moi, sur ce que je vous manderais par écrit. Des trois portes cochères, on n'avait laissé d'ouverte que celle de l'hôtel Choiseul, les trois maisons se communiquant et n'ayant qu'un même jardin. Mais, excepté Mme de Choiseul et Mme de Gramont, qui entraient dans la chambre du malade, et M. de Stainville, son gendre, MM. du Châtelet et de Liancourt et l'archevêque de Tours, personne n'y entrait que les médecins. A l'hôtel de Choiseul étaient Mmes du Châtelet, de Beaumont, de Choiseul, la baronne de Brionne et la princesse Charlotte et à peine ai-je vu une de celles-là avec plusieurs hommes. Le reste était dans le grand salon de Mme de Gramont, séparé de l'hôtel de Choiseul par la salle à manger et c'était là où nous nous tenions quand nous n'étions pas dans le jardin. Cela est si vrai que les deux derniers jours, je n'ai vu ni M. ni Mme du Châtelet que des instants où ils ont paru à la porte du jardin pour y prendre l'air. Je suis fâché que vous me croyiez capable de manquer de parole et de ne pas répondre à la confiance que vous avez en moi,

d'autant qu'on m'a proposé d'entrer et que je l'ai refusé pour tenir ma parole.

M. de Choiseul expirait au moment où Joseph est parti; il est mort à midi, a nommé M. du Châtelet son exécuteur testamentaire et Mme de Gramont légataire universelle. Il a demandé d'être transporté à Chanteloup. Je ne sais aucun détail du reste du testament. Mme du Châtelet s'est couchée en rentrant ici; il y avait trois nuits qu'elle ne s'était pas déshabillée. Elle n'a pas dormi et a une petite toux sèche, qui vient d'être échauffée; elle renferme toute sa peine et je crains pour elle une maladie. Les occupations que donne à M. du Châtelet la confiance de son ami mort, l'empêchent à se livrer à sa douleur, et, j'espère, lui feront du bien.

Je ne puis rien vous dire de mon retour; la vie que je mène ici n'est pas gaie, aussi il sera le plus tôt possible. D'ailleurs il me tarde bien de vous revoir. Adieu, je vous embrasse, mille tendresses à maman.

Le 11 mai.

Je suis arrivé à temps hier, ma chère Fanny, pour m'habiller avant la triste cérémonie, où j'ai assisté avec, à peu près, tout ce qu'il y a de considérable en

France; la gloire l'a suivi jusqu'au tombeau. Il y avait une affluence incomparable de peuple pour voir passer le convoi. Nous avons laissé le corps déposé à Saint-Eustache et à minuit, M. de Choiseul, le baron, le duc de Stainville et le comte de Castellane doivent aller le conduire à Chanteloup. Voilà une belle carrière terminée! Tout cela n'a fini qu'à dix heures et demie. Je suis rentré chez moi. Mme du Châtelet est restée chez Mme de Gramont jusqu'à minuit; je ne l'ai vue qu'un moment. Je n'écrirai pas à la veuve; je vais employer ce temps-là à tâcher de tout finir, pour arriver demain soir aux Troux. Je vous assure bien que c'est le seul endroit où je sois bien aise d'être avec vous, chère Fanny, et où je me passe de tout. Tout me manque quand je ne vous ai pas.

On m'a dit hier au convoi que maman allait épouser M. Voile; j'avoue que cela m'a fait rire, malgré la tristesse du lieu. Si elle continue à être bien avec vous et se prête à ce que vous vous livriez aux plaisirs de votre âge, elle peut être sûre que je ferai ce que je pourrai pour son bonheur, étant bien assuré que ses sermons contre la tendresse matrimoniale ne feront pas d'effet, ni sur vous, ni sur moi.

Versailles, dimanche (juin).

Je suis arrivé ici, ma chère Fanny, au moment du dîner du Roi. La Reine m'a demandé si je vous avais amenée ; je lui ai dit que non. Elle m'a dit que c'était fort mal et m'en a demandé la raison ; je lui ai répondu que ma belle-mère était un peu indisposée. Avant dîner, je l'ai rencontrée dans la galerie ; elle m'a demandé si c'était bien vrai que maman soit incommodée et si ce n'était pas un prétexte ; je l'ai assurée que non, et que vous aviez le projet de venir faire votre cour dimanche. Elle m'a dit qu'elle serait fort aise de vous voir. Elle m'a fait mettre près d'elle à dîner, m'a dit qu'elle allait dimanche, après souper, s'établir à Trianon jusqu'au 3 juillet et qu'il fallait que j'y vinsse dîner ou souper, ou passer la journée quand je voudrais, qu'elle avait beaucoup de choses à me dire, qu'elle ne me voyait plus, mais, qu'au reste, elle me savait bon gré de mon exactitude à aller à Rambouillet.

M. le comte d'Artois, Mmes de Polignac et de Guiche m'ont beaucoup demandé de vos nouvelles. J'ai été voir le maréchal de Ségur, dont j'ai été assez content ; ma conversation de l'autre jour lui avait fait

assez d'effet et il a replâtré la chose pas trop mal. Je suis rentré ensuite chez moi, me reposer du chaud qui a été excessif aujourd'hui. Le soir j'ai été au jeu, où j'ai été fort bien traité ; de là chez Mme de Polignac, où j'ai rencontré le contrôleur général. J'ai fait une main à fond avec lui : il est faux que les fermiers généraux soient nommés, ce ne sera qu'au mois d'octobre. Il me donna beaucoup d'espérance pour M. de Ferpont et m'a paru très bien disposé à lui donner une place, sans pouvoir cependant me le promettre. Je vais le mander à la baronne. Le comte François de Jaucourt, celui qui a été si poli pour vous un jour de la fête de Lame, s'est écrasé un doigt dans une porte cochère et on a été obligé de le lui couper (1).

L'Obligeance (2) d'une part, et la nouvelle comtesse de Choiseul de l'autre, se sont faites généraux d'armée et tâchent d'enrôler sous leurs drapeaux tous les jeunes gens et de se les enlever réciproquement ; on nomme déjà des déserteurs de l'armée

(1) Cette version banale de l'accident dont parle Esterhazy cachait la vérité. On lit dans les papiers du duc Decazes : « M. de Jaucourt avait donné, dans une occasion privée, l'exemple d'un courage et d'une force d'âme héroïques. La main prise dans une porte en quittant précipitamment un appartement où sa présence aurait compromis une personne qui lui était chère, il avait surmonté d'horribles douleurs pendant un temps assez long pour que, en se retirant, il eût pu faire disparaître avec lui les traces de la mutilation dont il avait payé sa fermeté. » (Voir mon livre : *Louis XVIII et le duc Decazes*, p. 39-40). Le comte de Jaucourt épousa Mme de La Châtre quand elle fut devenue veuve.

(2) C'est Mme de Coigny que désigne ce sobriquet.

Coigny; on dit qu'il n'y a qu'à satisfaire l'Esprit, en suivant son char, et que l'autre permet d'espérer des avantages plus réels. En tout, on en parle beaucoup et pas en éloge. Il est embarrassant d'être le mari d'une de ces dames; je crois fort peu amusant d'être leur adorateur et ridicule d'être leur jouet. J'ai été aussi au coucher du Roi où j'ai eu le bougeoir, quoiqu'il y eût là, plusieurs personnes bien chaussées : Jaucourt, Guines, comte de Durfort, etc. Adieu, je t'embrasse, chère Fanny, d'aussi bon cœur que je t'aime.

Versailles, 22 juin.

J'ai été bien fâché, ma chère Fanny, de ne pas avoir le temps de vous écrire hier. Après la chasse la plus ennuyeuse, nous avons fini par manquer notre cerf à huit heures et demie et nous n'avons eu que cinq minutes pour faire notre toilette; encore le Roi était-il à table quand je suis descendu. Nous sommes arrivés ici à deux heures trois quarts et j'ai aussi bien dormi qu'il m'est possible, loin de ma petite place. Je vais partir dans trois quarts d'heure avec M. le comte d'Artois, qui me mène à Trianon. Le Roi vient d'y aller tout à l'heure. Je ne sais pas si je rentrerai cet après-midi ou si le voyage de Saint-Cloud tient

toujours. Dans tous les cas, vous aurez ma lettre à votre réveil, parce que j'enverrai Lajeunesse cette nuit à pied, pour qu'il m'amène un relais de cabriolet au pavé de Dampierre.

Boisgelin a envie d'aller voir le jardin de Limours et le parc de Dampierre et nous ferons cette petite course dans la matinée. Je passerai aux Troux, pour aller t'embrasser, et puis je reviendrai pour diner. Boisgelin ne dîne pas et retourne de Dampierre à Versailles. Je n'ai pas pu lui refuser ce petit plaisir. Nous avons été fort liés. Je regrette cependant bien les deux heures que nous aurions passées de plus ensemble. Je n'aurai plus que la nuit du samedi au dimanche à passer loin de vous, jusqu'à mon départ qui, je te l'assure, me coûtera bien fort.

Le Roi m'a dit hier, qu'il fallait que tu viennes à Fontainebleau et qu'il était fort bien à toi d'avoir renoncé à Rocroy cette année, qui devait t'amuser davantage que les Troux. Je lui ai répondu que j'étais sûr que tu ferais toujours ce qu'il y avait de mieux à faire ; il m'a dit qu'on le disait. J'ai eu le bougeoir au coucher. On ne dit ici aucune nouvelle. Adieu, chère et bien chère Fanny, je finirai la lettre à mon retour, la demie est sonnée, je t'embrasse.

Mardi, à minuit et demi.

Tous mes projets sont renversés; la Reine me mène demain déjeuner à Saint-Cloud et de là dîner à Trianon. Ainsi, je n'aurai que le soir le plaisir de t'embrasser. Je partirai vers sept heures et demie ou huit heures, qui est le moment où l'on rentre de la promenade. Il y avait à dîner aujourd'hui le duc de Coigny et le baron de Besenval de plus que l'autre jour. Je n'ai pas joué après dîner. Le Roi s'est promené au hameau, la Reine est restée dans l'ancien jardin. En rentrant, on a été à la Bague, où on a joué jusqu'au soir. Le Roi est allé donner l'ordre à Versailles et nous sommes restés à causer au salon. Je ne me suis pas mis à table à souper; j'ai mangé des fruits et de la crème dans le salon avec la Reine, M. le comte d'Artois et Mme de Polignac.

C'est aujourd'hui le jour du palais. Il y avait Mme d'Ossun, la comtesse de *(illisible)*, et Mme de Tavannes. Madame et M. le comte d'Artois sont venus souper; ils ont joué au loto après souper; j'ai joué au trictrac avec Mme Élisabeth, le Roi aussi, avec le baron de Besenval, la Reine, M. le comte d'Artois, Mme d'Ossun et le duc de Coigny ont joué au billard, le reste au loto.

Nous rentrons dans l'instant, j'envoie Lajeunesse porter ma lettre; j'imagine que Le Noble reviendra demain, pour me mener le soir, sans quoi Bonouff me mènera; on dit qu'il mène fort bien. En relisant ma lettre, j'ai pensé que tu n'entendais pas ce que veut dire le jour du palais : Pendant le voyage de Trianon, les dames du palais de la Reine, le coucher d'honneur, le premier écuyer et le premier maître d'hôtel peuvent y venir souper les mercredis et les dimanches. Bonsoir, ma chère Fanny, je t'embrasse et t'aime de tout mon cœur. Mille tendresses à maman.

Luzancy, 5 juillet.

Je suis arrivé hier ici pour dîner, ma chère Fanny; j'ai trouvé Bercheny seul (1) avec sa femme et ses enfants. Mme de Gontaut, Mme d'Oudenarde et Saint-Blancard en étaient partis le matin pour aller aux eaux de Contrexéville. Ce séjour-ci est enchanteur et pour moi surtout, qui l'ai beaucoup habité dans mon enfance. Il n'est pas possible de le reconnaître. Les

(1) L'un des fils du maréchal de Bercheny. Les lecteurs des *Mémoires* savent que Valentin Esterhazy avait été élevé par le maréchal à l'égal de ses enfants. La terre de Luzancy appartenait à la famille Bercheny.

appartements du maître et de la maîtresse de la maison sont arrangés à merveille. J'ai passé une partie de l'après-midi à me promener avec Bercheny et je n'ai pas fait la moitié de ce qu'il y a à voir. Sa femme nous avait donné rendez-vous à l'Ermitage; mais, nous avions pris des chemins différents et nous ne nous sommes rejoints qu'au château, où nous avons terminé notre soirée par une partie de trictrac.

Ladislas a été inoculé, il est encore rouge, mais se porte à merveille; il ne sait presque pas parler français, mais, il parle allemand, comme s'il n'avait jamais quitté Mayence; il fait fort bien l'exercice, il est fort et naturel. Dieu veuille, ma chère Fanny, que nous en ayons bientôt un pareil. L'idée, que c'est un moyen d'augmenter notre bonheur, me le fait désirer cent fois plus que toute considération de vanité ou d'intérêt, qui sont bien faibles près de celle de ma tendresse pour la plus aimée des femmes et qui le mérite le plus par sa sensibilité, sa vertu, ses agréments. Je jouis de penser, ma chère Fanny, que tout justifie mon goût, et je me livre avec transport au bonheur d'aimer à la folie, ce que je dois aimer par devoir. J'ai envoyé Oursin, fils de Marcassin, à Mme d'Hellstadt. Elle n'est pas à la campagne et la concierge n'a pas voulu s'en charger, de peur qu'il ne meure et a fait dire de le renvoyer dans huit jours, après l'arrivée de sa maîtresse. Je suis indécis après cela, si je le renverrai aujourd'hui avec un billet ou

si je l'emmènerai avec moi jusqu'à Rocroy; il est tout à fait drôle, et point du tout incommode : il est, dans ce moment-ci, couché sur mon pied.

Bercheny, qui sort d'ici, me charge de vous dire mille choses tendres : il vous aime de tout son cœur, et voudrait bien vous avoir ici. Je lui ai promis que vous y viendriez une autre année, quand vous seriez plus libre : mais, il est sûr que ceci vaut bien la peine d'être vu et prouve bien qu'il n'y a pas de lieu qui, étant bien arrangé, ne fasse plaisir à voir et ne soit agréable pour la promenade. Le peu de murs qu'il y a sont cachés et l'on se croit toujours en pleine campagne. Il a plu cette nuit et il y a lieu de penser qu'il fera beau cet après-midi que nous passerons à nous promener. On attend le soir M. de Puységur et Mme Dankoza, femme d'un capitaine du régiment de Bercheny, qui demeure ici près.

Je compte demain partir assez matin pour aller coucher à Guiscard, parce que je n'aime pas les auberges et que j'ai envie de voir les jardins du duc d'Aumont, et de là j'irai à Guise où il faut que Darlu arrive avant moi, pour que je trouve tout préparé. Si je le puis, j'irai terminer ma revue à Séchelles, chez M. d'Hervilly, qui est sur le chemin de Rocroy, et de là, je pourrais bien partir en poste pour arriver un jour avant mes chevaux.

Je ne sais pas, ma chère Fanny, comment cela se fait : on a du temps à soi toute la journée, et aux

Troux je n'avais le temps de rien ; il glissait imperceptiblement et d'une manière si douce, que je me trouvais tout étonné d'être au lendemain. Notre vie ne dure rien, ma chère amie, quand nous pourrons la passer toujours ensemble, surtout si nous joignons au bonheur de nous aimer, le plaisir d'aimer nos enfants et d'en être caressés. Il me semble que je te vois encore au bord de ce bois de Saint-Paul, que j'entende le son de ta voix et je m'attendris. Je me suis réveillé vingt fois cette nuit, toujours te cherchant et le désir de t'écrire me prend, dès que je ne suis plus avec toi ; il me semble, mon cœur, que chacun de mes mouvements approche le moment de notre réunion.

Je n'ose pas désirer que le projet du voyage de Rocroy, à la fin du mois, se réalise ; tu aurais acheté par des peines le plaisir que nous aurions à nous voir. Si cependant cela devait être, comme mon jardin augmenterait de prix ! Au moins, dans un an, aurai-je le plaisir de t'y voir, car sans toi, ma chère Fanny, tout perd beaucoup de sa valeur. Adieu, chère amie, pense à moi et sois sûre qu'il n'y a pas un instant du jour où je n'aie de raisons de penser à toi. Je n'ai pas vu hier une belle rose, dans la multitude qu'il y en a ici, sans désirer la cueillir pour te l'offrir. Le jasmin, l'héliotrope, le réséda parfument les appartements ; je regrette de ne pas te voir partager ces bonnes odeurs. Charlotte, la fille aux cochons, est en

étagère dans le boudoir de Mme Bercheny; j'ai cherché à y retrouver les coups de crayon de ma Fanny, et je trouve que, quand on s'aime bien, on trouve dans l'absence même, des jouissances tristes mais douces, surtout quand elle n'est pas assez longue pour faire envisager le retour comme incertain ou retardé.

Adieu, la poste part à dix heures et j'espère que ma lettre te parviendra demain à ton lever. Je ne te dis pas de m'aimer, j'espère que c'est inutile, aussi superflu que si tu me recommandais de ne pas t'oublier.

Guiscard, 7 juillet.

Je suis arrivé hier soir d'assez bonne heure pour pouvoir faire un tour dans les jardins de la maison. J'ai été fort bien reçu par le duc d'Aumont (1), que j'avais connu en 1758 et perdu de vue pendant longtemps et que j'avais revu avec plaisir quand il a reparu à Paris. Cet homme a eu des torts, sans

(1) Jacques, duc d'Aumont, qui commandait le bataillon de la garde nationale de service aux Tuileries le 20 juin 1791, et fut ensuite accusé d'avoir favorisé l'évasion du roi, ce dont il se justifia. Il mourut en 1799 Son frère, le duc de Villequier, et le duc de Piennes, fils de celui-ci, portèrent successivement après lui le titre de duc d'Aumont. Ils furent mêlés aux affaires de l'Émigration, et dans un écrit de Louis XVIII qui est sous nos yeux, ce prince rend hommage à leur dévouement à sa cause.

doute, mais jamais personne n'en a été plus puni. De l'esprit, beaucoup de valeur, une grande naissance, ayant épousé l'héritière d'une fortune immense, des fautes qui n'ont été célèbres que par la punition qu'en a obtenue son père, l'ont tenu dix-neuf ans exilé dans la plus grande malaisance et l'ont perdu de réputation. Quand je me rappelle le temps de notre première connaissance, la vivacité de ma tête, la multiplicité des goûts que j'aurais eus, si j'avais eu assez d'argent pour les satisfaire, je regrette un peu de ne pas être au temps des faux dieux, pour aller brûler un grain d'encens aux pieds de l'aveugle fortune qui ne m'a donné des biens qu'à l'âge où j'ai pu en jouir sans danger, et qui m'a marié au moment juste où, libre des préjugés de la jeunesse, j'ai été en état de juger, qu'être lié à jamais à une Fanny est le plus grand bonheur qu'une créature humaine puisse obtenir.

D'Aumont est ici seul avec Mlle Klein, avec qui il vit. J'ai passé ma matinée à faire des réflexions sur la différence de ce genre de vie, à celui d'un mari qui aime et est aimé de sa femme. Les filles, même celles qui ont de l'esprit naturel, ont été presque toujours dépourvues de l'éducation qui seule peut les faire valoir. Si elles sont libertines, elles ne peuvent pas fixer, ni se fixer elles-mêmes; si elles ne le sont pas, elles rougissent sans cesse d'un état qui les humilie aux yeux des trois quarts des hommes et de toutes les

femmes; si elles sont désintéressées, elles meurent sur le fumier: si elles sont avides, elles ne font fortune qu'en changeant d'amants, tant qu'elles valent la peine d'être payées. S'il vient des enfants de ce commerce, ils sont exclus de la société et étrangers dans la famille de leur père.

Voilà cependant la fin de la vie d'un garçon, voilà celle que j'ai été à la veille de mener en vieillissant, si Topan (non pas la chienne), mon bon génie, ne m'avait pas donné l'idée de me marier à Fanny. Oui, ma chère amie, le mardi gras de 1784 sera à jamais le plus beau jour de ma vie, le jour de mon mariage le second, et je réserve pour le troisième celui de la naissance d'un fils ou d'une fille. Je marquerai dans cet almanach de mon cœur en lettres rouges, les jours de réunion après une séparation et ceux où ma Fanny se sera amusée. Enfin, mon amie, il est bien vrai que je ne puis plus être heureux que par vous et en vous voyant heureuse.

Mlle Klein a vingt-six ans, a dû être jolie, mais un peu passée, blanche, maigre, de jolis yeux, un assez bon maintien. Je ne puis pas juger si elle a de l'esprit; mais, elle est timide et paraît rougir de son état. Son amant a perdu de son amabilité par ses malheurs et la vie qu'il a menée. Ne pouvant plus rien espérer du côté de l'ambition, ni de la considération, il ne saura pas jouir de sa fortune et a peu d'objets d'occupation. La chimie est la science qui l'occupe et qui le

sauve de l'ennui ; mais, elle ne peut que difficilement remplir une journée entière et il faut se savoir suffire à soi-même. L'ennui, après la douleur physique, est le premier des maux de ce monde et l'étude en est le seul préservatif. L'ennui qu'on a dans le monde n'est jamais dangereux, au contraire ; il fait aspirer au moment d'être seul et il en fait connaître plus vivement le prix. Mais, je plains bien celui qui s'ennuie seul, qui ne trouve pas de ressources dans son existence ou sa bibliothèque, et qui, quand il est seul, se forge des monstres qui détruisent sa gaité, envisage l'avenir avec l'effroi le plus terrible, et conçoit du chagrin, de l'humeur ou, ce qui est pis, le dégoût de tout. Pardon de mon traité de morale, mais accoutumé à te dire tout ce que je pense, je cause la plume à la main, avec le regret que tu ne me répondras que dans huit jours.

Darlu arrive de bonne heure aujourd'hui à Guise : il y porte les ordres pour que je trouve demain à onze heures deux escadrons réunis à Aurigny, que je verrai en passant, et je partirai demain à six pour être exact au rendez-vous.

Je passerai mon après-midi à voir le reste des jardins qui ont un grand caractère. La pièce d'eau est d'une vraie beauté ; les bois sont d'un grand effet, les taillis, les futaies, les grands arbres épars sur de beaux gazons, rien de petit, rien de colifichet. Tout me porte ici à des idées sérieuses mais sublimes ; toujours le

beau, jamais le joli. Je désirerais ici, surtout si j'y étais avec toi, quelques-uns des jolis sites que Bercheny a trop prodigués et qui manquent absolument à Guiscard. J'aime un bouquet de fleurs, en quittant une belle forêt, comme j'aime une jolie chanson, après avoir lu un chant de *la Henriade;* je n'aime pas le changement, je le sens bien depuis que je suis à toi; mais j'aime la variété.

On est venu prendre le petit chien et la femme de charge m'a mandé qu'elle en aurait bien soin jusqu'à l'arrivée de Mme d'Hellstadt. Le fidèle Marcassin est couché auprès de moi; il s'est battu hier très bravement avec Compiègne, chien barbet du duc d'Aumont, deux fois plus fort que lui. Marcassin a été l'agresseur et le vaincu; ainsi justice s'est faite. Je vous crois de retour aux Troux et je vous y adresse ma lettre. Ce que j'aimerais le mieux voir à Guise, serait une lettre de vous; il y a bien longtemps qu'une semaine ne m'a paru si longue; on vit bien plus longtemps quand on est loin de celle qu'on aime; mais, combien la brièveté des jours est préférable!

Adieu, chère Fanny, j'ai bavardé comme si nous nous promenions ensemble: il me semble te voir; ton portrait est sur ma table, mais bien plus ressemblant dans mon cœur. Adieu, aime-moi comme je t'aime, je t'embrasse mille et mille fois.

Guise, 9 juillet.

Je ne comptais pas vous écrire aujourd'hui, ma chère Fanny, parce que la poste ne part pas. Mais, il se présente une occasion d'envoyer ma lettre par un courrier à Saint-Quentin, d'où elle part et je n'en veux manquer aucune, quand il s'agit de vous parler de ma tendresse pour vous. Je viens de jouir du plaisir de la vengeance d'une manière bien vive et digne de vous, mais n'en parlez pas.

Il m'est revenu que le prince de Hesse (1) de mon régiment, se plaignait de moi et qu'il tâchait d'en dire le mal qu'il pouvait. On m'en a averti, mais, j'ai feint de ne pas le croire parce que, de fait, je ne le croyais pas. Le frère de M. de Lamballe laisse un régiment vacant en propriété, qui peut convenir au prince de Hesse; j'ai écrit sur-le-champ à la Reine, pour le demander pour lui et à M. le maréchal de Castries qui s'y intéresse, pour le prévenir de ma démarche. Le matin, le prince de Hesse m'envoie un officier, pour me prier, de la part de sa sœur, d'écrire à la Reine et j'ai eu le plaisir de lui mander que je l'ai prévenu et

(1) Le prince Charles de Hesse avait pris du service en France. Il fut plus tard gouverneur du Holstein, qui appartenait alors au Danemark, et généralissime des armées danoises.

j'envoie un courrier à Saint-Quentin pour porter une seconde lettre à M. le maréchal de Castries et une à Mme de Bouillon. C'est de cette manière que la vengeance est douce. je meurs d'envie de réussir, la bonne conscience fait qu'on méprise les méchancetés et mon caractère me fait jouir... un peu loin.

Adieu, je t'embrasse, je t'aime, je me porte bien. Si je retardais, la poste serait partie. Garde-moi le secret.

Rocroy, 11 juillet.

Je suis arrivé hier ici à bon port, ma chère Fanny, et de meilleure heure que je ne comptais. J'ai été reçu à merveille par mes princes et tous les officiers. J'ai soupé chez le prince de Hesse. La princesse de Salm est ici, elle loge où logeait le quartier-maître, dans une maison assez commode, mais dans une rue effroyable, auprès du quartier. Je lui ai offert un logement au gouvernement, qu'elle a refusé ; je lui ai envoyé six fauteuils de velours d'Utrecht, elle n'avait que des chaises de paille. Tout le régiment se réunit à en faire un grand éloge. Elle n'est pas jolie, fort douce, on dit qu'elle a de l'esprit. Son mari a été trouvé lent, doux, mais sans activité, je lui ai déjà dit mon avis le matin à la manœuvre, de ce qu'il n'en savait pas davantage et en le mettant à une

place où il n'y a pas grand'chose à faire, j'ai été obligé de mettre un adjudant auprès de lui pour le souffler.

J'ai été content du régiment. Dans ce que j'ai vu, officiers et hussards sont instruits et les chevaux sont en bon état. Tous les officiers et Mme *(illisible)*, qui sont ici, m'ont beaucoup demandé de vos nouvelles. Ils sont tous, ainsi que la princesse Salm, bien fâchés que vous n'ayez pas pu venir cette année. Les chevaux anglais sont charmants; j'en ai monté un dont j'ai été bien content, à la manœuvre, sage, sûr et alerte, avec cela d'une figure charmante.

J'aurai à dîner aujourd'hui l'état-major et les capitaines avec M. du Châtelet et, le soir, un morceau pour ceux qui sont ici, sans inviter tout le monde. Je ne compte pas voir les femmes à ce voyage-ci, Mme Barteau est à Givet, Mme Alexandre à Condé, il n'y a ici que les trois femmes du régiment et Mme Valendrie. Adieu, ma chère Fanny, je t'embrasse et espère recevoir de tes nouvelles cet après-midi.

Maubeuge, 19 juillet.

J'ai reçu hier au soir, ma chère Fanny, votre lettre du 14 et vous verrez par la date de mes lettres que je n'ai négligé aucune occasion de vous écrire;

j'ai trop de plaisir à vous assurer de ma tendresse. Mais, la poste ne partant pas tous les jours des endroits où je suis, il est possible que vous soyez jusqu'à quatre jours sans avoir de mes nouvelles, malgré mon exactitude. Ma santé est toujours très bonne, et je suis mon régime très exactement, seulement, quand je ne puis pas avoir de lait, je prends de la limonade le soir et je déjeune tous les matins. Mes moustaches grandissent à vue d'œil et j'espère vous les présenter le mois prochain de manière à être vues de loin. Je vous assure, ma chère Fanny, que j'ai le plus grand plaisir à lire vos lettres, que je les relis et baise très exactement. Dites bien des choses à maman, je suis bien disposé de l'aimer de tout mon cœur, quand elle sera bien pour vous; c'est la seule chose que je lui demande.

Hier, après ma lettre écrite, j'ai été faire manœuvrer le régiment. MM. de Lambesc et Vaudémont et Hellstadt de Graverenth et trois autres officiers sont venus de Valenciennes pour me voir et prendre des arrangements pour la revue de leur régiment. Nous avons tous dîné chez M. de Chalais. Après dîner, nous avons été voir les détails à pied et à cheval, la théorie, l'école d'instruction et l'examen des bas-officiers. De là, j'ai été au Chapitre jusqu'à dix heures que je suis venu me coucher. Ce matin, j'ai été à l'hôpital et aux prisons. A neuf heures, nous avons conseil d'administration, où j'ai demandé mon déjeuner, et à midi, je

partirai pour Gontreuil, château qu'on a prêté à M. et Mme Dillon pour y passer l'été. Après y avoir dîné, j'irai coucher à Valenciennes. Il a plu cette nuit terriblement et il pleut encore ; je suis bien heureux de n'avoir rien à faire dehors aujourd'hui et j'espère que le temps se remettra pour demain. J'ai déjà à présent du monde chez moi ; ainsi, je suis obligé de fermer ma lettre en t'embrassant de tout mon cœur et en te jurant que je t'aime à la folie.

Valenciennes; 22 juillet.

J'ai reçu, ma chère Fanny, deux de vos lettres ce matin, au moment où je montais à cheval pour faire manœuvrer le régiment de Lorraine. Elles m'ont fait le plaisir ordinaire que j'ai quand je reçois de vos nouvelles. L'une n'était pas fraîche : elle m'avait été adressée à Givet et m'a été renvoyée ; l'autre est du 18. Je ne puis pas vous mander ma marche d'avance, puisqu'elle est toujours subordonnée au temps qu'il fait et aux affaires. Cependant, j'espère pouvoir partir demain après dîner pour aller coucher à Lille ; j'y reverrai sûrement Mme Douglas. Le comte de Luxembourg est ici et je crois que si je n'étais pas votre mari, j'en serais jaloux, car il se conduit à merveille, et ce jeune homme, s'il avait sa fortune à

faire par son métier n'aurait pas plus de zèle et ne serait pas le meilleur exemple. Il m'a demandé beaucoup de vos nouvelles et je l'ai distingué avec plaisir parce qu'il le mérite. Je le manderai à sa mère, car je sais, ma chère Fanny, que je serais si heureux que l'inspecteur de mon fils, dont je ne serais que simple connaissance, me mandât qu'il est bien sous tous les rapports, que je ne puis pas me refuser de donner la même satisfaction à une mère qui a un fils unique.

J'ai dîné chez Mme de Valence qui part ce soir pour Paris et j'écris dans son cabinet pour la prier de vous faire parvenir cette lettre, en la mettant à la poste à son arrivée. Mon projet est de revenir de Lille par Tournay et Mons, pour voir les troupes autrichiennes qui y sont et d'être de retour, le 1er août, à Rocroy. Ainsi, vous y adresserez la réponse de cette lettre-ci, parce que la poste, dès qu'on sort du royaume, n'est pas exacte. Je vous écrirai aussi souvent que je le pourrai : mais, ne soyez pas inquiète si vous n'avez pas de mes lettres tous les jours.

J'ai été mouillé à fond aujourd'hui : mais, en rentrant, je me suis couché pour me sécher pendant une demi-heure. Je me porte à merveille, je pense sans cesse à vous et vous aime à la folie. J'ai reçu aujourd'hui une lettre de Bercheny, qui m'annonce son arrivée à Rocroy, d'après laquelle je ne compte pas pouvoir être à Paris, c'est-à-dire aux Troux, avant le 20 août. Croyez, chère Fanny, qu'il me tarde, autant

qu'à vous, d'être sur ma petite place; dites toujours des choses tendres à maman, je l'aime à la folie quand elle est bien pour vous. Je lui écrirai quand j'aurai le temps de vous répondre, car tout ceci, je le regarde seulement comme l'effet d'un besoin de vous dire que je vous aime, que je vous embrasse et que mon bonheur ou mon malheur sont absolument l'effet de votre tendresse pour moi.

Lille, 24 juillet.

Je rentre un instant chez moi, ma chère Fanny, et c'est pour vous écrire. J'ai passé la revue d'Orléans-cavalerie, qui a duré jusqu'à onze heures. Pendant ma toilette, MM. de Lambesc, Vaudemont et autres sont venus me voir, ensuite les visites des corps de la garnison. De là, j'ai été chez M. de Jaucourt et à la parade. J'ai fait ensuite quelques visites en attendant le dîner chez M. de Barbançon où nous étions soixante personnes. Après dîner, j'ai été chez M. Douglas, qui a trouvé mon habit de hussard charmant, et mes moustaches superbes. De là, j'ai été voir manœuvrer Conti-infanterie, qui s'en est fort mal tiré; ensuite j'ai vu les remontes et le manège d'Orléans, où le prince de Conti est arrivé de Douai recevoir les honneurs du maître de camp général. Il

est venu nous joindre au manège et nous avons été ensemble à la comédie qui en était à la dernière scène. Je suis rentré chez moi, pendant quoi M. de Chalais se servait de ma voiture pour aller un moment chez lui; j'emploie mon temps à vous dire que je vous aime.

Lille a l'air du quartier général; cinq ou six généraux, plusieurs officiers du régiment allemand, M. de Vaudemont avec quelques-uns des Lorrains, M. de Chalais, M. de Chartres, M. de Vauban avec des officiers de leur régiment, joints aux quatre régiments d'infanterie et deux de cavalerie ou dragons qui sont ici, tout cela ressemble à une armée par la variété des uniformes.

Il n'y aura pas de cantonnement aux Pays-Bas, comme on l'avait dit; de plus, nous avons reçu ordre de faire partir les congés d'ancienneté qui avaient été suspendus, et on va commencer à vendre les chevaux d'artillerie qu'on avait achetés pour le roi et qui étaient dans notre voisinage. Tout cela annonce la paix, bien décidément. En d'autres temps, j'aurais été fâché, mais comme à présent, pour que je désirasse la guerre, il faudrait que je la crusse nécessaire pour ranimer la tendresse de ma Fanny, pour moi bien entendu, j'espère que je ne la désirerai jamais. Adieu, chère Fanny, je vais passer un quart d'heure chez Mme de Fouquet, avec tous les étrangers qui sont ici et j'irai me coucher de bonne heure, pour

pouvoir être demain à sept heures sur l'esplanade où je resterai probablement à voir différents régiments jusqu'à une heure après-midi. Bonsoir, à demain.

Lundi 25, à 6 heures du matin.

Au moment où je sortais de mon lit, ma chère Fanny, j'avais déjà une visite, je n'ai que le temps de t'embrasser; j'ai dormi comme un sabot. Je me porte à merveille, je vais déjeuner, j'attends de tes nouvelles aujourd'hui; je t'aime de tout mon cœur.

Tournay, 27 juillet.

M. de Lambesc, ma chère Fanny, vient de me remettre une lettre de vous, du 22. Il est venu voir manœuvrer le régiment de Toscane dont j'ai été fort content. Je crois que leurs principes ne valent pas les nôtres; mais leur exécution est infiniment meilleure et on ne s'en étonne pas quand on sait que les dragons sont engagés pour leur vie et que les officiers n'ont presque jamais de congé. Nous avions à

la manœuvre MM. de Lambesc, de Vaudemont, de Chalais et quelques officiers de leurs régiments. M. de Lambesc est retourné dîner à Valenciennes et nous dînons ici, chez M. le colonel, pour voir les détails le matin, et le régiment à pied cet après-midi.

Je crois que le prince de Ligne n'est pas à Belœil, car l'électeur de Cologne et celui de Trèves sont arrivés à Bruxelles. Voilà la visite de corps de MM. les officiers de Toscane; je n'ai que le temps de t'embrasser. Le premier moment de liberté je répondrai à toutes tes lettres. Je t'embrasse, chère Fanny, et t'adore!

Mons, 28 juillet.

Quoique mon inspection soit finie, ma chère Fanny, ma vie n'en est pas moins active. Si je pouvais aller vous joindre, je n'aurais pas envie de courir ailleurs. Mais, ne pouvant pas être avec vous, je ne veux négliger aucun moyen de m'instruire et je crois que le meilleur est de voir beaucoup de troupes, surtout quand elles ont un régime différent des nôtres. J'ai été si content de la manière de manœuvrer du régiment de Toscane, que ma curiosité en a été augmentée. Hier, après dîner, je l'ai vu à pied. Il n'a rien d'extraordinaire; mais, ce dont j'ai été con-

tent, c'est de l'esprit d'économie qui règne dans tous les détails. L'officier particulier est mieux payé et le soldat beaucoup mieux que chez nous, ayant gratis deux livres de pain par jour. Le souverain leur fournit leurs chemises, leurs souliers qu'ils sont obligés, en France, de payer de leur solde.

L'armée coûte, en proportion, deux tiers de moins que chez nous, par les abus énormes qu'il y a dans notre *bureaucratie*, car c'est le vrai nom à donner à notre administration. Des selles qui coûtent cinquante livres chez nous, en coûtent quinze ici. Il est vrai qu'elles sont moins belles ; mais, elles durent aussi longtemps. Les chevaux les plus chers, coûtent treize louis et ceux des hussards sept. Ainsi du reste et il en résulte que le régiment de hussards, qui est ici de huit cents et quelques hommes montés, coûte moins, quoique mieux payé, que le mien à cinq cents.

J'ai le projet de laisser ici ma berline et d'aller demain, après avoir vu manœuvrer ici les dragons de Cobourg, voir les hussards de Wurmser et d'Esterhazy à Louvain. On me prête une voiture légère et comme je suis obligé de passer par Bruxelles, je m'y arrêterai une journée en allant ou en revenant, pour faire ma cour à l'archiduchesse et être toujours revenu, le 1er août, à Rocroy. J'attends cependant, pour régler décidément ma marche, l'arrivée du général qui commande ici, parce que je voudrais qu'il permît au comte de *(illisible)*, major de

toutes les troupes impériales où je passerais. Je me suis décidé à partir le soir même à onze heures et j'ai été tout de suite à Tirlemont où je suis arrivé à quatre heures du matin, hier. J'ai vu manœuvrer une division de Wurmser hussards; mais, ce qui m'a fait grand plaisir, c'est celui que tous les Hongrois ont eu à me voir. J'ai été dans leurs quartiers et dans leurs écuries; j'ai parlé hongrois avec eux; ils m'entouraient et paraissaient charmés. Un comte Esterhazy, d'une branche assez éloignée de la nôtre, est officier dans le régiment; il était parti avec le colonel pour aller à une campagne. J'ai laissé une lettre pour lui marquer mes regrets, et l'engager à venir me voir à Rocroy, dans les quinze premiers jours d'août.

Après les hussards, j'ai vu manœuvrer le régiment d'infanterie de Lattermann, qui est de 3,600 hommes. Quand on pense qu'il faut près de quatre régiments français pour mettre sous les armes autant d'hommes qu'un régiment d'infanterie autrichienne et que le régiment de Wurmser seul est presque aussi fort que tous les hussards en France, on doit désirer la paix, quelque ambitieux qu'on soit! Après avoir reçu toutes les politesses possibles de tout le monde, je me suis refusé d'accepter le dîner pour aller à Louvain, voir d'autres troupes. Le baron de Révay, d'une très ancienne maison de Hongrie, qui commande les hussards de Tirlemont, ressemble à Székely comme deux

gouttes d'eau, surtout à cheval; il est seulement un peu plus petit.

A Louvain, j'ai dîné en arrivant, à l'auberge, afin d'éviter les compliments, après quoi j'ai envoyé la lettre du général au commandant. J'ai eu sur-le-champ toutes les visites. J'ai été aux casernes des hussards, qui sont un couvent supprimé, les chambres étant des cellules. Les armes et les selles remplacent les habits de cour dans les dortoirs, et l'empereur, ainsi qu'un Anglais qu'on cite dans un poème que vous n'avez pas lu, « de mainte église a fait mainte écurie », car c'est là où sont établis les chevaux. Le major Wangenheim, qui commande les hussards à Louvain, a été ami intime de mon major; ils ont servi ensemble dans Wurmser en France et il a promis de venir me voir à Rocroy. De vous à moi, je ne serai plus honteux de produire mon régiment; à la force près, qui ne peut pas se comparer, il est aussi bien à tous égards et je pourrais, par les moyens de notre ordonnance, faire les mêmes manœuvres qu'eux et plus solidement.

Après avoir vu manœuvrer, j'ai vu le régiment de Preis-infanterie. Ce qu'ils font de mieux, c'est de prendre leur alignement. Du reste, leur règlement est compliqué et notre ordonnance est meilleure; mais ils ont plus d'habitude, moins d'officiers et meilleurs, parce qu'ils n'ont pas de congés et une grande uniformité dans les moyens, dont nous sommes fort éloi-

gnés. Le comte de Knem, colonel, a épousé une comtesse Sandor, Hongroise, un peu de mes parents; il a beaucoup connu Mme de *(illisible)* à Vienne et a été témoin de tout ce qui a précédé et suivi son départ. Il ne savait pas la mort de son mari, que je lui ai apprise. Il a dit avoir souvent causé avec la mère, pour lui faire pardonner à sa fille, mais qu'il l'avait toujours trouvée inexorable. Je suis parti de Louvain à sept heures du soir, et je suis arrivé ici à neuf heures et demie. J'y ai trouvé une invitation à souper chez la comtesse d'Ursel, que j'ai refusée, et me suis mis dans mon lit où je n'avais pas été depuis trente-six heures. J'y ai dormi à merveille jusqu'à ce matin, où je me suis éveillé en sursaut, mourant de faim. J'ai pris, en me levant, trois tasses de café avec des petits je ne sais quoi, qu'on fait ici et qui sont excellents tout chauds dans le café.

L'archiduchesse m'a fait inviter à dîner et le ministre Belgioso à souper. Le comte Ferraris viendra me prendre tout à l'heure pour aller à la cour. L'électeur de Trèves et sa sœur Cunégonde y sont; il y a une grande procession pour l'octave du jubilé séculaire d'une profanation de l'hostie, faite par des juifs, et cela attire beaucoup d'étrangers, car ce pays-ci est celui des processions et plus il y en a et plus on les aime. Mon projet est de partir demain de bonne heure, de reprendre ma voiture et mes chevaux à Mons et d'aller coucher à Rocroy où je me

fais un grand plaisir de trouver de vos lettres, de répondre en détail à celles que tu m'as écrites pendant mes inspections, ce que je n'ai pas pu faire faute de temps.

Je suis fort aise d'avoir fait cette course-ci ; elle ne retarde pas d'un jour mon retour et je me reprocherais si les troupes impériales retournaient, comme on le dit, cet automne en Allemagne, de ne pas les avoir vues pendant leur séjour aux Pays-Bas, surtout mes amis, les hussards, qui m'ont reçu à merveille; j'ai vu de loin, dans une chambre, un nommé Remynik, qui était porte-étendard chez moi et qui est parti à cause de ses dettes; il est brigadier dans Wurmser.

Adieu, j'entends la voiture de Ferraris qui vient me prendre; je n'ai que le temps de t'embrasser et de te jurer que je t'aime plus que ma vie.

Mons, 1er août.

Pendant qu'on charge ma voiture, chère Fanny, je me hâte de te dire que je pense sans cesse à toi, que je t'aime de tout mon cœur et qu'il me tarde bien d'être arrivé dans un lieu où je pense recevoir de tes nouvelles. J'ai dîné hier à la cour. L'archiduchesse,

l'électeur de Trèves, le duc et la sœur de l'Électeur m'ont reçu à merveille. Après le dîner, j'ai été voir la procession chez une marchande de dentelles, avec Mme de Ferraris, la comtesse Louis Stahremberg et sa sœur; ensuite, j'ai été faire plusieurs visites où je n'ai trouvé que la princesse douairière d'Aremberg.

L'archiduchesse m'avait engagé, pendant le dîner, d'aller voir la campagne de Laeken près de Bruxelles; je m'y suis rendu; elle m'a fait voir la maison, les jardins qui sont beaux et de bon genre. Elle m'a beaucoup parlé du malheur où elle a été, depuis mon départ de Marimont, par la crainte de la guerre. Enfin, j'en suis parti à dix heures, et en passant devant la comédie, voyant qu'il y avait beaucoup de carrosses, j'y suis entré. On donnait *La Caravane* et le troisième acte ne faisait que commencer, parce que le spectacle avait été retardé de deux heures pour la procession. A onze heures, j'ai été chez le comte Belgioso, ministre, où on a soupé; j'ai fait deux lotos. De là, nous avons été tous au Vauxhall, voir un très mauvais feu d'artifice et je suis revenu me coucher. Je suis parti le matin de bonne heure, pour aller coucher à Rocroy où je vais bien me reposer. J'attends ici l'officier, qui m'a prêté sa voiture, pour le remercier et partir tout de suite; ils sont tous à l'exercice. Je compte vous écrire de Rocroy demain matin, et peut-être, recevrez-vous celle-là avant celle-ci. En tout cas, vous verrez, ma chère Fanny, avec quel

empressement je saisis tous les moments que j'ai, pour vous dire combien je vous aime!

Paris, mardi 30 août

Je suis arrivé à bon port ici; j'étais hier à Saint-Cloud, ma chère Fanny. La Reine, après m'avoir fait voir son appartement qui est très bien arrangé, m'a mené dans sa voiture, avec M. le comte d'Artois, souper à Passy chez Mme de Lamballe où il y avait beaucoup de monde. Après souper, Saint-Blancart m'a ramené ici. Je m'étais arrangé pour venir dîner avec vous vendredi; mais, la Reine me donne à dîner aux Tuileries avec M. le comte d'Artois, parce qu'elle a quelque chose à me dire, qu'elle n'a pu me dire hier.

Ce que j'ai pu ramasser du cardinal (1) est, que l'on doit aujourd'hui lui donner le choix d'être jugé par le Parlement ou, en se reconnaissant coupable, demander grâce, en se démettant de sa charge et de son évêché. D'autres disent qu'on ne lui donne le choix que du tribunal où il sera jugé, savoir : le Parlement, le Conseil ou une commission, mais qu'on

(1) Le cardinal de Rohan venait d'être arrêté pour l'affaire du collier.

veut qu'il le soit. Mon avis serait qu'il le fût tout simplement par le Parlement. On dit que la famille voudrait que ce ne fût pas le Parlement, parce qu'il a montré de l'animosité dans l'affaire des Quinze-Vingts. Tout cela est un chaos; j'en saurai peut-être davantage vendredi soir. Adieu, ma chère Fanny, je t'assure bien qu'il n'y a pas de fête qui me dédommage du plaisir d'être avec toi. La Reine m'a beaucoup demandé de tes nouvelles, et si tu étais à Paris; elle m'a chargé de te recommander de bien te ménager dans le commencement. Je t'embrasse mille fois, mon cœur, et t'aime bien plus que je ne puis dire.

Chantilly, 30 août.

Je profite, ma chère Fanny, de tous les instants de liberté que j'ai, pour vous dire que je vous aime, et pour vous rendre compte de ma conduite depuis le moment où je vous ai écrit ce matin. Je suis parti vers onze heures et, pendant le chemin, j'ai lu *Émile*. Cette lecture, en m'instruisant des nouveaux devoirs que je vais avoir à remplir, à ce que j'espère, acquiert pour moi un intérêt bien différent de celui qu'elle me faisait éprouver; j'ai eu souvent le crayon à la main.

Jean-Jacques donne l'envie d'être bon père, quoiqu'il ne dissimule pas que ce soit une tâche difficile.

Il me pénètre d'une vérité que je n'avais fait qu'entrevoir, qui est, que nous ne pouvons influer que pour un tiers sur l'éducation de nos enfants. La matière y joue le premier rôle par la conformation de leurs organes, par le plus ou moins de force qu'elle leur donne, et par le plus ou moins de souffrance qu'elle leur fait éprouver. Le second mobile d'éducation, est produit par les choses que voit un enfant quand ses idées commencent à se développer. S'il voit sa mère, sa nourrice, avoir peur d'une araignée, d'une chauve-souris, d'un coup de tonnerre, sans qu'on le lui dise, même quand on lui dirait le contraire, il aura peur de tout cela. Ce que les enfants apprennent le moins, c'est ce qu'on leur dit, et ce qu'ils apprennent le mieux, c'est ce qu'ils voient faire. Or, comme tout ce qui se fait devant eux, ne peut pas être fait par nous ou par ceux qui sont préposés à leur éducation, nous n'influons donc que fort peu à les élever. Cette idée, chère Fanny, doit nous porter à y faire le plus possible ; plus nous contribuons à les rendre forts, agiles, vrais, compatissants et francs, moins nous laisserons au hasard et plus nous pourrons espérer d'avoir un jour des amis dans nos enfants. J'aime à causer avec toi sur nos lectures et quelle lecture peut être aussi intéressante pour moi qu'*Émile* dans la position où nous sommes ?

Enfin, tout en lisant, tout en crayonnant, tout en réfléchissant, je suis arrivé ici vers deux heures. Tous

les princes étaient allés tirer; j'ai été chez M. le duc d'Enghien, chez Mme et Mlle de Monaco; de là, au salon; les princes sont arrivés. Il y a ici en femmes, autant que je peux m'en souvenir : Mme et Mlle de Monaco, Mmes du Ronceret, de Vibraye, de Sainte-Hermine, de Lambertie, de La Tour du Pin, de La Trémoïlle, de Tarente, d'Escars, de Bouzols, de Piennes, la comtesse Diane, MM. de Châlons, de Guiche, d'Autichamp, de Maillé, de Pons et tous les hommes qu'on connaît, avec beaucoup qu'on ne connaît pas, le tout faisant plus de cent.

Après le dîner qui était fort nombreux, trop pour pouvoir être bon, nous avons été nous promener en calèche. J'ai été avec M. de La Tour du Pin et M. d'Espinchal, le duc de Laval menant en cocher. D'abord, nous avons traversé les écuries qui sont les plus belles du monde connu, ensuite la fameuse pelouse, de là aux cascades, aux potagers, aux chenils et enfin à l'île d'Amour où nous avons mis pied à terre. Nous avons traversé le bosquet des jeux, où nous nous sommes arrêtés une heure et nous sommes revenus à pied par le connétable et chacun est monté chez soi jusqu'à neuf heures, qui sonnent à présent et où il a été dit qu'il fallait descendre. Je fermerai demain ma lettre avant la chasse. Adieu, chère Fanny, je vous embrasse et vous aime mille fois plus que je ne puis vous le dire.

Le 31, à 8 heures du matin (1).

Quand je suis descendu, on était déjà à jouer au salon : le Quinze de M. le comte d'Artois, un grand loto, le whist de Mme de Monaco, plusieurs tables de jeu, deux billards et huit trictracs. J'ai mieux aimé ne pas jouer. Il y a deux salons immenses, réunis par une arcade, un salon de musique, un de trictrac et un pour lire et écrire, qui entourent le double salon. Cela est fait depuis deux ans. Au reste, Chantilly est connu pour être le plus beau lieu possible et, habité comme il l'est dans ce moment, il semble la demeure d'un magnifique souverain. Ses eaux qui en faisaient autrefois le grand mérite, n'ont plus que celui de l'abondance et de la limpidité ; le goût des jets d'eau est passé de mode et ceux d'ici, très multipliés et beaux dans leur genre, ont l'air petit près de ceux de Versailles ou de Marly, qui n'ont été faits qu'après.

Il faut qu'il y ait une grande quantité de logements ici, il y en a un superbe vide à côté du mien. Malgré le monde énorme qu'il y a ici, on a joué hier jusqu'à une heure et demie. Fort peu d'hommes se sont mis

(1) Quoique j'aie cité cette lettre dans l'Introduction des *Mémoires*, je crois devoir la reproduire ici, parce que les détails qu'elle contient manqueraient à la description des fêtes de Chantilly.

à table pour souper. Nous avons rendez-vous à dix heures du matin chez M. le comte d'Artois; j'imagine que ce sera pour aller voir le château. A midi et demi, nous partons pour aller dîner au rendez-vous de la chasse du cerf; on attaquera à deux heures. On doit souper ce soir dans les écuries; on dit que c'est un spectacle unique de souper avec deux cent quarante chevaux, sans qu'il y ait la moindre odeur de fumier. De là, le projet est de passer la soirée à l'île d'Amour. Pourvu qu'elle soit aussi belle qu'hier, où il a fait un temps superbe, il est un peu couvert ce matin; mais j'espère qu'il se lèvera.

M. le duc de Bourbon m'a demandé de vos nouvelles; on m'a parlé de votre grossesse, je l'ai niée; mais, on m'a dit que je ne savais pas mentir et, qu'en niant, on voyait bien que c'était vrai. Au reste, tout le monde dit du bien de vous et il y a peu de femmes dont on fasse autant l'éloge de l'esprit et du caractère. Je n'ai pas très bien dormi cette nuit; ma petite place me manquait et, d'ailleurs, tout ce que je vois de beau ici ou de neuf, me fait regretter de n'y pas voir ma Fanny! Je sens qu'elle embellit tout pour moi et tout, sans elle, perd bien de son prix. J'espère que bientôt viendra le temps où elle sera de tout et je n'aurai pas la peine de la désirer ou de la regretter en faisant quelques voyages d'agrément.

Adieu, ma chère amie, je vais faire partir ma lettre et au retour de la chasse je recommencerai le détail de

tout ce que je verrai et de tout ce que je ferai ici. Je t'embrasse et t'aime de toute mon âme. Bien des choses à maman, sans oublier le bon M. Voile.

Le 31 août.

J'arrive de la chasse, ma chère Fanny, elle était charmante. Le rendez-vous était à la Table, qui est un carrefour de neuf routes. Il y avait une maison de bois, où était une table de vingt-cinq couverts et tout autour, en dehors, des tables pour le reste, le tout fort bien servi. Après le dîner, il y a eu des calèches pour les dames et nous avons pris un premier cerf aux étangs, qui n'a pas duré longtemps. Nous en avons attaqué ensuite un second, qui a duré trois heures et qui était cinq fois à l'eau avant de finir par se faire prendre. A l'entrée de la nuit, nous n'avons eu que le temps de nous habiller pour aller au salon et, à neuf heures, on a été à l'écurie qui était illuminée, des gradins pleins de monde, et nous avons soupé à cinq tables, au bruit des trompes de chasse et au milieu de deux cent quarante chevaux qui sentaient très peu le fumier. La nappe d'eau, qui est à côté de l'écurie, était éclairée par une multitude de lampions au-dessous desquels passait l'eau, ce qui faisait un effet charmant.

Après souper, nous avons été à l'île d'Amour qui

était illuminée; les bosquets de bal aussi étaient illuminés et pleins de monde. M. le comte d'Artois et M. le duc d'Enghien y ont dansé une contredanse, après quoi on est rentré au pavillon qui avait été agrandi et on y a joué. Il faisait le plus beau temps du monde et je me suis retiré à minuit pour venir souhaiter le bonsoir à ma chère Fanny et me coucher après l'avoir embrassée, et un peu las, parce qu'avant de partir pour la chasse, nous nous sommes promenés à pied dans les jardins, voir la salle d'armes, la paume, le théâtre, etc., ce qui me dispose très bien à faire le loir. Adieu, chère Fanny, je vous embrasse comme je vous aime.

Le 1er septembre.

Je dormais encore ce matin, à neuf heures et demie, quand le duc d'Havré est venu me prendre pour aller promener à Silvie et à la ménagerie. Les princes ont été chasser au tir, ce dont je ne suis pas curieux. Il a plu cette nuit; mais le temps s'est relevé, quoique je ne sois pas sans inquiétude pour le souper de ce soir, qui doit être au Hameau. Nous avons dîné avec Mademoiselle (1) et toutes les dames. Après dîner, j'ai fait deux parties de trictrac, qui m'ont fort ennuyé, avec

(1) La princesse Louise de Condé, sœur du duc d'Enghien.

Mme de Bouzols et Mme d'Autichamp et je suis revenu fermer ma lettre. Les princes ne sont pas encore revenus de la chasse, le temps est couvert et le souper du Hameau est indécis. Je ne partirai que demain matin, et je ne pourrai pas dîner aux Troux; mais, je tâcherai de partir après dîner, car je suppose que la Reine ira à l'Opéra et moi je partirai pour aller voir celle que j'aime plus que ma vie et que j'aurai peut-être le plaisir d'embrasser, avant qu'elle n'ait reçu ma lettre.

Rambouillet, 3 septembre, à minuit.

Il n'y a rien de si contrariant, ma chère Fanny, que ce qui nous arrive. Le Roi, qui devait chasser aujourd'hui, n'est revenu que pour souper et coucher. J'ai fait ce que j'ai pu pour qu'il me renvoyât demain matin, en disant que nous avions le projet d'aller à Paris, voir l'illumination ensemble; mais le malheur a voulu qu'il aille demain matin, pour la première fois de sa vie, détourner au bois un cerf et qu'il m'ait choisi pour m'en faire la confidence, et, le soir à son coucher, il m'a encore répété qu'il m'en ferait le rapport. Comme ces personnes-là ne pardonnent pas les légèretés, je n'ai pas pu faire celle de ne pas rester; mais, j'en suis contrarié à mourir, pour vous, ma chère

Fanny, pour qui je me faisais un grand plaisir de cette course légère. On a beau aimer la liberté; on tient toujours à des chaines de bienséance ou de respect. Une petite consolation, c'est que l'heure de l'entrée de la Reine est à dix heures et demie et que nous serions arrivés trop tard pour la voir. Malgré cela, je suis au désespoir, Darlu vous le dira encore plus que moi. Bonsoir, je serai maussade demain toute la journée. Nous irons coucher mercredi à Versailles, si cela vous convient; mais, je regretterai bien notre course à Paris. La Reine dîne mercredi chez Mme de Lamballe. Adieu, chère Fanny, je vous envoie des oranges ; mais, je suis bien fâché de ne pas faire le petit voyage qui m'eût charmé. Je vous embrasse mille fois de tout mon cœur.

Compiègne. 5 septembre.

Le cœur bien gros d'avoir quitté ma Fanny, j'ai senti les larmes remplir mes yeux, en passant vis-à-vis de Saint-Paul, à l'endroit où nous nous étions dit adieu aux premières inspections et, toujours occupé de toi, fâché d'être obligé de m'en séparer et cherchant les moyens d'abréger l'absence autant que possible, je suis arrivé à Saint-Cloud au moment où finissait un comité de ministres avec le Roi pour l'affaire du cardinal de Rohan. Il paraît que le parlement

prendra ses vacances comme à l'ordinaire et que, pendant ce temps-là, les commissaires et les rapporteurs feront leurs informations. On croit que le cardinal sera jugé par la Grande Chambre seule, n'étant pas pair, et sa charge de grand-aumônier ne lui donnant pas séance au Lit de Justice. On croit aussi qu'il restera à la Bastille, parce que, sans cela, il serait obligé d'être au Châtelet ou à la Conciergerie. Mme de Lamotte, dit-on, le charge beaucoup; M. de Lamotte n'est pas rattrapé, voilà ce que j'ai pu ramasser de nouvelles.

L'ordre pour l'augmentation de trente-deux hommes par régiment de cavalerie ou de dragons, a paru hier; il y a trois mois qu'on l'attend. Je ne sais pas s'il y en a un pour les régiments de hussards, qui sont déjà de trente-deux hommes plus forts que le reste des troupes à cheval. M. de Ségur a la goutte et a été obligé de rester à Romainville.

A dîner, la Reine m'a parlé de toi avec intérêt et bonté, des détails sur ton état, sur ta santé, sur le désir qu'elle a, que tu puisses venir à Fontainebleau, sans cependant faire d'imprudence; je lui ai parlé de ta reconnaissance et dit combien tu étais digne de ses bontés et gagnais à être connue.

Nous nous sommes arrêtés une heure à Saint-Denis; le Roi a été voir sa tante (1) et attendre le salut. Nous

(1) Madame Louise de France, fille de Louis XV, avait pris le voile au Carmel de Saint-Denis.

sommes arrivés ici à neuf heures; nous occupons le grand château. L'appartement du Roi est de toute beauté, sans la moindre dorure, et en tout, je crois qu'à présent, c'est ici où il est le mieux logé. L'arrivée et la cour sont très belles aussi; le jardin n'est pas fini, il n'y a que les terrasses. Nos logements sont très beaux et fort vastes et, comme tout est neuf, ils sont d'une propreté à faire plaisir.

Je changerai un peu ma marche. M. de Lambesc, qui m'avait mandé de repasser la revue, aime autant que je n'arrive pas le 10 chez lui, moyennant quoi, je commencerai par Guise, et cela m'empêchera de revenir sur mes pas.

Le Roi va tirer à dix heures à la faisanderie où il dînera. Après dîner, j'irai hourailler avec M. le duc de Bourbon et M. de Lambesc. Tu ne sais peut-être pas ce que c'est qu'hourailler? C'est attaquer des sangliers avec des mâtins qui les tiennent par les oreilles pour donner le temps aux chasseurs qui sont à cheval, de venir les tuer. A mon retour de la chasse, je fermerai ma lettre en t'assurant de nouveau de toute ma tendresse et combien mes sentiments méritent le bonheur que tu me donnes. Je t'embrasse mille fois de tout mon cœur. Pendant que j'écris, les deux chiens sont couchés, l'un à droite, l'autre à gauche de mes pieds.

Le 5 septembre, 7 heures 1/2 du soir.

Je suis parti à onze heures pour aller rejoindre le Roi au tir ; j'ai vu partir assez de faisans dont le Roi a tiré à peu près cent et ensuite, nous avons été dîner sous une tente. Après dîner, je suis parti pour hourailler ; mais, nous avons eu beau faire, il n'est pas parti un seul sanglier. On était sûr cependant qu'il y en avait dans les buissons ; mais, comme il était tombé un peu de pluie, les chiens n'ont jamais pu les mettre sur pied. Après nous être promenés environ deux heures, sans pouvoir rien chasser, nous sommes revenus au petit galop à la maison et je me dépêche de vous écrire avant huit heures qui est l'heure où il faut se rendre au salon pour souper à neuf heures et se coucher de bonne heure.

Le Roi chasse demain le sanglier à courre avec l'équipage de vautrait, comme on chasse le cerf. On a réservé, comme de juste, une contrée de la forêt où nous n'avons pas été et on dit qu'il y a beaucoup de sangliers. Je croirais presque qu'on les y a tous rassemblés, car il n'en a pas paru un seul dans tous les chemins que nous avons faits.

Tu penses bien, ma chère Fanny, que je n'ai pas

grand mérite à regretter le temps que nous passons ensemble et que le plaisir que j'ai, à causer avec toi, vaut mieux que de courir après des bêtes qu'on ne trouve pas. Ménage bien ta santé, celle de *our little child before his birth*, pour qu'il puisse, s'il est possible, augmenter le bonheur que j'ai, d'être uni à toi *by this tie*.

Compiègne, 6 septembre à 8 heures du soir.

J'ai loiré ce matin, ma chère Fanny, jusqu'au moment de partir pour la chasse, ce qui m'a empêché, à mon grand regret, de te dire un petit bonjour; mais, au moins cela ne m'a pas empêché de penser à toi. L'avant-dîner, il a fait un vent affreux; mais, avec cela, nous avons vu beaucoup de gibier. Le Roi a dîné dans le bois, sous des arbres vieux comme les chênes de Dodone, et cela faisait un coup d'œil superbe. Il y avait plusieurs tables éparses dans le bois, des pages et autres qui mangeaient à terre, des chevaux, d'un côté, des cuisiniers, de l'autre, un fond de spectateurs, des gardes, le tout faisant un tableau charmant.

Après dîner, nous avons été à l'autre bout de la forêt, chercher un sanglier. Le premier, qu'on disait énorme, a pris le parti de s'en aller incognito et on ne l'a pas trouvé. Je m'en suis consolé en parlant de

toi à Mme d'Ecquevilly, belle-sœur de la vicomtesse, qui en avait déjà entendu dire du bien. Mais, j'ai la prétention, tout en disant la vérité, d'avoir renchéri sur elle, puisque je te connais mieux et que, par conséquence, je t'aime davantage.

Le second sanglier s'est fait battre trois heures, dans un buisson fort épais, et il n'en est sorti que pour se faire prendre à cinquante pas du buisson. Cette chasse s'est faite, de notre côté, étendus sur l'herbe. Le troisième a fait une chasse charmante, un train d'enfer, tous les chiens ensemble; la fin a été fâcheuse pour quatre chiens que le monstre a fait tomber sous ses coups. Enfin, M. le duc de Bourbon a été l'heureux qui en a dépeuplé la terre. Ses défenses sont plus longues que le papier sur lequel je t'écris. Nous sommes rentrés à la nuit fermée, n'ayant que le temps de faire ma toilette et de te jurer que je t'aime à la folie et qu'il me tarde bien d'avoir de tes nouvelles.

Comme je commence par Guise au lieu de Valenciennes, parce que M. de Lambesc a sa maison ici, qu'il n'aurait pas le temps de la faire venir si je commençais par lui, j'ai fait dire à Darlu d'y venir me trouver et de m'apporter les lettres qu'il y aurait pour moi à la poste. Adieu, chère Fanny, aime-moi comme je t'aime, je n'aurai rien à désirer. Je t'embrasse, *with all my heart!*

Valenciennes, 15 septembre à midi.

Je rentre, ma chère Fanny ; j'ai été à cheval depuis six heures du matin ; je viens de fermer mes paquets, dîne dans un quart d'heure et pars pour Maubeuge, où je me fais un grand plaisir d'avoir une lettre de ma chère Fanny.

On sait ici beaucoup de nouvelles auxquelles je ne crois pas ; on débitait ce matin que les Hollandais avaient ôté le commandement des troupes au Stathouder et que la formation était à son comble dans ce pays-là. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les Autrichiens se sont rassemblés en quatre corps, l'un à Anvers, où est le quartier général du duc Albert, l'un à Gand aux ordres du comte Ferraris, l'un à Tirlemont et l'autre à Namur. Tout cela ne fera pas la guerre, parce que, comme il ne s'agit que de quelques millions de plus ou de moins, que l'empereur veut que les Hollandais payent, on sait bien que la guerre lui coûterait encore plus cher et qu'il est plus aisé de l'empêcher de commencer que d'en fixer la fin. De plus, on dit ici l'empereur toujours malade et la mauvaise santé ne donne pas envie de guerroyer. De Givet, je saurai peut-être des nouvelles plus

sûres et je tâcherai, si le temps se soutient au beau, d'aller de Givet à Lille par le Brabant; le chemin est tout aussi court, mais seulement plus mauvais.

M. de S*** a reçu hier son congé, pour aller à Paris, aux couches de sa fille Gabrielle; mais, en même temps, il a été prévenu qu'il pourrait être bientôt obligé de revenir ici. Si vous saviez quelque chose de tout cela, vous me le manderez, ainsi que des nouvelles du Cardinal dont on ne parle pas ici. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je serais bien contrarié de tout ce qui retarderait d'une heure le plaisir que j'aurai d'embrasser ce que j'ai de plus cher au monde, que j'aime à la folie et que j'embrasse de tout mon cœur, du moins, en attendant, son portrait et la date.

Maubeuge, 18 septembre.

Hier au soir, à minuit, ma chère Fanny, les écritures de ce régiment n'étaient pas encore finies. Darlu vient de me faire dire que tout était enfin bouclé et qu'il n'y avait plus qu'à signer et je vais aller chez M. de Chalais pour faire les paquets et partir. Je mene Salis avec moi à Rocroy, de là à Givet où les nouvelles nous décideront sur notre marche. Il voulait aller en Suisse; mais, si effectivement, on se

bat sur la frontière de Hollande, il ira chercher sa grosse femme pour la mener à Reims chez le comte Auguste, son ami; moi j'irai à Lille par les Pays-Bas et tu verras, en jetant les yeux sur la carte, que je ne fais pas dix lieues de détour pour faire un voyage fort intéressant dans les circonstances présentes.

Personne ne croit à la guerre et cependant il faudra qu'ils se battent, s'ils n'ont pas d'ordre contraire. En attendant, il n'y a rien de changé aux sémestres de cette année et ils partent comme à l'ordinaire. Ainsi j'espère pouvoir t'écrire plus au long de Rocroy.

J'ai fait manœuvrer hier la cavalerie avec l'infanterie, cela a été assez médiocre, mais assez joli pour le coup d'œil; la garnison d'ici n'est pas forte. Adieu, chère Fanny, je t'aime à la folie; pourquoi faut-il être loin l'un de l'autre quand on a tant de plaisir à être ensemble. Je t'embrasse mille et mille fois, n'oublie pas maman et M. Voile.

Rocroy, 20 septembre.

En arrivant ici, ma chère Fanny, avant-hier, j'ai trouvé votre lettre du 12 qui m'a fait grand plaisir, et mon beau cheval anglais, le plus beau de mon écurie, mort la veille. Le pauvre M. Weber en était tout

malade de chagrin; il est sûr qu'indépendamment du prix dont il était et qui était fort considérable, c'était, je crois, le plus beau cheval qui fût en France et qui promettait d'être le meilleur. Mon premier mouvement a été, d'être bien fâché, mon second de penser que, puisqu'il faut avoir des contrariétés dans la vie, c'est celle qui est une des moindres pour toi.

M. de Sarsfield, commandant du Hainaut, était parti de Valenciennes à Givet avant mon départ pour Maubeuge et m'avait dit qu'il irait de là à Paris en passant par Rocroy. Je lui avais proposé d'y loger et j'avais mandé qu'on lui fît manœuvrer mon régiment. Il était arrivé dimanche, une heure avant moi, avec M. de Valence et M. de Gouvernet; nous mourions tous de faim, Quatreroche nous avait préparé un assez bon souper que la faim a assaisonné. La princesse de Salm nous a demandé à souper; j'ai envoyé chercher le jeune d'Orb et nous avons joué au loto après souper. J'ai logé M. de Sarsfield en bas, M. de Salis et M. de Gouvernet dans les deux chambres pareilles et M. de Valence dans celle du coin.

Hier matin, j'ai fait la petite guerre en avant du terrain du camp. Après dîner, j'ai fait prendre les armes au régiment à pied, pour le montrer aux deux généraux et de là, nous avons été au haras. Nous sommes revenus souper ici. Nadasz avait habillé vingt hussards à la turque et les a fait danser sur le

bastion avec leurs sabres. Je pars à midi avec MM. de Salis, de Valence, de Gouvernet, d'Aremberg et Darlu pour Givet. Le général de Sarsfield se mettra, je crois, en route dans le même temps pour Paris.

Les bruits de la guerre entre l'empereur et les Hollandais se confirment; mais, ce qui prouve que l'on n'y croit pas à notre cour, ou que l'on ne veut pas s'en mêler, c'est que les sémestriers partent comme à l'ordinaire. Je ne fais pas quinze lieues de plus, en passant par les Pays-Bas, en allant à Lille et j'ai trouvé les chemins si mauvais par ici, que je n'ai rien à perdre en passant par le Brabant. Si les Autrichiens sont campés à Liège, comme on dit, j'irai y passer vingt-quatre heures. Adieu, chère Fanny, je ne pourrai jamais te dire assez, avec quelle tendresse je t'aime et combien chaque jour augmente mon attachement pour toi.

Malines, 24.

Nous sommes arrivés ici, ma chère Fanny, hier au soir, à bon port, vers dix heures, nous nous sommes couchés en arrivant et j'ai loiré d'un somme jusqu'à présent; il a plu toute la nuit. Le régiment de Wurtemberg, qui était en garnison ici, campe près d'Anvers. On dit qu'il souffre beaucoup, étant campé dans

un terrain bas et aquatique et qu'il a envoyé déjà plus de deux cents malades à l'hôpital. L'archiduchesse est avec son mari à Anvers; elle a été faire hier une course à Bruxelles et est revenue le soir.

J'avais le projet de monter sur la tour ici, d'où il y a la plus belle vue possible. Quand le temps est serein, on découvre une partie de la Hollande et avec des lunettes, on découvre les côtes d'Angleterre. Mais, par le temps qu'il fait, je n'irai pas et je vais partir à huit heures pour Anvers. Je ne puis pas savoir le temps que j'y resterai, cela dépendra des nouvelles; mais, en tout, cela ne sera guère plus de deux jours, à moins que les hostilités ne dussent commencer, ce que je ne crois pas, ni personne, malgré les grands frais et les grands préparatifs de l'empereur. Je m'arrêterai un jour à Gand, pour voir la position des deux armées dans cette partie, et de là j'irai à Lille.

Je regrette d'autant moins ce voyage, que si j'avais été directement à Lille, j'aurais été obligé d'attendre le beau temps pour la revue, car il est impossible de la passer par ce temps-là! Nous ne sommes qu'à quatre petites lieues du quartier général d'Anvers, et on ne sait rien ici; j'espère ce soir être plus instruit. Adieu, chère Fanny; je t'embrasse mille fois de tout mon cœur.

Anvers, 24 à midi.

J'arrive et j'apprends, ma chère Fanny, que la paix a été signée le 20 : ainsi tout est fini. La plus grande partie des habitants militaires d'ici, est fâchée, les gens de la ville sont ravis. Je dîne aujourd'hui chez l'archiduchesse ; je soupe chez le prince de Ligne et je vais demain coucher à Gand chez Ferraris. D'ici à l'heure du dîner, je vais aller voir des tableaux et des églises, cette ville est superbe mais peu peuplée ; je vous en manderai les détails demain matin, il y a un mouvement ici assez intéressant.

Adieu, je t'embrasse et je t'aime.

Anvers, 25 septembre.

La nouvelle que je vous ai mandée hier, chère Fanny, m'a été confirmée par l'archiduchesse, chez qui nous avons dîné. Elle m'a dit que les préliminaires avaient été signés le 20 à Paris et que le courrier en avait passé ici le 23. On rend aux Autrichiens les forts de Lillo, Creuzschantz, Friedrichsbourg, Lif-

flenbrock ; mais, les Hollandais conservent l'Escaut et n'en laissent pas l'entrée libre aux négociants d'ici. Du reste, pour la division du territoire, on prend l'arrangement de 1664 et les Hollandais payent neuf millions de florins de Hollande, ce qui fait à peu près dix-sept millions de notre monnaie, pour les frais de la guerre. L'archiduchesse est enchantée de la paix, quoiqu'elle eût désiré la liberté de l'Escaut ; le prince Albert regrette un peu le commandement de l'armée et les troupes en sont au désespoir, par l'espérance qu'elles avaient de piller un peu les Hollandais.

J'ai été voir les deux beaux tableaux de la cathédrale, la Descente de la Croix et l'Assomption de Rubens et plusieurs autres beaux tableaux, le fameux chapeau de paille, etc. De là, j'ai été souper chez le prince de Ligne qui nous a lu l'histoire de cette espèce de guerre-ci, qui est la plus drôle du monde. Nous allons monter à cheval le long de l'Escaut, jusqu'aux postes hollandais où je n'entrerai pas, et nous partirons à une heure pour coucher à Gand ; il fait toujours un temps affreux. Je vous aime de tout mon cœur.

A midi. — J'arrive à l'instant avec M. de Valence, du fort de Creuzschantz, premier poste des Hollandais ; il y a un officier qui est venu à la barrière et nous a offert de faire venir le commandant, en nous disant qu'il était bien fâché de ne pas pouvoir nous

laisser entrer. Nous lui avons parlé de la paix ; il nous a dit qu'il en serait charmé, qu'ils étaient enfermés depuis un mois et que cette guerre les contrariait fort. Enfin, j'ai fait une promenade charmante par un temps affreux et où je n'ai pas été mouillé, grâce aux bontés de ma Fanny et à la redingote qu'elle m'a donnée. Je vais dîner, je meurs de faim, et partir ensuite pour Gand ; mais, je ne sais si nous pourrons y arriver ce soir, car on dit les chemins du pays effroyables et, s'ils ressemblent à ceux que nous venons de faire à cheval, nous ne pourrons aller qu'au pas.

Adieu, ma chère Fanny, je t'embrasse et t'aime de tout mon cœur.

Gand, 26 septembre.

Nous n'avons pas pu arriver hier ici, ma chère Fanny; la nuit était noire et une pluie à verse, qui nous a pris vers onze heures du soir, nous a décidés à coucher à Lokeren, gros village du pays de Waes, aussi grand que beaucoup de villes, mais où nous n'avons pas pu trouver une auberge supportable. Malgré le mauvais gîte, j'ai fort bien dormi jusqu'à six heures que nous sommes partis pour venir ici, où commande le général Ferraris, chez qui je vais aller

diner. M. de Valence me quitte ici; il retourne à Valenciennes pour partir après-demain pour Paris; il prétend qu'il y sera aussitôt que la lettre que j'écris et à tout événement, je lui donnerai un billet pour mettre à la poste à Paris pour toi, et cette lettre-ci ne sera fermée que le soir, la poste de France ne partant qu'à dix heures.

Je ne sais pas encore si je coucherai ici ce soir ou si j'irai coucher à Courtrai où j'ai envoyé Vincent et mes chevaux; mais, dans tous les cas, je serai demain matin à Lille, pour pouvoir passer la revue du régiment d'Orléans demain au soir. Je tâcherai de partir, le 30, de Lille; je ne ferai que passer par Paris pour changer de voiture et je viendrai dans ma chaise aux Troux où j'arriverai, selon toute apparence, le 1er octobre, pour souper. Malgré tout, ma chère Fanny, tu sais que cela ne peut être sûr, dépendant du quartier-maître du régiment d'Orléans. Si les états ne sont pas en règle, il faudra attendre, comme l'année dernière, à Maubeuge. Au reste, je t'écrirai tous les jours de Lille et tu sauras au juste si mon arrivée est retardée.

Il paraît que les Flamands ne sont pas contents de la paix, parce qu'ils n'ont pas l'Escaut libre et que les dix-sept millions, que la Hollande donnera à l'empereur, ne rabattent rien à ce qu'ils restent obligés de payer d'extraordinaire pour les frais de la guerre. Les troupes sont fort affligées aussi; l'espoir du pillage de

villes aussi riches que celles de Hollande, leur aurait fait supporter avec courage les fatigues d'une guerre d'hiver dans un pays humide et malsain. Il n'y a que les Hollandais et l'archiduchesse qui soient bien aises ici, que tout soit fini. Il pourra bien arriver que le Stathouder (1) sortît de cette affaire-ci à ses dépens. On lui a déjà ôté le commandement des troupes à la Haye. Adieu, je vais aller voir quelques églises fameuses ici pour leur architecture et les beaux tableaux qu'il y a, et de là, j'irai à la parade. Je ne fermerai ma lettre qu'en rentrant; je t'embrasse de tout mon cœur.

A 4 heures après-midi. — Je viens de dîner chez Ferraris; il est au désespoir de cette paix; ses dispositions étaient faites de manière à faire honneur à ses talents et à la confiance que l'empereur lui avait témoignée. Je vais aller voir la commission de l'habillement, qui est le chef-d'œuvre de l'économie pour habiller et équiper les troupes, et à cinq heures, je pars pour aller coucher à Courtrai, afin d'être demain pour dîner à Lille et surtout recevoir deux heures plus tôt des lettres de ma Fanny. Adieu, je t'embrasse comme je t'aime, c'est-à-dire du meilleur de mon cœur.

---

(1) On sait que Guillaume V dut, peu après, donner sa démission et qu'en 1787, il fut rétabli, grâce à l'intervention armée de la Prusse.

Gand, 26 septembre à 9 h. 1/2 du soir.

M. de Valence m'assure, ma chère Fanny, qu'il sera à Paris avant la lettre que j'ai commencée ce matin et qui partira ce soir, parceque j'ai peu de foi à la vitesse avec laquelle il compte voyager. Je ne veux pas négliger une occasion de vous mander combien je vous aime et combien je suis contrarié d'être loin de vous, surtout depuis que je suis privé du plaisir d'avoir de vos nouvelles.

J'espère que c'est par moi que vous aurez appris la signature des préliminaires entre l'empereur et la Hollande; cette nouvelle vous aura fait plaisir. Pour moi, je n'avais jamais cru à cette guerre; mais, tous, dans ce pays-ci, y croyaient: les ordres de l'Empereur avaient été donnés le 16 septembre d'entrer, à main armée, sur le territoire de la République et ils auraient été exécutés, si M. de Murray n'avait pas envoyé un courrier à Bruxelles, demander huit jours de répit. Il est sûr que, si une fois, on avait commencé à tirer des coups de fusil, il aurait été plus difficile de tout arrêter, et, quoi qu'on dise, il aurait toujours fallu que nous nous en mêlions tôt ou tard. Pour à présent, je crois la paix assurée jusqu'à la mort du roi de

Prusse, car il me semble que ce dernier a si bien lié son parti, qu'à la mort de l'électeur de Bavière, l'empereur ne pourra pas faire grand mouvement sans danger.

Le voyage, que je viens de faire, fait voir la nécessité de l'histoire. Celle des peuples est intéressante par les révolutions qui y sont arrivées. La manière courageuse dont la république de Hollande s'est soustraite à la vexation des généraux de Philippe II, fait voir les inconvénients de l'abus de l'autorité; des mausolées et des statues font voir à chaque pas combien les guerres, qui ont désolé des belles provinces, ont produit de grands hommes, dont les noms seraient oubliés depuis longtemps, s'ils avaient vécu dans des temps moins orageux; on croit voir le sang des Horn, des Egmont et de tant de grands seigneurs qui l'ont versé sur des échafauds. Anvers rappelle la mauvaise foi du duc d'Alençon, et Gand le goût de ses habitants pour la révolte. Ces deux idées rapprochent, l'une, l'histoire de la Ligue sous Henri III et l'autre, celle de François Ier qui, à l'époque de la révolte des Gantois, permit à Charles V de traverser la France, pour venir l'apaiser. Les champs de bataille qu'on traverse, obligent à savoir les époques et les motifs des guerres pendant lesquelles elles se sont données. Oh! ma chère Fanny, que ne pouvons-nous jamais voyager ensemble, ne plus nous quitter, et réunir au plaisir, que je trouve

à voir des pays et des hommes, celui, bien plus grand, de le partager avec toi, et de ne jamais quitter celle que j'aime plus que ma vie et que j'embrasse de tout mon cœur!

Fontainebleau, 16 octobre.

Bonjour, ma chère Fanny, mes premières pensées sont pour toi. J'ai loiré fort bien ; mais, faute de petite place, je me suis éveillé à sept heures. Hier, en sortant de ma chambre, j'ai été chez M. le comte d'Artois, qui m'a beaucoup demandé de vos nouvelles et m'a donné à souper à huit heures ce qui m'a fait grand plaisir, n'ayant pas diné. Le souper a été fort bon pour le manger et fort gai pour l'esprit. Lauzun et M. le duc de Chartres y ont été parfaitement aimables. De là, j'ai été au coucher du Roi qui, en arrivant dans sa chambre, m'a demandé comment vous souteniez votre état et quand vous viendriez ; il m'a donné le bougeoir. J'ai été ensuite chez la comtesse Diane, où j'ai appris la mort de Mme de Ségur, mère du maréchal et fille bâtarde du régent. Cela suspendra de quelques jours le travail des bureaux. On m'a dit que le travail des fermiers généraux ne se ferait qu'à la fin du voyage; avec cela, je tâcherai de joindre le contrôleur général ce matin. La Reine

ne veut pas entendre qu'on se serve de son nom.

L'opéra de *Thémistocle* n'a point réussi du tout; la musique est de Philidor; on croit cependant qu'on le redonnera. Le *Portrait* de M. de F*** a eu un demi-succès; il y a des personnes qui ont été fort contentes et d'autres qu'il a fort ennuyées. En tout on n'a pas encore été fort content des spectacles. *Richard* (1) est toujours pour le 25. Il fait le plus beau temps du monde. Je serai obligé de rester mardi pour le souper des cabinets; j'irai demain souper et coucher à Varennes, et je reviendrai mardi coucher ici pour partir le mercredi.

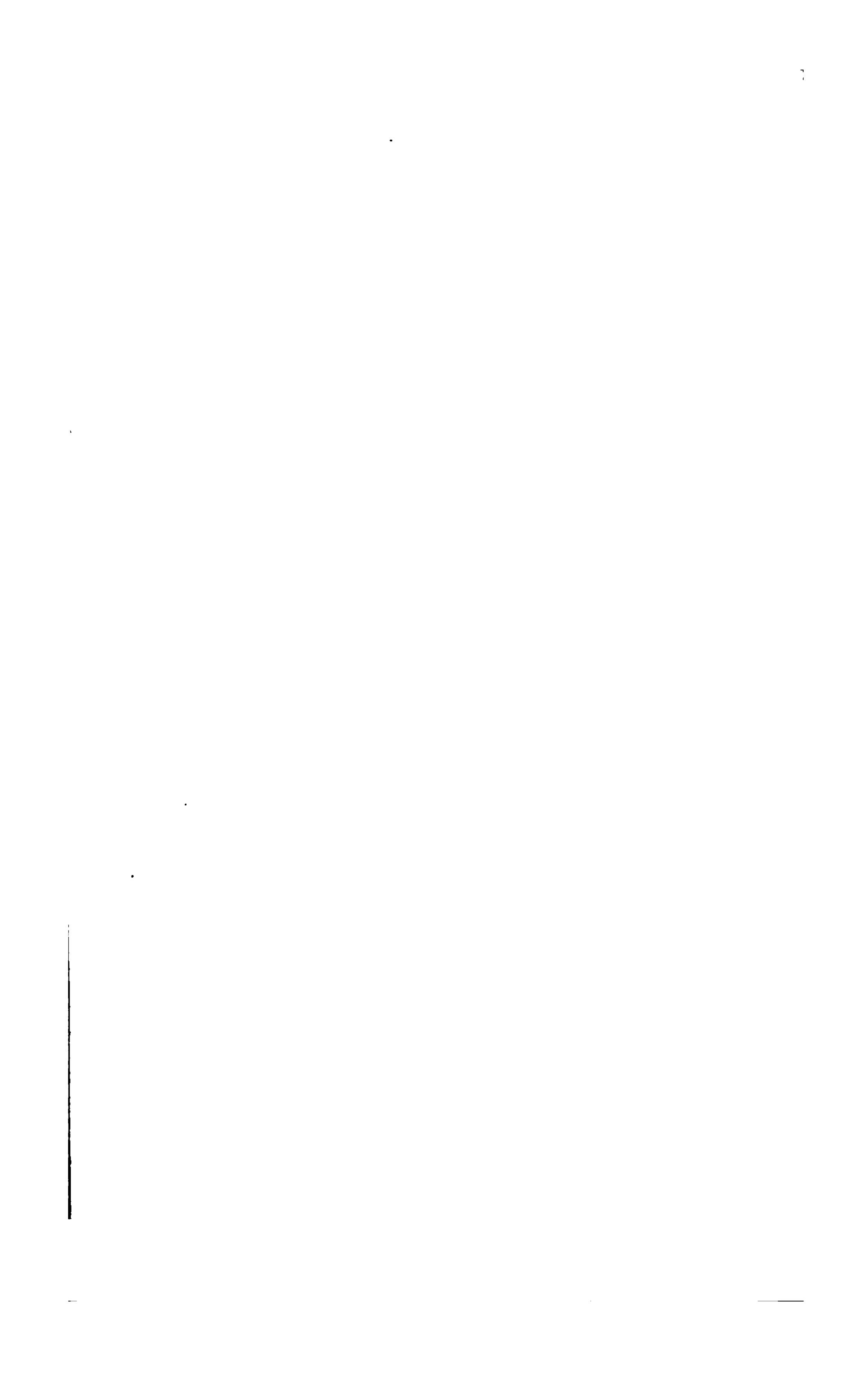
Votre appartement (2) est composé d'une chambre à alcôve, un peu plus grande que celle de Versailles: d'un côté, un cabinet de toilette et de l'autre, une garderobe; à côté, une chambre à cheminée pour moi, un peu obscure; en haut, une assez grande chambre à cheminée pour ces demoiselles et, à côté, un commun pour mettre trois lits pour les gens, la vue sur le parterre du Tibre. J'ai loué une toilette, quatre tables, etc. Mais, le grand maréchal m'a offert à demeure un appartement un peu plus éloigné, mais plus commode et moins haut, pour les

(1) *Richard Cœur de Lion*, dont la première représentation eut lieu le 25 octobre 1785, ainsi que l'affirme Grétry dans ses *Essais* et contrairement aux indications de Sedaine, qui la place au 21 octobre 1784. La lettre d'Esterhazy tranche le différend en faveur de Grétry.

(2) Les invités du roi à Fontainebleau, quand ils étaient logés au palais, étaient obligés de compléter l'ameublement de l'appartement qui leur était accordé.

autres voyages, que nous pourrons faire arranger, ce qui est moins cher que de louer des meubles à chaque voyage; enfin, ce sera soumis à vos sages lumières. La Reine m'a dit toute sorte de bien de vous et m'a répété, à plusieurs reprises, combien votre grossesse lui faisait plaisir.

Vous n'avez pas d'idée combien chacun se prépare à vous bien recevoir ici, Mlle de Matignon, Mme de Chimay, enfin tout le monde s'empresse à me dire des honnêtetés pour vous. Madame Élisabeth se fait une fête de vous voir et de vous faire compliment; le baron de Breteuil m'a dit qu'il était aussi content que moi, de votre état.



ANNÉE 1786

Versailles, 1er janvier.

Bonjour, bon an, ma chère et tendre amie! Que ta santé, que ta tendresse soient toujours les mêmes, et que tes vœux soient toujours exaucés au moment où ils seront formés! Je suis arrivé trop tard pour la Reine hier; j'ai manqué aussi M. le comte d'Artois et M. le Dauphin; j'ai fait tout le reste et chacun m'a demandé de vos nouvelles et on a approuvé que vous ne soyez pas venue dans cette foule. On a compté cent cinquante femmes. J'ai été ensuite chez Mme de Balbi et chez la comtesse Diane et, à six heures, chez Mme de Polignac où l'on ne pouvait pas se retourner. Après le coucher du Roi, où j'ai appris que Mme du Châtelet était ici, j'ai été chez elle, et j'y suis resté jusqu'à une heure.

J'ai trouvé mon appartement chauffé et j'ai assez bien dormi; je vous écris de mon lit et je fermerai

la lettre avant la cérémonie, ou plutôt après, pour vous mander les nouveaux Cordons bleus. C'est M. et Mme de Guiche qui avaient l'appartement de Mme d'Ossun, qui descend deux étages, et le grand chambellan aura celui qu'ils quittent dans l'aile de la chapelle.

Adieu, ma chère Fanny. J'ai des plumes affreuses. Je t'embrasse de tout mon cœur.

Versailles, 1786 (sans autre date).

Je n'ai pas pu voir la Reine chez elle hier, chère Fanny; elle était dans son bain. Je n'espère pas la voir avant ses couches (1). Elle a été longtemps hier chez Mme de Polignac, et après la partie de Quinze, elle en a fait une de Trente. J'ai gagné quelque chose hier; mais, avant-hier j'avais perdu. Nous allons souper au Palais-Royal. Adieu, ma chère Fanny, je t'aime de tout mon cœur et suis charmé de te revoir, comme s'il y avait longtemps que nous fussions séparés; l'absence est toujours contrariante, quelque courte qu'elle soit! Adieu, je t'aime à la folie!

---

(1) La reine accoucha avant terme et l'enfant ne vécut pas.

Versailles, 12 juillet.

La Reine va toujours à merveille; elle a fort bien passé la nuit, et il ne paraît pas qu'elle ait de fièvre de lait. Elle était fort gaie hier au soir. Mme de Guiche est bien et elle ne craint pas de fausse couche. Je vais partir pour la chasse, et je ne désespère pas d'aller t'embrasser et Valentin, si la chasse s'approche de vous. Je te conseille à tout événement de faire mettre tes chevaux. J'espère te voir demain ici. Ta petite place t'attend et tu sais combien je te désire! Adieu, je t'embrasse et t'aime; j'embrasse Valentin. Bien des choses à maman, à M. Voile.

Chantilly, mardi (sans autre date)

J'ai reçu avec grand plaisir, ma chère Fanny, votre lettre de jeudi. Je vous dirai qu'il est arrivé hier Mme de Lostanges, Mme de Rochelambert et plusieurs hommes, entre autres Vaudreuil qui a apporté une lettre de Cherbourg où on est enchanté du Roi, de sa popularité et surtout de son instruction pour tous les termes de marine et des détails des arts (1).

(1) Louis XVI visitait en ce moment les grands ports militaires de l'Ouest.

Hier, je finissais ma lettre quand le chevalier de Coigny est venu chez moi, me proposer d'aller faire des visites ; nous avons été chez toutes les femmes qui sont ici. Monsieur a été aussi partout. A deux heures. on a dîné ; après dîner, j'ai fait la partie de trictrac de Monsieur, où j'ai gagné dix-huit points. J'allai ensuite à la promenade en calèche aux eaux, le long du canal, à la pelouse, au potager et enfin au hameau où on a mis pied à terre et où l'on a pris des glaces. De là, on est revenu à pied au château par la fontaine des Druides ou des Truites ; cette différence a fait une grande question et puis, chacun est rentré chez soi et je suis venu voir le prince et me faire repoudrer parce que j'avais eu chaud. J'étais en calèche avec Mme la duchesse de Maillé et Mme du Cayla. Quand je suis descendu au salon, toutes les parties étaient commencées. J'ai joué jusqu'à neuf heures et demie que je suis allé à pied avec Monsieur à l'île d'Amour qui était illuminée. Les femmes y ont été en calèche ; on y a soupé, c'était charmant, une vraie féerie. La profusion des fleurs mêlées aux lampions, et l'affluence du monde, jointe au bruit des plus belles eaux du monde, m'auraient bien fait regretter de n'y pas voir mon amie, sans la grande humidité qui m'aurait inquiété.

Pendant le souper, j'ai joué un Quinze que nous avons été obligés de suspendre pour aller au salon d'Apollon, qui était éclairé de manière assez brillante. Pour justifier le nom qu'il porte, on avait préparé le

café et du moment qu'il a été versé, on a entendu sortir, de derrière la statue du dieu de l'harmonie, une musique délicieuse d'un cor, de deux flûtes et d'un haut-bois. Sallustin, Riche, Le Capon et Lebrun ont joué, sans être vus, des airs charmants pendant un quart d'heure. De là, nous avons traversé la nouvelle terrasse, garnie de vases de marbre, et dans chacun on avait adapté une girandole garnie de branches et de fleurs. Nous avons été à l'île, voir des jeux. Elle était pleine de monde et éclairée d'une manière parfaite. Dans le parquet du bal, il y avait deux contredanses fort animées par les femmes de chambre et autres habitants de Chantilly. Après avoir vu danser un moment, nous avons été à la Bague.

Nous avons repassé encore dans la salle de bal et nous sommes retournés, par une autre allée illuminée, au salon de l'île d'Amour, où les tables à manger avaient été remplacées par des tables à jeu. Je me suis remis au Quinze et j'ai regagné le reste de ce que j'avais perdu à Paris et un peu au-delà. Je me suis couché à deux heures et demie, pensant à mon amie, la regrettant, quand je suis seul, la désirant, si je m'amuse, pour doubler le plaisir que j'ai. Adieu, il est tard, mon cher cœur.

Chantilly, 26 (sans autre date).

J'ai passé ma matinée hier à dicter et à signer des lettres. J'ai reçu une boite avec le portrait de l'archiduc, et le comte Dalberg (1) est venu me voir. A midi, je suis parti pour aller déjeuner avec Monsieur chez Mme de Balbi et nous sommes partis vers deux heures. En chemin, la conversation a été aussi générale que le bruit de la voiture a pu le permettre. La Balbi a peu parlé, mais a fait un grand éloge de vous et a dit qu'elle a été bien fâchée d'être à la campagne pendant vos couches. Nous sommes arrivés vers cinq heures et demie, sans que la pluie nous ait quittés. Le mauvais temps attriste tout le monde, Mme de La Tour du Pin n'est pas ici, elle s'est excusée, ayant une fluxion aux yeux. Je vais tâcher de vous nommer les femmes qui y sont, et si j'en oublie, je les ajouterai demain; Mmes de Spinola, de Maillé, de Villeroy, deux d'Artichamp, de Bentheim, de La Trémoïlle, d'Avaray, de Sourdis, de Balbi, de Mon-

(1) Il fut ministre d'État du Grand-Duché de Bade. Son fils, le duc de Dalberg, servit l'Empire, comme conseiller d'État. En 1814, il suivit Talleyrand au congrès de Vienne. La Restauration le fit pair de France.

tesquieu, de Fouquet. On attend ce soir Mme de Châlons et d'autres, à ce qu'on dit; beaucoup d'hommes, pas un jeune, qui sont tous à leur poste.

Monsieur est arrivé à sept heures. Après les cérémonies d'usage, il a été se promener à l'ile d'Amour, en profitant d'un moment où il a cessé de pleuvoir; elle est brillante dans ce moment-ci par l'immensité des roses dont elle est couverte et de chèvrefeuille.

Après la promenade qui a duré une demi-heure, on s'est mis au Quinze qu'on a quitté pour souper à dix heures. Après souper, on s'est remis au jeu qui a duré assez tard; j'ai regagné une partie de ce que j'avais perdu la veille; de là, je suis venu me coucher. Je suis toujours fâché de n'avoir pas mon amie avec moi; mais, pour elle, je crois que, jusqu'à présent, elle ne se serait pas fort amusée ici. Le temps se relève un peu. Ce matin je ne sais pas ce qu'on fera; Monsieur est déjà levé; moi je suis dans mon lit.

On a eu des nouvelles du Roi. Il est arrivé à Cherbourg, jeudi, à dix heures du soir. On l'a salué d'une multitude de coups de canon et le vendredi, il s'était levé à trois heures du matin pour voir la mer et l'escadre qui était arrivée dans la rade. On dit aussi que Mme de Lamotte a été fort maltraitée par les bourreaux et qu'elle est fort mal à l'hôpital.

Adieu, ma chère Fanny, il n'y a pas de lieu au monde où je ne m'occupe de toi et où je ne désire de

te jurer que je t'aime de tout mon cœur; je t'embrasse.

Paris, 24 (sans autre date).

Je suis arrivé trop tard ce matin pour voir la Reine en particulier; elle était partie pour aller chez Madame Adélaïde. Elle m'a fait chercher pendant son dîner; mais, je n'ai pas pu parler de notre amie. Elle a fait couper ses cheveux et ôté la poudre jusqu'à ses couches; j'ai été fort étonné de lui voir beaucoup de cheveux blancs; elle en a plus que moi. Elle m'a demandé de vos nouvelles et de celles de Valentin; elle m'a parlé de vous avec un grand éloge; elle m'a dit qu'elle ne recevait plus chez elle, mais comme elle sortait encore, elle serait bien aise de vous voir avant d'accoucher. De là, j'ai été dîner chez Mme de Polignac. Mme de Coigny est grosse de trois mois et demi, Mme de Cossé est accouchée d'une fille. Mme de Lamotte a été fouettée et marquée; elle s'est débattue comme un diable et était presque morte de colère et de fatigue, quand elle est arrivée à l'hôpital; elle a mordu un des bourreaux.

On raconte que le Roi, pressé par un besoin, est entré dans une maison dans un village; que, quand la paysanne à qui était la maison, a su qui il était, elle

s'est jetée à ses pieds; que le Roi l'a relevée avec bonté. Il y en a qui disent que cette paysanne, encouragée, lui a sauté au cou et l'a embrassé; que le Roi lui a demandé si elle voulait quelque chose à lui.

— Non, monsieur le Roi, a-t-elle dit, je n'ai besoin de rien, et à présent, je me trouve la plus heureuse de toute la terre. Mais, j'ai une voisine qui a six enfants et qui est bien pauvre. Je vous prie, puisque vous avez l'air si bon, de lui bailler une petite pension; que le Roi, touché du désintéressement de cette femme, a ordonné à M. de Prie de prendre le nom des deux pour leur faire un sort; le village est entre Houdan et Dreux. J'ai été souper chez Mme de Balbi; j'y ai joué au Quinze et perdu mon argent. Bonsoir, ma chère Fanny, je t'aime et t'embrasse de tout mon cœur, ainsi que Valentin.

Versailles, mardi soir (sans autre date).

Je vais, ma chère Fanny, vous rendre compte de ma journée, où je vous ai toujours désirée et toujours regrettée. En vous quittant j'ai été chez Mme *(illisible)*, qui m'a chargé de vous prier à souper vendredi. De là, j'ai été chez l'archiduc (1) où je suis resté jus-

(1) Un neveu de la reine.

qu'à une heure et demie, que j'ai été chez Mme de Polignac, qui m'a mené à Trianon. Il y avait le Roi. la Reine, l'archiduc et l'archiduchesse, Mmes de Cusari, de Polignac, de Guiche, de Talleyrand et de Luxembourg; MM. de Scotti, de Prie, de Liancourt, de Saul, de Tessé et moi. On a dîné à la maison, après dîner j'ai joué au trictrac avec l'archiduchesse contre la Reine et M. de Prie; j'ai gagné six louis. Après cela nous nous sommes partagés, le Roi, l'archiduc, M. de Scotti et moi avec l'archiduchesse, Mmes d'Ossun, de Cusari et de Luxembourg d'un côté; la Reine avec le reste de la compagnie est restée au salon, pour aller au hameau par le chemin le plus court. Nous avons fait la grande tournée au temple; de là, repassant devant la maison. au jeu de Bague, au jardin français, à la salle de comédie, au rocher, au pavillon, à la grotte et de là à la vacherie et au hameau où nous nous sommes rejoints; nous avons pris des glaces et des fraises. Madame, fille du roi, est venue nous y rejoindre et nous sommes montés en voiture chacun de notre côté. En rentrant j'ai été chez Mme de Prie qui m'a parlé de tous ses regrets de ne pas s'être trouvée chez elle, quand vous y avez été et, de là, je suis rentré chez moi pour vous dire que je vous aime.

Lundi matin (sans autre date).

Bonjour, ma chère amie ; je ne sais pas si la nouvelle que je vais te mander te fera plaisir : ma marche est changée, je ne pars plus le 6 juin pour mes inspections ; je reste pour le voyage de Trianon qui ne commence que le 10 et je ne partirai qu'avec toi après tes couches. Je serai bien un peu absent pendant ce temps-là ; mais, cela vaut mieux que d'être à cinquante lieues. J'ai joué hier soir au trictrac avec Mme de Ségur. La Reine m'a promis des prunes pour vous ; j'ai gagné deux louis au trictrac. Il y avait beaucoup de femmes à souper chez Mme de Polignac ; mais, Mme de Guiche et le duc de Dorset (1) n'y ont pas été aussi gais qu'avant-hier. Adieu, chère amie, embrasse Valentin pour moi et crois à la tendresse qui augmente tous les jours pour toi et qui assure par toi le bonheur de ma vie. Bonsoir, je t'embrasse mille fois.

---

(1) De la maison anglaise des comtes de Dorset, au titre de laquelle fut substitué celui de duc, sous le règne de Georges Ier.

Versailles, vendredi matin (sans autre date).

Bonjour, ma chère Fanny; je vais vous rendre le compte le plus exact de tout ce que j'ai fait depuis mon arrivée ici. Il était bien près de trois heures et, sans monter même dans ma chambre, j'ai été diner chez Mme de Polignac. La Reine y était; elle m'a beaucoup demandé de vos nouvelles et m'a chargé de vous dire de ne pas discontinuer de vous promener jusqu'à la fin, parce que, si vous en perdiez l'habitude, pendant cinq ou six jours, vous vous trouveriez trop lourde. Elle m'a dit ensuite, qu'elle serait saignée ce matin, approchant de la cinquième époque, et qu'elle commençait à se croire grosse; que, cependant, elle attendrait d'avoir senti remuer pour en convenir décidément, qu'elle n'avait pas voulu annoncer sa saignée pour ne pas voir du monde. Elle m'a engagé à aller à Trianon, voir son jardin et lui en rendre compte, puisqu'elle serait quelques jours sans y aller.

Après diner, j'ai fait une partie de trictrac, où je n'ai perdu ni gagné et de là j'ai été travailler avec Saint-Paul. D'Avrange n'était pas rentré de chez le maréchal; j'ai profité de cela pour aller voir jouer

Mlle Raucourt dans *Médée*. C'est une mauvaise pièce dont les détails sont atroces et dans laquelle il n'y a qu'un rôle; mais, ce rôle est joué d'une manière sublime et semble fait pour la taille, la voix et la figure de Mlle Raucourt qui y est à merveille. Mlle Candeille m'a paru épouvantable après la grande pièce. Je suis retourné au bureau où j'ai fini vers dix heures le travail préparatoire de mon inspection. J'ai été au coucher, où j'ai eu le bougeoir. Le Roi m'a demandé de vos nouvelles avec intérêt. Je suis retourné chez Mme de Polignac où étaient Madame et M. le comte d'Artois. L'un jouait au trictrac, l'autre au Quinze. Il y avait beaucoup de femmes; je suis venu me coucher à minuit. Adieu, chère Fanny, à ce soir. Je vais à Trianon; de là, je ferai ma toilette pour aller chez la Reine, de là, dîner chez le ministre, travail après dîner; ensuite, j'aurai des nouvelles de la Reine et pars. J'ai demandé mes chevaux pour huit heures; mais, j'ai bien peur de ne pouvoir partir qu'à neuf heures. Adieu, je t'embrasse.

Lille, 17 septembre

Je vais commencer, ma chère Fanny, par te rendre compte de la vie que je mène et puis je répondrai à ta

lettre. Après avoir déjeuné hier avec certains petits gâteaux dans le café, qu'on ne fait qu'ici et qui ne sont bons qu'en sortant du four, j'ai été voir et faire manœuvrer le régiment d'Orléans, dont j'ai été fort content. Après la manœuvre, je suis venu faire ma toilette pour aller voir M. de Jaucourt. Mais, il m'a prévenu et est venu chez moi où il a passé une demi-heure. A midi et demi, car le samedi il n'y a pas de parade, je suis parti avec Sombreuil et mes aides de camp pour aller dîner à la Prévôté chez M. le comte de Sainte-Croix, beau-père du comte de Thienne. C'est un fort beau château qui a de bonnes aires et une belle terre; pour la châtellenie, elle n'a que deux paroisses et vaut plus de quatre-vingt mille livres de rente.

Il y avait une ancienne Mme de Bournelles, jadis belle, dont maman a sûrement entendu parler dans sa jeunesse et qui porte encore, sur son visage de soixante-dix ans, les restes de son ancienne beauté. Elle n'aime à parler que de Paris, de la cour et surtout du vieux temps pour lequel elle paraît avoir plus de regrets que de repentir. Mme la comtesse de Fresnel, mère de Mme d'Hinisdal, était une autre convive contemporaine de Mme de Bournelles; elle paraît même plus vieille; elle n'a desserré les dents que pour manger.

Mme d'Angoire est une femme de vingt-cinq ans, qui a été jolie, à ce qu'on dit, jusqu'à l'année passée,

que la petite vérole a grossi ses traits et écorché sa peau. Elle a de beaux yeux, de vilaines dents, est bien faite. Elle a conservé des manières de jolie femme de province, quoiqu'elle ne soit pas jolie.

Mmes de Brion et de Thienne sont les filles du maître de la maison. La première est petite, grosse, rousse et laide; on la dit aimable et elle fait bien de l'être; elle a deux enfants qu'elle a conservés de quatre qu'elle a eus. Elle les aime avec passion, et a fourni des détails qui seraient bien au fait de l'éducation de Valentin. Ses enfants sont toujours tenus chaudement, sujets à des rhumes, ont eu des peines affreuses à faire des dents et, sur quatre, elle en a sauvé deux. Mme de Thienne ressemble à son mari pour le visage; elle est assez grande, marquée de la petite vérole, laide, mais sans être désagréable, l'air noble et d'un ton parfait; elle aime beaucoup son mari qui le lui rend; ils n'ont pas d'enfants et en sont au désespoir. Elle m'a beaucoup chargé de te prier de venir un jour voir Lille et la Flandre et de t'engager à loger dans un château qu'elle a, à un quart d'heure d'ici. De mon côté, je l'ai engagée à venir te voir à Rocroy, et elle est si touchée de nos amitiés pour son mari et de la manière dont tu l'as reçu à Paris, qu'elle m'a promis d'y venir au premier voyage que tu y feras.

En sortant de table, je suis parti, pour revenir ici au manège, où j'ai vu les détails du régiment d'Orléans et suis rentré à sept heures. Il y a eu conseil

d'administration jusqu'à dix, que j'ai été chez Jaucourt ou nous avons conféré jusqu'à minuit, que je suis venu me coucher.

Le matin à neuf heures, je montai à cheval, avec le régiment d'Orléans : je rentrai de là pour donner audience aux officiers et cavaliers. A midi, parade ; de là, j'ai dîné chez M. de Barbançon et pars après dîner pour aller à Valenciennes où je ne ferai que coucher et demain à Anvers et Maubeuge. Je ne finirai ma lettre qu'au retour de la manœuvre et j'aurai le plaisir de t'embrasser deux fois aussi tendrement que je t'aime.

... J'ai bien fait d'avoir écrit ce matin : je n'ai que juste le temps de fermer ma lettre et de t'embrasser. J'ai été mouillé ce matin à la manœuvre ; je suis sec à présent ; je me porte bien et je t'aime à la folie.

Lille, 24 septembre.

L'archiduchesse est arrivée hier, ma chère Fanny. En revenant de la manœuvre des dragons, qui, par parenthèse, ont fort mal manœuvré, j'ai trouvé ici un courrier de M. le prince de Cobourg qui annonçait son arrivée pour midi et celle de Son Altesse Royale pour quatre heures. Ma toilette faite, j'ai été

chez M. de Cobourg qui, à mon grand chagrin, m'a dit que l'archiduchesse restait ici toute la journée d'aujourd'hui et qu'elle y verrait les troupes. Je suis rentré chez moi pour expédier Jourdain en courrier à M. de Vaudémont et lui mander que je n'arriverais que lundi. De là, j'ai été dîner chez Jaucourt. M. de Cobourg nous a fait dire que l'archiduchesse ne voulant pas recevoir de visites de corps, verrait les généraux et les colonels. Nous y avons été; elle m'a reçu à merveille, m'a fait rester quand les autres sont partis et m'a beaucoup parlé de son bonheur à Paris, de la manière dont elle avait été reçue à la cour; j'ai assisté à son dîner à six heures, ayant déjeuné à neuf heures à Dunkerque.

MM. de Cobourg et de Jaucourt sont ensuite venus la prendre pour aller voir un feu d'artifice qu'on a tiré dans le goût de Ruggieri, qui n'a pas été trop mal, quoiqu'il plût par intervalles. Après le feu, je les ai ramenés chez eux à l'auberge et suis venu me coucher à mon ordinaire, avant dix heures. Ce matin, ils verront manœuvrer le régiment d'Auvergne et je leur montrerai celui d'Orléans, puis la citadelle. A midi, ils iront à la parade qui sera de douze cents hommes et du régiment de dragons. Ensuite, on leur donne une belle messe avec la musique de tous les régiments de la garnison. Ils iront ensuite dîner chez eux et après dîner, ils iront voir la ville, la nouvelle salle de comédie qu'on bâtit, les églises, les hôpitaux, les for-

tifications, enfin ce qu'ils voudront; de là, à la comédie et ensuite coucher. Ils m'ont dit qu'ils voulaient partir demain de grand matin; si cela est et que M. de Cobourg ne leur fasse pas rendre d'honneurs, je partirai cette nuit pour avoir des chevaux et regagnerai le temps que j'ai perdu ici; sinon, je partirai après eux, quand les chevaux seront revenus.

Ce qui m'a le plus frappé en les voyant, ma chère Fanny, c'est de penser que depuis vingt ans qu'ils sont mariés, ils ne se sont pas quittés un seul jour et qu'ils s'aiment comme le jour où ils se sont mariés. Elle m'a dit que ce qui lui avait fait le plus de plaisir dans son voyage, était la manière dont son mari avait été reçu. Et pourtant, ma chère Fanny, ils n'ont pas de petit Valentin; elle m'en a beaucoup parlé. Elle m'a dit qu'elle comptait bien que je la dédommagerais de ce qu'elle ne t'avait pas trouvée à Paris en te menant à Bruxelles.

Je t'embrasse.

Champlai, 24 octobre (1).

A peine séparé de ma plus tendre amie, j'ai besoin de lui répéter combien je l'aime et tous mes regrets

(1) A cette date, Esterhazy, qui venait de passer un mois auprès de

de n'être plus réuni à l'unique objet de ma tendresse. Je ne te parlerai pas de la douleur que m'a faite notre séparation; tu l'as partagée, mon cher cœur, et le souvenir seul m'arrache encore des larmes. Je n'ai pas besoin de te dire de penser à moi, de m'aimer; un doute serait t'offenser et je suis sûr de ton cœur, comme, je l'espère, tu dois l'être du mien.

Je suis arrivé ici à bon port, comme le jour tombait. J'ai trouvé dans le salon M. et Mme de Tourdonnet avec leurs deux fils et leur belle-fille, MM. de Crenay, un abbé, frère de Monsieur ou de Mme de Tourdonnet, car les jeunes gens l'appellent mon oncle, deux officiers du régiment Dauphin et un M. de Joigny qui est, je crois, dans les ponts et chaussées, et que j'ai vu ici, quand j'y suis venu, il y a deux ans. Une heure après moi est arrivée Mme de Brugnan, femme du lieutenant général des armées navales et sœur fort aimée de M. de Saint-Sauveur, gendre de M. de Tourdonnet. Elle a été sous-gouvernante de Mme la princesse de Piémont; elle est fort laide, mais a de l'esprit; on la disait autrefois intrigante; son mari lui a dû son avancement plus qu'à ses talents militaires.

Crenay, qui arrivait de Fontainebleau, nous a dit que M. de Cortis avait mal au derrière, qu'on crai-

sa femme à la Celle-Saint-Cyr, se mettait en route pour le Vigan, son pays, où vivaient sa mère et sa sœur qu'il n'avait pas vues depuis plusieurs années.

gnait la fistule et qu'il parlait de se retirer, mais qu'il voudrait, dit-on, le régiment des gardes pour retraite et le maréchal de Biron ne veut pas mourir. Le baron de Breteuil est fort bien et le maréchal de Ségur se soutient fort bien dans sa place. Il n'y a plus de gros jeu à Fontainebleau; le lansquenet est supprimé au jeu de la Reine; on y joue au loto et des tables de petit Quinze, depuis trente sols jusqu'au louis, de piquet ou de whist. Le « Krebs » avait été établi chez Mme de Lamballe; mais, il y a huit jours, les joueurs ayant montré un peu d'étonnement et refusé de tenir de l'argent, Mme de Lamballe a saisi cette occasion de demander à la Reine qu'on défendit le « Krebs ». Depuis ce jour-là, on n'y joue plus. Il y a des thés tous les jours chez elle. Entre le dîner, le spectacle ou le jeu, il y a un monde énorme et beaucoup de maisons ouvertes. *Robinson*, pièce nouvelle qu'on a donnée, n'a pas réussi. Au jour de chasse, le Roi, soupant avec les chasseurs, la Reine et Madame Elisabeth, seules, sans dames, sont venues demander à souper au Roi. M. de La Fare est mort; sa femme, qui est Mlle de Caraman, est au désespoir; c'était un très bon ménage et lui un fort bon sujet. Il fait vaquer le régiment de Piémont.

Je t'embrasse de tout mon cœur et le cher Valentin.

Lyon, 27 octobre, matin.

Je suis parti hier, à cinq heures juste, de Chalon-sur-Saône, chère Fanny ; j'ai déjeuné à Màcon et, par un beau pays, de beaux chemins unis comme un parquet et un temps superbe, je suis arrivé ici, au moment que peint si bien le bonhomme La Fontaine, lorsque n'étant plus jour, il n'est pas encore nuit. J'ai même vu Pierre-Size (1) qui m'a inspiré une horreur proportionnée à mon goût pour la liberté. Je suis descendu au Palais royal où j'avais envoyé d'avance Mercier qui a été trois ans ici. En arrivant, j'ai appris que M l'Intendant était à Lyon. Je me suis habillé pour aller chez lui. A peine étais-je à ma toilette qu'il est arrivé, m'a reproché de n'avoir pas mis pied à terre chez lui et m'a fort engagé de venir m'y établir. Il a fait chercher sa voiture, car, pour plus d'empressement, il était venu à pied, et m'a demandé ce que je voulais faire. J'ai désiré d'abord, d'aller faire ma cour à Mme l'Intendante. Mais, il m'a dit qu'elle n'était pas chez elle. J'ai été pour lors chez le commandant, qui est un négociant, frère de Mme de Tolozan, et père

(1) Prison et forteresse de Lyon.

de Mme d'Ambert : je ne l'ai pas trouvé. J'ai été à l'assemblée chez Mme de la Rochebara, que je n'avais pas vue, depuis vingt-trois ans. Il s'en fallait de beaucoup qu'elle fût jeune quand je l'avais connue et je ne l'ai pas trouvée décrépite. Elle m'a fort bien reçu et m'a prié à souper, ce que j'ai refusé. Elle est toujours à mettre des chapeaux comme si elle avait trente ans, aime le jeu, le spectacle et surtout le monde. Elle a toujours été laide comme le péché ; elle n'a jamais eu d'amants, dit-on, parce qu'elle craignait de n'en pas trouver qui ne la voulussent que pour le plaisir.

Il y avait beaucoup de monde chez elle ; les femmes étaient au jeu ; il m'a paru que ce qui était là, avait plus de parure que de figure. Au reste, on m'a dit que Lyon était désert dans ce temps-ci, que tout le monde était à la campagne. En hommes j'y ai vu M. de Reuilly qui prolonge d'autant son absence et se propose de retourner à Paris le plus tard qu'il pourra, d'autres officiers qui me connaissaient et dont je n'ai pas pu même mettre le nom sur le visage, quand on me l'a dit.

De là, je suis revenu à l'Intendance. Il y avait peu de monde. Mme de Terray m'a fort bien reçu et comme une ancienne connaissance, a regretté beaucoup que tu n'aies pas été du voyage ; j'ai joué au trictrac ; j'ai été me coucher à minuit et j'ai fort bien dormi. On venait de la poste : il n'y a pas de lettres

pour moi ; d'après cela, je passerai toute la journée et partirai demain matin. Je vais aller voir ce matin ce qu'il y a à voir : les travaux de Perrache, des bateaux, les casernes, etc. ; j'irai me baigner et viendrai dîner ici. La poste part tout à l'heure, je n'ai que le temps de t'embrasser et Valentin et de te jurer que je t'aime de tout mon cœur. Je t'écrirai ce soir les détails de ma journée. J'ai oublié de te mander que l'Intendant a fait porter chez lui tous mes effets et que j'y loge.

Lyon, 27, soir.

Hier, en te quittant, ma chère Fanny, l'Intendant et le chevalier de Guet, qui est d'un des régiments de mon inspection, sont venus me prendre et j'ai été voir les deux hôpitaux de Lyon, Château-Dieu et la Charité. J'ai été fort content du premier et peu du second. De là, j'ai été voir des casernes qu'on arrange pour avoir ici des troupes pour empêcher une émeute, comme celle qu'il y a eu, voici un mois, mais qui est fort apaisée à présent. Cette ville-ci, qui est fort grande et qui a cent quatre-vingt mille âmes de population, a des privilèges qui rendent la police très difficile. Le sénat des marchands y commande et l'autorité y est disputée par trois ou quatre partis,

d'où il résulte que, tout le monde voulant être le maître, quand tout est tranquille, personne ne l'est, dès qu'il y a du mouvement.

J'ai été au chateau de ville qui est beau, situé sur la place des Terreaux qui est faite pour être belle. Sur les façades, qui sont vis-à-vis de l'hôtel de ville, est l'abbaye de Saint-Pierre. De là, nous avons été aux travaux Perrache.

En tout, j'ai trouvé ici des choses superbes, commencées à grands frais et toutes restées sans effet, soit par insuffisance de moyens, soit par inconstance. Cette ville-ci mérite beaucoup l'attention du gouvernement par son commerce et par ses richesses, mais aurait besoin d'être conduite et ses privilèges, dont elle est si jalouse, tendent, au contraire, à la ruiner et à s'opposer au bien qu'on pourrait y faire.

Au retour de cette longue course, je suis venu faire ma toilette et suis descendu pour diner. J'ai trouvé là, les personnes les plus considérables de la ville et une foule de femmes, parmi lesquelles la comtesse de Grille, qu'on dit aimable mais, qui a une santé affreuse, et semble mourante. Elle est sœur de la malheureuse Mme d'Entrecasteaux, assassinée par son mari. Le chagrin, que lui a fait cette mort et ses suites, lui ont fait abandonner la Provence ; elle passe l'été aux eaux du Mont-Dore et l'hiver ici. Trois comtes de Lyon, le vieux comte de Spara, le comte de Grille, le comte de Lauvin, étaient du nombre de ceux qui

ont dîné ici. Après le dîner qui a été long et fort bon, j'ai commencé un trictrac avec Mme de Terray et Mme de Lauvin, que j'ai suspendu pour aller avec elles à la comédie. On a donné *Didon* (1), où une Mlle Girardin a joué, à mon avis, beaucoup mieux que Mlle Maillard. Elle a imité Mme de Saint-Huberty et souvent avec succès. En tout, elle m'a fait grand plaisir.

L'orchestre est bon et bien mené. Les ballets, dans le goût de la Comédie française, de mauvais danseurs dont le meilleur ne vaut pas, à beaucoup près, M. Coulon; mais, dans le royaume des aveugles, les borgnes sont rois. Après le spectacle, nous sommes revenus ici. J'y ai trouvé quarante personnes, hommes et femmes, entre autres M. de Tolozan de Paris, qui est frère du comte d'ici. Parmi les femmes, deux seulement ont mérité d'être distinguées; l'une, Mme de Caze, cousine de celle de Paris, qui est de Franche-Comté et parente de Mme de Terray; elle est grande, bien faite et belle; avec cela il lui manque je ne sais quoi, qui n'est pas pourtant de la physionomie, car elle en a; l'autre est une Mme Carrton, fille d'un négociant espagnol qui a épousé une Mlle Dillas. Elle a quinze ans, est une des plus jolies figures qu'on puisse voir. Élevée à la manière anglaise par sa mère, elle a la

(1) Quoique les amours de la reine de Carthage aient servi de thème à de nombreuses œuvres lyriques, il est certain qu'il s'agit ici de l'opéra de Piccini, où le rôle de Didon fut créé par Mlle Maillard.

tournure et la modestie de miss Clements, avec de beaux yeux noirs et des traits beaucoup plus jolis que sa sœur aînée qui n'est pas jolie et mariée ici à un gros négociant.

Pendant le souper, je suis resté à causer avec ma vieille connaissance, Mme de la Rochebara. Elle était mise comme une folle et presque aussi folle que son ajustement. Elle regrette sa jeunesse, non pas qu'elle en ait tiré un grand parti, mais pour se divertir encore plus longtemps. Elle m'a raconté ce qu'étaient devenues les femmes qui étaient ici dans le temps, de la vie scandaleuse qu'on avait menée pendant l'intendance de M. de Hipelle et le changement qui en était résulté.

— Quand vous étiez ici, m'a-t-elle dit, les femmes y étaient gaies; elles sont devenues coquines, quelques années après et à présent, elles sont bégueules. Pour moi, qui ai toujours été gaie, on m'a trouvée prude un temps et je parie qu'on me trouve folle à présent.

Eh bien! elle eût gagné son pari.

Après souper j'ai fini le trictrac et me suis couché. Je vais partir ce matin après m'être baigné et on m'a assuré que, partant demain de bonne heure, je pourrais aller coucher à Nîmes et mardi au Vigan.

Ma chère Fanny, j'ai pensé sans cesse à toi et je me reprochais un plaisir que mon amie ne partageait pas. Comme les jours sont longs, quand on est loin

l'un de l'autre et que je vois avec peine la distance qui nous sépare!

Conserve-toi pour l'être qui t'aime le plus au monde et qui ne veut vivre que pour contribuer à ton bonheur ; je t'embrasse de tout mon cœur.

Sur le Rhône, le 28, à 6 heures du soir.

Je n'ai pas pu me refuser, ma chère Fanny, au désir de prendre un bateau de poste pour aller de Lyon au Pont-Saint-Esprit. Le fleuve est superbe, ni trop haut, ni trop bas, le temps à souhait ; on arrive plus vite et il en coûte moins cher. C'est absolument comme le voyage que nous avons fait de Fontainebleau à Paris ; la voiture est moins élégante, mais tout aussi douce et la lettre que je t'écris, en est la preuve. Lady Landoff est partie hier avec la même voiture, le duc de Crillon, le bailli de Suffren, enfin tous ceux qui vont à Avignon et, à plus forte raison, ceux qui vont au Pont-Saint-Esprit.

J'ai passé la journée assis sur le tillac, un livre à la main et ma carte devant moi, et à présent que le jour baisse, je rentre dans la cabine où j'écris à celle à qui j'ai pensé tout le jour. C'est ce matin que je me suis décidé. Le commandant de Lyon avait ordonné de lancer un bateau tout neuf et on me l'a offert avec le

meilleur patron du Rhône, qui me mène au Pont-Saint-Esprit pour cinquante écus. Je suis si ennuyé d'aller en voiture pour m'éloigner de toi, que j'ai accepté la proposition qu'on m'a faite de m'en servir et j'en suis charmé par la commodité de la voiture. L'intendant a garni mon bateau de comestibles et de vin de Bordeaux et, après avoir pris du café avec lui et avec sa femme, il m'a conduit au port où nous nous sommes embarqués.

Ayant la matinée pour charger ma voiture et mes effets, excepté Marcassin à qui le bateau paraît ne pas plaire, mes gens ont été charmés de mon projet; cela diminue leur fatigue et la mienne aussi, car il est plus commode d'être dans un grand bateau que dans la meilleure voiture. Les rives du Rhône sont superbes. Nous nous sommes d'abord embarqués sur la Saône et, une fois le confluent gagné, nous allons plus vite, sans nous en apercevoir davantage. Il n'y a pas de vent et probablement que je serai demain à midi au Pont-Saint-Esprit, tandis qu'en poste, je n'aurais probablement pas pu y arriver même le soir, à cause des montagnes et du passage de la Loire et de la Drôme qu'il faut passer en bateau.

En sortant de Lyon, on longe des maisons de campagne charmantes, presque jusqu'à Vienne. Cette ancienne ville fait un effet superbe. Quand on l'a dépassée, le Rhône fait un petit coude, ce qui la place en face du fleuve, qu'elle a l'air de dominer de

la façon la plus majestueuse. Elle est bâtie en amphithéâtre et le portail de la cathédrale, qui est du plus beau style gothique, dessine parfaitement le fond du tableau.

Pendant le temps que mon patron allait dire aux employés de venir visiter le bateau, douze filles ou femmes de Condrieu, sont venues me demander la permission d'embarquer dans mon bateau jusque chez elles. J'ai consulté le patron sur cette demande; il m'a dit que tous les jours, la ville de Condrieu envoyait douze filles ou femmes à Vienne, à la manufacture de ratine, pour chercher des sacs de laine et y rapporter de la laine filée; que les fabricants ne voulaient donner de la laine qu'autant qu'on la leur rapportât tous les jours et que c'était là ce qui faisait vivre cette ville, qui mourrait de faim sans cela. Elles y vont à leur tour, partent à sept heures du matin et attendent jusqu'à quatre heures du soir, qu'il passe un bateau de poste ou une diligence, à qui elles demandent la grâce de les mener, ce qu'on ne leur refuse que quand il n'y a pas de place. Quand elles n'en trouvent pas, elles font les trois lieues à pied, leur sac de laine sous le bras. Je leur ai abandonné la cabine et j'ai pris poste à l'arrière du bâtiment avec mon livre et ma carte. Elles ont été fort gaies, mais dans un patois que je n'entends pas, ont joué à la main chaude et ont ri de toutes leurs forces. Il y en avait quatre de mariées et huit filles, aucune de jolie, mais

toutes brunes, de belles dents et l'air très vif et très gai.

Dès que Lyon est passé, la gaîté règne, même parmi les paysans malheureux; leurs danses et leurs chants ont l'air du plaisir, et je ne puis l'attribuer qu'à l'effet du climat. Le ciel est déjà plus pur qu'à Paris, l'air plus vif, le soleil plus chaud. J'ai laissé à ma droite les vignes de Condrieu et de Château-Grillé et les vins qu'on appelle de la côte du Rhône, suivent jusqu'à Tournon où le vin de l'Ermitage, qui est sur la rive gauche, termine cette suite de vignobles qui produit des vins excellents mais capiteux, qu'on a besoin de vieillir beaucoup. C'est une chose charmante de voyager ainsi, et je regrette bien qu'une rivière aussi rapide ne puisse pas me ramener auprès de mon amie, dès que j'aurai rempli des devoirs qui me paraîtraient bien doux, s'ils ne m'obligeaient de me séparer de ma Fanny! Au moins peut-elle être sûre que rien n'en peut séparer mon cœur, qui est à elle dans tous les instants de ma vie. Adieu, bonsoir, je vais me coucher et comme je ne puis faire partir ma lettre qu'en débarquant, je ne la fermerai que quand je serai près du Pont Saint-Esprit. Je me suis fait un lit excellent avec de la paille et les coussins de la voiture et j'y dormirai à merveille, si le souvenir d'une petite place ne me tient pas un peu éveillé. Bonsoir!

Le 29, 11 heures du matin.

Nous sommes toujours sur le Rhône, mon cher cœur. Le brouillard qui s'est levé le matin vers quatre heures, nous a obligés de nous arrêter à Beauchâtel jusqu'au jour; mais, nous voilà passés le bourg de Saint-Andéol qui n'est qu'à deux lieues du Pont-Saint-Esprit, d'où je compte faire partir ma lettre. Je tâcherai d'aller coucher à Nîmes ce soir, ce qui n'est pas bien sûr, d'autant que nous avons le vent contraire, ce qui ralentit la rapidité du fleuve. On aperçoit cependant déjà les arches du fameux Pont-Saint-Esprit, le seul pont de pierre qu'il y ait sur le Rhône, depuis celui de la Guillotière à Lyon jusqu'à la mer. Les arches en paraissent étroites, mais comme le vent est contraire, il ralentit la rapidité du Rhône et on passerait dessous aussi aisément que nous avons passé celui de Corbeil.

Au Pont-Saint-Esprit, 3 heures.

Nous sommes arrivés à très bon port; j'ai eu le plaisir de passer en bateau sous le pont, ce qui res-

semble au passage de la petite rivière de Spa, dans le courant, avec la différence du Rhône à un ruisseau. J'ai été voir la descente du pont pendant qu'on débarquait la voiture; il a mille de mes pas de long et vingt-six de large. Adieu, les chevaux sont mis et je pars, je t'aime et t'embrasse.

Du Vigan, 31 octobre.

Je suis arrivé ici, mon cher cœur, hier à huit heures et demie du soir. Il m'est impossible de te rendre compte en détail de mon arrivée. J'ai éprouvé tant de sentiments, qu'il m'en reste un trouble qui m'a empêché de dormir de la nuit, et me fait encore fondre en larmes! J'y reviendrai; en attendant, songe à la situation où je suis encore à cinq heures du matin où je t'écris. Tu trouveras dans ton cœur l'idée de l'émotion dont le mien est rempli.

J'avais envoyé, à cause de la pluie qu'il a fait toute la journée, Laroche devant avec un billet pour ma mère, où je lui mandais le regret de ne pas arriver le premier avant mes gens, mais que la crainte de l'affliger, en arrivant tout mouillé, m'avait décidé à venir au Vigan en voiture. En sortant de voiture, ma sœur était à la porte; elle m'a embrassé et m'a dit que ma mère était dans son fauteuil dans

le salon. Dès la porte, cette tendre mère m'a crié :

— Si je ne puis pas venir au-devant de toi, mon fils, mon cœur y vole !

Je me suis jeté dans ses bras et nous y sommes restés serrés, pendant quelques minutes, nos larmes coulant, confondues sur nos joues. Quand je m'en suis séparé, elle a levé les yeux et les mains au ciel, et a fait une prière, d'un ton de voix, si pieux et si vénérable, que je crois l'entendre.

— O mon Dieu, dit-elle, qui m'avez fait toutes les grâces, vous savez que, depuis que j'ai perdu mon mari, je n'ai désiré de vivre que pour voir mes enfants heureux ; accordez-moi la grâce de vivre assez longtemps pour embrasser celle qui fait le bonheur de mon fils et la mère de mes petits-enfants. Mais si c'est trop demander après la joie que vous me donnez dans ce moment, que votre volonté soit faite !

Fondant en larmes, comme je le fais à présent, je me suis jeté sur sa main ; j'ai voulu parler ; cela m'a été impossible. J'ai tiré ton portrait de ma poche ; elle a fait signe qu'on lui approchât une bougie ; j'ai vu alors que le salon était plein de monde et que tout le monde pleurait. Je me suis remis, j'ai embrassé M. de Ginestous le père et l'oncle de celles que tu connais, M. de Montdardier. Finalement, on a envoyé chercher M. Dopa, le père, et nous nous sommes remis un peu. Ma nourrice est accourue pour m'embrasser, et après Dopa et Rouget, le médecin qui ne

sont restés qu'un moment; tout le monde est sorti et nous a laissés tous trois seuls. On n'est pas venu à la veillée et nous sommes restés à causer jusqu'à minuit, ou, plutôt, à parler de toi, de ton fils, de ta grossesse.

Ma mère m'a demandé des détails sur mon mariage. J'ai été lui chercher la lettre; elle a essayé de la lire; mais, ses yeux, affaiblis encore par les larmes qu'elle n'avait cessé de verser depuis mon arrivée, ne l'ont pas permis. Ma sœur la lui a lue tout haut et ensuite elle l'a baisée en disant :

— La pauvre enfant! aurais-je donc le bonheur de la voir? Je l'ai assurée du désir que nous en avions tous deux; elle m'a dit : — Je ne m'en flatte pas; je mourrais trop heureuse ! Elle a déplié ensuite les paquets de cheveux, ceux de Valentin : — Ils ne me quitteront plus, a-t-elle ajouté.

Imagine-toi, quel serait mon bonheur, de te voir ici; tu serais contente de ma sœur; elle est sensible, bonne, et les soins continuels qu'elle a pour ma mère sont si touchants, qu'elle semble prévoir son goût en prévenant ses moindres mouvements. J'ai trouvé ma mère bien changée; il lui est resté de sa dernière maladie une faiblesse dans la cuisse et la jambe gauches, qui l'empêche de marcher sans être appuyée sur deux personnes. Ses yeux sont affaiblis et à peine peut-elle se servir de ses mains. L'impression de mon arrivée, d'ailleurs, était si vive, qu'il est impossible de juger de son visage par ce qu'il était hier.

Elle a voulu, cependant, se faire porter dans la chambre qu'elle a fait arranger pour moi d'abord, après mon mariage, celle que j'occupe étant la tienne. Le peu de fortune a l'air de l'aisance honnête ; le salon a été refait à neuf ; il a été non boisé, parce qu'il n'y a que très peu de bois dans ce pays-ci, mais en plâtre, de façon de boiserie, avec des trophées sculptés dans les panneaux, qui sont d'assez bon goût.

On vient de me dire que ma mère avait sonné. Je vais vite me lever pour aller lui souhaiter le bonjour ; je t'embrasse, j'espère demain avoir de tes nouvelles ; je ne sais pas encore les jours où la poste part.

A 7 h. 1/2.

Je sors de chez ma mère qui n'a pas plus dormi que moi. Elle est déjà levée et fait sa toilette ; il y a huit ou dix personnes déjà dans sa chambre pour lui faire compliment de mon arrivée. Tout le monde me demande de tes nouvelles et de celles de Valentin et paraît bien fâché que tu ne sois pas arrivée avec moi. En tout, je me glorifie d'avoir une mère aussi connue que la mienne, quand je pense que toute sa considération ici ne tient qu'à sa bonté et à sa bienfaisance ! Je parierais que la moitié de la ville donnerait de leurs années pour prolonger sa vie. La voilà qui se fait porter dans le salon qui est ici à côté ;

comme il y a du feu, je vais l'y laisser un moment pour pouvoir fermer ma lettre, la poste partant à huit heures et demie.

Ma sœur m'a dit qu'il fallait rester à la maison toute la journée, et que toute la ville viendrait voir ma mère et demain, pendant vêpres, j'irai rendre les visites partout, pendant que personne n'y sera ; après cela je serai libre. M. de Faventin, le fermier général, est ici ; il est venu y marier une de ses sœurs au président de Fortin ; il est d'ici, y a une belle maison et beaucoup de biens, comme il en a partout. Je t'embrasse comme je t'aime, qui est mille fois plus que je ne puis dire.

Vigan, 18 octobre.

A présent que je suis plus calme, ma chère Fanny, je vais essayer de te rendre compte de toutes mes actions. Je suis parti de Nîmes, le lundi, à quatre heures du matin. A quatre lieues de là, c'est-à-dire à six heures, je suis monté à cheval, m'ennuyant d'être au pas en voiture et j'ai été jusqu'à Quissac où nous devions rafraîchir. La pluie a commencé à tomber par gouttes comme j'entrais dans le bourg; j'y ai pris du café et la pluie a augmenté, de sorte qu'il pleuvait à verse, quand nous sommes partis. Nous sommes

arrivés à quatre heures à Ganges, toujours avec la pluie. J'y ai trouvé une femme du Vigan qui me dit avoir vu passer ma mère en chaise à porteurs, la veille, pour aller à la messe. J'ai écrit un mot au comte de Ganges, pour m'excuser d'avoir passé près de son château, qui est à une demi-lieue de là, sans l'aller voir.

La pluie m'a évité aussi les honneurs de la milice bourgeoise qui avait le projet de venir au-devant de moi, et que j'ai priée de réserver toutes les marques de joie pour l'époque où tu serais ici. Moyennant cela, j'espère en être débarrassé pour cette année, et ce voyage ne se fait pas tous les jours. Je t'ai mandé les détails de mon arrivée; j'ai peu dormi et j'ai écrit en m'éveillant. Comme je cachetais ma lettre, ma sœur est entrée, et nous sommes allés prendre le café avec ma mère dans mon salon. Pendant le déjeuner, sont venus par douzaines des femmes et des petits enfants d'artisans et la fille de ma nourrice qui a perdu son mari et le pleure bien sincèrement. Cette audience donnée, je suis rentré dans ma chambre pour m'habiller et j'en suis ressorti deux fois, à une société de même genre qui s'est renouvelée dans le salon, pour faire compliment à ma mère sur mon arrivée et pour me voir. Toutes m'ont demandé des nouvelles de Madame et du « pitchot » et le désir que toute la ville avait de nous voir tous les deux. Cet intérêt du peuple d'une ville où on n'est aucune

L'air est si bon ici que le vicomte de Cambis, commandant en second au Languedoc, étant mourant à Montpellier, il y a deux ans, on ne savait plus quel remède lui faire; il n'était pas même en état d'aller aux eaux de Bagnols; on lui a conseillé de venir s'établir ici les étés. Il y est venu deux étés et se porte à merveille. Il vient de retourner à Montpellier pour l'époque de la rentrée des États.

Les soins de ma sœur pour ma mère sont touchants par leur simplicité. On a bien recommandé de ne pas la laisser coucher de bonne heure et de l'empêcher de dormir dans son fauteuil; tu n'as pas idée de toutes les petites attentions de ma sœur pour y parvenir sans l'impatienter, à quoi elle est toujours sujette par son extrême vivacité. Du reste, elle ne se mêle plus de rien que des actes de bienfaisance qui sont son département. Elle vient de s'éveiller, elle a mieux passé la nuit, à ce qu'elle vient de me faire dire, et a moins souffert des jambes. Hier, elle ne pouvait pas se tenir, mais cela n'est pas étonnant par les secousses que lui a fait éprouver mon arrivée. Adieu, ton portrait a été bien examiné et trouvé charmant; celui que tu as de moi n'a pas été trouvé ressemblant. Adieu mon cœur, je vais me lever pour aller chez ma mère; je t'embrasse et Valentin de toute mon âme.

Vigan (sans date).

Je suis toujours décidé à partir le 14 novembre, ma chère Fanny. Il me semble difficile de partir plus tôt. Mais, il me faudra plus de huit jours pour revenir : les chemins du Dauphiné sont, dit-on, affreux. Je prévois que je trouverai le temps bien long d'être sans mon amie, d'autant que j'ai peu de liberté pour être seul. Ma mère a toujours du monde et en a besoin, ne pouvant ni lire ni travailler et elle aime à me voir dans la chambre, quand même elle ne parle pas. Elle s'assoupit après dîner et le soir, quoi qu'on fasse pour la distraire. En tout, je la trouve bien veillie de sa dernière maladie, à la mémoire près qu'elle en a comme à vingt ans. Celle de ma sœur est prodigieuse ; elle sait les dates de tout ce qu'elle a vu, n'oublie rien et, malgré cela, est fort peu instruite, faute de lecture privée. Elle est à la tête du petit bien, et me dit qu'il va fort bien. Tout se fournit en nature, blé, vins, bois, moutons, gibier et on ne peut tirer de l'argent que de la feuille du mûrier pour les vers à soie et des pommes qui se vendent fort cher, parce que dans la province, il n'y en a presque qu'ici.

Ma mère m'a dit de t'embrasser pour elle toutes les fois que je t'écrirai; plus je lui parle de toi, plus elle t'aime et ce serait bien pis si elle te connaissait. Ma sœur dit qu'elle ne t'écrit pas pendant mon séjour ici, mais qu'elle espère bien que tu lui répondras quand je serai parti. Elle a mis hier pour la première fois la robe que tu lui as envoyée et ma mère mettra la sienne aujourd'hui. Je prendrai leur mesure avant de partir pour leur envoyer à chacune une robe de demi-soie en faille, comme on les fait pour des personnes de leur âge, et de petites choses, car si elles avaient la moindre valeur, elles ne les mettraient pas. Ma sœur avait, avant-hier, une robe que je lui ai donnée en 1772 et qu'elle n'a pas mise peut-être vingt fois en douze ans; aussi sont-elles antiques. Mais, excepté quatre ou cinq femmes ici, dont les maris vont à Lyon et rapportent des robes faites, les robes à plis sont les habits de cérémonie, avec de grandes fleurs pour les coiffures. Ma sœur est coiffée serré et court; mais, il y en a pour qui il faut ouvrir les deux battants. Mme de Gravière, aînée de ma sœur, qui a pourtant quarante-cinq ans sonnés, avait hier une coiffure d'une aune de large, surmontée de quatre plumes. Les jeunes femmes sont assez bien mises et les demoiselles de leur mieux, mais avec économie.

En montant chez mon oncle, hier, j'ai encore trouvé un appartement fort honnête, tout meublé, de sorte que ma mère a ici cinq appartements à

donner, elle et sa fille logées, dont un bien complet. Tout est meublé, en papier et fort honnêtement. Je ne conçois pas comment on peut faire cela avec si peu de fortune. L'ordre se voit partout, mais le besoin nulle part : du feu partout, quoiqu'il ne fasse pas bien froid, assez de linge, des flambeaux, enfin ce qui constate une sorte d'aisance ; ma sœur a vraiment un vrai mérite. Son appartement à elle est un peu sale ; elle a en tout une mauvaise tenue. Un barbet qu'elle aime beaucoup, et qui est toujours crotté, fait qu'elle est au désespoir d'être habillée ; elle fait sa toilette au moment du diner et se déshabille avant souper. Ma mère, au contraire, est fort tirée à quatre épingles, à huit heures du matin jusqu'au moment de se coucher. Ses bonnets sont montés dans le goût de ceux de la nourrice, parce qu'elle n'a pas de cheveux et qu'elle veut que ses oreilles soient couvertes.

Adieu, je t'aime à la folie.

Le 3 novembre.

Après avoir fini ma lettre hier, ma chère Fanny, j'ai été à la messe de l'abbé Baud ; mais, ce qui m'avait un peu étonné, c'est que j'aie été au moment de le servir, faute d'autre. Comme j'allais m'y préparer, est arrivé quelqu'un qui m'a remplacé. Après la messe,

nous avons passé déjeuner. Je suis resté quelque temps en bas avec ceux qui venaient voir ma mère et je suis remonté pour m'habiller, n'ayant pas eu le temps de le faire avant la messe. J'ai trouvé dans le salon toute la famille de Tessan, qui sont nos parents. Ma grand'mère maternelle était une Tessan, sœur du père de celui-ci, qui est le premier conseiller de la ville, charge qu'on donne ordinairement à un homme de condition. Un fils aîné de trente-six ans, d'une première femme, est assez riche du bien de sa mère et ne veut pas se marier. Il ne manque pas d'esprit et serait assez aimable s'il avait plus vécu dans le monde ; il a un pied court comme l'abbé de Périgord. Son frère, qui est dans le chevau-légers de la Garde, est grand, laid comme le diable. Deux filles, l'une grande, peut avoir trente ans, laide et bien fâchée de ne pas avoir trouvé de mari ; l'autre a quatorze ans, est drôlette, sans être jolie et est charmée d'être sortie d'un couvent où elle s'ennuyait fort. La mère, par qui j'aurais dû commencer, est Mlle de Caladon, d'une des meilleures maisons des Cévennes, aussi laide que méchante. Elle mène son mari qui est un bon homme, est une grande tisseuse de draperies qu'on appelle ici Pétoffes ; elle a d'ailleurs de l'esprit naturel et même assez de gaîté. Les sottises surtout la divertissent beaucoup et je suis en possession de la faire rire. Nous avions de plus La Linière et son fils, que tu as

vus à Paris, et M. de la Fabrèque, père d'un boiteux que tu as vu, je crois, chez moi; c'est un de nos plus zélés huguenots, sourd, et occupé uniquement de faire valoir son bien et de fournir de l'argent à un frère cadet, qu'il aime à la folie et qui a bon appétit. Après dîner, j'ai été chez la d'Alzon qui vient de perdre son mari et qui ne m'avait pas reçu hier. Adieu, maman sonne; je cours chez elle. La poste ne part qu'après-demain.

A 10 heures.

Je reviens à mon amie, parce que j'ai un moment à moi, pour continuer à te rendre compte de ma conduite ou plutôt pour m'occuper de toi à mon aise. En sortant de chez Mme d'Alzon, j'ai été à l'assemblée qui était chez Mme d'Ayrolle, femme d'un capitaine du régiment de Dauphiné. Elle est bossue et, selon l'usage des bossus, a de l'esprit et de la gaîté. Il n'y avait pas beaucoup de monde, les Tessan qui avaient dîné, Mme de Bez, qui est la fille d'un négociant de Lyon, et qui a épousé le fils d'un anobli d'ici, qui est à son aise. On dit qu'elle a été jolie, mais, il n'y paraît plus; elle a eu beaucoup d'enfants, est fort maigre et a de vilaines dents, mais douce et polie; elle est une des personnes qui viennent le plus souvent chez ma mère. Mme de la Condamine, sœur du maître de la maison, y était aussi. Elle a épousé

le frère de Faventin, le fermier général, et elle est la seule des quatre belles-sœurs, qui ait des enfants. L'aîné de tous avait épousé la fille de son oncle et elle est établie ici; c'est elle qui est à la tête de tous les biens de ce pays et qui occupe une maison superbe, que le vieux père a fait bâtir, après avoir fait une grande fortune, et où il est venu mourir après avoir cédé sa place à son fils aîné. Le fils étant mort sans enfants, la veuve est venue s'établir au Vigan avec les deux frères cadets de son mari, faits tous deux comme des Z, et le second fils a eu la place de fermier général, la maison de Paris et a épousé Mme de Saint-James qui est morte sans enfants. Les deux boscots ayant vingt-six ans et se voyant appelés à une grande fortune, puisque leur frère aîné n'avait pas d'enfants, se sont mariés tous deux au Vigan par amour. L'un, qu'on nomme Montredon, a épousé Mlle d'Alzon et n'a pas d'enfants, et l'autre Mlle d'Ayrolle dont il a un fils et une fille qui seront héritiers de plus de biens, qu'il n'y en a de reste dans tout le pays, à dix lieues à la ronde. Celle-là est grande, assez bien faite, et parle par les dents comme toutes les femmes de ce pays-ci.

De l'assemblée, j'ai été chez le fermier général, où j'ai trouvé sa nièce, qu'une fluxion a fait rester en bonnet de nuit; il ne lui va pas si bien qu'à toi; la parure lui est nécessaire et il s'en faut que je l'aie trouvée aussi bien que la veille chez ma mère. Elle

est fort pâle et ses lèvres, qui sont assez épaisses, sont aussi pâles que son teint; elle a de fort beaux yeux et, ses cheveux étant cachés, j'ai vu qu'il lui manquait ce qu'elle a de mieux. Son mari, le président Fortin, ressemble au président de *l'Enfant prodigue* (1). Quand il est en robe, il a l'air d'un sot et je me tromperais fort si, après avoir mené sa femme à Montpellier, il ne l'est pas dans toute l'étendue du mot. Sa mère, qui a été fort jolie, a un fort bon ton et de l'usage du monde; tout cela part demain matin. Je suis rentré à huit heures à la maison où il y avait cinq ou six personnes; à neuf, ma sœur a été souper avec mon oncle et je suis resté à causer avec ma mère qui m'a expliqué les parentés que nous avons avec MM. de Saint-André, d'Assas, Ginestous, Tessan, etc. J'ai passé l'après-souper à en dresser une espèce d'arbre généalogique; le matin j'ai fait venir un clerc de procureur pour écrire quelques lettres sous ma dictée.

Je t'aime de tout mon cœur et t'embrasse, ainsi que le cher Valentin.

---

(1) Comédie de Voltaire.

Le Vigan, 12 novembre.

Voici donc, ma chère Fanny, ma dernière lettre du Vigan. On se doute bien que mon départ sera prochain; mais, personne n'en sait le moment. La santé de ma mère est toujours bonne et la mienne aussi; je ne prévois donc pas que rien change mes dispositions de départ; il n'en est pas de même de celles d'arrivée, car elles dépendent de beaucoup de circonstances dans un voyage aussi long dans cette saison-ci. Je ferai pourtant tout ce que je pourrai pour être à Paris mercredi; mais, ne t'inquiète pas si je ne suis pas arrivé. Sois sûre que je me ménagerai bien, et, quelque plaisir que j'aie à t'embrasser, je saurai plutôt le retarder d'un jour que de me trop échauffer.

Je n'ai pas eu le temps de m'ennuyer; mais, tu m'as manqué à tout moment; il n'y a eu d'assez long que les soirées qui n'ont pas été gaies; mon cabinet à t'écrire, le déjeuner, les promenades ont rempli mes matinées; du monde, des visites faites ou reçues, ont fait passer les après-midi; mais, la veillée est ennuyeuse et je ne me suis permis de la raccourcir que la veille des jours de poste.

Durant mon séjour, je me suis convaincu que je ne puis être bon à rien ici. Je voudrais seulement que ma mère et ma sœur fussent heureuses et que les petits agréments, que je pourrais leur procurer, ne passent que pour leurs menus plaisirs. Si ma mère ne tenait pas à la maison, elle la vendrait fort bien ; elle est dix fois trop grande pour elle ; mais, rien ne la déciderait à s'en défaire et elle est logée pour cent louis par an, ce qui est trop cher en province, pour deux personnes seules, qui n'ont pas de chevaux ; mais, elle croirait mourir, si elle en sortait, et, si elle pouvait, elle l'agrandirait. C'est ici le luxe à la mode ; les maisons se vendent de trente à trente-cinq mille francs couramment, et l'on ne peut pas en avoir. Celle de Mme Faventin lui coûte près de cent mille écus ; elle est entre cour et jardin et faite sur les plans du château de Guiche. C'est fort, mais chaque pays a sa folie. Il est sûr qu'avant la fortune des Faventin, le luxe n'était pas dans ces montagnes ; on y vivait plus heureux, une grande fécondité était à la fois l'effet de l'industrie et cause de sa prospérité ; un air pur et des mœurs y faisaient voir le plus beau sang du monde ; la récolte des vers à soie était le thermomètre de la gaîté ; c'était l'ouvrage des filles et le profit qu'elles en tiraient, faisait leur dot.

Je me souviens, il y a vingt-deux ans, quand je suis venu ici en été, d'avoir vu le bonheur sur tous les jolis visages. Aujourd'hui, on épuise la terre pour

la faire produire; tout est devenu utile; l'envie de paraître a gagné tous les états; les gens aisés se dérangent ou se ruinent et les grisettes se livrent au libertinage, pour avoir des dentelles et des rubans. Le sang n'y est plus beau du tout; à vingt ans, une fille est passée et les jeunes femmes, à cet âge, en paraissent trente-cinq. Tout le monde s'ennuie et le Vigan est devenu l'endroit de France, où j'aimerais le moins vivre. On voit cependant encore des traces de l'esprit et de la gaîté; mais, on sent que l'ennui et la réflexion les détruiront bientôt. Adieu.

ANNÉE 1790 (1)

Rocroy, 22 (sans autre date) (2).

J'ai reçu, ma chère amie, votre lettre du 20; je suis charmé de ce que vous me mandez sur votre santé et sur celle de nos enfants. Je vous écris par un courrier qui vient de Hollande et j'insiste toujours sur votre retour ici, le plus tôt possible. La duchesse d'Ursel, qui a passé ce matin, a dû vous remettre un billet de moi, par lequel je vous presse de revenir. Les châteaux ne sont ou ne seront plus longtemps sûrs; on mande qu'on commence à les brûler en

(1) Par cette date rapprochée de celle de la dernière des lettres précédentes, on peut voir qu'il existe une lacune dans la correspondance. On n'y trouve, en effet, aucune lettre des années 1787, 1788 et 1789, période sur laquelle Esterhazy se montre d'ailleurs très concis et très réservé dans ses *Mémoires*, ce qu'on ne saurait trop regretter, la destruction de ces lettres, comme aussi la gravité des événements de cette époque, permettant de supposer qu'elles contenaient des choses intéressantes.

(2) Elle est, assurément, des premières semaines de 1790, puisqu'elle est datée de Rocroy et qu'Esterhazy nous dit dans ses *Mémoires* qu'il perdit son gouvernement au commencement de cette année et qu'il quitta à la fin d'avril, en vertu d'un congé, le commandement des troupes, qui lui avait été maintenu.

Champagne. Si votre mère reste, c'est son affaire; mais, je ne me pardonnerais jamais, s'il arrivait un malheur et que la discorde revint à Paris pendant vos couches, ce qui est très possible, de n'avoir pas insisté sur votre retour et votre retour prompt. Il pourrait y advenir tels événements, où il serait également fâcheux pour l'un et pour l'autre, d'être éloignés.

Adieu, je vous embrasse comme je vous aime, mon inquiétude et mon malheur ne pouvant être sentis que par ceux qui aiment comme moi. Je vous embrasse et mes enfants.

Rocroy, 23.

Depuis que je te sais inquiète, ma chère, ma tendre amie, mon malheur augmente tous les jours. La nouvelle d'Auguste (1) n'a et ne peut avoir aucun fondement. Ayant reçu une lettre par un écuyer de son beau-frère, mardi soir, il est impossible que, le même soir, il y ait eu un courrier intercepté. D'ailleurs, depuis la lettre qu'Auguste a apportée et dont j'ai eu réponse, toutes celles que j'ai écrites et que j'ai reçues de là, auraient pu être lues sans danger aucun; on se

(1) Mme Esterhazy avait exprimé à son mari la crainte que leur correspondance ne fût tombée aux mains de la police.

plaît à t'alarmer. Ici d'abord, on sera ensemble et puis à trois lieues de la frontière, et je commande; voilà bien des moyens de calme.

Il y a longtemps que je prévoyais les malheurs qui nous accablent; mais, je n'y pouvais rien que de m'en affliger d'avance. Depuis dix jours, je ne vis pas. Mon état ne saurait se comprendre et il ne me manquait, pour être complètement dans le malheur, que de te savoir dans des alarmes sur mon compte. C'est dans les malheurs qu'on voit le courage; j'en ai, je suis content de moi, ma tête est froide et ma conscience pure, fidèle à mon serment, à mon devoir. Je ne tiens au monde que par toi; mais, ce lien est bien fort; ma gloire et ma réputation remplissent le reste. Ménage ta santé, calme ton âme adorée, jouis du plaisir d'être aimée comme on ne peut pas l'être.

Je crains de ne pouvoir aller à Cambrai; à peine pourrai-je aller au-devant de toi sur la route; je n'ai pas un moment de libre pour agir; mais, ton image ne me quitte pas. Il fallait, peut-être, une situation aussi cruelle pour que je sache combien tu m'es chère et pour t'en faire une idée. Je n'eusse pas vécu deux jours dans l'état où j'étais vendredi dernier; jamais, on n'a éprouvé une douleur aussi amère. Mais, je te verrai, je te saurai en santé; j'attends le moment avec une impatience égale à ma tendresse. Je t'embrasse mille fois, j'embrasse nos enfants; je t'adore, toi, la bien-aimée de mon cœur, qui le mérites si bien.

Adieu, je pleure, mais c'est de tendresse; qu'il y a loin d'ici à samedi!

Calais, samedi (sans autre date) (1).

Je t'ai écrit par le paquebot et je t'écris par la poste qui ne part que demain. Passage excellent; on n'a pas louvoyé une seule fois et sans un calme qui nous a tenus une heure, depuis le port de Dower jusqu'à la hauteur du cap de Southfareland, nous serions arrivés ici en trois heures. Personne n'a été malade et l'on n'a fait que manger sur le pont où je suis resté. Je viens de chez M. de Puységur qui m'a félicité sur ton passage et sur ton arrivée en Angleterre.

Les nouvelles de France sont affreuses; partout des insurrections. A Toulon, M. de Castellane a failli être massacré par le peuple; on doute qu'il puisse en revenir. A Nancy, à Montauban, à l'ile d'Oléron, tout est en feu et il semble qu'on ne fait rien pour y remédier. M. Necker a été parler à l'Assemblée pour les prisons. Il a été fort mal reçu. Enfin, ma chère amie, quoique séparé de toi et de mes enfants, je suis

(1) Embarqué le 16 août, à Calais, avec sa famille qu'il accompagnait en Angleterre, Esterhazy n'avait fait que toucher barre à Douvres et avait repris le paquebot pour revenir en toute hâte à Paris, se mettre à la disposition du Roi et de la Reine. La date de la lettre suivante et les explications qu'elle contient permettent de dater celle-ci du 21 août.

charmé de te savoir loin de ce malheureux pays que je quitterais bien vite pour voler dans tes bras, sans les liens de la reconnaissance et de l'amitié qui m'obligent de me partager.

Je vais coucher au Colemberg chez le comte de Saint-Aldegonde ; je t'écrirai demain. Je t'embrasse ainsi que mes enfants et je vous aime tous plus que je ne puis dire.

Paris, 25 août.

Ah ! ma chère amie, que je n'aime guère à n'avoir que deux jours de poste par semaine ! Que de choses j'ai à te dire ! Elles viennent toutes en foule et je prévois que tu auras des volumes toutes les fois que je pourrai te les faire passer. D'abord je t'aime, je t'aime à la folie, je t'embrasse mille fois et mes chers enfants. Je trouve déjà le temps bien long pour mon départ ; ce sera pourtant, j'espère, la semaine prochaine. Puis, je me porte bien ; puis, j'ai été un vrai charme avec maman ; voici le détail (1).

(1) La comtesse de Hallweill, mère de la comtesse Esterhazy, n'avait pas approuvé l'émigration de sa fille. La lettre qui nous l'apprend présente cet intérêt que la discussion dont elle rend compte, est à l'image de celles qui avaient lieu, au même moment, dans la plupart des nobles familles où tout le monde n'était pas d'avis d'émigrer. A ce titre, elle méritait d'être connue.

Je n'ai pas pu arriver d'assez bonne heure pour y aller lundi soir; j'y ai été dîner hier. Je suis arrivé à deux heures; j'ai été reçu froidement; j'ai vu même que le projet était de l'être davantage. Je n'ai été que sensible. On avait reçu ta lettre et l'on trouvait que tu avais l'air de te consoler facilement. D'après cela, dans le récit du voyage, j'ai omis la comédie de Calais. J'ai dit que j'y avais été avec Tintin et Georgine et n'ai rien dit de toi.

— Elle aime pourtant bien la comédie.

— Oui; mais, elle n'était guère en train de s'amuser.

Cette idée a radouci plus que toutes les autres, que toutes les assurances de tes regrets. Elle s'est apitoyée sur ton sort, sur l'ennui que tu devais éprouver. J'ai parlé de mon retour; elle m'a dit :

— Mais pourquoi m'avoir fait un secret du jour de son départ? je le savais; vos gens sont moins discrets que vous.

— Elle vous l'a mandé et n'a pas voulu vous voir le vendredi, de peur de vous affliger davantage, si c'était la dernière fois qu'elle vous eût vue, avant un départ dont le jour ne dépendait pas d'elle.

Le dîner s'est bien passé. Après dîner, l'assaut a été plus rude. Choses piquantes, sèches, dures même; j'ai tout évité; j'ai opposé douceur à la piquanterie, raison à la sécheresse et tendresse à la dureté. Elle a pleuré; j'ai calmé, raisonné, embrassé.

Elle a dit alors des choses sensibles pour moi. Je lui ai démontré que le voyage était nécessaire, que l'Angleterre, dans ce moment, était seule commode : Mmes d'Hénin et de Gouvernet, arrêtées pendant quatre jours, ont été fouillées; jusqu'à leurs lettres, leurs billets qui étaient dans leurs poches furent publiés sur la place, au peuple assemblé; deux courriers n'ont pas encore apporté de nouvelles de leur liberté. M. de Valentinois mis en prison sur la frontière de Franche-Comté; la lettre qu'il écrivit au président de l'Assemblée a été oubliée dans sa poche et l'ordre de le relâcher n'est parti qu'il y a deux jours. Il n'y a plus que la route de Bâle, qui soit sûre et le sera-t-elle longtemps?

A cela elle n'a plus discuté sur la nécessité du voyage, mais, a dit qu'il eût mieux valu rester à Calais que de passer.

— Mais Calais est France; mais les ordres peuvent arriver de fermer le port. Où donc aller? où elle a été, au seul endroit où on puisse aller sans alarmes, car ce ne seraient pas les démarches d'un particulier qui détermineraient les Anglais à aider ou à attaquer notre constitution, au lieu que du côté de la Suisse ou de l'Allemagne chaque personne qui sort du royaume emporte une contre-révolution dans la poche de sa culotte.

Elle m'a raconté que Mme d'Argence, allant voir sa fille en Suisse, a été arrêtée aussi et menée à

l'hôtel de ville. Le son mélodieux et fluet de sa voix a frappé les Francs-Comtois qui ont cru qu'elle les contrefaisait et se moquait d'eux en déguisant sa voix, comme au bal, pour ne pas être connue, et que c'était sûrement un général anticonstitutionnel déguisé. On prétend même, qu'on était au moment de s'en assurer, lorsque l'abbé de la Trémoïlle a ramené les esprits à la raison et elle est partie, vu qu'elle s'était munie de trois passeports.

Enfin, *my dear*, cela a fini à merveille; elle doit vous écrire une lettre par la poste de demain, et notre plan est que, lorsque les Pays-Bas seront arrangés, ce qui ne peut pas être bien long, j'irai vous chercher en Angleterre et qu'elle viendra au-devant de nous à Calais pour aller nous établir tous les trois dans une ville des Pays-Bas. Cette idée a fort plu; j'ai offert à venir passer quelques jours à Auteuil, soit pendant que j'y serais, soit pendant mon absence. On ne m'a pas dit non. Enfin, j'ai été content de moi, et, comme on dit, j'ai fait revenir de loin. Mais comme je ne veux pas imiter Annibal qui n'a pas su tirer profit de la bataille de Cannes, beaucoup moins difficile à gagner que ma victoire d'hier, j'irai y souper ce soir et veux finir par me faire adorer. Les chevaux étaient mis depuis une heure; il en était sept; j'ai été au Club.

Ce qui me reste à te mander, *my dear*, va être bien froid, mais j'aime à te rendre compte de tout et

je ne me lasse jamais à t'écrire, quoique mes plumes s'usent et que je n'aie personne pour les tailler. Je reprends mon voyage au Colemberg où je l'ai laissé. Dimanche, après la messe, la promenade et après avoir écrit à ma bien-aimée, à ma sœur et à Viparo, j'ai dîné et après dîner, parti. Je suis arrivé assez tard à Abbeville où j'ai couché et, le lundi, j'ai été dîner à Fitzjames où j'ai trouvé La Chose (le comte de Fersen) et où j'ai appris que le président de Frondeville était aux arrêts pour huit jours. Après dîner, je suis parti, mais je ne suis arrivé qu'à neuf heures à Saint-Denis où Rossignol m'attendait. Il était trop tard pour souper à Paris ni à Saint-Cloud ; j'ai été à Auteuil où l'on me croyait perdu dans les sables. Le froid Mercier et sa tendre moitié m'ont beaucoup demandé de tes nouvelles et Sophie surtout, qui s'ennuie beaucoup d'être loin de toi et des enfants.

De là, j'ai entendu passer Monsieur et ai été chez Mme de Balbi qui compte toujours partir mardi, mais c'est beaucoup que de fixer le jour. J'ai su que le Roi revenait dîner à Paris et que la Reine avait déjà envoyé chez moi, pour savoir si j'étais revenu. J'ai été à Saint-Cloud ; je les ai vus en sortant de la messe. Ils m'ont demandé tous les deux de tes nouvelles, et de celles des enfants, et m'ont fort bien reçu. Je suis revenu à Auteuil, voir Jaucourt qui avait sa colique depuis la veille et de là, chez maman. En sortant de

chez elle, j'ai été au Club. On m'a paru mécontent du décret de l'Assemblée qui a ordonné que l'abbé de Barmont (1) restât en état d'arrestation. Mais, on m'a paru moins frappé de l'injustice du décret, que de ce que c'étaient les galeries qui l'avaient obtenu, ce qui prouve, que pourvu qu'on leur plaise, la majorité est capable de tout et il est difficile de croire toujours que le peuple ait raison en fait de jugement depuis l'exemple de la préférence qu'il a donnée à M. Barabbas sur Jésus-Christ.

Une autre chose qui a effrayé quelques membres du Club, c'est la joie qu'a témoignée une partie des juges qui ont condamné l'abbé de Barmont à garder prison; on prétend que le côté gauche n'attendait que la musique pour danser la danse des Scythes dans *Iphigénie en Tauride* (2) à l'arrivée des victimes. Enfin, l'opinion du Club est, qu'heureux sont ceux qui sont loin d'un pays où il sera bientôt aussi difficile de pouvoir rester que de pouvoir sortir; et vive la Liberté!

Du club, j'ai été souper à l'hôtel du Châtelet. La maîtresse de maison est décidée à aller aux Pays-Bas lorsque la paix sera conclue. M. de Mercy est nommé plénipotentiaire pour le traité et il va partir pour la

(1) L'abbé Perrotin de Barmont, député du clergé aux États généraux, avait été arrêté et traduit devant le tribunal du Châtelet qui, d'ailleurs, prononça son acquittement. Remis en liberté, il émigra.

(2) L'opéra de Glück.

Haye. Le roi de Hongrie appuie cette négociation de trente-quatre mille hommes de plus, commandés par M. le prince de Hohenlohe, ce qui fera environ soixante mille Autrichiens. Le vrai moyen de ne pas faire de mal, est d'être en grande force; ce système est bien reconnu et peu suivi.

Adieu, je vais aux Tuileries, voir rendre des respects à l'illustre prisonnier. Je t'embrasse, je finirai ce soir ou demain.

Mercredi, après minuit.

Il y avait un monde affreux aux Tuileries le matin : on y étouffait. M. le duc d'Orléans n'y était pas, il a envoyé ses deux enfants. Presque pas de députés du côté gauche. J'ai vu la vicomtesse d'Ecquevilly, j'ai été dîner chez Mme du Châtelet, et après dîner, j'ai été chez Mme de Saint-Priest qui est souffrante; elle m'a beaucoup parlé de toi, et m'a dit qu'elle m'enverrait une lettre pour mettre avec la mienne par le premier courrier. De là, j'ai été chez maman sans même aller au Club.

Bouillé se conduit comme un ange; il a été mis deux fois en joue par des soldats de Salm qui voulaient piller la caisse; il a empêché la municipalité de se compromettre, et a voulu courir seul tous les dangers. Il veut partir; on lui a envoyé M. de Gouvernet avec des patentes pour commander toute l'armée depuis

Mézières jusqu'à Bâle. On ne sait s'il acceptera; il n'y a qu'une voix sur son éloge.

Les soldats du régiment du Roi ont demandé pardon de leur insurrection; mais, tout cela est regrettable.

Adieu, bonsoir, je t'aime à la folie, j'embrasse les enfants et je vais me coucher.

Auteuil, 28 août.

Que dirais-tu, charmant amour, si j'arrivais avant ma lettre? Nous partons mardi après souper, c'est-à-dire mercredi matin; nous passerons la mer samedi, selon la marée et le vent et, d'après mes conjectures, je serai dimanche à Londres.

Jeudi, j'ai eu un rendez-vous qui a duré jusqu'à midi. J'ai été voir La Chose; de là, au Club et dîner chez l'ambassadeur de Portugal; à six heures j'ai été chez la Reine et en sortant, j'ai cherché maman aux Tuileries, que je n'ai pas trouvée et je suis rentré chez moi pour me coucher de bonne heure.

Le Roi retourne demain, souper à Saint-Cloud: j'irai y souper et reviendrai ici. On a proposé hier à l'Assemblée de faire pour dix-neuf cents millions d'assignats et de payer toutes les dettes exigibles.

Cette opinion est vivement attaquée et défendue; on assure que l'Assemblée ne veut pas qu'on emploie d'autres officiers généraux que ceux qui sont dans le sens de la révolution; dans ce cas, je ne serai pas omis.

On vient de me faire dire d'être à midi aux Tuileries. Adieu, je t'embrasse, je finirai demain ma lettre.

Paris, dimanche.

Rien de changé à notre marche; notre projet est toujours de nous embarquer samedi à la marée du matin, qui est, je crois, à sept heures. Le jour de notre passage, nous tâcherons, si la douane et la marée le permettent, d'aller coucher à Canterbury. Te trouverai-je à Londres? Sans quoi, je serais lundi de bonne heure à Saint-Alban (1), où tu ne te figures pas le plaisir que j'aurais de t'embrasser et nos jeunes.

J'ai dîné hier à Auteuil, chez Mme de Balbi, pour prendre tous ses arrangements et suis venu souper à l'hôtel du Châtelet. Je vais diner chez maman, aujourd'hui, après avoir été chez le ministre pour prendre

(1) Au château de lord Spencer qui, à Londres et à la campagne, avait tenu à honneur d'héberger la famille Esterhazy, en attendant qu'elle eût décidé en quel lieu elle s'installerait.

congé de lui, et puis, mardi matin, j'irai prendre ses derniers ordres.

Adieu mon cher amour.

Douvres, 6 septembre.

Si tu es à Londres, mon cher amour, je t'embrasserai le soir; si non, après-demain, j'irai à Saint-Alban, car il faudra que je sois la journée de demain à Londres pour voir l'ambassadeur et faire quelques commissions dont je suis chargé. Mes nouvelles les plus fraîches que j'ai reçues de toi, sont du vendredi, veille de ton départ pour Saint-Alban et j'ignore depuis, les arrangements.

La France est en feu; nous avons appris à Boulogne que M. de Bouillé avait attaqué la garnison de Nancy, révoltée, qu'il l'avait soumise par la force, et qu'il y avait eu trois cents hommes tués ou blessés. On ajoutait que l'on s'attendait que l'Assemblée nationale aurait un parti pris de blâmer M. de Bouillé et que sa position était encore difficile. Je crois qu'il est cependant impossible de se mieux conduire. On prétend que, le 8, il y aura quatre mille hommes réunis, armés contre les décrets de l'Assemblée; je t'ajouterai de plus qu'on est fort inquiet à Saint-Cloud de ce qui se passe.

Imagine-toi, que le soir de mon départ, en revenant de Paris, où j'avais été voir maman et Mme du Châtelet, on m'a dit, comme j'étais descendu chez Mme de Balbi, qu'il y avait un courrier de la Reine chez moi. La peur m'a pris que ce ne fût pour m'empêcher de partir; j'ai couru, le cœur me battant d'autant plus qu'après dîner, elle et le Roi m'avaient témoigné être fâchés de mon départ, me disant qu'ils ne voulaient cependant pas l'empêcher, à cause de toi. Ce courrier n'était rien qu'une commission pour Madame Victoire.

Enfin, me voilà et d'autant plus charmé de te savoir hors de cette affreuse France, qu'elle est livrée à une vingtaine de tigres qui sont prêts à la déchirer, dans l'espoir seul de se sauver dans le massacre général, et la faiblesse du Roi nous exposerait à des dangers, si nous étions en France ensemble, au lieu que, si j'y suis seul, ou j'irais me joindre à son parti ou je resterais collé à sa personne, et dans les deux cas, il n'y a rien à craindre pour moi. Je ne sais pourquoi je te parle affaires quand je ne songe qu'au plaisir que j'aurai, de te voir et de t'embrasser.

ANNÉE 1791

Bonn, 10 juin au matin 1791.

Comme je l'avais projeté, chère amie, j'ai été coucher à Bruhl; j'y suis arrivé à six heures; j'ai été voir le château de l'Électeur (1), qui est beau; j'ai été ensuite me promener dans le parc, voir deux églises, où j'ai été frappé des reliques de sainte Ursule : tu connais ma dévotion à cette sainte! J'ai pris du lait dans une assez mauvaise auberge, la meilleure du lieu, et je me suis couché à sept heures et demie, en société avec beaucoup de bêtes, puces, punaises, etc., qui m'ont réveillé plusieurs fois la nuit.

En arrivant ici, ce matin, j'ai écrit un mot à M. de Couremalle, beau-père du ministre de France (2).

(1) L'archevêque électeur de Cologne, Maximilien-Joseph de Lorraine, archiduc d'Autriche, qui résidait ordinairement à Bonn, place forte de sa principauté.

(2) Le comte de Colbert-Maulévrier. Il donna sa démission à la mort de Louis XVI. Il y a beaucoup d'injustice dans le jugement que, quelques lignes plus loin, porte sur lui Esterhazy, car, dans ses fonctions, il ne cessa d'être favorable aux émigrés. Il rentra en France en 1800.

mais, on m'a dit qu'il était parti et l'on m'a rapporté mon billet que j'ai déchiré. J'en ai écrit un autre au gendre; mais, il dort encore. Cependant, comme je ne veux pas manquer l'heure de la Cour, je viens d'envoyer Mercier lui demander s'il peut me mener ou non, parceque, dans le dernier cas, j'irais moi-même. On dit qu'il est un peu entiché de démocratie honteuse. Ce qui est sûr, c'est qu'il a été le premier à prêter son serment civique et, d'après les instructions patriotiques de M. de Montmorin qui fait des espions des ministres du roi, je m'attends à faire le sujet de sa première dépêche. Mais, j'espère que nous tenons l'affaire par le bon bout et je m'en fiche.

Ah! que le temps paraît long, chère amie, quand on est sans toi! J'ai écrit à M. le baron d'Escars les deux billets dont je t'ai parlé plus haut, fait une toilette complète, pris du café et il n'est que neuf heures. Si je n'étais pas coiffé, j'irais un peu courir la ville où je n'avais pas été depuis 1757, et je ne me la rappelle pas du tout.

Je reçois dans l'instant une réponse de Maulévrier qui, observateur des décrets (1), s'appelle lui-même M. Colbert. Il m'a mandé qu'il va venir me voir, me prie à dîner, et me mande qu'il ne pourra me présenter que cet après-dîner. Je vais écrire un mot à

(1) Les décrets qui avaient supprimé les titres de noblesse.

l'archiduchesse (1) pour lui mander mon arrivée, au cas où elle veuille me voir sans que M. Colbert soit en tiers et lui demander ses ordres pour Coblence.

Sans adieu, la poste ne part que ce soir à onze heures.

Je quitte le ministre de l'Électeur; il m'a assuré de ses bons sentiments; mais, en même temps de son incrédulité. Il ne pense pas que les princes d'Empire ni même l'Empereur, veuillent nous aider de bonne foi. Je ne sais pas s'il est bien instruit. L'archiduchesse me mande d'aller la voir tout de suite à Popelsdorf, qui est à un quart de lieue d'ici. Je pars pour y aller, ce qui fera que Joseph, qui va m'y mener, arrivera un jour plus tard à Aix. Adieu, je t'embrasse de tout mon cœur.

Bonn, 10 juin, à 6 h. 1/2 du soir.

Me voilà rentré chez moi, chère amie, et je jouis du seul plaisir que j'aie loin de toi, celui de te dire que je t'aime et de te rendre compte de ce que je fais. En te quittant, j'ai été à Popelsdorf où je suis resté

(1) L'archiduchesse Marie-Christine d'Autriche, sœur de Marie-Antoinette, gouvernante des Pays-Bas, dont il est souvent question dans les lettres antérieures. Elle résidait ordinairement à Bruxelles, capitale de son gouvernement.

trois heures avec l'archiduchesse, son mari et l'Électeur qui m'a donné sa calèche pour revenir dîner. Nous avons parlé de l'état des choses; ils pensent tous qu'il y aurait un grand danger à agir partiellement. Mais, ce qui est fâcheux, c'est qu'ils doutent que l'ensemble aille aussi vite que nous espérons : les princes d'Empire iront, mais iront lentement. Ils ne savent rien de positif sur le compte de l'Empereur; mais, la paix ne paraît pas aussi avancée qu'on croyait et ce sera toujours un prétexte à l'Empereur pour ne pas agir, s'il ne le désire pas vivement. Je t'en écrirai plus en détail de Coblence; mais, je n'ai plus autant de confiance que j'avais. Ils m'ont garanti les bonnes intentions de M. Colbert qui ne passe, disent-ils, pour démagogue, que parce qu'il est sage et prudent, mais qui est bien pensant et lié intimement avec le baron de Breteuil et Bombelles, dont l'opinion n'est pas douteuse (1).

L'archiduchesse m'a beaucoup parlé de toi; elle m'a chargé de te dire qu'elle veut absolument te voir si tu passes à Bruxelles; que tu n'avais qu'à faire avertir de ton arrivée Mme de Manzi ou Mme de Maldeghem. et venir chez elle sans aucune toilette; que, d'ailleurs, tu peux, ainsi que maman, t'adresser à elle, si elle peut t'être bonne à quelque chose dans le voyage.

(1) Breteuil et Bombelles étaient les hommes de confiance des Tuileries, et, à ce titre, tenus en défiance par le comte d'Artois qui prétendait « sauver le roi malgré lui ».

Elle est très fâchée d'aller à Bruxelles où elle ne croit pas que tout est aussi tranquille qu'on le dit.

On dit que Tournay n'est pas trop sûr non plus. Mme de Maulévrier est très fâchée que sa belle-sœur y aille faire ses couches; elle préférerait qu'elle allât à Aix. J'aimerais mieux aussi que tu y restasses si je devais être avec toi; mais, si je suis errant, je t'aime mieux avec maman. J'ai dîné chez M. de Maulévrier. Sa mère me dit qu'elle est ta parente; la jeune femme est celle de Grenoble, elle a l'air très délicat et n'est pas jolie. Il y avait de plus M. et Mme de Halzfeld qui est prodigieusement grosse et une Mme de Berchem bossue, qui va aller à Aix pour y voir le roi de Suède, qui est son héros.

Adieu, je pars pour la cour.

A minuit et demi.

J'ai été passer la soirée chez M. de Maulévrier avec sa femme et sa fille; ils se sont tout déboutonnés en francs aristocrates. Le ministre m'a même donné des preuves certaines de son opinion qu'il compte montrer au comte d'Artois pour le détromper. L'évêque d'Arras (1) vient d'arriver; il m'a dit que le comte d'Artois pourra bien arriver plus tard qu'il ne s'était proposé, à ce qu'on lui a dit des chemins. Au reste, il

(1) Mgr de Conzié qui joua un rôle important pendant l'émigration. Il appartenait à la coterie du comte d'Artois.

parait qu'on avait à Ulm un espoir plus grand que celui que j'ai ici; en tout, il me semble qu'on se laisse aller à croire ce que l'on désire. Nous partons, ce matin, pour Coblence où j'ai bien peur que je ne sois obligé d'attendre le prince. Il faut encore m'y écrire lundi et continuer même jusqu'à ce que je te mande que je pars. Au reste, ne t'afflige pas de l'idée d'un camp; nous ferons encore bien du temps sans camper. Je suis charmé que tu te sois amusée à Flontenheim: soigne-toi bien, mon cher amour. Au milieu de mes occupations, mon plus grand plaisir sera de te rendre compte de tout ce que je verrai, de ce que je ferai, de recevoir de tes nouvelles et de te parler de ma tendresse; bonsoir, je vais me coucher.

Le 11, à 6 heures.

J'ai mieux dormi que l'autre nuit; mais, je me suis levé pour te dire bonjour et te mander ce que c'est que la cour ici. Je ne te dirai rien de l'archiduchesse et du duc; ils sont tout tristes de partir et polis pour tout le monde.

La Résidence a été brûlée, il y a dix ans; depuis cette époque, on la rebâtit. Elle est très peu meublée et elle ressemble à un couvent de moines.

L'Électeur a fait bâtir à l'un des bouts une maison pour lui, où il couche et où il déjeune, qui n'est rien qu'une petite maison bourgeoise, meublée et arrangée avec autant de simplicité que sa personne, qui est comme tu l'as vu. Mais, sa manière d'être n'est plus la même ; la dévotion est partie et il miaule très publiquement la femme de l'envoyé d'Angleterre, très laide et qui a l'air d'une vieille. On dit qu'il l'aime à la folie. Elle est plutôt bruyante que vive et causeuse qu'aimable et l'on serait très étonné du choix, si l'on n'avait pas vu les femmes de la cour, réunies. Il n'y en a pas une de possible !

Le cercle s'est tenu dans une salle voûtée avec des piliers et où il n'y a que les murailles. On y est au niveau de la terrasse. On y arrive à sept heures et demie et on passe une heure à tousiller à la manière des cours et à causer avec l'un et avec l'autre, après quoi on se met au jeu. J'ai fait un whist où j'ai gagné quatre fiches et à meilleur marché qu'à Aix, car sur six francs j'ai rendu quinze sols. A dix heures, chacun s'en va chez soi. Pendant le jeu, on vous offre du thé, de la limonade et de l'orgeat, et à mesure que les parties finissent, on se lève et on va causer. Il y avait deux détachements de chanoinesses, l'un d'ici et l'autre de Willich près d'ici. L'abbesse est plus petite et plus laide que la Doguine de Denain, en tout du même genre. Il y a quelques chanoinesses qui ne sont pas mal, mais aucune de bien jolie.

Les femmes sont assez bien mises, sans luxe; seulement, les plumes voltigent sur les têtes de tous les âges et ombragent les visages à faire peur aux chats les plus hardis. Il y avait, entre autres, une grande touffe de plumes jaunes sur une tête blonde, qui m'a représenté le charmant Blake du comte de Grammont. Comme l'archiduchesse part aujourd'hui, toute la haute noblesse de la ville y était; les hommes sont en frac ou en uniforme. Outre l'uniforme militaire, il y a l'uniforme de l'Ordre Teutonique dont l'Électeur est grand-maître, qui est bleu et rouge, et celui de la cour que portait l'Électeur et le duc aussi, qui est capucine avec un collet et parements bleu céleste et des boutons jaunes plats.

Mme de Sabran est encore ici; j'ai passé chez elle hier avant d'aller à la cour; elle était sortie. Elle compte partir ce matin; elle ne s'est pas fait présenter, ni ses jeunes gens. MM. de Pracomtal et de Juigné sont ici aussi; ils comptent aller à Coblence dans peu de jours.

Je vais écrire un mot au duc d'Havré avant de partir; je ferai exactement sa commission. N'oublie pas la mienne pour Mme de Marsan, embrasse nos chers enfants, donne-moi de tes nouvelles, et sois sûre du besoin que j'ai de te voir et de t'embrasser. Je t'aime à la folie.

Coblence, 12 juin.

Quoi qu'on en dise à Aix, mon cher cœur, l'horizon ne me paraît pas trop bien éclairci. Jusqu'à l'arrivée qui est fixée à après-demain pour dîner; nous resterons dans le vague, et Dieu veuille que nous en sortions satisfaits. Je suis resté à Bonn hier; Joseph a pu te dire que le départ de la cour avait retenu tous les chevaux de poste; mon compagnon n'en a trouvé de louage que pour midi; j'ai mieux aimé rester pour dîner avec l'archiduchesse, à qui j'aurais à communiquer les nouvelles que l'évêque m'avait apportées. Cela m'a valu le plaisir de recevoir ta lettre douze heures plus tôt. J'ai dîné à la cour, après la conversation de l'après-dîner les princes sont partis pour Brühl et après avoir fait deux visites, je suis rentré chez moi et me suis couché de très bonne heure.

Je suis parti ce matin à quatre heures par le plus beau temps, le plus beau chemin et le plus beau pays de la nature. J'ai trouvé l'évêque d'Arras à Andernach; il n'avait pas pu aller plus loin la veille et m'attendait avec du chocolat. Nous sommes arrivés ici à onze heures; nous y avons vu M. de Polignac et le baron d'Escars. A peine arrivé, que M. de Mau-

lévrier est arrivé aussi de Bonn. Enfin, de toutes parts, les Français abondent. Nous avons été refusés à deux auberges qui étaient pleines et nous sommes fort bien ici à « La cour de France », très belle auberge où je crois que nous serons un peu salés.

Nous allons dîner ici et après nous serons présentés à l'Électeur (1) et à la princesse Cunégonde, sa sœur. La poste partant à sept heures, j'écris avant dîner pour être sûr que ma lettre parte ce soir. Je ne puis te rien mander de positif sur mon retour, mais ce dont je peux t'assurer, c'est que je ne négligerai rien pour rester ici le moins possible. L'évêque et le baron d'Escars pensent comme moi, et nous soupirons tous les trois après notre retour. Je conçois bien que maman te désire; mais, je crois qu'elle ne pressera pas ton départ avant que je ne sache à quoi m'en tenir sur mon retour; je tâcherai de te le mander mardi; mais, il est possible qu'il n'y ait encore rien de fixé avant le mercredi et tu pourras juger par le temps que cette lettre-ci mettra à te parvenir, du jour où tu le sauras. Le billet de Valentin (2) m'a fait beaucoup de plaisir, dis-le-lui et embrasse-le pour moi ainsi que ses sœurs. Je voudrais bien que tu aies trouvé l'éventail joli; j'aime tant à te voir convaincue de cette tendresse si douce et si vraie,

(1) Le prince électeur de Trèves, Clément Wenceslas de Saxe, tenait sa cour à Coblentz. Il était proche parent des Bourbons.

(2) Son fils aîné.

que j'aurai pour toi jusqu'à mon dernier soupir. Je t'embrasse mille fois.

Coblence, 13.

Rien n'est changé à notre position, mon cher cœur. Pour ce qui est relatif à l'arrivée de Mgr le comte d'Artois, nous l'attendons demain, et, à son arrivée, nous irons avec lui nous établir à Schönbornlust (1) pour y rester le moins possible. Nous avons déjà annoncé la nécessité de retourner et nous avons tous les trois le même désir. En te quittant hier, nous avons dîné à l'auberge, l'évêque, M. de Maulévrier et moi; nous étions encore à table quand M. de Vergennes, qui est ministre de France ici, M. de Polignac, le baron d'Escars, M. de Bongars et plusieurs autres Français sont venus nous voir. A six heures et demie, nous avons été à la cour. Nous sommes entrés dans le cabinet de l'Électeur, où il était avec sa sœur. Après une demi-heure de conversation, nous sommes entrés au salon où la cour était plus nombreuse et plus jolie qu'à Bonn, cependant tout le monde très bien mis.

Je n'ai pas pu examiner les figures parce que la

(1) Château appartenant à l'Électeur et situé aux portes de Coblentz, mis par l'électeur de Trèves à la disposition de son neveu le comte d'Artois.

princesse Cunégonde m'a prié pour sa partie d'hombre où j'ai gagné cent cinquante fiches. Après la partie, j'ai causé un moment avec le comte de Metternich (1). J'ai trouvé aussi quelques personnes que j'avais vues à Dresde ou à Vienne, et nous avons été chez M. de Vergennes, qui a réuni ici toute sa famille. Sa mère y était, qui m'a paru tout aussi ennuyeuse qu'à Versailles, la comtesse de Vergennes, qui n'est plus si jolie et une jeune Mme de Bongars qui est assez bien, mais qui m'a paru avoir les manières du petit « Chuchotant ». Ces deux jeunes femmes étaient coiffées si étroit, les cheveux si étriqués, que cela m'avait paru extraordinaire au cercle, et que j'ai cru que c'était une mode de Coblence. A souper, j'ai été étonné que ce fussent là les dames de Paris, et j'ai su bon gré aux dames de la ville de ne pas les avoir imitées dans la manière de se coiffer, ce qui n'eût pas manqué autrefois. Mais, la France a perdu tellement sa considération, qu'on évite d'imiter même ses modes.

La soirée m'a assez ennuyé; il y avait beaucoup de jeunes gens, entre autres M. de Talaru; il fait tout très ardent et très parlant. Bongars, le mari de la jeune femme, est parti, il y a aujourd'hui huit jours, de Paris; il est écuyer du Roi et je l'ai vu souvent. Il m'a dit que la position devenait tous les jours plus horrible, et que la Reine avait perdu beaucoup de ses

(1) Père de l'illustre diplomate. Diplomate lui-même, il représentait l'Autriche auprès du gouvernement des Pays-Bas.

partisans. Enfin nous sommes rentrés pour nous coucher, et quoique j'aie été bien couché et que j'aie bien mieux dormi qu'à Brühl et qu'à Bonn aussi, je me suis levé à six heures pour t'écrire, devant dîner à la cour où l'Électeur compte nous montrer sa résidence qu'il vient de bâtir, et qui est belle quoique avec de grands défauts. L'escalier est manqué; mais on dit qu'elle est très bien distribuée, d'ailleurs, et très commode à habiter, tant pour l'habitant que pour les grandes représentations.

Mme de Sabran est ici aussi; elle attend Monseigneur. D'ailleurs, il me semble que la vie doit être fort ennuyeuse à la longue, surtout si le nombre de jeunes Français y augmente encore. On prétend qu'il y en aura aujourd'hui quatre cents qui seront invités à dîner chez l'électeur de Mayence, et le voyage de Mayence ici est si commode et si bon marché par le Rhin, que je crains qu'ils n'y arrivent par bateaux remplis, ce qui serait embarrassant pour Monseigneur, car ces messieurs, généralement, mangent dans la main, font les importuns quand on les traite bien, prennent de l'humeur et tiennent des propos quand on les traite froidement.

Je te prie de dire au duc d'Havré, que j'ai reçu la lettre de vendredi, que rien n'était changé depuis ma lettre de Bonn; j'attendrai d'être plus instruit pour lui écrire. Je suis malheureux avec mes plumes; je vais prier M. Tournier de m'en tailler; mais, mon

[illegible]

[illegible]

Monseigneur [illegible] courrier [illegible] Édouard [illegible] retard. Il a [illegible] pas arrivés. [illegible] courrier [illegible] dans tout l'empire [illegible] rendre [illegible] Je te prie de faire dire cela au duc d'Havré et à Mme de Puységur.

Voici une autre chose que tu peux dire au duc d'Havré, en lui en demandant le secret : c'est qu'il y a une division effroyable dans les Français, rassemblés à Worms et à Mannheim. Les plus jeunes se forment en provinces, font des arrêts, dans lesquels ils déclarent qu'ils veulent élire leurs chefs, qu'ils

ne veulent obéir, ni aux gens de la cour. ni aux officiers généraux qu'ils taxent de timidité parce qu'ils ne veulent pas faire des folies. D'Autichamp a été surtout l'objet de leur haine et M. de Ségur. fils de l'avocat général, s'est permis des propos plus que légers. M. de V... et quatre autres officiers généraux se sont réunis pour présenter un mémoire à M. le prince de Condé, pour le prier de réprimer le désordre et d'éloigner M. de Ségur. Le prince s'y étant refusé, M. d'Autichamp a donné sa démission de la place qu'il a près de lui, et est parti sur-le-champ pour aller trouver M. le comte d'Artois. Une partie des gentilshommes prend parti pour d'Autichamp, ce qui met beaucoup de désordre; l'autre, au contraire, tient les plus mauvais propos. En tout, ce qu'il y aurait de pis, c'est que toutes ces mauvaises têtes remontantes de M. le prince de Condé ne refluassent ici. Nous comptons engager M. le comte d'Artois à reprendre son étiquette de fils de France comme à Versailles, de ne manger qu'avec les colonels, d'avoir des jours fixes, où il recevra tout le monde, etc. Nous verrons ce qu'en sera le résultat.

Ce qui me fait encore beaucoup de peine, c'est de ne pas avoir eu de tes nouvelles. Je viens d'envoyer à la poste. L'évêque en a eu d'Aix et moi pas ; j'espère cependant que ce n'est la faute que de la poste, que tu n'es pas incommodée et que tu ne m'aimes pas moins.

Après avoir cacheté hier ma lettre, nous avons été avec *(illisible)* voir le port, où arrivait un bateau. Il amenait Rebourguil qui est venu à moi, et avec qui nous avons causé. C'est un garçon d'esprit, bien pensant et bien attaché à son maître et à la cause. Il est l'officier de confiance de Monseigneur. Il est arrivé par ce bateau avec MM. de Voguë et de Gouvello, l'un écuyer et l'autre officier des gardes de Monseigneur.

Après avoir fait un tour dans la ville, nous sommes rentrés pour faire nos toilettes; une voiture de la cour est venue nous prendre à une heure et nous avons été faire des visites aux ministres de France, à M. de Metternich, aux chargés de la cour et autres personnages. De là, nous avons été à la cour où nous avons dîné en petit comité. Il n'y avait de femmes que la princesse Cunégonde et sa dame d'honneur, qui a justement le degré de laideur possible après Son Altesse Royale, car l'égal est impossible. Mais elle ajoute à cela un silence absolu; elle n'a pas ouvert la bouche.

Le dîner était bon et le vin de Moselle excellent. Après le café l'Electeur nous a montré ceux des appartements qui sont faits; ils sont beaux, bien meublés, mais très peu sont finis; le sien, à lui, est beau, et surtout fort commode, avec une vue céleste; de son lit, il voit le prolongement du Rhin à une grande distance, entre ces beaux vignobles qui ornent

les deux bords du fleuve. Il nous a quittés pour aller au salut. Ce qui lui tient lieu de chapelle, en attendant qu'elle soit finie, c'est le vestibule. Nous y sommes entrés en descendant et, après le salut, nous avons été en visite chez les femmes dont nous avions été voir les maris le matin. Nous n'avons été reçus que chez Mme de Vergennes et chez Mme de Metternich, que j'ai connue autrefois à Vienne; elle a été jolie, mais est maigre et usée; elle a de l'esprit; elle n'a jamais miaulé à Vienne; mais, on assure qu'elle s'en est dédommagée dans l'empire, où son mari a été toujours employé; elle a de jolis enfants, le cadet surtout, qui a six ans, est charmant. Nos visites finies, nous nous sommes rendus à l'assemblée chez le ministre, baron de Duminique, où l'Électeur et la princesse étaient déjà. J'ai joué à l'hombre avec l'Électeur, j'y ai perdu neuf fiches, la partie n'a pas fini.

L'assemblée était nombreuse; comme nous jouions à quatre, j'ai eu le temps de rôder dans les chambres et d'aller voir les figures, toutes laides en général; les deux mieux sont, l'une Mme *(illisible)* qui a de jolis traits, mais noyés dans une double graisse, et lady *(illisible)*. Elle adore M. de Vergennes et la chronique de Coblence dit qu'elle prend son parti sur la figure, pourvu qu'on miaule bien. L'autre, passable, est celle qui a joué avec nous et qui serait assez bien, si elle n'était pas rousse et fort marquée

[illegible]

[illegible] ... je ne lui écrirai que quand j'aurai vu Monseigneur et que j'aurai fait sa commission.

Les deux dames françaises ont paru à l'assemblée un peu tard, coiffées avec des bonnets pareils à ceux de la veille, dont ils ne différaient que par la couleur, mais tout aussi ridicules à mon avis. Les cheveux sont tout courts aux côtés et laissent voir les oreilles;

(1) Comédien du temps.

sur le front, ils forment un demi-cercle, dont la moitié boucle d'un côté et l'autre de l'autre, le tout surmonté d'une pyramide. Celle de Mme de Bongars était hier de velours nacarat, surmontée de plumes blanches, et celle de Mme de Vergennes de quinze aunes de rubans bleus avec deux plumes de même couleur.

Édouard Dillon vient d'arriver; l'étiquette est réglée comme chez les Électeurs; il faudra, au moins, être major pour manger avec le comte d'Artois. Il arrive demain pour dîner et ira coucher à Schönbornlust où l'Électeur ira l'installer. Le joli enfant, que j'ai vu chez Mme de Metternich, n'est pas à elle; je n'ai jamais rien vu de plus beau; c'est au point que je permettrais à Tintin, dont j'aime tant la figure, de troquer avec lui; embrasse-le pour moi, ses sœurs aussi, et quoi que tu puisses te dire de tendre pour toi, ça n'approchera pas de ce que je sens; je t'embrasse mille fois!

Coblence, 15 juin.

M. de Montbazon, mon cher cœur, m'a remis ta lettre du dimanche; mais, celle de samedi me manque. J'espère la recevoir aujourd'hui, et suis tout aussi contrarié que toi, de tous ces retards qui arrivent à

[illegible] enne ici
[illegible] ération de
[illegible] ordinaire. Ce
[illegible] à la forte-
[illegible] chez l'Électeur, à
[illegible] chez le
[illegible] lève de
[illegible] avant de m'em-
[illegible] comte d'Artois, qui
[illegible] de l'Électeur
[illegible] à la cour, et de là
[illegible] Demain, il y a grand
[illegible] perdre du temps et me
[illegible] aux événements.

Les deux dames [illegible] augmente chaque jour, et
un peu tard, coiffée [illegible] désir de m'en aller, si je
de la veille, dont [illegible]
mais tout aussi [illegible]
sont tout courts à [illegible]

1. [illegible] à Ratisbonne, à l'effet de se [illegible] de l'Empire, possessionnés [illegible] privilèges féodaux. L'empereur [illegible] pour eux, les émigrés espéraient [illegible] de la Diète.

...e j'ai
... au duc
... 13; mais,
... 11, dont le
... Je répondrai
...igneur; car jus-
... nous. Adieu, mon
...is et nos enfants.

Coblence, 16.

...r cœur, comme je te l'ai mandé,
...t de M. le comte d'Artois. Il faisait
..., nous avions bon vent, ce qui prou-
...ait mauvais. Nous avons remonté le
...te, jusqu'à une lieue d'ici, où nous
...cendus dans un village pour l'attendre.
...x heures et demie du soir, voyant qu'il ne
... rien, et craignant que le mauvais temps ne
...cidé à venir par terre, nous avons pris le parti
...enir ici. Il n'y avait pas une demi-heure que
...y étions, que les coups de canon ont annoncé
... arrivée. Nous avons couru à la cour. Il était
...fermé avec l'Électeur; il y avait un monde énorme,
...ous les Françai s possibles.

l'époque de notre réunion, que, je t'assure bien, je hâterai autant qu'il sera en moi. Pour ton départ, j'espère toujours que je pourrai te joindre avant; mais, ma marche est bien incertaine. Les choses ne m'ont pas l'air d'être aussi avancées qu'on les désirait et il y aura bien des mesures à prendre, pour ne pas agir trop légèrement dans une affaire de cette importance. J'ai bien peur que l'on ne me retienne ici jusqu'au retour de la nouvelle de la délibération de Ratisbonne, qui est fixée au 20 (1).

La journée d'hier s'est passée à l'ordinaire. Ce matin, j'ai été me promener avec l'évêque à la forteresse qui est très belle. De là, dîné chez l'Électeur, à l'assemblée, chez le grand chambellan, soupé chez le ministre d'État, et venu coucher; peu dormi, levé de bonne heure pour pouvoir t'écrire avant de m'embarquer pour aller au-devant du comte d'Artois, qui vient par eau. Nous allons avec le yacht de l'Électeur à sa rencontre, dînons avec lui à la cour, et de là tout de suite à Schönbornlust. Demain, il y a grand gala et concert. Tout cela fait perdre du temps et me contrarie; mais, il faut se soumettre aux événements.

Le nombre des Français augmente chaque jour, et cela augmenterait encore le désir de m'en aller, si je

(1) La Diète germanique était réunie à Ratisbonne, à l'effet de se prononcer sur les réclamations des princes de l'Empire, possessionnés en France, contre l'abolition des privilèges féodaux. L'empereur d'Autriche ayant pris fait et cause pour eux, les émigrés espéraient que la guerre sortirait des délibérations de la Diète.

n'y étais déjà vivement enclin, par le besoin que j'ai de te voir et de t'embrasser. Dis à Darlu et au duc d'Havré, que j'ai reçu leurs lettres des 12 et 13; mais, il m'en manque aussi une de Darlu du 11, dont le duc me parle et que je n'ai pas reçue. Je répondrai demain au duc après avoir vu Monseigneur; car jusqu'à présent, il est plus instruit que nous. Adieu, mon cher cœur, je t'embrasse mille fois et nos enfants.

Coblence, 16.

J'ai été, mon cher cœur, comme je te l'ai mandé, en yacht au-devant de M. le comte d'Artois. Il faisait une pluie à verse, nous avions bon vent, ce qui prouvait qu'il l'avait mauvais. Nous avons remonté le Rhin très vite, jusqu'à une lieue d'ici, où nous sommes descendus dans un village pour l'attendre. Enfin, à six heures et demie du soir, voyant qu'il ne paraissait rien, et craignant que le mauvais temps ne l'eût décidé à venir par terre, nous avons pris le parti de revenir ici. Il n'y avait pas une demi-heure que nous y étions, que les coups de canon ont annoncé son arrivée. Nous avons couru à la cour. Il était enfermé avec l'Électeur; il y avait un monde énorme, tous les Français possibles.

Il est sorti avec son oncle et sa tante, et est venu m'embrasser devant tout le monde, m'a dit des choses des plus honnêtes, et je n'ai pu me refuser à une grande sensibilité; je me suis rappelé Valenciennes, les Tuileries, les dangers qu'il a courus, ceux auxquels il serait exposé, s'il était au milieu du peuple féroce, ci-devant français. Enfin, nous avons été à table, où j'ai soupé; au fond je mourais de faim. Il y a avec lui Calonne, François d'Escars, Édouard Dillon et le baron de Castelnau. Pendant le souper, il m'a demandé de tes nouvelles, de celles de Valentin, de nos enfants; après souper, il m'a dit qu'il était content, que tous les obstacles n'étaient pas levés, mais qu'il était convenu de venir ce matin à neuf heures à Schönbornlust et que ce soir, je m'y établirais avec l'évêque, qu'il aurait mille choses à me dire, que sa confiance en moi était entière et qu'il avait besoin de moi. L'Électeur l'a mené ensuite à Schönbornlust, et nous sommes rentrés nous coucher. J'ai très bien dormi jusqu'à cinq heures et demie et je viens de me lever. Ta lettre du 13 me fait bien de la peine, d'autant plus que, comme je te le mandais hier, il ne me laissera pas partir avant d'avoir reçu les nouvelles de ce qui se sera passé, le 20, à Ratisbonne; mais, dès que je serai libre, j'irai tout de suite à Tournay te joindre (1). Mercier va mander à sa femme ce qu'il faut laisser

(1) La comtesse Esterhazy quittait Aix-la-Chapelle pour aller s'établir à Tournay.

pour moi à Darlu, ce qui ne sera qu'un peu de linge, etc., et je te prie d'y ajouter les cartes du Pays-Bas seulement; tu voudras bien faire emballer mes papiers, mes livres, et tout ce que tu ne pourras pas mener avec toi, faire marcher avec un roulier, qui ajouterait le vin qui est à Liège. Tu te serviras de Darlu pour faire tous les différents états, pour t'en éviter l'ennui et la peine. Je joins ici la note de différents objets qu'il y a à payer, non compris le courant, et que je te prie de payer avant de partir. Quelque affligé que je sois, de te savoir plus éloignée de moi, je ne puis qu'approuver le parti que tu prends. Il fait un temps affreux. M. de Montbazon a mis deux jours et une nuit à toujours aller. Adieu, l'on me presse pour partir.

Schönbornlust, 17 juin.

J'ai fait hier une tentative pour avoir la permission d'aller faire une course à Aix. Elle a été inutile. Monseigneur m'a dit qu'il avait besoin de moi, qu'il n'avait pas encore pu avoir la conversation qu'il désire avec moi, que même elle n'aurait pas lieu aujourd'hui, ayant reçu hier un courrier de l'Empereur, et ayant destiné la journée à expédier plusieurs officiers qui attendent et qu'il n'a pas pu expédier plus tôt,

étant depuis son départ de Turin toujours de cour en cour. D'ailleurs il veut que je sois ici, quand le courrier de Ratisbonne arrivera. M. de Metternich m'a dit hier qu'il a eu de bonnes nouvelles de la Diète. Est arrivé hier M. de Repaire des gardes du corps, avec quarante de ses camarades. L'Électeur leur a donné un grand bâtiment de l'autre côté du Rhin pour les loger, et ils feront ordinaire comme en campagne. Le duc de Guiche va arriver pour les commander et un grand nombre va s'y joindre. L'empereur a déjà donné un peu d'or, ce qui prouve sa bonne volonté. On attend d'Autichamp ici ce soir ou demain. Ce qui s'est passé est très fâcheux, parce que cela met de la division et de l'aigreur dans les esprits. C'est encore une des raisons, pourquoi l'on ne veut pas me laisser faire ma course. Le duc de Polignac est avec l'Empereur et le suivra à Vienne où sa femme ira le joindre; si les choses tournent bien, cela lui vaudra l'ambassade; ceci est absolument de toi à moi, car le baron d'Escars s'en flatte beaucoup. Ici, chacun vend la peau de l'ours, qui ne vaut pas mieux que mon vieux manchon. Je me moque sous cape des faveurs. Je prévois que ce séjour-ci ne sera pas gai; je me promènerai beaucoup à pied et à cheval, et j'espère trouver des livres à Coblence.

On se rassemble à dix heures pour déjeuner. De là, chacun va dans sa chambre ou dans celle d'un autre jusqu'à l'heure du dîner. Trois fois par semaine, Mon-

seigneur ira donner des audiences à la ville, où il a un logement à la Résidence et il ne recevra ici que ceux qu'il a priés à dîner et ceux qui y seront mandés pour affaires, voilà du moins le projet. Le comte de Polignac part pour Spa; comme il n'est pas sûr de passer à Aix-la-Chapelle ou du moins de s'y arrêter, je ne le charge pas de ma lettre. D'ailleurs, depuis deux jours, il ne se porte pas bien, et pourrait bien être arrêté par sa santé.

Revenons à mon journal. Hier, en te quittant, je suis venu ici avec l'évêque et le baron d'Escars. Nous y avons vu Monseigneur un moment, parce qu'il a été faire sa toilette pour recevoir l'Électeur, les ministres, etc. Nous sommes retournés faire notre toilette à Coblence, et de là, à la cour qui était toute rassemblée, hommes et femmes. On tire des billets pour se placer à table, et chaque homme donne la main à la femme qui a le même billet que lui. On triche un peu, pour les grands personnages. Monseigneur a donné la main à sa tante, l'Électeur à Mme de Metternich, et Mme de Vergennes, la mère, a eu le n° 3, qui la plaçait à la gauche de Monseigneur. Les autres billets ont été tirés à conscience. Le n° 12, qui m'est échu, m'a associé à une grosse et vieille chanoinesse, laide comme un diable, mais par la disposition de la table en fer à cheval, je me suis trouvé lui tournant absolument le dos, de sorte que toute la conversation s'est réduite à quelques regrets simulés

de ma part. A ma gauche, j'avais la dame tombée en partage au duc de Montbazon, grosse de huit mois, qui cause assez bien, mais qui mourait de peur de se trouver mal par le chaud qu'il y avait et la longueur du dîner. Nous étions environ trois cents, et le dîner était assez bon.

Après le café, Monseigneur a été voir Mme de Sabran et à son retour, on a commencé les parties. Il a joué à l'hombre avec la princesse et l'Électeur, et j'ai joué avec deux dames « Tropetta-médiateur » qui est assez joli quand on sait l'hombre; il est fort aisé excepté le paiement; mais, il serait difficile de l'expliquer par écrit; ce jeu, dit-on, est fort à la mode à Vienne; il est plus vif que l'hombre et plus varié.

Après le jeu, nous sommes venus ici, et l'arrivée du courrier de l'Empereur ayant fait rentrer Monseigneur dans sa chambre pour lire les dépêches, nous sommes restés dans le salon, près du feu, à attendre son retour; après quoi chacun s'est allé coucher. J'ai une grande chambre, à un bout du château, avec cinq fenêtres et une très belle vue, un petit lit, dans le goût de ceux d'Aix, mais fort bon. J'ai dormi jusqu'à sept heures et demie. Après le déjeuner, je compte aller faire connaissance avec le parc; la position de cette maison-ci ne me plaît pas beaucoup, parce que c'est un pays plat.

J'ai été interrompu ce matin pour aller chez Monseigneur. Il m'a mis au fait de tout et chargé d'une

correspondance. Il est à son bureau depuis cinq heures; je n'ai qu'un moyen pour t'aller voir : c'est de me faire charger d'une lettre pour le roi de Suède et partir demain. Pour lors, j'irai avec toi jusqu'à Bruxelles et reviendrai tout de suite. Adieu, je reçois ta lettre du 15, je t'embrasse et mes enfants; je n'ai pas le temps d'écrire autre chose, sinon que je t'aime à la folie!

Schönbornlust, 18 juin.

J'ai bien peur, mon cher cœur, que mon projet ne soit échoué. J'ai pressé l'évêque de parler à Monseigneur ce matin; mais, le prince a tant de besogne, qu'il le détachera difficilement. L*** a été chargé ce matin de faire l'extrait d'une grande dépêche en chiffres, et quand on lui aura donné les bases, il sera chargé d'y répondre. Le courrier de l'empereur nous a appris hier une grande intrigue dont le baron Breteuil est l'âme, et Bombelles le moyen (1). Cela me fâche d'autant plus, que c'est fait pour augmenter le froid qu'il y a déjà entre la Reine et son beau-frère. Il paraît aussi que Mme de Balbi (2) est là

(1) J'ai raconté cette affaire dans mon *Histoire de l'émigration*, t. I, p. 58 et suivantes.
(2) Favorite de Monsieur, comte de Provence.

dedans et que l'on aimerait mieux que Monsieur fût à la tête que l'autre dont on craint les imprudences. Pour te mettre au courant, il faudrait envoyer des courriers et il n'y a point de sûreté. Mme de Calonne est arrivée hier à Coblence; je ne sais pas si elle y restera. Si je n'ai rien à faire cet après-midi, j'irai peut-être en ville, à moins que l'évêque n'ait obtenu ma liberté qui est ce que je préférerais. Si je ne l'avais pas, ce que je saurai avant de fermer ma lettre, je t'écrirai ma première lettre poste restante à Bruxelles et la seconde poste restante à Tournay, jusqu'à ce que tu m'aies envoyé ton adresse. Si une fois La Queuille (1) est ici, comme il y aura sûrement des messages à faire à Bruxelles, je tâcherai de m'en faire charger. Au reste, tout va bien et tout ira sans danger; mais, il faut de la patience et surtout ne rien entreprendre légèrement.

Il n'y a pas eu moyen d'engager Monseigneur à me laisser partir. Mais quand ceux qu'il attend seront arrivés, il me laissera aller à Tournay. Pour à présent, je lui suis nécessaire. J'en suis désolé; si La Chose (2) est arrivé, sans lui parler de ce que je te mande, dis-lui que je l'assure que Monseigneur ne

(1) Le marquis de La Queuille, un des agents les plus actifs du comte d'Artois.

(2) C'est sous ce nom qu'est désigné, dans ces lettres, le comte Axel de Fersen. Au moment où Esterhazy chargeait sa femme d'un message pour lui, ce courageux gentilhomme était reparti pour Paris, à l'effet d'assurer l'évasion de la famille royale avec laquelle il quitta la capitale, dans la nuit du 20 au 21 juin.

veut rien faire de partiel, qui puisse compromettre là-bas (1).

Embrasse nos enfants; je suis chargé de deux dépêches pour un courrier qu'on expédie cet après-midi; le séjour que l'on a fait dans les cours de l'empire a retardé le courant et il faut travailler comme des diables pour s'y mettre. Le baron d'Escars ne va plus à Vienne; il en enrage, mais ne dit mot. Je meurs d'envie de te rejoindre et de t'embrasser mille fois de tout mon cœur.

MM. de Lambesc et de Vaudemont sont à Coblence; ils viennent dîner ici. Je n'ai pas reçu de tes nouvelles, ce qui m'afflige d'autant plus que je vois que tu te flattes de mon retour avant ton départ et qu'il est devenu impossible. Donne-moi de tes nouvelles bien exactement, jusqu'au jour où je te manderai que je pourrai te joindre. Bouillé paraît être de moitié dans les projets de Breteuil.

Schönbornlust, 19.

C'est avec bien de la peine, mon cher cœur, que je t'écris à Bruxelles sans avoir eu auparavant le plaisir de t'embrasser. Je m'en suis flatté jusqu'au dernier

(1) *Là-bas* veut dire les Tuileries.

moment, et je n'ai rien négligé pour cela. Au reste, je profiterai du premier moment de liberté que j'aurai, pour aller à Tournay et comme on attend ici plusieurs personnes qui peuvent faire la besogne dont je suis chargé, je partirai après leur arrivée. Rien n'est changé depuis hier; M. le prince de Condé a envoyé ici Conti, son aide de camp, qui y a apporté la copie du décret, qui ne change rien à sa conduite (1).

On a difficilement ici des nouvelles de France: mais, on en a tous les jours de Bruxelles, ce qui m'intéresse bien davantage. Je pense que tu ne pourras pas te dispenser de voir l'archiduchesse; cela te fera reposer à Bruxelles, et elle y a mis tant d'honnêteté, qu'il serait mal de ne pas y aller. Il suffit de mettre une robe blanche et de te faire annoncer chez Mme de Maldeghem, que tu as vue à Valenciennes ou chez Mme de Manzi. Cela te fera reposer une demi-journée et te donnera l'occasion de voir la ville qui est belle. J'espère que tu m'écriras de là.

M. de Lambesc, qui s'appelle à présent le prince Charles de Lorraine, a passé au service de l'Empereur comme général-major et va être employé à Mons ou à Tournay. Son frère, qui s'appelle le prince Joseph de Lorraine, est colonel au même service, et employé aussi aux Pays-Bas. Ce dernier ira sûrement

(1) Le décret qui enjoignait aux membres de la famille royale, alors à l'étranger, de rentrer en France.

te voir à Tournay; nous avons beaucoup parlé de toi; tu le trouveras maigri.

J'ai passé ma matinée hier à écrire, comme je te l'avais mandé. Après déjeuner nous avons fait une petite promenade à pied, avec l'évêque et le baron d'Escars; après quoi nous nous sommes remis à l'ouvrage pour expédier les courriers. Nous n'avons dîné qu'après cinq heures. Après dîner, nous avons tous été à Coblence. J'ai été avec le prince de Lorraine chez Mme de Calonne qui vient de louer une maison à la ville avec sa sœur, Mme de Vaudricourt et ses deux filles, l'abbé de Calonne, le jeune Calonne et les trois du Hautoz. Ma visite faite, j'ai été passer un quart d'heure à l'assemblée chez le grand chambellan, et suis revenu à pied en me promenant. Le chemin est fort joli, et il y en a pour une demi-heure. J'ai trouvé Mme de Marsan à la promenade. J'ai pris, en rentrant, du lait et des fraises; j'ai causé avec Monseigneur une demi-heure, après quoi chacun est allé se coucher. J'ai dormi jusqu'à sept heures où je me suis levé pour écrire. Les princes de Lorraine sont venus déjeuner et l'aîné m'a fait présent de dix plumes taillées, qui me font grand plaisir; les miennes sont affreuses, et personne ici ne sait les tailler bonnes pour moi.

Jusqu'à présent, notre vie a été fort occupée et très peu gaie; nous allons dîner aujourd'hui à la cour et je suppose que l'après-diner, il y aura jeu ou

quelque assemblée où nous irons. Le prince Maurice (1) me mande qu'il serait ici mercredi ou jeudi. D'Autichamp est arrivé à Coblence; il veut absolument se battre avec M. de Ségur. En tout il parait qu'il y a de la zizanie à Worms. L'étiquette que Monseigneur a ordonnée, éloigne tous les jeunes gens d'ici et il donnera des audiences, deux ou trois fois par semaine, dans la ville, pour voir tout le monde sans être obligé de recevoir ici que ceux qu'il prie à diner ou à qui il donnera des rendez-vous.

C'est donc demain ou mardi, que tu vas quitter Aix; je suis sûr que cela te fera bien de la peine; mais, ce qui me fâche le plus, c'est de n'y pas être pour te sauver d'embarras. Si j'avais prévu tout cela, tu serais partie en même temps que moi. J'ai peur que tu n'aies bien chaud en chemin; embrasse bien nos petits jeunes, il me tarde bien de nous voir tous réunis. C'est demain un grand jour pour Ratisbonne; on mande que cela va bien; avec tout cela, nous aurons le plaisir de nous revoir, avant que cela commence. Adieu, cher amour de ma vie, je t'aime à la folie et je t'embrasse mille fois. J'espère demain avoir de tes nouvelles; elles sont nécessaires pour moi et j'aime à penser que tu reçois avec le même plaisir les assurances de ma tendresse.

---

(1) Le prince Maurice de Nassau-Siegen qui s'employait activement pour les émigrés.

Schönbornlust, 20 juin.

Nos notions sur la délibération de la Diète ne sont pas bonnes et cela se bornera à des écritures. D'ailleurs, les doutes sur la bonne foi de l'empereur nous viennent de tous côtés et s'accordent avec la mission de Breteuil, pour déjouer Monseigneur. Je t'adresse cette lettre à Tournay et j'espère pouvoir partir à la fin de la semaine pour aller te joindre. Je t'assure que ce sera pour moi un moment bien heureux et que notre séparation me parait bien longue ; j'établis déjà tout doucement la nécessité de partir, sauf à revenir si cela devenait nécessaire : mais, je ne crois pas que ce soit de sitôt. Adieu, mon cher cœur, j'embrasse mes enfants et toi, cher amour, de tout mon cœur : tu vois que tout ceci va assez mal.

Le 21 au soir.

Des nouvelles arrivées ce soir, mon cher cœur, ont décidé notre chef à me faire partir demain matin pour Bruxelles, et j'y serai probablement quand tu auras

ma lettre. Si je ne pouvais venir à Tournay tout de suite, j'en serais bien contrarié, mais, il faudrait que ce me fût impossible. Adieu, je vais donc bientôt avoir le plaisir de t'embrasser.

Bruxelles, le vendredi 24, à 3 heures après midi.

J'ai eu, en arrivant ici, mon cher cœur, la confirmation de la nouvelle, qui avait décidé à m'envoyer ici. Le Roi est du côté de Luxembourg avec la Reine et le Dauphin; Monsieur et Madame ont passé hier à Mons et Madame Élisabeth doit coucher aujourd'hui à Namur. Je vais voir tout de suite M. de Mercy et l'archiduchesse. S'ils n'ont pas d'instructions particulières pour le Hainaut, je partirai ce soir pour Namur, et de là irai prendre les ordres du Roi, où il sera. Je laisse Darlu ici, et avant de partir, je t'écrirai par lui; je n'ai pas voulu laisser passer la poste, sans te mander mon arrivée ici en bonne santé.

Malgré ces nouvelles qui sont l'objet de mes vœux depuis longtemps, je suis au désespoir de passer si près de toi sans t'embrasser. J'espère que je serai envoyé dans ce pays, si c'est celui où je puis être le plus utile. Adieu, je suis bien pressé, je t'embrasse mille fois et nos enfants. Je t'envoie une lettre de Mlle de *(illisible)*; ne m'oublie pas auprès de maman.

Que je suis heureux, qu'elle ne soit pas à Paris ! Valenciennes est fermée ; on ne laisse passer personne ; on dit que l'on sonne le tocsin dans beaucoup de villages. La crise, quoique heureuse, fait frémir. Adieu, je t'embrasse comme je t'aime !

Bruxelles, 26 juin, dimanche.

Je profite du départ d'un officier, mon cher cœur, pour t'écrire un mot. On n'a pas de nouvelles du Roi. Monsieur, avec qui j'ai passé hier l'après-midi, est en grande inquiétude surtout pour la Reine. Il est arrivé ici avec Madame et le comte d'Avaray ; il a rejoint Mme de Balbi à Mons. M. le comte d'Artois vient de m'envoyer son écuyer me dire qu'il arrive pour prendre les ordres de Monsieur et ne sait pas encore le malheur ; il venait sur la nouvelle du départ du Roi ; il l'aura appris en chemin.

Je sors de chez Monsieur pour lui remettre une lettre au sujet des officiers français qui arrivent de toutes parts. Il va voir l'archiduchesse et le comte de Mercy, et me fera passer ce qui aura été décidé. Le moment présent est affreux, mon chagrin bien vif, d'être si près de toi et de ne pas te voir. Je n'ose pas te proposer de venir ici, car il n'y a pas moyen de s'y

[illegible] Le premier moment que [illegible]

J'ai trouvé [illegible] lettre que je [illegible] poste restante ici, je te la [illegible] à maman. Je frémis pour la Reine [illegible] arrivée à Paris.

[illegible] juin.

Le Roi est arrivé à sept heures; il a passé autour de Marly et est arrivé par l'Étoile, est entré aux Tuileries par le Pont tournant. Il était dans sa voiture, ayant dans le fond M. Barnave entre lui et la Reine et sur le devant M. Pethion entre la petite Madame et Madame Élisabeth. Sur le siège de la voiture, étaient, avec des chaînes, trois gardes du corps, qui lui avaient servi de courriers; ils ont fait tout le voyage, ainsi enchaînés, sous les yeux de la famille royale. Dans une autre voiture, étaient Mme de Tourzel et M. de Maubourg. La dernière voiture était remplie de gardes nationales, qui avaient arrêté le Roi; elles étaient ornées de rubans; défense de crier et d'ôter son cha-

peau. Arrivé au vestibule, le Roi pouvait à peine descendre, tant il était accablé de fatigue; la Reine est descendue avec un air fier et noble. Les gardes parlaient de tuer les gens qui leur avaient servi de courriers; ils répondirent avec courage : « Tuez-nous, nous sommes tout prêts! » On a envoyé des députés à leur secours et on les a conduits en prison. Le Roi arrivé, on lui a fait part du décret rendu le matin sur le rapport de Thouret; il porte, que du moment que le Roi sera arrivé, on lui donnera une garde particulière qui répondra de sa personne sous le commandement de M. de La Fayette; qu'on en donnerait une pareillement à M. le Dauphin, et que l'Assemblée lui choisirait un gouverneur; une garde particulière à la Reine; que les personnes qui ont suivi le Roi, soient mises en état d'arrestation; le Roi et la Reine interrogés sans délai, pour faire leur déclaration; que la garde du sceau continue de sceller, sans qu'on n'ait besoin de sanction ni d'acceptation du Roi; que les autres ministres continuent leurs fonctions du pouvoir exécutif, ce qui suppose la royauté paralysée. M. de Damas et M. de Choiseul sont arrêtés. On a décidé qu'on mettrait les scellés sur les papiers qu'on trouverait aux Tuileries et qu'on les remettrait aux archives nationales. Ce matin on doit traiter la manière dont le Roi et la Reine seront interrogés.

Bruxelles, 27 juin.

Point de nouvelles du Roi, mon cher cœur, et cela augmente nos inquiétudes. On dit que le *Moniteur* d'hier était affreux : je n'ai pas eu le courage de le lire. L'entrevue du comte d'Artois avec son frère a été touchante ; ils se sont bien promis de rester unis ; mais, je crains les entours. Je vais leur demander d'aller te joindre et de rester avec toi jusqu'au moment d'agir : j'espère qu'ils me le permettront et je n'attendrai pour partir que les nouvelles du Roi à Paris et la sûreté de la Reine. La Chose est ici ; il a été un des instruments du projet : je te conterai tout cela : il est au désespoir, mais il fait bonne contenance. Tout va très mal ; mais, il ne faut pas désespérer. Il y a plus, je ne serais pas étonné que d'ici à quelque temps, il n'y ait des gens qui ne pensent que l'arrestation du Roi n'est pas un si grand malheur, et que la place qu'il avait, ne fût un grand mal plus irrémédiable, peut-être, que l'état actuel. Je ne pense pas cela, car je ne vois rien de pis que la Reine sous le couteau.

Adieu, mon cher cœur ; je sais par M. de Sainte-Aldegonde et le vicomte d'Ecquevilly que tu te portes bien ; mais, je suis peiné de ne pas recevoir de tes nou-

velles ; on m'a rapporté deux des lettres que tu m'avais écrites à Coblence.

Je t'embrasse tendrement et mes enfants.

Bruxelles, 28.

Je suis malheureux et tu m'oublies, mon cher cœur; cela est impossible, par quelle fatalité ne reçois-je pas tes lettres? Je t'ai écrit tous les jours exactement, je sais par M. d'Ecquevilly que tu te portes bien, ainsi que nos enfants; mais, si c'est assez pour mon repos, ce n'est pas assez pour mon cœur.

La poste de Paris n'est pas arrivée hier, cela augmente nos inquiétudes. Monseigneur m'a dit hier, qu'on disait qu'il était arrivé un courrier qui assurait que le Roi et la Reine étaient arrivés à Paris en sûreté et qu'ils avaient été conduits aux Tuileries dans leurs appartements. C'est un danger passé, si la nouvelle est vraie. Mais le *Moniteur* d'avant-hier fait frémir, et ce qui s'est passé à l'Assemblée ne laisse aucun doute sur le projet de juger le Roi et de condamner la Reine; cela fait horreur.

L'évêque d'Arras est arrivé hier; j'ai dîné chez M. de Barbançon, avec l'abbé d'Ecquevilly; je n'ai pas vu sa belle-sœur. Je passe ma vie ou avec La Chose ou à la cour; je n'ai pas eu hier le temps de m'habiller.

[illegible]

[illegible]

Bruxelles, 29 juin.

J'ai reçu hier, mon cher cœur, trois de tes lettres datées du 27, deux par la poste et une par M. de Montboissier. Le duc de Choiseul n'est pas mort, et tu

vois qu'il faut se méfier des nouvelles du premier moment. Je t'envoie le bulletin d'hier, qui est bien fâcheux. Avec l'air de la modération, l'Assemblée ne tend à rien moins, que détrôner le Roi et faire périr la Reine, cela fait frémir. Les princes vont aller à Aix-la-Chapelle, passer quelques jours, pour y voir le roi de Suède, et de là, iront à Coblence. Je ne pouvais pas quitter Bruxelles avant leur départ; mais, quand ils partiront pour Aix, je partirai pour Tournay, et à moins qu'ils n'aient absolument besoin de moi, ce que je ne crois pas à présent, je resterai jusqu'au moment d'agir, qui me paraît encore bien éloigné. Les mesures se prennent lentement, les moyens manquent; il y a eu hier conseil depuis six heures jusqu'à onze; je ne sais pas ce qui a été réglé. je crains beaucoup les lenteurs, et elles perdront tout.

M. de Mercy va partir et ne se mêle plus de rien. Je ne pourrai arriver que le samedi, que je partirai de grand matin d'ici; je pourrais bien venir vendredi tard, mais je crains de choquer les préjugés, car je compte que les princes partiront et que je pourrai partir quand leurs chevaux seront revenus. Adieu, mon cher cœur, embrasse nos enfants; j'ai passé une partie de la nuit à copier une lettre de Bouillé à l'Assemblée, qui est très fade et dont l'original devait partir cette nuit.

La Chose est parti pour aller trouver son maître, le roi de Suède. Adieu, mon cœur, je t'aime à la folie;

on m'a renvoyé de Coblence ta lettre ; je t'embrasse mille fois, calme-toi, aime-moi, nous allons passer du temps ensemble et je crois que nous en avons besoin ; je suis toujours bien inquiet pour la Reine. Bien des choses à maman.

Bruxelles, 3 août (1).

M. d'Havrincourt, que j'ai trouvé en chemin, mon cher cœur, m'a apporté des ordres pour Coblence. Je partirai demain soir, et mon voyage sera aussi court que possible. En allant, je m'arrêterai deux jours à Bonn pour voir l'Électeur et quand j'aurai ma liberté, je reviendrai à tire-d'aile. Je sors de chez N***, et vais aller à Laeken, chez l'archiduchesse. Je n'ai que le temps de te parler de mes regrets de voir mon absence se prolonger. Je t'écrirai demain matin en détail ; adieu, chère et tendre amie, repose-toi sur ma tendresse, sur mon empressement à venir prendre ma bonne place. De toi à moi, toutes les affaires traînent et je crains que les intrigants ne mettent au moins un grand retard dans les opérations, d'autant qu'il me semble que toutes les puissances

(1) Après un séjour de cinq semaines à Tournai, auprès de sa femme, Esterhazy dut de nouveau la quitter, les princes le rappelant à Coblentz.

sont prévenues en faveur du parti contraire aux princes. Je t'embrasse mille fois et mes enfants; parle de moi à maman.

Bruxelles, 4 août.

Je vais te rendre compte en détail, ma chère amie, de ce que j'ai fait hier. M. de Vaudemont, que j'ai rencontré en arrivant, m'a prié à dîner chez son frère, et m'a dit que l'archiduchesse était à Laeken. J'ai accepté et suis descendu chez N***, qui m'a lu plusieurs lettres de Coblence. On y paraît assez content; mais, on voit que rien ne va vite et que le temps avance. L'organisation surtout, tant annoncée et si attendue, n'est pas faite. On voudrait que j'y sois, et moi j'espère qu'elle sera faite à mon arrivée, car de toi à moi la grande difficulté est d'arranger la noblesse de cour, et mon avis est qu'il y en ait : toute la prétendue noblesse de cour a ses biens dans cette province et mon avis est qu'elle soit organisée dans la province où elle a ses possessions. Plus on divisera les petits messieurs et moins ils gêneront, car comme je ne cesse de répéter, les plus utiles seront ceux qui gêneront le moins.

Une autre chose fâcheuse, sont à Coblence les femmes; on dit que l'on a déserté la Cour de Balbi

pour Polastron (1) et que cela donne des humeurs et cause des tracasseries. Je verrai cela et raison de plus pour y faire un séjour court, après en avoir dit mon avis, car il faut aimer les gens pour eux, et les servir souvent en dépit d'eux-mêmes.

Après une longue conversation avec N***, je suis revenu ici, m'habiller et t'écrire un petit mot. De là j'ai été dîner chez M. de Lambesc, j'ai envoyé savoir si M. de Metternich voulait me voir. En sortant de table, j'y ai été; j'en ai été parfaitement content; il entre très bien dans nos vues; il sent l'importance d'étouffer la démagogie; il paraît montrer de la fermeté et surtout de la droiture. Il est obligé à beaucoup de ménagements, car la femme se montre ici beaucoup. L'archiduchesse est pleine de préventions déplacées, en faveur de ceux qui ont nui, et de haines pour d'autres, d'où il résulte des injustices et de l'humeur, le tout surmonté d'une peur inexprimable et qui finira par être fondée, quand elle sera généralement connue, rien n'encourageant autant que la faiblesse.

J'ai été ensuite à Laeken où j'ai été fort bien reçu et où je vais dîner aujourd'hui et prendre des dépêches pour Bonn et Coblence. J'y ai trouvé Charles Palfy, grand-chancelier de Hongrie, et son fils; ils iront à Tournay, je te prie de les voir, le père a été fort lié

(1) Mme de Polastron, favorite du comte d'Artois.

avec mes parents, c'est un homme fort doux et fort estimé. Ce que tu croiras difficilement, c'est qu'il a été fort à la mode; il ira te voir et je te prie d'être bien gentille avec lui.

Je suis convenu avec le comte de Maldeghem, qu'en arrivant à Tournay, il te fera dire ce que tu auras à faire pour voir l'archiduchesse; tu le connais, il est honnête et obligeant, de plus l'aîné des Sainte-Aldegonde: il ne croyait pas faire la course, mais il la fera, la dirigera, pour faire aller la cour.

L'archiduchesse, en arrivant, m'a dit : « Votre femme n'a pas voulu me faire visite ici, eh bien! je vais lui en faire une, et je me fais un plaisir de faire sa connaissance. » Elle y a mis beaucoup de grâce; mais elle m'a dit que l'Empereur ne faisait encore rien marcher, qu'elle sût, et que, vu l'état du pays, il ne pourrait pas faire sortir un homme sans danger. Elle m'a dit qu'à Mons, quand on a fait partir des troupes, pour chasser la garde nationale de Maubeuge, le peuple se faisait une fête de les voir sortir et témoignait le désir de pouvoir les empêcher de rentrer. Elle m'a dit qu'à Gand, il y avait eu du tapage et plusieurs personnes tuées; une étincelle pourrait recommencer l'embrasement. Je l'ai assurée que ce n'était qu'en France qu'on pouvait étouffer ce feu caché, que tant que le feu serait en aussi grande activité dans le voisinage, et que les peuples verraient qu'on ne fait rien pour l'éteindre, ils seraient encouragés à la

licence et à la désobéissance aux souverains; elle en est convenue et a ajouté : « Nous ne pouvons rien faire. »

Palfy a appuyé fortement mes raisons et a ajouté que le châtiment des Français était d'une telle importance pour les souverains, que toute autre affaire politique devait céder à celle-là, s'ils voulaient mourir sur leur trône, car ils en seraient tous culbutés d'ici à cinq ans, s'ils laissent faire les Français. Quand même ils n'en seraient pas plus heureux, la chimère de l'égalité et la souveraineté du peuple paraissent à la multitude, préférables au bonheur présent et le lui faisant toujours supposer dans l'avenir.

Après cette conversation qui a été longue, elle m'a parlé de Coblence où elle dit qu'on est comme chiens et chats et où l'on ne s'occupe que de haine et d'intrigues ou de jalousie; elle a enfin fort approuvé l'envoi de secours; mais, dit toujours, qu'il est trop tard et que les troupes ne marchant pas au mois d'août, ne pourront pas agir avant le printemps. Je ne suis pas de son avis, quoique je trouve que le temps se perd. Enfin, notre conversation a fini par des plaintes qu'elle m'a faites de M. de Vaudemont, qui a battu deux soldats qui tenaient de mauvais propos, dans la rue. Elle paraît en tout inquiète et aigrie et au désespoir, d'être dans ce pays-ci.

A huit heures, je suis revenu en ville; j'ai été chez Villequier, et puis ensemble chez le duc d'Uzès. J'ai

été passer la soirée chez mon ancien ami Ferraris qui voulait me loger; mais, j'ai préféré l'auberge pour si peu de temps. Nous avons été tous les trois seuls et nous avons causé jusqu'à minuit. Molly est grandie et fort embellie; nous avons beaucoup parlé de toi et du bonheur d'un intérieur qui dédommage de tout et que rien ne peut remplacer. Qui le sent plus que moi! Il n'y a pas d'instant, où je ne te désire avec moi, pour épancher dans ta belle âme mes plus secrètes pensées.

Je n'ai pas très bien dormi; j'ai prié N*** et Villequier de faire, chacun de son côté, les notes sur les objets qu'il est nécessaire que les princes décident, et je vais aller les chercher chez eux ce matin; ce sera une raison de plus de revenir vite. Tout ce qu'on me dit de ce pays-là, me décide bien à n'y pas rester et à ne rejoindre que pour agir.

A mon retour de Laeken, j'irai chez le ministre et de là je partirai pour aller à Louvain ou, s'il est trop tard, je coucherai à Colemberg, afin de pouvoir aller demain à Aix-la-Chapelle, car des grandes villes on ne part jamais à l'heure qu'on veut, au lieu que d'un petit endroit, on part avec le jour qui est de bonne heure.

Ma première lettre sera d'Aix; écris-moi à Coblence; décachette toutes mes lettres; envoie-moi celles de l'évêque d'Arras et du duc d'Havré. Celles qui sont relatives aux objets du moment, de Darlu ou

d'Alexandre ou de Durfort, remets-les au vicomte de Beaufort, qui m'en enverra l'extrait; les autres, tu m'en manderas seulement le contenu, à peu près, pour que j'y réponde si elles sont pressées. Tu prieras le vicomte de m'écrire exactement toutes les nouvelles et tu lui communiqueras la feuille ci-jointe, que tu lui donneras ou laisseras copier, parce que je n'ai pas le temps de lui écrire. Je n'ai que le temps de t'embrasser mille et mille fois et de te prier de te distraire, de te rapprocher de la société qui te convient et surtout de m'aimer toujours et d'être sûre que je suis sans cesse occupé de toi; j'embrasse tendrement nos jeunes. Adieu, chère et tendre amie : j'ai rencontré hier Mme d'Ambert chez Mme d'Uzès.

M. de Metternich m'a dit hier qu'on lui mandait de Vienne, mais non pas officiellement, que l'Empereur avait refusé de reconnaître M. le marquis de Noailles comme ambassadeur de France. On mande de Munich à M. d'Uzès, que le réquisitoire de l'Empereur y est arrivé pour le passage de quarante-deux mille hommes.

Les gouverneurs d'ici ne croient pas à la marche des troupes; il est faux qu'il en soit arrivé à Namur : on ne sait rien de la marche des Prussiens, on n'y croit même pas. On espère que la diète de Ratisbonne décretera qu'il faut employer la force, pour remettre les princes possessionnés en Alsace, dans l'exercice de leurs droits, vu la captivité du Roi et l'impossibilité

de reconnaître l'Assemblée prétendue nationale de France. Mais la conclusion n'est pas faite.

Aix-la-Chapelle, 5 août.

On m'a dit ici, mon cher cœur, que l'on m'avait adressé deux lettres de Coblence et que Monseigneur avait dû m'en écrire une autre, les unes pour rester, les autres pour partir. Bref, je crois avoir bien fait d'y aller, afin de revenir plus tôt. Je suis arrivé ici à quatre heures, j'ai dîné chez La Vaupallière; de là, j'ai été partout: il n'y a que M. de R. que je n'ai pas vu. Comme il est tard et que je veux dormir pour partir de bonne heure, je me borne à te parler de ma tendresse, à te dire que je me porte bien, que Mmes de Sabran, de Croy te regrettent sans cesse, que M. d'Havré est à Coblence, d'où il part pour l'Espagne; que les uns disent que tout va à merveille et les autres à la diable. J'ai causé avec Breteuil; j'ai été content. Je crois avoir bien fait d'être parti. J'embrasse mille fois nos jeunes; Mme de Lamballe, Mme de Chalais, Mme de Rougé sont ici; je t'aime à la folie et t'embrasse de même.

[illegible] 6 [illegible]

[illegible] ma chere amie : [illegible] quand une fois, je [illegible] arrive ici le soir, tres [illegible] heure pour aller à la [illegible] pour pouvoir partir [illegible] mes princes avant [illegible] Coblence chez l'Elec- [illegible] de t'embrasser ainsi [illegible] de revenir le plus tôt [illegible] les jours : *on croit le* [illegible] Bruxelles : si cela est, il [illegible] Le grand Roger de Damas [illegible] sa femme et Mme de *Riche-* [illegible] à la folie.

[illegible] 7 août.

Je suis arrivé ici à midi, mon cher cœur : je n'ai vu qu'un nuage, mais il me paraît assez vilain. *L'in-trigue* et la tracasserie y sont au comble. Aussi je n'y resterai pas longtemps. J'ai été reçu à merveille,

et chacun m'a pris pour confident. J'espère, d'après cela, te rejoindre bientôt. Tous mes princes et la cour sont allés dîner chez l'Électeur. Je suis resté ici avec d'Havré; je vais aller à la ville et reviendrai ce soir faire une apparition au sérail. A demain les détails; je me porte bien, je t'adore et je suis d'autant plus aise d'être venu que je suis assuré de ne plus te quitter que pour agir, et j'ai peur que ce ne soit loin. Je t'embrasse et mes enfants mille fois.

Coblence, 8 août.

Sois tranquille, ma chère amie, sur la durée de mon voyage; je t'assure que, par mille raisons, je voudrais être déjà avec toi; ce genre de vie-ci ne me convient pas et je me suis déjà annoncé, à la satisfaction de quelques personnes, pour être très pressé de partir et de retourner dans un pays où je puis être plus utile.

J'avais le projet de te rendre compte de toute ma route, mais je ne sais pas si j'en aurai le temps; ainsi je vais te parler de ceci, et si j'ai le temps, du reste. Je reviendrai sur ma seconde journée à Bruxelles, mon passage à Aix et le reste de mon voyage. J'ai rencontré M. de Lambert qui venait d'ici, et qui m'a

dit qu'il retournerait à Bonn où il attendait ses enfants : qu'il y avait un monde énorme à Schönbornlust et qu'en tout, la chose n'allait pas. Cela m'a décidé à renvoyer ma voiture ici dès la poste, et je suis entré seul à pied : j'ai été reçu à merveille de tout le monde, en apparence, et je me suis pressé d'annoncer l'obligation de repartir sur-le-champ, dès que j'aurai rempli ma mission. Jaucourt et Mme de Balbi, je crois, n'en ont pas été fâchés. Monseigneur et Calonne ont été parfaits.

Après avoir couru un peu le chateau, on est parti pour ici, mais, comme d'Havré n'y venait pas, je suis resté avec lui au château. On affecte l'air content : on attend un courrier pour Monseigneur. On est inquiet de la mission du chevalier de Coigny : en tout rien ne marche.

Après diner, je suis venu ici où j'ai une chambre charmante dans la plus belle rue, et je me suis d'autant plus approuvé, de n'être pas resté au château, qu'il y a beaucoup de tracasseries pour les logements, à cause des prétentions des maisons des princes. M. le comte d'Artois m'a dit cependant, qu'il voulait que j'y loge, et je sais qu'il a dit de m'y loger absolument ; mais, je ne négligerai rien pour m'y refuser. Restant ici, j'aurai plus de liberté et moins d'ennui, et une fois l'objet, pour lequel on m'a mandé, et celui pour lequel je suis venu étant remplis, je partirai sur-le-champ. J'ai été mandé ici pour assister au conseil

où l'on décidera les opérations militaires. On attendait hier le maréchal de Castries. Le maréchal de Broglie est resté et M. le prince de Condé va venir. On est occupé aujourd'hui à rédiger les instructions d'Havré pour l'Espagne. Demain, j'espère que l'on traitera la position des Français aux Pays-Bas et tout de suite après, ce que je t'ai mandé ci-dessus, après quoi je pars.

J'ai été à la cour où il y avait appartement, au moment de la fin du jeu. De là, j'ai été à Schönbornlust; la vie qu'on y mène est changée; on y déjeune à une heure et on dine à neuf heures du soir : on joue au Quinze après souper et on se couche tard; on dit que cela ne plaît pas généralement. Le soir il y vient beaucoup de jeunes gens et Mmes de Laage, de Poulpry, de Polastron y dînent tous les jours. Comme elles logent en ville, elles m'ont ramené hier au soir en cinquième. Le comte de Provence est très uni avec le comte d'Artois. On est très content de Broglie, il ne paraît pas le soir. D'Avaray s'ennuie à crever. Vaudreuil se conduit à merveille, droit, franc et loyal. On déteste Jaucourt et surtout la Balbi. Calonne travaille et je ne le crois pas très content. Mme de Poulpry, qui aime beaucoup Bercheny, dit qu'il pensait bien et allait venir ici; j'en doute, car, le voulant même à présent, cela ne sera pas aisé dans sa position. Elle m'a demandé une lettre pour lui, que je lui ai envoyée ouverte; mais,

dit qu'il retournerait à Bonn où il att... enfants; qu'il y avait un monde énorm... ...et qu'en tout, la chose n'allait... décidé à renvoyer ma voiture ici dès la... entré seul à pied; j'ai été reçu à mer... monde, en apparence, et je me suis p... l'obligation de repartir sur-le-cham... rempli ma mission. Jaucourt et M... n'en ont pas été fâchés. Monseig... été parfaits.

...dera les opérations mili... maréchal de Castries. Le... et M. le prince de Condé... ...lui à rédiger... Demain, j'espère...

Après avoir couru un peu le ... sse pour ici, mais, comme d'Havr... ...eu, je reste avec lui au château. O... on attend un courrier pou... inquiet de la mission du ... prie de te ... tout rien ne marche. ... je ne serai pas ... s qu'on peut dire.

Après dîner, je suis ver... charmante dans la plus be... tant plus approuvé, de r... qu'il y a beaucoup de tra... à cause des prétentions... comte d'Artois m'a dit... J'y loge, et je sais qu... ment; mais, je ne né... Restant ici, j'aurai p... et une fois l'objet, p... pour lequel je suis r... -champ. J'ai été...

Coblence, 9 août.

...amie, la lettre du vicomte ... et après l'avoir cachetée, tu ... datées de Coblentz sont chiffrés, et ... le chiffre retrouvé dans les papiers

manderai pas
·ʿi aux

e
r à
u des
tré son
u ensuite
n de la no-
est chargé de
qu'on dit; mais,
r.

npereur ne sont pas
Les agents de Breteuil
Calonne et on a plus de
s que dans Coblentz. Avec
premiers, convient mieux au
r et à la jalousie de l'Europe,
é de voir la France s'abîmer.
conversation avec l'évêque d'Arras,
dégoûté et ne cherchant qu'un pré-
aller. Vaudreuil est à merveille, mais
s Breteuil et ne voit que par les yeux
Ce dernier est sérieux, occupé et inquiet;
le reste, il y a de l'humeur, du mécontende l'intrigue et de l'ennui. Je suis réduit au
et j'attends avec grande impatience l'arrivée
ersonnes dont je parle au vicomte, espérant

comme je n'ai pas de chiffre avec lui, je lui écris comme à une fille qui a envie de rompre un mariage avec un mauvais sujet après les paroles données, et je l'y encourage comme son amie de couvent, en lui disant que, si elle a eu des faiblesses pour lui, je crains que sa famille ne veuille pas lui pardonner. J'imagine qu'il entendra ma lettre et, s'il a effectivement envie de se bien conduire, comme elle le dit, il prendra son parti. J'avoue que j'en doute. Pardon, de t'envoyer tant de chiffres (1) ; mais, tu vois que je ne pouvais pas faire autrement, car je ne voudrais pas que qui que ce soit, sût ce que je te mande. Il n'en est pas de même, mon cher cœur, de ma tendresse pour toi, qui augmente tous les jours. Adieu, je t'embrasse mille et mille fois et mes jeunes.

J'écris au vicomte de Beaufort et le prie de te montrer mes lettres; cela fera, que je ne serai pas obligé d'écrire deux fois les nouvelles qu'on peut dire.

Coblence, 9 août.

Je t'envoie, ma chère amie, la lettre du vicomte de Beaufort, tu la liras, et après l'avoir cachetée, tu

(1) Plusieurs passages des lettres datées de Coblentz sont chiffrés, et elles ont été traduites d'après le chiffre retrouvé dans les papiers d'Esterhazy.

la lui enverras; cela fera que je ne te manderai pas ce que je lui écris et que je me bornerai pour toi aux choses secrètes et importantes.

Tout va assez mal. Monseigneur passe le plus de temps qu'il peut chez sa miaulette. J'ai été hier à midi au château, où j'avais rendez-vous. J'ai eu des narrés à fond avec Jaucourt. Il m'a montré son plan de campagne qui ne vaut rien. J'ai vu ensuite le projet du règlement sur l'organisation de la noblesse, je le trouve absurde. Celui qui est chargé de cette partie ne l'approuve pas à ce qu'on dit; mais, malgré cela, il passera pour en finir.

Les nouvelles d'hier de l'Empereur ne sont pas bonnes : lenteur et méfiance. Les agents de Breteuil valent mieux que ceux de Calonne et on a plus de confiance dans les Tuileries que dans Coblentz. Avec cela, ce que désirent les premiers, convient mieux au caractère de l'Empereur et à la jalousie de l'Europe, qui n'est pas fâchée de voir la France s'abîmer. D'après une autre conversation avec l'évêque d'Arras, je l'ai trouvé très dégoûté et ne cherchant qu'un prétexte pour s'en aller. Vaudreuil est à merveille, mais il ne flatte pas Breteuil et ne voit que par les yeux de Calonne. Ce dernier est sérieux, occupé et inquiet; dans tout le reste, il y a de l'humeur, du mécontentement, de l'intrigue et de l'ennui. Je suis réduit au dernier et j'attends avec grande impatience l'arrivée des personnes dont je parle au vicomte, espérant

que, comme elles seront aussi pressées que moi de s'en aller, je serai expédié. J'attends le moment avec grande impatience et si elles n'arrivent pas ce soir, j'ai envie d'aller voir des eaux qui sont à deux lieues d'ici, et où on dit qu'il y a assez de monde. Le décousu qu'il y a ici me rappelle le Baron dans *la Somnambule;* tout se fait plus tard, à présent tout se retarde, et de mon temps on se levait plus matin.

Le duc de Guiche est ici; il se conduit fort bien et ne s'amuse pas davantage. Je n'aurais pas besoin de cela, mon cher cœur, pour te regretter; ces jours, qui sont si courts quand nous les passons ensemble, sont terriblement longs loin de toi; je ne peux pas croire, que je ne suis ici que depuis avant-hier. J'avais oublié de te dire que tous les blancs-becs se réunissent tous les soirs au château, ce qui en chasse les gens sensés. Adieu, cher cœur, j'embrasse nos enfants et toi de tout mon cœur.

Le 11 août.

Je viens de prendre mon lait, ma chère amie, et me porte à merveille; j'avais encore été mandé au château ce matin, mais j'ai demandé à en être dispensé, devant dîner aujourd'hui chez l'Électeur. J'ai

vu hier le chevalier de Coigny (1). La Reine intrigue, empêche l'Empereur d'agir, craint pour elle et espère se mettre en sûreté en négociant. Breteuil et Mercy la secondent; ils veulent un congrès et l'auront, ce qui maintiendra les troubles pendant des siècles.

Je t'ai mandé l'arrivée du maréchal de Castries, Bouillé arrive demain, M. le prince de Condé est attendu dimanche. Ainsi, un des objets de mon voyage pourra être rempli au commencement de la semaine. Quant à l'autre, qui est l'organisation de la noblesse, mon travail est fini avec le maréchal de Broglie. Il a fallu passer le séné pour avoir la rhubarbe. J'en ai été parfaitement content. Sur mes observations, il a recommencé tout son travail qu'il rapporte aujourd'hui aux princes, et une fois les bases décidées, il n'y aura plus qu'à rédiger, ce qui, j'espère, sera bientôt fait. Si quelques diableries ne s'en mêlent pas, je partirai la semaine prochaine, et pour ne pas revenir sitôt, je t'en réponds. Il est vrai que je serai obligé de m'arrêter à Bonn, et de passer à Spa où Coigny va demain. Si je suis obligé de rester à Bruxelles quelques jours, ce qui serait possible, je te le manderai pour que tu y viennes. Je demanderai un lit pour nous à Ferraris qui me l'a offert, et cela ne nous coûtera pas grand'chose en venant avec tes chevaux. Tu n'as pas d'idée ce que

(1) Le chevalier de Coigny revenait de Paris où il avait été envoyé pour soumettre au Roi les plans des princes.

j'ai souffert en étant séparé de toi, si près, sans te voir la dernière fois. A propos, un garde du corps est arrivé, porteur d'une lettre insignifiante de Madame Élisabeth, mais n'en a pas porté du Roi, et n'a été chargé d'aucune commission verbale. Il est arrivé dimanche; il doit venir me voir demain. Adieu, chère amie, embrasse mes enfants tendrement et sois bien sûre qu'il est impossible de t'aimer plus tendrement que je ne fais.

(Écrit au lait.) Il n'est plus douteux, mon cher cœur, qne ceci ne se prolonge, et, de toi à moi, je doute qu'il y ait rien avant l'hiver. La Reine, Mercy, Breteuil, veulent un congrès; je suis persuadé qu'il aura lieu. Il est vrai que je crois qu'il n'en résultera rien de solide; mais, ils craignent pour leurs jours et ce motif les détermine. Je vais écrire à maman comme ceci, pour lui marquer la confiance et pour qu'elle sache le vrai. Ceci est horrible, il n'y a que des intrigues et des miauleries; je partirais avec un plaisir extrême, quand ce ne serait que pour te voir juger de celui dont je jouirais à t'embrasser d'aussi bon cœur que je t'aime.

Étant empêché, par des événements imprévus, d'écrire pour le moment à maman, ainsi que je me l'étais proposé, je te prie de lui dire mille choses de ma part. Je t'embrasse encore mille et mille fois!

---

12 août.

J'ai reçu hier soir, ma chère amie, ta lettre du 6 ; je t'assure que si tu t'ennuies de me voir loin de toi, je ne suis pas moins vivement contrarié de m'en voir séparé et que j'attends avec bien de l'impatience ce moment où l'on fixera mon départ, ce qui ne pourra être déterminé qu'après l'arrivée de M. le prince de Condé et de Bouillé, qu'on attend demain. La lettre que tu as reçue pour moi d'ici, était du comte François d'Escars ; l'autre ne dit pas grand'chose, puisque nous savons, à n'en pas douter, que la Reine arrête l'Empereur, qu'elle est d'accord avec Barnave et autres et qu'elle veut un congrès sans troupes, comme cela convient parfaitement à tous les souverains à qui il est égal que les princes soient sacrifiés, quoiqu'on ne leur puisse rien reprocher.

Il y a eu hier soir ici un conseil extraordinaire ; je ne sais pas si c'est qu'on a reçu la Constitution ou à cause de la conclusion de la Diète dont on n'est pas content. Ayant eu très chaud chez l'Électeur, et comme il était dix heures et demie, je n'ai pas voulu aller souper à Schönbornlust. Quoique l'on me dise tout, je ne veux jamais paraître pressé d'apprendre afin d'avoir plutôt ma liberté. Je compte

diner aujourd'hui chez Mme de Calonne et aller le soir souper au château. Les affaires qui sont survenues, ont empêché le rapport de l'organisation de la noblesse, que le maréchal de Broglie devait faire hier matin. Comme on ne me laissera pas partir sans que... Les princes m'envoient chercher, vite, vite, je n'ai que le temps de t'embrasser, si je puis revenir avant la poste, je rouvrirai ma lettre pour te dire ce qui me retient.

A 3 heures.

Je sors du conseil ; il a été décidé que Monseigneur partirait demain matin pour se trouver à l'entrevue de l'empereur et du roi de Prusse à Pilniltz et qu'il me ménerait avec lui. J'étais à mille lieues de là et quelque agréables que soient l'espoir d'être utile, et la confiance qu'on me témoigne, je vois toujours une grande et vive contrariété dans la prolongation d'une absence qui me coûte déjà autant et qui sera environ de trois semaines de plus, devant être de retour ici le 1er septembre. Ne parle de cela à personne, excepté à maman, sans lui dire même le but qui doit être absolument ignoré.

Je vais écrire au Vicomte pour Darlu. Il faut qu'il vienne ici. Mercier reste à Schönbornlust où je vais coucher ce soir. Ainsi tu m'écriras ici, à l'adresse ordinaire et Mercier donnera tes lettres à Vaudreuil,

qui les mettra dans le paquet de Monseigneur; mais il ne faudra écrire que deux fois par semaine. Quant à moi, je t'écrirai un mot de chaque endroit où je le pourrai; mais, ne t'attends pas à de l'exactitude, à cause de la variété des distances.

La Constitution est ici; elle est abominable et impossible à accepter, à moins d'être sous le couteau. Maman ne doit pas se presser de faire le voyage que je lui conseillais hier; on dit que Paris n'est pas tranquille, et je l'aime trop pour ne pas préférer qu'elle perde son bien, plutôt que d'exposer sa vie. Je laisse ici ma voiture et ne prends que six chemises et un uniforme. Nous partons Monseigneur, François d'Escars et moi et chacun un laquais; Bouillé se rendra de son côté à Pilnitz. Comme j'ai bien des choses à écrire, je profiterai du premier moment pour entrer dans les plus grands détails.

Embrasse bien tendrement nos jeunes. Attends pour convenir du voyage, qu'il soit publié dans le pays, encore faut-il nier l'objet. Adieu, ma chère âme, je t'embrasse de tout mon cœur mille et mille fois et baise le talisman à ton intention. Mande à ma sœur mon départ sans lui dire où je vais. Tu lui donneras de mes nouvelles dans le doute que les lettres, que je lui écrirai, ne lui parviennent pas (1).

---

(1) Nous rappelons que la mère et la sœur d'Esterhazy habitaient le Vigan.

[illegible]

[illegible] Mayence [illegible] sur Prague; je doute [illegible] sur Vienne et, dans ce cas, j'ai peur que les lettres que tu m'adresses à Prague n'y arrivent trop tard. En réponse à celle-ci, je te prie de m'écrire poste restante à Dresde, sans oublier les lettres que je t'ai priée de m'adresser trois fois par semaine à Coblence. Je ne te demande qu'un mot, d'autant qu'il est douteux que tes lettres me parviennent exactement, vu l'incertitude de notre marche. Mais, j'ai bien à cœur de savoir que tu te portes bien et que tu m'aimes; je t'écrirai tant que je pourrai.

Nous avons été fort contents de Bouillé; il a fort

approuvé le parti que prend Monseigneur, qui est noble et courageux, et, s'il ne réussit pas à décider l'Empereur, il prouve à la noblesse qu'il ne néglige rien pour la rétablir. Je ne te dis pas de m'écrire à Vienne, car, quand même nous aurions le temps d'y arriver avant le départ de l'Empereur, ce dont je doute, nous n'aurions pas celui d'y recevoir des lettres. J'ai joui un peu, je le confesse, du succès qu'a eu le choix que Monseigneur a fait de moi pour le suivre ; j'aime à convenir avec toi de mes défauts, puisque toi seule peux m'en corriger, et les avouer est un commencement. Adieu, ma chère, ma tendre amie, nous avons trouvé des chemins horribles ; mais, nous avons une bonne et excellente voiture, bien large et bien douce ; nous nous arrètons vers onze heures, une heure pour déjeuner et puis le cuisinier, qui part quatre heures avant nous, dans une calèche de poste, nous fait trouver le souper prêt en arrivant. Mes compagnons de voyage me témoignent une grande confiance et beaucoup d'amitié ; mais, tout cela ne vaut pas une caresse de chatte minette.

Il y a, à quelques lieues d'ici, un endroit délicieux. où l'on vit à très bon marché, à ce qu'on dit, c'est Wilhelmsbad. Mme de Bercheny devait y aller, mais elle n'y est pas ; on dit que c'est charmant ; il y a une vingtaine de Français qui y sont établis. Cette ville-ci est superbe ; mais, il y fait très cher vivre ; notre auberge ressemble à un palais, mais les dedans ne

Nous avons eu hier d'assez bonnes nouvelles de la façon de penser de l'Angleterre et nous espérons que ce voyage-ci fera un bon effet. Sans le chagrin d'être loin de toi, je serais charmé de faire une course à Vienne et d'y revoir mes anciennes connaissances après dix-sept ans d'absence; mais l'idée d'être loin de toi, empoisonne tous mes plaisirs. J'espère toujours être de retour sur le Rhin à la fin du mois, après avoir fait nos six cents lieues. Adieu, ma chère amie, embrasse nos enfants pour moi et rends justice à toute ma tendresse.

Vienne, 19 août.

Je reprends mes mémoires, chère amie, pour te mander notre arrivée ici en bonne santé, malgré la chaleur. Nous avons tous fort bien soutenu la fatigue et sommes arrivés ici à onze heures du soir. Nous sommes logés chez l'ambassadeur d'Espagne, ce qui, je crois, ne plaira pas à l'ambassadeur ci-devant de France. Le courrier que nous avions envoyé de Ratisbonne, n'est arrivé qu'une heure avant nous. Nous avons vu hier soir le duc de Polignac et le baron de Flachslanden; ils m'ont dit que je trouverais ici très peu de mes parents ni de mes gens de connaissance; ils sont tous allés à la campagne ou à Prague

pour le couronnement. Ce ne sera qu'après avoir vu l'Empereur que Monseigneur saura le temps de son séjour ici, qui dans tous les cas sera fort court.

Je crois que notre arrivée était nécessaire ; l'Empereur ne se soucie pas que Monseigneur aille à Pilnitz, parce qu'il voudrait traîner les choses en longueur ; mais, il n'empêchera pas du moins Monseigneur de voir le roi de Prusse, ce qui est essentiel.

Je suis malheureux de ne pas avoir de tes nouvelles ; je ne pourrai guère t'écrire de longues lettres, car tu juges que nous sommes bien occupés ; mais, tu auras du moins de mes nouvelles et des assurances de ma tendresse pour toi, aussi souvent que je pourrai. Adieu, ma chère amie, je t'embrasse mille fois et nos petits jeunes. Dis, je te prie, au vicomte de Beaufort que je n'ai pas le temps de lui écrire et que, s'il a quelque chose à me mander, il l'adresse à Coblence. Tu peux risquer ta réponse à celle-ci, poste restante à Dresde ; mais, ne me mande rien d'important, car je pourrais bien ne pas l'avoir. Jules de Polignac m'a beaucoup demandé de tes nouvelles ; sa femme est ici avec la pauvre comtesse Diane qui est bien malade, Armand et sa femme qui est grosse. Tout cela doit venir dîner chez Monseigneur aujourd'hui ; il n'y a ici aucune de mes anciennes miaulettes. Adieu, mille fois, chère amie : la poste ne part que demain, je ne fermerai ma lettre que ce soir.

L'Empereur n'a pas voulu voir Monseigneur aujour-

à midi ; il l'a remis à demain matin ; cela n'est pas d'un très bon augure. Si tu étais ici, tu pourrais bien dire que je fais le fat, car il est impossible d'être mieux reçu que je ne l'ai été partout. Il y a peu de mes parents : Mme Fekete et Jean Esterhazy et sa femme sont les seuls qui soient à Vienne encore. Mme Fekete veut aller à Prague ; mais, il y a assez de personnes de ma connaissance et pas une de mes anciennes miaulettes. Ta bonne réputation est venue jusqu'ici, et on prétend que mon étoile, qui m'a si bien servi toute ma vie, et surtout en mars 1734, portera bonheur à la cause qui nous fait courir. Avant de voir l'Empereur, Monseigneur lui a envoyé un mémoire des motifs qui ont décidé et précipité son voyage, lequel n'a pour but que de hâter des démarches annoncées et de pousser la marche des troupes qui seules peuvent rendre au roi une vraie liberté et à la France la tranquillité en rétablissant le bon ordre. L'entrevue de demain sera intéressante : il n'y aura cependant rien de décidé qu'après Pilnitz. J'ai reçu plus de vingt billets : chacun veut me voir. Chez la princesse de Kaunitz, tout le monde m'embrassait : Valentin par-ci, Valentin par-là. J'ai partout trouvé les femmes bien changées, et je crois qu'elles me l'ont bien rendu. Je n'ai pas un moment à moi ; adieu, cher cœur, je t'embrasse et t'aime à la folie ; la poste ne part que deux fois par semaine ; embrasse mes enfants, mille choses à maman.

J'ai vu Fersen dont j'ai été bien content, la princesse de Polignac et sa belle-sœur qui est d'un affreux changement, Armand qui m'a beaucoup parlé de toi et sa femme qui n'est pas fort jolie, mais gentille. Elle est grosse de quatre mois et demi; il faudrait des volumes pour te dire ce que j'ai à te dire et une bibliothèque entière pour exprimer ce que je sens pour ma charmeuse.

Vienne, 21 août.

Nous avons eu de bonnes nouvelles hier, ma chère amie. Les Russes ont fait la paix avec les Turcs. L'Empereur a reçu Monseigneur à merveille, l'a engagé de lui-même d'aller à Pilnitz et a approuvé toutes les demandes que Monseigneur a faites. Il a retardé son départ pour Prague, pour rester un jour de plus avec Monseigneur et lui donne à dîner aujourd'hui. M. le comte d'Artois nous a présentés ensuite à l'Empereur que je n'aurais pas reconnu depuis vingt-deux ans que je ne l'avais vu. De là, nous avons été chez l'Impératrice qui n'est pas jolie. Elle a engagé Monseigneur à aller au théâtre, dans sa loge, et a été extrêmement polie pour nous tous. Nous sommes venus dîner chez l'ambassadeur d'Espagne, où nous logeons.

Monseigneur a été voir le prince de Kaunitz et de

là, au théâtre où il a été fort applaudi. Pour moi, j'ai saisi ce temps-là pour aller voir mes anciennes connaissances : la comtesse Thun, sœur aînée de Mme de Wallenstein, que tu as vue à Paris, et qui s'est tuée si malheureusement en tombant d'un escalier; ensuite chez la veuve du chancelier (1), où nous avons beaucoup parlé de toi. Ce souvenir de ce bon oncle, dans ce même lieu où il m'a témoigné tant d'amitié, m'a été sensible, et le plaisir que j'ai éprouvé d'être si bien reçu ici, après une absence de tant d'années, m'a été empoisonné par l'idée de n'y plus voir une grande partie de ceux que j'y aimais le plus. J'ai été ensuite chez la comtesse Ernest Kaunitz, femme du fils aîné du prince, à qui j'avais dû la familiarité avec laquelle j'avais été traité par l'empereur Joseph : elle loge dans le jardin de là, près Esterhazy. Je me suis vu avec peine dans un lieu qu'il aimait tant, et où j'avais logé si souvent. J'ai été souper ensuite chez Mme Fekete, qui voulait absolument garder ton portrait et à qui j'ai promis de l'envoyer après ta couche.

Monseigneur était couché quand je suis rentré. Nous partons demain matin pour Prague, où nous ne ferons que passer, pour nous rendre à Dresde, qui n'est qu'à quatre lieues de Pilnitz, lieu de l'entrevue de l'Empereur et du roi de Prusse. Nous resterons jusqu'au 29 ; nous nous mettrons en route pour revenir

(1) Le prince Esterhazy, oncle du comte.

par Cassel à Coblence. Réponds-moi à cette lettre poste restante à Cassel en Hesse; j'espère trouver après-demain de tes nouvelles à Prague où nous ne ferons que passer.

Monseigneur n'a pas été aussi content de Kaunitz que de l'Empereur. Il faut voir ce qui arrivera; mais cependant cela m'a fâché. Nous allons tous dîner chez l'Empereur qui part le soir pour aller à Pilnitz. Tu pourras dire les nouvelles que je te mande, qui ne sont pas chiffrées. Nous nous portons tous bien et le séjour que nous avons fait ici, joint à une pluie qui a rafraichi le temps, nous a parfaitement reposés. Je serais fâché de rester si peu de temps ici, sans l'idée que chaque pas que je vais faire me rapproche du moment de revoir tout ce que j'aime et d'en avoir des nouvelles.

On ne sait rien ici de ce qui se passe à Paris et j'en prends mon parti. Je te prie de donner de mes nouvelles à ma sœur, en lui mandant que je ne lui écris pas, de peur qu'une lettre, venant de ce pays-ci, ne fût suspecte au Vigan et qu'elle ne lui parvienne pas. Je vais écrire au prince Esterhazy mes regrets, de ne pas l'avoir vu. Adieu, ma chère amie, je défie que tu penses plus à moi que je ne pense à toi, ni que tu puisses m'aimer davantage : on m'a trouvé généralement engraissé et pas trop changé. Embrasse mes enfants pour moi et dis-toi, à tous les moments du jour, que je suis bien occupé de tout ce que j'aime.

Prague, 24 août.

Nous sommes partis lundi de grand matin de Vienne, ma chère amie, et nous sommes ici sans nous arrêter; nous allons partir dans une heure pour Dresde. C'est demain que les deux souverains doivent se réunir à Pilnitz, qui n'est qu'à quatre lieues de Dresde, et nous trouverons dans cette dernière ville la réponse du roi de Prusse à Monseigneur qui a déjà le consentement de l'Empereur, qui nous a passés hier sur la route et s'est arrêté une demi-heure avec nous. J'espère que nous serons demain de bonne heure à Dresde et j'aurai fait plus de quatre cents lieues depuis que je t'ai quittée, sans ce qui nous reste encore à faire. Nous revenons par Cassel pour obtenir des troupes du Landgrave. Si nous réussissons à tous nos projets, nous ne regretterons pas nos peines: sinon, nous aurons la satisfaction de n'avoir rien négligé. Jusqu'à présent, nous sommes contents et nous portons tous bien.

Je n'ai le temps d'entrer dans aucun détail, tu peux juger combien il est difficile d'en perdre à la vie que nous menons. Mais je trouve que c'est bien l'employer, que de t'assurer de ma tendresse et d'em-

brasser nos enfants et toi de tout mon cœur. Nous n'avons trouvé ici aucune lettre, pour personne : la poste ne peut pas nous attraper à la vitesse de notre course. S'il en arrive demain, on nous les enverra par un courrier à Dresde : si elles arrivent plus tard, on les renverra par la poste à Coblence, où tu pourras répondre à cette lettre-ci. Nous espérons, sauf les événements, y arriver le 4 ou 5 septembre, et peu après, je me propose bien d'en partir pour Tournay. Ce n'est pas que je ne sois pas fort aise d'avoir fait cette course-ci, à tous les égards ; mais, j'ai toujours du chagrin d'être éloigné de ma minette que j'aime tant et de ne pas avoir de ses nouvelles. Je t'embrasse mille fois ; mille choses à maman.

Dresde, 26 août

Je ne numérote pas, ma chère amie, les lettres que j'écris, quand elles ne partent pas d'un lieu fixe ; celles que j'écris en courant peuvent se perdre et elles ne contiennent que des nouvelles de ma santé et des preuves de ma tendresse : celles qui sont numérotées sont les intéressantes, parce qu'elles parlent des affaires. En arrivant ici, hier au soir, Bouillé et le baron de Roll m'ont remis quatre lettres de toi,

qu'ils ont rapportées de Coblence. Je vais répondre brièvement à toutes les quatre. car il faut que je sois chez Monseigneur à sept heures et demie, pour avoir une conversation avec Bouillé et le prince de Nassau qui arrive de Russie, avant d'aller à Pilnitz, voir les deux souverains qui y sont arrivés hier soir.

Je vois que tu te tourmentes de nos affaires et j'en suis désolé, car enfin, nous sommes dans la position de tous les Français émigrés, et le dérangement de notre fortune est l'effet du bouleversement général. que nous ne pouvions ni prévoir ni empêcher. Il faut voir ce qui arrivera d'ici au mois de janvier: si rien ne change en bien, couper dans le vif et mener une vie d'âme et en ne nous séparant, nous serons bien dédommagés de la médiocrité où nous serons réduits et dans le repos de notre conscience. Le bonheur est dans le sentiment de l'un pour l'autre. Celui-là ne sera pas détruit par les révolutions et tant que je serai aimé de ce que j'adore, j'en aurai assez pour braver le besoin. Si l'homme aimé se trouve heureux avec dix-huit cents livres de rente, combien ne devons-nous pas l'être, puisqu'il nous en reste toujours dix-huit mille au moins.

Je suis charmé par ce que tu me mandes sur la manière dont l'archiduchesse t'a traitée; si j'en ai le temps, je lui écrirai pour la remercier de tout ce qu'elle a témoigné à Valentin. Quant à mon voyage à Coblence, quelques contrariétés qui résultent d'une

longue absence, je ne puis me repentir de l'avoir fait; la présence détruit toutes les idées et tant qu'on est à la besogne, il faut y être bien, sauf à la quitter tout à fait. Le choix qui a été fait de moi pour ce voyage-ci, prouve que j'ai bien fait d'y aller, surtout par l'approbation qu'a eue le choix pour un objet aussi important et il peut influer sur le bonheur de la vie de nos enfants au cas que les choses aillent mal en France.

J'espère te revoir au commencement de septembre et cette idée seule m'enchante. Que de choses j'aurai à te dire ! car je n'ai eu le temps de te rendre compte de rien et le moyen à la vie que nous menons depuis treize jours.

Ces deux jours, ma chère amie, vont décider du sort de la France et de la majorité de ses habitants. Jamais plus grand intérêt n'a été agité et c'est par les souverains même qu'il va être décidé si nous serons secourus ou non. Monseigneur demande deux choses. que le manifeste soit publié tout de suite et que les troupes se mettent en marche sur-le-champ. L'Empereur et le Roi ont consenti chacun séparément, mais ne veulent rien statuer que quand ils seront revenus, et il y a des ministres ici avec eux qui sont absolument contre. S'ils disent oui, nous partons lundi pour Cassel, demander dix-huit mille hommes au Landgrave et de là, à Coblence ; s'ils disent non, je ne sais pas ce que nous ferons. Adieu, cher cœur, quel

moment que celui-ci! il est décisif. Je t'embrasse mille fois de toute mon âme; écris-moi à Coblence.

Pilnitz, 27 août.

Je t'écris, ma chère enfant, du lieu le plus intéressant de l'Europe dans ce moment-ci. Les deux souverains les plus puissants y sont réunis et viennent de contracter une alliance qui doit faire trembler toutes les puissances du continent. Je voyais avec effroi à table, vis-à-vis de moi, deux hommes qui, d'un mot, peuvent faire combattre six cent mille hommes bien aguerris et bien équipés. Monseigneur loge ici; mais, nous, nous retournerons le soir coucher à Dresde. Son capitaine des gardes même, est obligé d'aller loger dans un village, à une demi-heure d'ici. Il y a eu hier un opéra bien long, un feu d'artifice superbe, et une assez belle illumination; mais, tout cela me touche peu, car je trouve que nos affaires ne vont pas trop bien.

Les deux Majestés ne veulent reconnaître le comte de Provence comme régent, qu'avec les autres puissances; ils ne sont pas convenus du nombre des troupes; le roi de Prusse a dit qu'il en donnera autant qu'on voudra, pourvu que l'Empereur en

donne le même nombre. Enfin, ils vont faire une déclaration et j'ai bien peur qu'elle ne soit bien faible. D'un autre côté, le landgrave de Hesse ne veut plus donner ses troupes aux princes, mais à l'Empereur qui n'en veut pas. Nous n'irons pas à Cassel; je regrette la lettre que tu m'y auras adressée; j'écrirai cependant au maître de poste de me la renvoyer à Tournay. L'Angleterre assure la neutralité; mais, elle demande que l'Empereur ne retire aucunes troupes des Pays-Bas. On voit que c'est Mercy qui a intrigué cela avec Breteuil. En tout, ma chère amie, les difficultés naissent à chaque pas; je vois que nous n'aurons pas grand'chose; mais, si nous n'étions pas venus, nous n'aurions rien eu. Comme le bien et le mal se compensent toujours un peu, je crois que si nous avions complètement réussi, je serais parti d'ici pour la Russie, au lieu qu'il n'en est plus question, vu l'incertitude sur le temps et la manière dont on agira, et songe un peu à la contrariété que cela nous eût causée.

C'est ce soir, définitivement, au retour du bal masqué, que notre sort doit être décidé. Je ne t'écrirai probablement plus d'ici. L'empereur part demain, de grand matin, pour se faire couronner à Prague, et le roi de Prusse va dîner à Moritzburg, maison de campagne de l'Électeur, qui est sur sa route. Je ne sais pas si Monseigneur ira avec eux ni quand nous partirons : je sais seulement que nous allons directe-

ment à Coblence, et que j'y ferai sûrement un séjour fort court, tant j'ai envie de me retrouver avec tout ce que j'aime.

Occupé de nos grandes affaires, passant sans cesse de l'espoir à la crainte, et de l'inquiétude à la satisfaction, la grande étendue du pays, les différentes personnes, n'ont fait sur moi que l'effet de la lanterne magique. Il y a de réunis ici le prince de Nassau, le duc de Polignac, le baron de Flachslanden, le baron de Roll, le baron d'Escars, Bouillé et son fils aîné. Le reste est resté à Berlin. Indépendamment de la carrossée du prince les Palfy et Collonilch y ont passé et ont dîné hier ici : je les crois partis pour Prague, où va aussi le prince Antoine qui a épousé une fille de l'Empereur.

J'attends avec impatience, ce qui sera réglé ce soir : Mais la poste ne partant que deux fois par semaine et à deux heures, je ne pourrai te rien mander. Notre marche tient à ce qui sera décidé. Adieu, chère amie, j'embrasse mes enfants et toi de tout mon cœur ; je n'ai pas trouvé de lettres ici, et je n'en suis pas étonné, car il faut onze jours pour qu'elles arrivent de Bruxelles ici. Adieu, je serais content si j'arrivais aussi tôt que ma lettre : je t'embrasse et meurs d'envie de te voir.

Dresde, 28 août

Je croyais, ma chère amie, qu'il n'était plus question du voyage de Pétersbourg, et je viens d'apprendre, au contraire, qu'il était décidé et que je partais après-demain pour m'y rendre. Nous sommes ici à peu près à moitié chemin. On m'a dit qu'il y avait ici une dormeuse russe à vendre, qu'on dit bonne : je vais la faire acheter. On me donne un major au service de Russie, qui me servira de secrétaire et sera chargé de tous les détails du voyage. Quant à Mercier, on me l'enverra comme courrier, la première fois que les princes en enverront un.

Bien loin de pouvoir t'embrasser à la réception de ma lettre, comme je m'en flattais hier, voilà encore mon absence prolongée sans en pouvoir fixer le terme bien précis. Mais, ce n'est qu'une commission passagère et dès qu'elle sera remplie, je reviendrai sur-le-champ. Je m'achèterai en route successivement les choses dont j'aurai besoin pour me garantir du froid et je vais voir si je pourrai trouver ici des chemises toutes faites, ainsi que des habits, n'ayant que deux vieux uniformes avec moi.

Je trouve que dans ce moment-ci, il est impossible

de se refuser à l'espoir d'être utile et une fois la besogne faite ou manquée, on a le droit de se reposer et de vivre pour soi, sa femme et ses enfants. L'impératrice de Russie est si bien disposée pour notre position, que je suis sûr de ne pas trouver de désagréments dans ma mission, et si je puis être utile à une si bonne cause, je serai fort content. Rien, cependant, ma chère amie, ne peut me dédommager d'être loin de toi et je t'exhorte à te dissiper, à ne pas te livrer à la peine et surtout à te faire un calme sur les petites dents que maman pourra te faire pendant mon absence. Je joins ici une petite lettre pour maman que tu lui remettras après l'avoir lue, si tu l'approuves; sinon, tu la jetteras au feu et tu te contenteras de lui faire mes compliments. Je vais faire tout ce que je pourrai pour que les opérations militaires commencent en automne; mais, j'ai bien peur de ne pas réussir, malgré ce qui a été fait hier dont on est assez content, car il y a des circonstances où il faut se contenter de peu. Je t'écrirai de toutes les villes un peu considérables où je passerai. Je compte être, le 10 ou 12, à Pétersbourg où tu m'écriras poste restante. Ce qui est désagréable dans ce voyage, c'est d'avoir si rarement de tes nouvelles. Je fais du moins ce qui dépend de moi, pour que tu reçoives exactement des miennes.

Le major russe qui sort d'ici, a fort bonnes façons; il va faire acheter des matelas nécessaires pour la

voiture, qu'il dit excellente. Quoique la poste ne parte que demain, je t'écris aujourd'hui dans l'incertitude que je n'aie pas le temps demain, ayant toutes mes instructions à recevoir pour partir mardi matin. Dis, je te prie, mon voyage au vicomte de Beaufort; mais, qu'il n'en parle pas avant qu'il ne soit public. Tu vas avoir bientôt le manifeste de Pilnitz; je tâcherai de l'emporter manuscrit avec la copie de la déclaration de l'Empereur et du Roi, qu'on y joindra.

Dis à Valentin que je l'aime bien, qu'il soit sage, et que je lui apporterai un joujou russe: embrasse-le tendrement pour moi ainsi que mes autres enfants et surtout, sois bien sûre que ni l'éloignement ni le climat ne changeront jamais rien à ma tendresse pour toi, et que mon vœu le plus cher est de ne jamais me séparer de celle que j'aime plus que ma vie: j'espère que le temps sera bientôt où, quoi qu'il arrive, je ne vivrai plus que pour toi, pour t'aimer, te le dire et te le prouver. Je fermerai demain ma lettre.

Ce 29.

J'ai reçu hier soir, chère amie, ta lettre n° 13 qui m'a fait grand plaisir. Dieu sait quand je recevrai les autres: mais, si une prolongation d'absence de

trois semaines t'a fait du mal, juge de mon inquiétude, quand tu apprendras ma nouvelle course! Ménage-toi, mon enfant, ne t'afflige pas trop, aime-moi toujours bien; je le mérite par ma tendresse pour toi qui ne cessera qu'avec ma vie.

Malgré toutes les intrigues, nous avons obtenu une déclaration signée de l'Empereur et du roi de Prusse qui les engage. Mais, je crains que ce ne soit long et c'est pour les presser que je pars. Demain, nous nous séparons tous : Nassau va à ma place à Coblence, le baron d'Escars en Suède, le baron de Roll à Berlin, le duc de Polignac à Prague et le baron de Flachslanden en Empire. Ce serait à Tournay que mon cœur me conduirait; mais, il y a des cas où je trouve qu'il faut se résigner; je jouissais de penser que l'idée de Russie était abandonnée, lorsqu'elle a été reprise hier soir sans moi et décidée.

Bouillé va se réunir à un général prussien que je crois être le prince Hohenlohe et au maréchal de Lascy pour concerter les opérations; mais en tout et malgré tous mes efforts, je doute que l'on puisse agir avant le printemps. Ce serait pourtant bien nécessaire; je ne négligerai rien pour cela; mais, les ministres de l'Empereur ne le veulent pas. Le Roi a été parfait; il est tout prêt à agir, mais ne veut le faire qu'en même temps que l'Empereur et en même nombre. La Chose est à Prague : il attend aussi une réponse positive et ne l'aura pas plus que nous.

Ne te tourmente pas de nos affaires : dédommagement si les choses changent; stricte économie si elles ne changent pas et que nous soyons réunis, nous donnant le moyen d'être heureux! Fais pour la maison de Paris ce que tu croiras le mieux; je pense qu'il faut surtout s'en débarrasser le plus tôt possible. Le parti que les puissances viennent de prendre est une grande affaire. Ou elles feront tout changer par la force; ou si un accommodement est possible, ce dont je doute, il se fera par leur médiation et tout ne sera pas perdu. Je pars demain de grand matin. Je passe par Breslau et Varsovie; je t'écrirai de ces deux villes et ensuite, à mesure que j'avancerai. Mais, en m'éloignant de toi, mes lettres se feront attendre de plus en plus. C'est ce qui me fâche; mais, aussi, cela ne doit pas t'inquiéter.

Adieu, ma chère, ma tendre amie. Je t'aime de toute mon âme et t'embrasse mille fois de tout mon cœur. J'embrasse Valentin et ses sœurs.

Posen, 2 septembre.

Me voici, ma chère amie, dans la capitale de la grande Pologne. Sur l'observation qu'on m'a faite, qu'en passant par Breslau et Varsovie, je m'allongeais de quarante lieues, j'ai pris le parti de passer par ici ;

mais, je n'y ai rien gagné pour le temps, ayant toujours été dans des sables où l'on n'avance pas. J'ai traversé une partie du Brandebourg et depuis hier matin, je suis en Pologne; il est impossible de se faire une idée de la misère de ce pays-ci, malgré sa fertilité. C'est le résultat de l'anarchie et du peu de pouvoir que le Roi a; les juifs seuls y font toute espèce de commerce; le reste du pays est misérable et d'une malpropreté rare, ce qui n'empêche pas de découvrir que les hommes et les femmes y sont superbes.

Je n'ai pu t'écrire que d'ici, la poste aux lettres ne partant pas des villages où j'ai passé. D'ici, j'irai passer la Vistule à Thorn et de là à Riga où j'entrerai dans la Livonie russe, d'où j'aurai encore cent cinquante heures pour arriver à Pétersbourg. Cela ne m'inquiéterait pas, si c'était pour me rapprocher de toi. J'ai vécu de lait depuis mon départ de Dresde, excepté hier soir, où j'ai trouvé dans un village une dame polonaise qui allait de Varsovie à Berlin, et qui, s'étant trouvé des connaissances de mon major, nous a donné à souper de ses provisions, qu'elle avait apportées, entre autres du vin de Tokay excellent. Ici j'ai fait ma toilette et vais dîner avec du poisson de la Worta, qui a de la réputation.

J'espère que ma lettre te parviendra; je suis couché à merveille dans ma dormeuse qui est très douce, et j'y dors tous les soirs, les auberges étant abominables. Je fais tous les jours une lieue à pied et me porte à

merveille; mais, je suis désolé, d'être si longtemps sans avoir de tes nouvelles et dans l'incertitude de savoir au juste mon retour. Je t'écrirai de tous les endroits où je pourrai faire partir mes lettres, pour t'assurer de l'occupation où je suis de toi et de ma tendresse. Je t'embrasse mille et mille fois et mes chers enfants, bien des choses à maman. Ménage ta santé et tâche de te dissiper; aime-moi, pense à moi, mais ne te rends pas malade, je t'embrasse comme je t'aime.

Konigsberg sur la Baltique, 6 septembre.

Je suis arrivé ici, hier soir à onze heures, mon cher cœur, et pour la première fois, depuis six jours, je me suis déshabillé pour me coucher. Mais ce qui t'étonnera : j'ai beaucoup moins bien dormi dans mon lit, quoique très propre, que je ne fais habituellement dans ma voiture où je me couche à la nuit et ne me relève qu'au grand jour. Une fois levés, nous prenons le café au lait qui est excellent dans ce pays-ci, même dans les plus petits villages; je fume ensuite une pipe; deux ou trois fois, je passe à pied en avant, pendant qu'on met les chevaux.

Nous avons fait hier une lieue tout au bord du Frische Haff, qui est un golfe de la mer Baltique; la figure de celui-ci me rappelle beaucoup celui que tu

connais, à l'exception qu'il n'a ni flux ni reflux. Cette ville-ci est bâtie à l'embouchure d'une rivière et a un port très commerçant; elle appartient au roi de Prusse qui y a quatre régiments en garnison; elle est immense, ayant quatre lieues de tour; elle ne m'a pas paru très belle, les rues y sont fort larges, mais les maisons m'ont paru être bâties toutes de bois. Je me suis couché en arrivant, et j'ai eu grand plaisir à me mettre entre deux draps; mais, accoutumé à être balancé par la voiture, cela m'a manqué, et je me suis éveillé plusieurs fois. Mon major me dirige; c'est un homme actif et intelligent, mais qui a, je crois, encore plus d'ambition que de moyens. Il me met au fait des personnes à qui j'aurai à faire, et il y en a très peu qu'il peigne en beau. Avec cela, il est un peu haut et susceptible; il s'est brouillé avec M. le comte Soltikoff, dont il était l'aide de camp, parce que celui-ci lui a proposé d'élever son fils. Mais en le traitant fort bien, je lui ai fait entendre, que, pendant le temps qu'il serait avec moi, je comptais bien qu'il remplît les fonctions de secrétaire, et se chargerait de tous les détails du ménage, ne connaissant ni l'argent du pays ni le prix des denrées. Il m'a assuré qu'il serait à mes ordres pour tout ce que je lui commanderais, que telles étaient ses instructions et qu'il s'y conformerait. Il parle bien français, mais en serrant les dents, ce qui fait que j'ai peine à le comprendre; il paraît à son aise, et m'a prié de lui serrer

une bourse, qui peut bien contenir deux cents ducats.

Je te préviens qu'à moins que ce ne soit par courrier, je ne te manderai guère de détails sur la Russie, parce qu'on ouvre toutes les lettres et qu'il y a des gens très habiles pour déchiffrer. Si j'ai quelque chose d'intéressant à te mander, je le mettrai par le grand chiffre, comme nous en sommes convenus. J'ai calculé qu'aujourd'hui seulement, tu sauras mon départ et il faudra vingt-trois jours avant que je n'aie de tes nouvelles ; c'est cela qui est horrible ; au reste, je pense sans cesse à toi, à nos enfants. J'espère qu'une fois cette course finie, nous ne nous séparerons plus ! J'y travaillerai de mon mieux, mais juge combien il est pénible d'être si loin des événements. Un courrier, quelque vite qu'il aille, ne peut venir de Paris en moins de seize à dix-sept jours et il en faut vingt-cinq pour la poste. Adieu, ma chère enfant, je t'embrasse mille fois et de tout mon cœur.

Saint-Pétersbourg, 4/15 septembre (1).

Je suis enfin arrivé ici, mon cher cœur, à très bon port sans être nullement incommodé par la longueur

(1) Quoique cette lettre figure en grande partie dans le *Recueil Feuillet de Conches*, t. IV, p. 74, nous croyons devoir la reproduire ici, vu son importance.

du chemin. Je suis arrivé avant-hier soir; mais, la poste ne partant que demain, je n'ai pas pu écrire plus tôt. Je ne te dirai rien de cette ville si extraordinaire, si grande, si belle, si neuve, puisqu'il n'y a pas un siècle qu'on y a bâti la première maison; je réserve ces détails pour un temps où je ne serai pas pressé et où je n'aurai pas plus de choses intéressantes à te mander; mais je veux te rendre compte de ma présentation à l'Impératrice.

Hier matin j'ai envoyé le major Bath porter au général Zouboff (1) les dépêches que j'avais pour lui, en lui faisant demander par une lettre, ce que j'avais à faire pour être présenté à Sa Majesté et lui remettre les lettres dont j'étais porteur. Il m'a répondu très poliment que si je voulais passer chez lui, à quatre heures, il me mènerait chez Sa Majesté qui me recevrait à son Ermitage, qui est un palais superbe et immense, orné de tous les plus beaux tableaux qu'elle a réunis de partout et où elle a fait construire une galerie pareille en tout au Vatican, où les loges de Raphael ont été copiées par les plus grands maitres.

A peine ai-je eu traversé sept à huit salles, que j'ai été introduit dans un salon où était l'Impératrice seule, sans aucun ordre et mise et coiffée très simplement. Après avoir pris ma lettre, elle m'a fait asseoir dans un fauteuil près d'elle et nous avons

(1) Platon Zouboff, le favori de Catherine.

passé une heure environ à parler d'affaires. Après cela, elle m'a parlé de mon oncle qui a été ambassadeur ici, de la Hongrie ; enfin, de choses plus ou moins intéressantes, mais, avec une grâce, une simplicité telle que je me suis trouvé aussi à mon aise avec elle, que je le suis avec la Reine. Elle m'a dit qu'elle avait à neuf heures un petit spectacle en très petit comité et qu'elle me proposait d'y assister. Elle a ensuite fait entrer M de Zouboff, et m'ayant demandé si je ne connaissais pas MM. de Cobenzl (1) et de Saint-Priest (2) qui sont ici, elle les a envoyé inviter à son spectacle, pour juger de leur étonnement de me voir tout à coup dans le petit intérieur de l'impératrice de Russie, tandis qu'ils ne me croyaient pas à Pétersbourg.

Dans l'intervalle, elle m'a proposé de me montrer son Ermitage et je n'ai jamais vu tant de chefs-d'œuvre réunis. J'avoue, cependant, que ce qui m'étonnait davantage était, que la première personne que je visse en Russie, fût l'Impératrice ; que je me trouvasse sur-le-champ d'une manière aussi aisée avec elle, et qu'un génie aussi vaste, un souverain à si grand caractère, fût à mes yeux une femme extrême-

(1) Le comte Louis de Cobenzl l'ambassadeur d'Autriche, qui fut, un peu plus tard, chancelier à Vienne et qu'il ne faut pas confondre avec son cousin Philippe qui fut ambassadeur à Paris, de 1801 à 1805.

(2) Ministre des Affaires étrangères sous Louis XVI, il dirigea, comme ministre de Louis XVIII, de 1797 à 1800, les affaires de l'Émigration.

ment aimable, pleine d'agréments dans l'esprit et de la plus grande simplicité dans les manières. Enfin, après une heure au moins de promenade dans ce palais, comme j'aurais fait à la campagne d'un particulier, qui mettrait de la grâce à me faire voir sa maison, elle s'est arrêtée à la salle du billard, s'est assise entre M. de Zouboff et moi et a envoyé chercher l'ambassadeur de l'Empereur, que je connais beaucoup et qui est de nos parents, sa mère étant une Palfy. Ayant la vue basse et voyant mon uniforme et un cordon bleu, il me prit pour M. de Saint-Priest; lorsque l'Impératrice lui a dit de bien regarder qui était à côté de lui, alors il m'a reconnu, et tu ne peux pas imaginer son étonnement. Un moment après arrive M. de Saint-Priest, qui ne l'a pas été moins. Pour Stadion (1), on n'a pu le trouver.

Trois dames, les deux petits Grands-ducs (2) et une vingtaine d'hommes au plus, formaient la compagnie. Nous sommes entrés dans une salle de comédie superbe; l'Impératrice s'est placée au second rang sur une chaise, a fait asseoir le comte Cobenzl d'un côté et moi de l'autre, l'aîné de ses petits-fils en avant d'elle, à gauche, et M. de Saint-Priest à droite,

(1) Le comte de Stadion, homme d'État autrichien, qui traversait à ce moment Saint-Pétersbourg. Il quittait la légation de Suède et venait d'être nommé ambassadeur d'Autriche à Londres, bien qu'il n'eût pas encore trente ans.

(2) Les grands-ducs Alexandre et Constantin, fils du grand-duc Paul, plus tard, le tsar Paul Ier. L'Impératrice avait voulu, au grand mécontentement de leur père, se charger de leur éducation.

M. de Zouboff à côté de moi et le comte de Bruce (1) à côté de l'ambassadeur. Les dames se sont mises au premier rang et le reste comme il a voulu, le reste de la salle étant vide. On a donné *le Magnifique* et *l'École des Maris*.

Pendant la première pièce, qui n'est pas l'opéra, l'Impératrice n'a fait que causer, tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre, d'une gaité et d'une manière charmantes, badinant beaucoup sur l'idée que j'aurais de l'étiquette et de la cour de Saint-Pétersbourg. Sur ce que je lui ai dit que le major, avec qui j'étais venu, m'avait dit que jamais les étrangers ne voyaient l'Ermitage, elle a trouvé plaisant que ce serait moi qui le lui montrerais un de ces jours. Enfin, tu n'as pas d'idée de sa manière et du talent qu'elle a, de mettre les gens à leur aise. La seconde pièce, qui a été fort bien jouée, a arreté un peu plus notre attention.

L'ainé des Grands-ducs a quatorze ans : il parait en avoir seize, est superbe : le second est moins beau, mais plein de physionomie et de vivacité : l'Impératrice semble les aimer à la folie. Après la comédie, nous avons donné la main aux dames jusqu'à une salle où l'Impératrice nous a fait une révérence à la russe, en se courbant comme les hommes, ou plutôt un peu comme les religieuses et elle s'est retirée.

(1) [illegible]

Le comte Cobenzl m'a alors mené chez le comte Pouchkine, qui a la première charge chez le Grand-duc qui doit faire une absence de trois semaines, pour savoir si je ne pourrais pas le voir avant son départ, lui remettre une lettre que j'avais pour lui de M. le comte d'Artois. Il y avait plusieurs dames chez lui, à qui l'ambassadeur m'a présenté et mon arrivée et la manière dont je m'étais trouvé à la cour, ont fait le sujet de la conversation. L'ambassadeur a exigé ensuite que je vinsse loger chez lui et il m'a ramené chez moi où nous sommes restés à causer jusqu'à minuit.

Ce matin, le Grand-duc m'a fait dire qu'il me verrait à dix heures, avant son départ; il m'a fait entrer dans son cabinet, sans étiquette, m'a fait asseoir dans un fauteuil et nous avons causé assez longtemps. De là, il m'a fait passer dans une autre chambre, où il est entré, un moment après, avec la Grande-duchesse que je n'ai pas trouvée changée depuis son voyage de Paris (1). Ils m'ont parlé l'un et l'autre avec intérêt de la triste situation du Roi et de la France et sont partis pour la campagne.

Pendant ce temps-là, le comte de Cobenzl a fait apporter chez lui tous mes effets de l'auberge, m'a donné un superbe appartement et loge aussi mon major dont je suis très content. Ensuite, il m'a mené

(1) Le Grand-duc et sa femme étaient venus en France quelques années avant sous le nom de comte et comtesse du Nord.

...ue nous avons couru à
... Saint-Pétersbourg pour
...ous n'avons été reçus que
...mann, vice-chancelier, de qui
...mander l'heure. Il faut toujours
...aux, menés par un cocher à barbe
qui monte à droite; on va un train
les chevaux restent attelés depuis le
...'au soir; on met du foin sur le siège du
...our la journée.

...avons été dîner chez M. de Galvez, ministre
...agne. Il y avait plusieurs dames; l'usage russe
...que les hommes leur baisent la main et ensuite,
...lles vous embrassent ou du moins en font semblant; je ne me suis pas mis encore à la manière russe. Le dîner était bon et les dames, à côté de qui j'ai été assis, étaient fort parlantes. Après dîner, j'ai encore été faire des visites avec Cobenzl dans deux maisons. Dans l'une, est une dame qui n'est plus jeune ni jolie, d'une mauvaise santé, mais qui a de l'esprit; elle déteste les nouvelles connaissances et pour abréger la nôtre, je me suis mis à disputer. Imagine-toi, qu'elle soutient que le mariage est la plus sale invention du monde et que, quoiqu'elle aimât beaucoup son mari et ses enfants et qu'elle fût très heureuse dans son intérieur, elle n'en trouvait pas moins que le mariage en général est la plus détestable chose du monde. J'ai soutenu le contraire, lorsqu'il est venu

une dame qui était à Paris, il y a deux ans, qui t'a vue chez Mme de Lamballe à Versailles, et m'a demandé de tes nouvelles. Je ne me suis pas rappelé l'avoir vue et, d'ailleurs, je suis brouillé avec les noms.

Mme de Saint-Priest est restée en Suède et son mari est venu ici. L'Impératrice le distingue beaucoup. J'avais oublié de te dire que Stedting (1) a diné avec moi; il m'a beaucoup demandé de tes nouvelles. Je suis rentré de bonne heure, ayant le courrier à faire et beaucoup à écrire pour rendre compte d'une partie de la conversation que j'ai eue. Demain, je vais diner chez le comte de Betsborodsko, ministre des affaires étrangères, et souper à la campagne chez le comte Ostermann où il y a une petite fête, à ce qu'on m'a dit. La meilleure qu'on pourrait me donner, serait de me renvoyer à la chère minette; il n'y a plus de bonheur pour moi qu'en ne la quittant pas. J'attends avec impatience de tes nouvelles, peut-être, la poste prochaine m'en apportera-t-elle; elle part d'ici les mardi et vendredi et arrive les lundi et jeudi; mais, il y a souvent des retards. Oh! mon amie, ma tendre amie, la vilaine chose que l'absence! Je t'embrasse mille fois et aussi mes chers enfants; je fermerai ma lettre demain, bonsoir. M. de Zouboff, mon cher cœur, me fait dire d'être chez lui entre dix et onze heures; je n'ai que le temps de t'embrasser et

(1) Le baron de Stedting, ministre de Suède à Saint-Pétersbourg.

de te dire que j'ai très bien dormi et t'aime de tout mon cœur.

Le 5/16 au matin.

Nassau avait offert de retourner en Russie, mais on a observé que son retour sur-le-champ, ferait croire que l'on ne veut rien faire en France et découragerait, tandis qu'il faut au contraire battre le fer tant qu'il est chaud.

Pétersbourg, 9-20 septembre.

Je suis toujours malheureux, mon cher cœur, de ne pas avoir de tes nouvelles : j'espère, du moins, que tu n'éprouves pas le même tourment et que celles que je t'ai écrites dans mes courriers, te sont exactement parvenues. J'ai demandé à l'Impératrice a rapporter aux princes sa réponse : elle m'a dit de l'envoyer par un courrier et qu'elle me donnerait un officier; mais, qu'il fallait que j'attendisse ici le retour d'un lieutenant-colonel qu'elle a envoyé aux princes et avec qui je me suis croisé entre Konigsberg et Riga : qu'au reste, il fallait attendre le traîneau pour partir, qui commençait le mois prochain.

Tu peux te peindre difficilement la peine que j'éprouve d'une si longue séparation et [illegible]

avoir de tes nouvelles. J'espère qu'une fois que j'en aurai reçu, je ne serai plus de poste sans en avoir et que tu t'informeras bien des jours de poste. Elle ne vient ici que deux fois par semaine et part les mardis et vendredis seulement. Les lettres passent par tant d'États différents, que je ne pourrai te mander des nouvelles que par courrier et je chargerai quelqu'un à Coblence de te les faire passer. Ce que je puis seulement te mander, c'est qu'il est impossible d'être mieux traité que je ne le suis ici par l'Impératrice et la société. Je n'ai pas encore été présenté à la cour et j'ai déjà vu l'Impératrice chez elle le jour de mon arrivée. J'ai dîné dimanche avec elle à son petit couvert, où nous étions dix; je l'ai revue en particulier une fois pour les affaires que je ne traite qu'avec elle seule, et, hier, j'ai été invité à un bal et à un souper qu'elle a donnés dans son intérieur et qui a été suivi d'un opéra comique russe, avec les habits, la musique et la danse de ce pays.

Quant à la société, je ne vois encore qu'un clan; mais, j'éprouve beaucoup de politesses et beaucoup d'invitations à dîner et à souper. Comme mon séjour se prolonge, je ne veux pas être à charge à l'ambassadeur et je vais prendre un petit logement. Il est de la plus grande honnêteté et je suis très bien chez lui: mais, ce qui peut s'accepter pour huit jours que je comptais rester ici, ne peut pas, sans indiscrétion, se prolonger plus longtemps.

J'ai trouvé ici beaucoup de personnes de ma connaissance : le prince Daschkow, le comte Schouwaloff et quelques autres que j'ai vus à Vienne, et quelques-uns qui m'ont vu à Paris, mais que je n'aurais pas reconnus. On est très poli pour les étrangers. Outre les invitations qui se succèdent, il y a plusieurs maisons ouvertes, où j'ai été prié à diner et à souper une fois pour toutes. Il faut qu'il y ait une furieuse richesse, car tout est ici hors de prix et il n'y a pas de maison où il n'y ait au moins cent domestiques et de toutes espèces, des nègres, des Turcs et surtout des nains et des naines qui sont fort à la mode. Chez la princesse Kourakin, où j'ai soupé avant-hier, il y a une naine de trente ans, de la taille de Valentin ; elle a la tête un peu grosse, d'ailleurs n'est pas mal : elle a le visage d'une femme de quarante-cinq.

Un usage dans les maisons, c'est que, dans la même chambre où l'on se tient, il y a cinq ou six pages nains, turcs ou cosaques, qui se tiennent à la porte, de sorte qu'il n'y a pas de sonnettes dans les maisons. En ville, on ne va qu'à six chevaux et un train incroyable, ce qui fait qu'hier, à la cour, pour sortir après le spectacle, il y a eu un embarras du diable, les brides des chevaux se brouillant par une grande pluie. On n'ose pas se servir de flambeaux à cause des maisons de bois; il est vrai que la ville est fort bien éclairée. Il y a ici, à chaque chose, des usages différents dont je n'avais jamais entendu parler : par

exemple, avant dîner il y a dans un coin la *schall*, qui est une table sur laquelle il y a du pain, du sel, du poisson sec, de la viande froide et plusieurs sortes de liqueurs et on vous offre de cela avant dîner; cela se mange debout; après quoi, on passe à table et chacun a une petite bouteille de vin de Tokay à côté de soi. On mange beaucoup de champignons, et en Russie, ils n'empoisonnent pas; on en met à toute sauce. Il y a aussi un poisson excellent qu'on nomme sterlet et qui ne se trouve que dans le Volga. Au reste, la chère russe ne me paraît pas excellente.

Le jour de la Sainte-Élisabeth, j'ai été à la campagne, à une petite fête qu'a donnée le comte Ostermann, qui est ici le principal ministre, le prince Potemkin étant à l'armée; j'y ai dansé des polonaises, c'est-à-dire, je me suis promené avec une dame qui m'avait prié, dans toutes les pièces de la maison, la tenant tantôt par la main droite, tantôt par la gauche. On danse ici des anglaises et les deux jeunes Grands-ducs ont dansé avec leurs petites sœurs un menuet, hier au bal, comme de petits anges. C'est Pique, qui est ici, qui est leur maître; il est impossible de voir de plus jolis enfants, mieux élevés, et qui aient plus de grâce.

La comtesse Ostermann, qui est une femme de quarante ans, sans prétentions, est très jolie; elle m'a offert de me mener voir avec une société Tsarkoé Célo, qui est le lieu où l'Impératrice passe les étés, et Pau-

lowsky qui est la campagne du Grand-duc. Nous y avons été le lendemain. Tsarkoé Célo est un palais immense, où on a accumulé beaucoup de richesses. Dans le parc qui est très vaste, l'Impératrice a fait construire des monuments superbes, à la gloire de ceux de ses généraux qui ont remporté des victoires et tout respire la grandeur. Paulowsky est un lieu charmant; le jardin est à l'anglaise, avec une grande quantité d'eau, et dans une jolie position, au milieu d'une forêt et, ce qui est rare dans ce pays-ci, un endroit qui n'est pas plat. La maison est arrangée à merveille. La Grande-duchesse y a réuni à la magnificence qui se montre ici partout, le bon goût que la nature lui a donné et que ses voyages ont perfectionné ; elle est adorée dans tout le pays.

Nous avons dîné à quatre heures dans un cabaret: mais, la comtesse Ostermann avait envoyé des vivres et un cuisinier et le diner a été bon et très assaisonné pour une longue promenade. Le soir, je suis venu en ville, souper chez le grand-chambellan Schouwaloff, qui est frère d'une princesse Galtzin dont mon oncle m'avait beaucoup parlé et qui a une fille fort aimable qui a épousé un comte Golovyne, qu'elle aime à la folie et qui le lui rend. Les bons ménages, tels que le sien et celui de la princesse Kourakin, où j'avais soupé la veille, me rappellent des souvenirs tendres et douloureux. Que ceux-là sont heureux qui peuvent être avec ce qu'ils aiment et qui trouvent à côté d'eux leur amie.

leur maîtresse et leurs enfants! Enfin, mon cœur, le moment, si vivement désiré par moi, reviendra, j'espère bientôt et, si je puis avoir été utile à la plus juste cause, j'aurai la satisfaction de pouvoir me livrer sans regret au repos et au bonheur d'être avec toi. Je voudrais te dire mille choses que la prudence m'interdit et je dois me borner à te parler de ma tendresse et de la Russie. Le comte de Saint-Priest nous quitte cette semaine pour aller à Varsovie et, après y avoir fait quelque séjour, il va rejoindre sa famille à Stockholm; qu'il est heureux!

La ville est immense, on est toujours en course; avec cela, j'ai à peine eu le temps de rien voir. Les boutiques, ici, sont réunies dans un seul bâtiment, comme au Palais-Royal, excepté qu'il y en a en dehors et en dedans et on y va par des colonnades qui entourent une cour immense; les boutiques de chaque espèce de marchandise ont des bâtiments séparés et l'intérieur de tout cela a l'air de palais. Il est difficile de se faire une idée de cette ville-ci; si elle est jamais finie, elle doit être la plus belle ville de l'univers.

J'ai été dimanche à l'office grec; on y chante en russe, sans instruments et cela fait le plus bel effet. La messe se dit, à beaucoup d'égards, comme chez nous; mais, il y a aussi de grandes différences. L'autel est dans une partie intérieure et de grandes portes qui s'ouvrent pendant l'Évangile et l'Épître laissent voir l'autel; elles sont fermées pendant la Consécration et

la Communion. Il n'y a qu'un diacre et point de sous-diacre ; l'offertoire se fait hors des portes ; les habits sont riches et faits différemment des nôtres ; ils ressemblent davantage à ceux des grands-prêtres à l'Opéra. Les popes ont tous de grands cheveux et de grandes barbes ; on est toujours debout pendant l'office et jamais on ne dit de messe basse. Il faut convenir que ce rite est très majestueux et qu'il rappelle beaucoup la primitive Église.

Les habits de cour sont de deux manières : ceux de l'Impératrice et des dames d'un certain âge, sont à la russe ; les manches sont plissées et de la couleur de la jupe et il y a, derrière, de grandes manches qui se nouent derrière le dos et ont beaucoup de grâce. L'habit moderne ressemble à nos robes actuelles, à l'exception de deux lisières qui tiennent lieu de manches russes et se nouent de même derrière le dos, mais, à mon avis, n'ont pas tant de grâce. Hier, au bal, il y avait beaucoup d'habits différents ; mais, excepté quelques robes à la turque, on était absolument mis comme à Paris quand on était un peu recherché, sans habits de bal. L'Impératrice était en blanc, avec une robe russe, sans manches, bleu céleste, et une large écharpe bleue qui se renouait sur le devant de sa jupe. Elle avait de la gaze sur la tête, avec une pendeloque de deux diamants énormes, des boutons de diamant à chaque oreille et une jolie chaine de montre.

A souper, on a tiré les places et elle s'est mise à celle que le sort lui a donnée. Elle a été de même au spectacle : une liberté entière. Il y avait cent personnes en tout dont plus de quarante femmes ; d'étrangers il n'y avait que l'ambassadeur de l'Empereur, le comte de Saint-Priest, le baron de Stedting et moi. Mais, nous avons été tous quatre extrêmement distingués par Sa Majesté.

Les jours qui ne sont pas de poste, je suis sorti le matin, moyennant quoi je ne puis pas écrire tous les jours. On se couche un peu plus tard, parce qu'on soupe passé onze heures; cela fait que je dors un peu le matin, il en résulte un peu de désordre dans ma manière d'écrire; mais, c'est que j'avais le besoin de te parler, de t'embrasser, de te jurer enfin, combien je t'aime! je fais des vœux bien sincères pour en hâter le moment.

Embrasse mes jeunes; dis bien des choses à maman et sois sûre, cher cœur, de ma tendresse à toute épreuve.

Pétersbourg, 12-23 septembre.

Point de lettres de toi, mon cher cœur, et cela me désole; c'est déjà un si grand mal d'être loin! si loin de l'autre, sans que l'on y joigne encore l'inquiétude.

La poste dans ce pays-ci est très irrégulière ; tantôt ce sont des débordements qui arrêtent les courriers, tantôt les glaces, tantôt les neiges. Ainsi, ne sois pas inquiète si tu ne reçois pas de mes nouvelles exactement, car tu peux être sûre que je t'écrirai chaque poste et s'il m'arrivait quelque chose, je trouverais bien un prétexte pour t'envoyer un courrier.

En attendant, je me porte à merveille : le froid n'est pas encore arrivé. Depuis deux jours seulement, il pleut, ce qui m'empêche de sortir à pied. J'ai déjà fait faire une paquèche ouatée, dont on se sert ici avant la gelée, et des bottes doubles de flanelle qu'on met dans l'antichambre avant de sortir et que l'on ne quitte que dans l'antichambre de la maison où l'on va. Les maisons sont si bien fermées que le froid ne pénètre pas ; il y a dans toutes, indépendamment des poëles qui chauffent escalier et tout, des cheminées à la française ; j'en ai même une ici dans mon cabinet que je regretterai beaucoup. Mais, l'Impératrice a désiré que je puisse prendre un logement à moi en ville ; j'en ai trouvé un charmant, mais, trop cher et j'espère en avoir un autre assez joli pour deux cents francs par mois et dans un beau quartier. Je consens à payer le mois pourvu que je parte avant sa fin.

Depuis ma dernière lettre, j'ai été invité encore une fois à l'Ermitage chez Sa Majesté. Il y a eu une comédie : *les Bourgeoises de qualité* et *l'Épreuve* de Marivaux. Nous n'étions que dix-huit. L'Impératrice s'est assise

sur la banquette du second rang; j'étais à ses pieds, à côté du grand-duc Alexandre. Elle avait à côté d'elle les deux aînées des petites Grandes-duchesses, qui sont de très jolies enfants; la seconde est plus belle; mais, l'aînée est plus jolie, la seconde ressemble à sa mère.

L'Impératrice m'a donné une pomme qui est transparente à voir à travers. On dit qu'elles sont excellentes; j'ai la mienne là, je voudrais bien te la donner; tu aimes assez les pommes et on ne trouve cette espèce-là qu'ici; elles sont jaunes et assez grosses. Le soir, nous avons été souper chez le général Zouboff, où il y a eu une très jolie musique. Avant-hier, j'ai dîné chez l'ambassadeur, un dîner d'hommes; après dîner, j'ai fait des visites et soupé chez le grand-chambellan Schouvaloff. Les jeunes personnes ont dansé au son du clavecin des danses russes et cosaques. On a fait venir ensuite un Turc qui a dansé à l'usage de son pays; de là, un grand souper où j'ai été obligé de me mettre à table par honnêteté; mais, je n'ai rien mangé.

Hier, j'ai dîné chez le comte Strogonoff (1) que j'avais rencontré à Paris plusieurs fois. Il a un palais superbe et une très belle galerie de tableaux, où

(1) Le comte Strogonoff, père du comte Paul Strogonoff, qui fut un des conseillers favoris de l'empereur Alexandre au début de son règne. Le grand-duc Nicolas, qui a entrepris la publication des Archives russes en ce qui touche les relations de la France avec la Russie au temps de Napoléon, a consacré récemment à cet homme d'État une volumineuse et magistrale étude.

il n'y a rien de médiocre. Le dîner a été excellent; nous étions trente; j'ai mangé de plusieurs plats russes, de la soupe au sterlet, de la pâte de champignons et d'autres ragoûts très nourrissants mais bons, quand ils sont préparés par de bons cuisiniers, excepté cependant une soupe à la glace qui est détestable et une boisson dont j'ai oublié le nom, faite avec de la farine, qui n'est pas trop bonne non plus.

J'ai été à la Comédie française. On a donné *Eugénie* (1) et je ne crois pas qu'on la joue mieux à Paris. Je crois qu'elle a été aussi bien qu'à Rocroy. Dufresne faisait le père et Mme Hus, très bonne actrice, a joué Eugénie. Floridor, qui joue fort bien aussi, a fait lord Clarendon et, en tout, la pièce a fait un grand effet. J'ai pensé à toi toute la pièce et cette pensée, à la fois si douce et si triste, m'a porté à la sensibilité et j'ai pleuré comme quand nous lisions ensemble des choses touchantes.

Après le spectacle, je suis rentré un moment ici et ai été souper chez Mme d'Ivoff où était réunie la moitié de la ville. La maison est fort jolie, très éclairée; on a joué toutes sortes de jeux. Dans une pièce séparée, on jouait un jeu d'enfer; les mises étaient depuis cinq cents jusqu'à mille roubles qui valent cent sols de notre monnaie; mais, ceux qui

(1) Comédie de Beaumarchais.

jouaient ce jeu-là, étaient les plus beaux joueurs du monde. En tout, le jeu est très cher, ce qui me décide à ne pas jouer du tout, à moins que ce ne soit absolument nécessaire. Le comte de Saint-Priest m'a donné ce conseil que je suivrai, d'autant qu'on joue très bien tous les jeux, même les femmes qui en général l'aiment beaucoup.

Saint-Priest nous quitte lundi pour aller à Varsovie et de là, rejoindre sa famille en Suède. J'en suis très fâché ; si je me trouvais dans quelque situation difficile pour les affaires, je me serais adressé à lui pour lui demander conseil. Mais, à son défaut, tu ne te doutes pas à qui j'aurais recours : c'est à l'Impératrice elle-même! Je ne connais personne ici de mieux disposé pour la cause, et il est très fâcheux qu'il y ait si loin de ses frontières aux nôtres, car elle a bien tout ce qu'il faut pour nous tirer d'embarras. Les gazettes, car je n'ai pas d'autres nouvelles encore, disent que l'émigration, l'anarchie et le désordre ne font qu'augmenter. Je suis heureux de te savoir hors de cet exécrable pays. Adieu, pense à moi, aime-moi, embrasse nos enfants; je ne t'envie pas le bonheur que tu as d'être avec eux; je voudrais seulement le partager et tenir leur mère dans mes bras. Mille choses tendres à la tienne ; je t'aime à la folie!

Saint-Pétersbourg, 16/27 septembre.

Je vais t'écrire deux lettres aujourd'hui, mon cher cœur, celle-ci par un courrier que l'Impératrice envoie à Coblence, et que je prie M. le comte François d'Escars d'y faire mettre à la poste, espérant qu'elle t'arrivera plus tôt, et l'autre par la poste dont c'est aujourd'hui le jour. Dans toutes les deux, je te parlerai de ma tendresse et du regret que j'ai d'être loin de toi. Mais malgré cela, elles seront courtes, parce que je n'ai su qu'hier le départ du courrier et que j'ai beaucoup à faire, surtout s'il y a Ermitage ce soir et que l'Impératrice m'y invite comme à l'ordinaire. Au reste, je ne l'ai pas encore vue en public; elle n'a pas paru avant hier, parce que c'était un jeûne pour l'Élévation de la Croix.

La vie que je mène ici, est toujours la même. Tous les jours presque, de grands dîners et de grands soupers; mais, pour les derniers, excepté la première fois que je vais dans les maisons, je ne me mets plus à table. Il est impossible d'éprouver plus d'honnêtetés de tout le monde. La princesse Galitzin, qui a été cinq ans à Paris avec ses deux filles, est arrivée ici, avant-hier, de Moscou; j'ai été la voir hier. Elle ne taris-

sait pas de questions sur les gens de sa connaissance à Paris et ne revenait pas de les savoir tous hors de France, les uns d'un côté, les autres de l'autre.

Il est impossible de prendre plus de part à notre malheureuse position qu'on ne le fait ici et il est bien fâcheux que nous soyons aussi loin, car nous pourrions bien compter d'être secourus. L'Impératrice m'étonne tous les jours par son amabilité, sa gaîté et sa simplicité. Je ne traite les affaires qu'avec elle et cela d'une manière charmante. Elle m'a communiqué hier toutes les lettres qu'elle écrit par le courrier, et il n'y a pas d'ambassadeur qui soit ici sur un pied plus agréable que moi. Mais, je suis loin de ma minette et cela seul empêche de jouir de rien! De plus, le climat est froid et humide; j'ai déjà une paquèche à la russe et des bottes doublées de flanelle pour mettre dans les antichambres, quand je sors.

Il y a eu un bal ici, chez l'ambassadeur, fort joli; il n'y avait que quatre-vingts personnes dont plusieurs jolies et surtout fort bien mises. Les danseurs sont très rares, la plus grande partie des jeunes gens étant encore à l'armée de Moldavie. Stedting a été un peu malade; mais il va mieux; je dîne aujourd'hui chez lui en petit comité. Le comte de Saint-Priest est parti hier; tout le monde le regrette. Sa Majesté lui a donné une très belle bague et l'a traité avec beaucoup de distinction; je suis très fâché de son départ, il m'était d'une grande ressource. Tous les ministres parlent

d'affaires avec moi; mais, je ne fais rien passer par eux; c'est l'Impératrice qui leur remet les papiers et moi, je les lui remets directement. Elle me permet même de copier les notes qu'elle met de sa main; cette manière étonne tout le monde ici; elle est sans exemple. N'en parle pas; elle me flatte beaucoup. d'autant que j'ai vu dans ses dépêches qu'elle dit beaucoup de bien de moi. Mais, cela ne diminue pas le désir que j'ai de te rejoindre et surtout la grande impatience d'avoir de tes nouvelles, car j'en sèche. Je n'ai pas reçu, non plus, de nouvelles de Coblence, d'où je suis pourtant bien sûr que l'on m'écrira en arrivant. Adieu, cher cœur, je t'embrasse; j'embrasse mes jeunes aussi tendrement que je t'aime; je ne puis rien dire de plus. Je me porte toujours à merveille; mille choses à maman.

Saint-Pétersbourg, 19/30 septembre.

Du luxe et de la magnificence qui règnent ici, mon cher cœur, tu ne peux te faire idée. Il y a dix ou douze maisons ouvertes, où on peut aller diner et souper, sans même se faire annoncer et il n'y a pas de semaine qu'il n'y ait trois ou quatre fêtes chez des particuliers. Avant-hier, jour de sainte Sophie, le comte Strogonoff en a donné une pour sa fille qui a

douze ans; il y a eu un concert et bal dans une superbe maison qu'il a ici. A la fin du concert, la petite Sophie, habillée en maîtresse d'auberge, est venue prier d'aller souper au nouveau restaurant qu'elle venait d'établir. Nous avons passé dans une grande salle, ornée comme les restaurants du Palais-Royal et où tous les gens étaient en veste blanche et en tablier; il y a eu de la musique pendant le souper; après on a recommencé à danser et j'ai été me coucher. Nos gens ne servent jamais à table comme en Angleterre, avec la différence que les maîtres de la maison en ont dix fois plus. Hier, j'ai été à l'Ermitage; on a donné *Nanine* et *l'Avocat Patelin* et la veille *le Misanthrope*. Nous n'étions pas vingt personnes à chacune de ces représentations; l'Impératrice ne peut pas souffrir qu'il y ait d'autres que sa société intime. Les dames de service n'y sont pas même admises; il n'y a d'étranger que l'ambassadeur, Stedting et moi. L'Impératrice cause pendant le spectacle et prouve autant de connaissance et de goût pour la littérature que de science pour gouverner un grand empire.

Demain c'est le jour de naissance du Grand-duc; il y aura gala à la cour et je verrai pour la première fois Sa Majesté en public. Lundi, c'est l'anniversaire de son couronnement, et la fête de l'ordre de Saint-Wladimir, autre gala et bal paré; tu juges, ma chère amie, comme je suis disposé aux fêtes; mais, j'éprouve ici une chose assez douce, c'est que toute la compa-

gnie que je vois, à commencer par la souveraine, est parfaitement disposée pour notre cause. Il est bien fâcheux que la saison soit si avancée et ceux qui sont plus à portée n'y mettent pas le même zèle ni la même activité. Avec cela, il me paraît que les législateurs sont embarrassés; ils ont perdu nos colonies, ont ruiné la France, ont dégradé le Roi et je ne vois pas qu'on soit plus libre ni plus heureux. Je ne parle pas de ceux qui ont écrasé le clergé et la noblesse, mais de ceux pour qui ils prétendent avoir travaillé. La prétendue liberté du Roi fait hausser les épaules; celui qui était hier son geôlier, prend ses ordres aujourd'hui; c'est le manteau d'écarlate qu'on a mis sur les épaules de Jésus-Christ. Au reste, il paraît que les nouveaux législateurs seront encore pis que les premiers, et comme ils arrivent avec les mêmes idées pour faire le bien, c'est-à-dire pour réparer le mal que les scélérats ont fait, ils ne pourront employer leur savoir-faire que pour achever de tout dissoudre.

Ces réflexions sont tristes, ma chère amie; mais, il ne faut pas désespérer de la Providence; elle veille au destin des empires et combien de fois la France ne s'est-elle pas trouvée au bord du précipice! Espérons, mon cher cœur; mais, surtout espérons de nous revoir bientôt dans les bras l'un de l'autre, entourés de nos chers enfants; le souvenir de ce spectacle qui m'a si souvent attendri, me fait verser des larmes.

Oh! mon amie, à quel point tu es aimée; mais aussi, qui le mérite plus que toi? Je t'embrasse mille fois; j'embrasse mon cher Tintin, mes petits; parle-leur de moi; dis-leur de m'aimer bien et de me le prouver par leur tendresse pour la plus aimée des mères et celle que j'aime cent fois plus que moi-même.

Saint-Pétersbourg, 4 octobre-23 septembre.

On me mande, mon cher cœur, que l'on t'a envoyé de Coblence un exemplaire de la lettre des princes (1); elle a eu ici le plus grand succès. L'Impératrice en a ordonné l'impression à l'imprimerie impériale. Elle continue à me traiter à merveille; j'ai été le seul invité étranger à dîner chez elle le jour de la fête du Grand-duc et le lendemain de l'arrivée de Mercier, j'ai dîné chez elle à son petit couvert. Nous étions sept. Je voudrais bien qu'elle me renvoyât, porter la réponse à la lettre que je lui ai remise ce jour-là. Le désir que j'ai de te voir, de t'embrasser, ne peut s'exprimer.

(1) Après la déclaration de Pilnitz, le comte de Provence et le comte d'Artois adressèrent de Coblentz une lettre au Roi leur frère, dans laquelle, alléguant que son adhésion à la Constitution lui avait été extorquée, ils refusaient d'obéir à ses ordres. C'est de cette lettre que parle Esterhazy.

Hier c'était encore une grande fête à la cour : l'anniversaire du couronnement de l'Impératrice et la fête de l'ordre de Saint-Wladimir. Le matin, on a baisé la main de Sa Majesté; il y a eu, chez le vice-chancelier comte Ostermann, un grand dîner de cent personnes aux frais de la cour et, l'après-dîner, bal paré. Les femmes et les hommes qui n'étaient pas en uniforme, y étaient de la plus grande magnificence. Il y avait plus de mille carosses rangés sur la place devant le château. Le bal a été sérieux; on a dansé des polonaises et seulement deux anglaises; après quoi, on s'est retiré; mais il fallu attendre longtemps ses voitures. J'étais assez las et je me suis couché tout de suite pour pouvoir me lever de bonne heure pour la poste; avec cela, je serai obligé de remettre plusieurs correspondances à vendredi, à cause des chiffres et des copies, surtout celle de Vienne, qui est avec le certain chiffre qui t'a si souvent ennuyée à Aix.

Je déloge ce soir; l'ambassadeur a fait tout ce qu'il a pu pour me retenir, mais, j'ai tenu rigueur par la raison que je t'ai mandée; je serai mieux logé, et je serai chez moi; mais, je regretterai beaucoup ma cheminée; elles sont rares dans ce pays-ci.

Je vous embrasse du meilleur de mon cœur.

Pétersbourg, 7 octobre-26 septembre.

J'ai reçu hier, mon cher cœur, ta lettre du 11 et elle m'a un peu consolé du chagrin que m'avait fait l'arrivée du courrier de Paris qui nous a appris l'acceptation du Roi et les détails de cette cérémonie, non pas que je ne fusse persuadé que le Roi accepterait, puisqu'il est prisonnier et qu'il ne peut avoir de volonté que celle de ses geôliers, mais, la façon dont ils l'ont forcé d'abdiquer, en quelque sorte, une couronne transmise dans sa maison depuis saint Louis, m'a fait saigner le cœur. Voici donc un nouvel ordre de choses ; il faut voir ce que feront nos princes, ce que vont faire les puissances étrangères ; tout cela va faire perdre du temps, et, ce que je trouve bien fâcheux, va retarder notre réunion qui est le vœu le plus cher de mon cœur. Voilà encore un nouveau voile jeté sur l'avenir et les distances sont si grandes ici que l'avenir nous paraît d'autant plus loin, que nous ne savons ce qui se passe que longtemps après que c'est passé.

Si quelque chose pouvait me dédommager de n'être pas avec toi et mes enfants, rien n'y serait plus propre que la manière dont je suis ici. Mais, je te jure qu'il ne se passe pas un jour où je ne fasse des vœux bien sincères pour être avec toi dans un lieu tranquille,

tel que la Suisse, la Lombardie ou l'Allemagne, ne plus te quitter et nous livrer au plaisir de nous aimer, de nous le dire, et d'élever nos enfants, car pour la France, il est impossible de penser à y vivre en paix. L'anarchie constitutionnelle, qui vient d'y être consacrée, la rendra inhabitable, et Dieu sait tout ce qu'il faudra, pour y ramener l'ordre, de temps, de malheurs.

Les distinctions qu'on a pour moi ici, augmentent tous les jours; je suis invité à tous les Ermitages, et je l'ai été, l'autre jour, chez la Grande-duchesse à un bal et à un souper qu'elle a donnés, en mariant Mlle de Liéven, une de ses demoiselles d'honneur, au comte de Wittinghof, fils d'un sénateur. Le bal a été fort beau; il y a eu plusieurs tables pour le souper. A la première, il n'y avait que des femmes. Le Grand-duc était à une petite table où j'ai été près de lui, le seul étranger prié à cette noce. L'Impératrice y est venue; elle m'a appelé et a causé longtemps avec moi des affaires du moment. C'était par elle que j'avais appris la nouvelle de l'acceptation du Roi et elle a donné ordre au ministre de me communiquer la dépêche qui l'apprenait. Elle a défendu de recevoir aucun paquet par la voie de M. Genêt, chargé des affaires de France ici, et qui a défense de paraître à la cour. Il est bien malheureux que la saison soit si avancée, car les dispositions d'ici sont excellentes, et on ne s'en cache pas. Je me tiens à quatre pour ne pas me livrer à l'enthousiasme que me cause l'Impé-

ratrice, afin de ne pas rappeler Mme de Sévigné qui disait que l'on voyait bien combien Louis XIV était un grand homme, et cela parce qu'il avait dansé avec elle; mais, elle est adorée de tous ses sujets et je n'ai encore rencontré personne, même parmi les frondeurs qui abondent ici comme ailleurs, qui ne l'aime à la folie et ne parle d'elle avec éloge et enthousiasme; et de ce nombre, il n'y a pas une dixième partie qui l'ait vue de près et dans son intérieur où elle est aussi aimable qu'instruite.

La Grande-duchesse est admirée par tout le monde pour sa vertu et son honnêteté; elle est très polie. Je les ai peu vus parce qu'ils ont presque toujours été à la campagne à Gatschina; mais, ils m'ont traité avec beaucoup de distinction et s'intéressent bien véritablement aux malheurs de notre pays. J'ai commencé à jouer hier à l'hombre avec la vice-chancelière. J'ai gagné. Les matinées qui ne sont point jours de poste, je vais voir quelque chose. Hier, j'ai été voir les cadets de l'artillerie; ils font l'exercice comme les Prussiens. Ils ont des canons avec lesquels ils font un feu du diable. Ils sont, depuis cinq ans jusqu'à quinze, dans cette école qui est très bonne et dirigée par le général Milesino, un homme de mérite. Après l'exercice, ils ont dansé un ballet russe, le plus joliment du monde. Un des danseurs était de l'âge et de la taille de Valentin; il faisait ses petits pas à merveille.

Demain, je vais au port des galères, dimanche à la

cour; lundi je vais déjeuner à la campagne, chez la princesse Daschkoff, qui veut me montrer la maison qu'elle a bâtie sans architecte et le jardin qu'elle a planté; mardi poste; mercredi, je vais à Cronstadt, qui est le port de guerre de la Russie dans la Baltique, et je ne sais pas si je ne serai pas obligé d'y coucher; c'est à dix ou douze lieues d'ici. En revenant, je verrai Oranienbaum et Péterhof, deux châteaux de l'Impératrice. Pour lors, je n'aurai plus à voir que la forteresse d'ici, et pourrai partir quand on voudra, après avoir vu tout ce qu'il y a à voir ici. Que le moment, où je pourrai te mander que je pars, sera agréable pour moi! En attendant, je t'embrasse mille fois de tout mon cœur, et mes petits jeunes aussi; je suis charmé qu'ils soient avec toi, qu'ils te dédommagent un peu de l'absence de leur père qui t'aime tant! Je me porte à merveille; je toussais un peu le soir; l'Impératrice m'a envoyé du sucre de betterave qui m'a fait l'effet du tolu; je ne tousse plus. Je t'embrasse toujours, toujours; n'oublie pas maman.

Pétersbourg, 11 octobre-30 septembre.

J'ai été bien affligé, mon cher cœur, de ne pas avoir reçu de tes nouvelles par le dernier courrier, car outre la peine que j'éprouve de ne pas avoir de

tes lettres, j'ai pensé que l'idée de mon retour était cause de ton silence, tandis que ce qui se passe en France, rendant ma présence ici plus nécessaire, doit probablement le retarder. J'attends tous les jours un courrier. Mais, l'Impératrice vient d'écrire à l'Empereur et à l'Angleterre pour les presser d'agir, regardant l'acception du Roi comme forcée et lui plus captif que jamais.

Elle continue à me traiter avec la plus grande bonté. Dimanche, j'ai encore dîné avec elle; il y avait grande table. Le soir, j'ai été à l'Ermitage; on a donné *la Fausse Agnès* et *le Bourru bienfaisant*. Hier, j'y ai été encore à un opéra russe dont la musique est toute des anciens airs du pays. Au loin, on fait des accompagnements; il y en a de fort jolis, mais d'autres fort baroques. L'Impératrice en a fait graver la partition et je tâcherai d'en avoir un exemplaire, car il ne se vend pas. Les paroles sont de Sa Majesté. Le spectacle est superbe. La scène se passe en Russie dans l'ancien temps. Tous les costumes sont de la plus grande magnificence, faits d'étoffes turques de ce temps-là et comme on les portait alors. Il y a une ambassade de Kalmouks qui chantent et dansent à la manière tartare, des Kamtschadales vêtus à la manière du pays et dansant aussi les danses du nord de l'Asie, enfin une ambassade chinoise qui amène au prince, fils du Tzar, la princesse qui lui est destinée. Le ballet qui termine l'opéra est dansé par Pique, Mme Rosy

et quelques autres bons danseurs. On y voit tous les peuples différents qui composent l'empire, chacun avec ses habillements. Je n'ai jamais vu un spectacle plus varié et plus magnifique ; il y avait plus de cinq cents personnes sur le théâtre et quoique les petits Grands-ducs et les quatre petites Grandes-duchesses y fussent, avec leurs gouverneurs et leurs gouvernantes, nous n'étions pas cinquante spectateurs, tant l'Impératrice est difficile pour ceux qu'elle admet dans ses Ermitages.

Je pars aujourd'hui pour aller voir Péterhof et Oranienbaum ; je coucherai dans ce dernier endroit et demain, j'irai à Cronstadt voir le port et reviendrai ici à une fête chez M. de Wittinghof, père du marié de mardi dernier, qui donne un bal à toute la ville, où l'on ne peut pas se dispenser d'aller. Dimanche prochain, il y a encore une noce d'une fille d'honneur de l'Impératrice. Elle se fera à la cour avec beaucoup de cérémonie. Ce temps-ci est celui des mariages. Une fois l'Avent arrivé, on ne se marie plus, car, dans ce pays, il n'y a jamais de dispenses, non plus que pour épouser des parents.

On est très strict pour les pratiques de la religion ; personne ne se met à table sans prier, en se tournant vers l'image sainte qu'il y a dans chaque chambre et en faisant trois signes de croix, mais de droite à gauche. Pendant la messe, on est toujours debout et à tout moment, on s'incline profondément et on fait

une quantité de signes de croix, depuis le paysan jusqu'au souverain. Dans chaque maison, il y a une place destinée aux images et presque partout, on voit un cierge ou une lampe qui brûle devant. Les prêtres et les évêques ont tous de longues barbes; on ne les voit jamais dans la société. Au reste la plus grande tolérance règne ici; il y a des églises pour tous les cultes.

Le vice-chancelier vient de me mander qu'il allait partir un courrier pour Berlin; je vais en conséquence faire partir cette lettre-ci par cette voie et mander au baron de Roll de la faire mettre à la poste; tu la recevras, moyennant cela, un peu plus tôt.

Dimanche dernier, on m'éveilla pour m'amener un courrier; je le fais entrer; il me dit que M. de Montmorin l'a expédié de Paris. Je l'interromps pour lui demander à qui il croit parler, il me dit : à M. Genêt. Je l'assure qu'il s'en faut de beaucoup et je le renvoie. L'Impératrice a fait défendre la cour à M. Genêt, a défendu à ses ministres de communiquer avec lui, ni de recevoir aucun paquet de sa part. Si tous les souverains étaient comme elle, le compte serait bientôt fait. Adieu, mon cher amour, je t'embrasse mille et mille fois de toute mon âme, ainsi que mon petit Tintin et nos autres enfants; mais toujours toi plus tendrement que les autres; mille choses à maman.

Saint-Pétersbourg, 14-3 octobre.

J'ai reçu, mon cher cœur, tes deux lettres du 19 et 21 ; je partage avec toi toute l'horreur de notre situation et de notre séparation et vois avec une vraie peine l'incertitude que les circonstances de l'acceptation du Roi mettent à mon départ. On a envoyé d'ici des courriers partout; mais, il faut attendre les réponses; ici, on regarde le Roi tout aussi captif qu'avant ce simulacre de liberté qu'on lui laisse, et on ne communique pas davantage avec le chargé d'affaires que pendant sa prison. On ne regarde pas non plus l'acceptation plus libre que sa personne et bien loin d'être refroidie par l'événement, Sa Majesté Impériale n'en a écrit que plus fortement aux autres souverains, en promettant, de son côté, tout ce que son éloignement et les circonstances peuvent permettre. Tu feras part de cela au vicomte pour que sans me nommer, il en tire le parti qu'il jugera utile pour empêcher le découragement.

Les motifs qui ne m'ont pas permis de refuser ce voyage, me soumettent aujourd'hui aux événements; mais, je me suis réservé la promesse que l'on n'agirait pas sans moi. Ainsi, l'époque où il sera question

d'agir, sera au plus tard celle de ma liberté. De même que c'est un événement qui me retient ici, il en peut arriver tel autre qui m'en fasse partir tout de suite, et j'ai eu soin de tout voir, afin de ne rien regretter en quittant la Russie.

J'ai été mandé à Péterhof, maison royale, bâtie par Pierre le Grand. Il y a de très belles eaux et une cascade tout à fait semblable à celle de Marly, au bord de la mer. Pierre Ier, en venant de Hollande, y a bâti une maison hollandaise, absolument semblable à celles de ce pays. Tous les meubles et tous les tableaux qu'il y a mis, y sont encore à la même place et, dans son lit, on a conservé les draps dans lesquels il a couché. Près de cette maison, qui est fort petite, sa fille Élisabeth a fait bâtir un joli pavillon, nommé Monplaisir, aussi au bord de la mer, et c'est là où loge l'Impératrice quand la cour est à Péterhof, ce qui n'est guère que quinze jours par an, à la fête de saint Pierre, qui y est célébrée comme du temps du règne de cet empereur.

De Péterhof, nous avons été à Oranienbaum où j'ai trouvé le cutter de l'amiral Pusing qui commande à Cronstadt et qui l'avait envoyé pour me chercher. Le vent était beau et la traversée n'a été que d'une demi-heure. Cronstadt est une ville très bien fortifiée sur la mer Baltique, en avant de l'embouchure de la mer, à environ douze lieues d'ici, et où Pierre le Grand a formé le projet d'un grand port de guerre

que Catherine II a achevé d'exécuter. Les ouvrages ne sont pas encore finis; mais, ils sont superbes, tous revêtus en granit et de quoi construire à la fois seize vaisseaux de ligne, des casernes de toute beauté et une corderie plus longue que celle de Brest.

L'amiral a voulu me loger; mais, je m'y suis refusé et le lendemain matin, il est venu me prendre pour me mener partout. J'ai déjeuné chez lui et après m'être promené en chaloupe, par le plus beau temps du monde, dans les trois ports : celui de guerre, où il y a trente-deux vaisseaux de ligne, celui marchand, où il y a huit cents bâtiments, et celui du milieu qui est très vaste et qui sert de vestibule aux deux autres, je suis retourné dans le cutter de l'amiral à Oranienbaum. Comme il y avait très peu de vent, nous avons mis un peu plus d'une heure. Arrivé à Oranienbaum, j'ai été voir le château. C'est là que Pierre le Grand mourut. La situation en est très agréable, sur une hauteur, à un petit quart de lieue de la mer, et vis-à-vis Cronstadt. Il y a un beau jardin au milieu duquel l'Impératrice régnante, pendant qu'elle était grande-duchesse, a fait bâtir un pavillon où elle logeait, qui est du meilleur goût, meilleur que le reste du château. Une longue colonnade de pierre conduit à un autre pavillon qu'on nomme la Montagne, qui est construit sur l'endroit le plus élevé. On découvre Pétersbourg et toute la côte du nord, Cronstadt en face et, à gauche, la Baltique.

Entre les deux colonnades, il y a un glissoir russe; ce sont des planches très lisses, sur lesquelles on jette de l'eau quand il gèle et, avec un traîneau fait exprès, on descend et la rapidité du mouvement fait remonter le traîneau pour redescendre ensuite. On fait cinq cents toises de cette manière. Comme il y a des coulisses des deux côtés, on ne peut pas tomber; mais, on va très vite; on assure que c'est charmant. Les inspecteurs sont sur une galerie, au-dessus de la colonnade et, quelquefois, le traîneau s'arrête au bas d'une des petites colonnes ou recule au lieu d'avancer.

Après avoir vu ce qu'il y a à voir à Oranienbaum, nous sommes venus ici et je me suis habillé tout de suite pour aller à l'Ermitage où j'avais été invité. On a donné *les Bourgeois à la mode* et *le Cocher supposé;* le spectacle a été assez gai. L'Impératrice m'a fait mettre à côté d'elle et a beaucoup causé d'affaires avec moi. De là, j'ai été à ce bal dont je t'ai parlé. La maison de Mme Wittinghof est magnifique; il y a des choses de la plus grande beauté; mais, à côté de cela, des choses de mauvais goût. Il y avait six cents personnes invitées et il y en avait environ cinq cent cinquante sans qu'il y eût eu foule nulle part, tant la maison est grande. La grande table était de trois cents couverts et les autres de cinquante et de vingt-cinq. Le souper n'a pas répondu à la magnificence de la fête, surtout pour moi qui n'avais pas dîné.

En rentrant, j'ai été obligé de passer une partie de

la nuit a écrire à Vienne, l'Impératrice voulant que le courrier parte le lendemain de bonne heure.

Il fait très beau pour la saison et nous avons ici, ce que l'on appelle en France l'été de la Saint-Martin. Il est vrai qu'une fois la neige venue, le froid dure jusqu'au mois d'avril ; mais, c'est le meilleur temps pour voyager en traîneau et si je puis partir, je n'en arriverai que plus tôt. Embrasse pour moi mes chers enfants ; parle-leur de leur père qui t'aime tant et reçois de moi mille tendre baisers.

Saint-Pétersbourg, 18-7 octobre.

J'attends toujours avec impatience, mon cher cœur, le courrier de Coblence qui m'est annoncé depuis longtemps. Je voudrais bien qu'il m'apportât l'ordre de revenir ; ce serait la meilleure nouvelle dont il pourrait être porteur pour moi ; mais, il faudrait qu'il fût bien positif, parce qu'on attend ici des réponses aux lettres qui ont été écrites à Vienne et à Berlin, et il faut tant de temps pour recevoir des réponses ! c'est terrible.

Hier, j'ai été voir la forteresse. Le comte Bruce, le gouverneur de la ville, m'a envoyé son canot pour y aller par eau. Pendant le trajet, les rameurs chantent

des chansons russes en partie dont les motifs sont très agréables. L'Impératrice m'a fait présent des deux opéras russes de sa composition, quant aux paroles : l'un est *Fercy*, dont je t'ai parlé, et dont les airs sont russes et originaux ; l'autre est *Oleg* qu'on doit donner vendredi. On dit qu'il est superbe par les décorations, les ballets et la magnificence des costumes de ce temps-là, avant la destruction de Constantinople ; je t'en rendrai compte après l'avoir vu.

C'est dans l'église de la forteresse, qui est bâtie dans une île de la mer, comme tu le verras dans le plan, que Pierre le Grand, sa femme et sa fille sont enterrés, et c'est sur son tombeau que l'Impératrice d'aujourd'hui a déposé elle-même les trophées pris sur les Turcs à la bataille navale de Tchesme, dans l'archipel. Cette église est tapissée en partie de drapeaux turcs, pris dans cette dernière guerre. Je suis monté à la tour qui est toute dorée et d'où l'on a la plus belle vue du monde. De là, j'ai été à la Monnaie, où j'ai vu des lingots d'or, venant de Sibérie, qui feraient la fortune de bien des individus. Ensuite, j'ai été voir la maison qu'a habitée Pierre le Grand : c'est une baraque de bois de quatre pièces, la cuisine, la chambre à manger, la salle d'audience, plus petite que ton salon à Tournay, et la chambre à coucher, de la grandeur de mon cabinet. On a bâti en pierre une maison au-dessus de celle-là pour la conserver, mais qui ne la touche pas, et il y a toujours deux senti-

nelles ; on en a ôté les meubles qui étaient pourris.

J'ai vu ensuite la première chaloupe qu'il a fait construire en Russie, et qui, pendant quelque temps, a été toute la marine de l'Empire. Elle est conservée, avec un grand soin, dans une maison exprès, avec tous les agrès. On l'appelle *le petit grand Sire.*

Dimanche, j'ai dîné chez l'Impératrice qui m'a invité à la noce de Mlle Protapoff, une de ses demoiselles d'honneur, qu'elle aime beaucoup et qui a épousé un prince Galitzin. Elle est jolie mais a l'air d'avoir mal à la poitrine. J'ai été placé avec les parents pour bien voir et je vais te rendre compte de toute la cérémonie. Après dîner, les parents des deux promis ont mené la promise tout habillée, mais seulement aux trois quarts coiffée, chez l'Impératrice qui l'a couverte d'une quantité énorme de diamants et lui a donné un chiffre en diamants, qu'elle portera toute sa vie, attaché avec un ruban au côté gauche. Ce chiffre est surmonté d'une couronne impériale aussi de diamants. La promise est toujours vêtue de blanc, mais, très richement, et avec des rubans coquelicot. Elle n'a pas de bouquet sur la tête, mais, de grandes boucles pendantes sur les épaules. Quand la toilette est finie, ses parents à elle la mènent à l'église où ils se rangent du côté droit. Les parents du promis se tiennent à la porte, l'un avec un morceau de pain noir, l'autre une sébile de sel.

La promise arrive avec ses parents à elle, prend du

pain, le trempe dans le sel et le mange. Ensuite, elle se range avec sa cour et fait signe au promis d'avancer vers l'autel. Ils s'arrêtent à la balustrade pendant que l'on chante un hymne. Le prêtre s'avance, dit des prières et leur donne à chacun un anneau bénit; ils le mettent à leur doigt et ensuite le retirent et le troquent entre eux, après avoir dit oui, ce qu'ils font sans faire de révérence à leurs parents. On étend devant eux le poêle et au lieu qu'il soit mis sur leur tête, ils se placent dessus. Quand ils sont sur cette étoffe, on apporte au prêtre deux couronnes; il en bénit une, la fait baiser à l'époux et la pose sur sa tête sans toucher; elle est soutenue par un chambellan pendant le reste de la cérémonie. Une seconde couronne, mais d'une autre forme, est soutenue par un autre chambellan sur la tête de la mariée; après quoi, on apporte un petit gobelet d'or, plein de vin rouge. Le marié en boit une goutte et le donne à la mariée qui boit aussi et le rend au mari qui reboit et le lui rend jusqu'à trois fois pour prouver qu'il ne faut pas se dégoûter l'un de l'autre; après quoi, se fait la bénédiction nuptiale pendant que les mariés se tiennent la main. Le prêtre agrippe les mains des mariés et les promène trois fois autour de l'autel; les chambellans tiennent toujours les couronnes sur la tête. Après la promenade, le prêtre prend le livre de l'Évangile, qui est sur l'autel, et leur en fait baiser le couvercle. On ôte alors la couronne et l'Impératice sort.

On chante ensuite les devoirs des époux et des femmes, tirés de saint Paul, et quand tout est fini, le prêtre leur apporte la vraie croix à baiser, et ils sortent; quand ils sont hors de la balustrade, le mari baise la main à sa femme qui l'embrasse et toute la parenté va remercier l'Impératrice en lui baisant la main, et Sa Majesté embrasse toutes les femmes.

Ensuite, le bal a commencé par une polonaise; le grand-duc Alexandre, le père étant à la campagne, a ouvert le bal avec la mariée et la grande-duchesse Alexandra avec le marié. L'Impératrice s'est mise au jeu, au boston, et m'a fait asseoir près d'elle. Le bal a duré jusqu'à neuf heures, où l'on est venu annoncer que le souper était servi. Il était dans une grande galerie, servi en fer à cheval. L'Impératrice avait les Grands-ducs à sa droite et la mariée à sa gauche. Elle a bu à la santé des mariés qui se sont levés, et nous avons tous bu la même santé avec un verre qui est couvert et que chacun avait devant soi. Après souper, on m'a dit qu'il fallait que j'aille chez la mariée pour voir la fin de la cérémonie. Je suis monté en voiture avec le marié, le prince Iousoupoff, son oncle, remplaçant le père et sa belle-sœur, la princesse Galitzin représentant la mère. La maison était illuminée et nous avons été reçus aux sons des trompettes et des timbales. Ensuite, le prince a pris une image d'or, où l'on ne voit que les têtes des saints et les mains, et la prin-

cesse un grand pain noir avec une salière au milieu et a attendu au haut de l'escalier la mariée que son mari a été chercher au bas de l'escalier. La mariée a baisé l'image en faisant trois signes de croix, et a mangé une bouchée de pain trempé dans le sel et ils sont entrés dans le salon où il y avait une table servie de fruits et dont la nappe était parsemée de fleurs; on s'est mis à table et on a bu à la santé des mariés qui ont répondu à la santé. Un moment après, ils se sont levés; tous les parents les ont conduits dans leurs chambres. La mariée est entrée dans la sienne, et on a fermé la porte. Nous sommes restés avec le marié dans le salon.

On prétend qu'autrefois, les matrones déshabillaient la mariée toute nue et la remettaient ensuite en déshabillé. Aujourd'hui, l'on se contente de lui ôter sa parure et sa robe; pour lors, on l'asseoit dans un fauteuil près du lit et tout le monde vient lui dire adieu. Elle a l'air d'une victime. Elle avait un déshabillé de dentelles sur une étoffe bleue et un bonnet de nuit. Après quoi, le marié a conduit toutes les femmes à leur voiture; on lui souhaite le bonsoir et l'on part. Je suis entré dans un grand détail sur cette noce; cette cérémonie que je trouvais si triste autrefois, fait aujourd'hui mon bonheur. Je t'embrasse mille et mille fois.

Saint-Pétersbourg, 10-21 octobre.

C'est ta fête aujourd'hui, cher amour, et je suis loin de toi ; je n'ai pas le cœur de chanter. Il y a un an je disais en vérité : « Mais, nous ne nous séparerons pas et plus de malheur en ce cas ». Aujourd'hui, quelle différence! De la patience et du courage, mon amie ; il y a longtemps que je le prêche aux autres ; mais, c'est bien plus aisé que de le prendre sur soi.

Avant-hier, il est arrivé un courrier de Coblence. Monseigneur me mande d'attendre ici les réponses de l'Empereur et du Roi. Si elles sont favorables et qu'on agisse, j'irai le rejoindre. Mais, si l'on ne fait rien d'ici au printemps, il me demande d'attendre encore un peu, jusqu'à ce qu'il puisse me remplacer, car il est sûr que c'est d'ici que peuvent venir nos seules ressources ; il n'y a qu'ici et en Suède qu'on trouve encore de la vigueur.

J'ai reçu une lettre d'Avillart (1), que Bercheny a apportée à Coblence et qu'il a remise au courrier avec

(1) Ce nom désigne Marie-Antoinette. Nous avons publié sa lettre dans l'Introduction aux *Mémoires* d'Esterhazy. On fera bien de la relire pour l'intelligence de ce qui suit.

cet opéra russe dont l'Impératrice a composé les paroles et Sorli la musique. Le sujet est tiré de l'ancienne histoire russe (1), Oleg étant oncle et tuteur du jeune prince Igor, grand-duc de Russie. C'est sous sa régence que s'est fondé Moscou et la scène s'annonce par la cérémonie de la première pierre de cette ville, posée par Igor en présence d'Oleg, des pontifes, des boyards et du peuple. Un aigle paraît dans les airs et les prêtres en augurent que la nouvelle ville sera le siège d'un grand empire. Fête à ce sujet par les habitants qui se préparent à s'y établir.

Au deuxième acte, des ambassadeurs viennent proposer une princesse pour Igor. On les reçoit avec magnificence; ils font l'éloge de la future. Igor consent à la faire venir pour l'épouser. On nomme des boyards et des dames pour aller au-devant d'elle. Oleg, à la fin de l'acte, fait part à son confident du projet qu'il a, de profiter des fêtes de la noce d'Igor, pour aller faire une entreprise sur Constantinople, où règne l'empereur Léon dont la Russie a reçu une offense.

Au troisième, c'est la noce d'Igor et d'Olga; d'abord la toilette de la promise, ensuite le pain et le sel. Le prince vient la prendre; elle est voilée. On couvre de fourrures et d'étoffes précieuses le chemin

(1) Le règne d'Oleg date du neuvième siècle et l'épisode rappelle sa marche sur Constantinople où régnait alors l'empereur Léon le Philosophe, qui dut subir les conditions d'Oleg.

où doivent marcher les époux à leur retour du temple. Un boyard, avec la pointe de sa flèche, lève le voile de la princesse; on répand sur leur tête du houblon et, pour écarter les maléfices, on les frotte avec des queues de mouton; on leur donne une fête pendant laquelle Oleg et ses guerriers partent pour son expédition.

Le quatrième acte est devant les murs de Constantinople; toutes les machines sont prêtes à battre les murs de la ville. Oleg se dispose à l'assaut, à la tête de ses troupes qui sont toutes habillées et armées dans le costume de ce temps, lorsque des ambassadeurs viennent offrir la paix. Oleg fait ses conditions et envoie un boyard avec les ambassadeurs grecs; ils viennent, peu après, avec le traité signé et l'empereur Léon invite Oleg à venir le voir. Des Grecs de la suite des ambassadeurs témoignent, par des danses de leur pays, la joie qu'ils ont de la paix.

Le cinquième acte représente d'abord le palais de l'Empereur qui avec l'impératrice Zoé attend Oleg; il est au milieu de sa cour. Oleg arrive avec ses guerriers; l'Empereur va au-devant de lui, le salue, le présente à l'Impératrice et lui présente ensuite sa cour; Oleg présente ses boyards. Pendant ce temps, on sert une table au fond du théâtre, les trois personnes se mettent à table et on chante et on danse pendant qu'ils mangent. Ils boivent à la santé les uns des autres, dans un grand calice d'or et, après le ballet, ils sortent avec toute la cour pour aller à l'hippo-

drome voir les fêtes, conduits par les hérauts d'armes et précédés par les juges des jeux.

L'hippodrome, que représente le théâtre, est une grande arène avec des gradins tout autour et dans le fond un théâtre. Une multitude de spectateurs sont sur ces gradins, plus de mille personnes; la cour est sur le premier gradin à droite, couvert de tapis d'étoffes d'or; les hérauts d'armes et les juges sont vis-à-vis; les trompettes donnent le signal, et on voit s'exécuter tous les jeux grecs, la course, la lutte, etc., au son d'une musique charmante. De belles Grecques viennent couronner les vainqueurs et dansent avec eux.

Cette fête finie, la toile du théâtre qui est dans le fond, se lève, et on y représente une scène d'*Euripide* avec chœurs, qui est celle d'Hercule arrivant chez Admète, au moment de la mort d'Alceste. Sorli a tellement imité tous les modes grecs, que c'est fort triste et passablement ennuyeux. Après le spectacle, la cour descend de ses gradins et Oleg, pour témoigner sa satisfaction de la réception que lui a faite l'Empereur, cloue son bouclier, avec les armes de la Russie, à une des colonnes de l'hippodrome.

Il est impossible de voir un plus beau spectacle, surtout par les habits. Les décorations, quoique belles, l'auraient été infiniment plus à Paris. Un grand mérite, que je n'ai pas pu juger, c'est qu'elles rendent parfaitement les lieux qu'elles représentent. Quant aux habits, il est impossible de s'en faire une idée. Toutes

…nt turques et d'or ou d'argent fin et le …u temps, est observé avec la plus grande … On dit que ce que cette pièce a coûté, est …ble, que la plus grande partie des étoffes a été …des anciens garde-meubles. Je n'ai pas pu juger …détails de la pièce; mais, on est sûr qu'elle est …ine d'esprit, de grands principes d'administration, …is dans la bouche d'Oleg pour l'instruction de son pupille, et je conçois l'enthousiasme qu'elle produit sur des spectateurs qui savent quel est l'auteur de l'ouvrage. Sa Majesté Impériale m'a fait venir dans sa loge, à côté d'elle et a paru désirer savoir l'effet que la pièce m'avait fait, qui véritablement a été grand, surtout le spectacle de l'hippodrome, dont il est difficile de se faire une idée.

Si tu es curieuse de lire ma lettre à Avillart (la Reine), tu verras que c'est impossible. Une partie est écrite sous la dictée de l'Impératrice.

Je t'embrasse mille et mille fois, toi et les enfants.

Saint-Pétersbourg, 1er novembre-21 octobre.

Nous attendons avec impatience, mon cher amour, le retour des courriers de Vienne et de Berlin. En attendant, Sa Majesté Impériale n'a pas voulu recevoir la lettre du Roi, qui annoncait son acceptation de la

Constitution, et le roi de Suède a renvoyé la sienne sans la décacheter. Un traité d'alliance vient d'être signé à Drottingholm, le 19 octobre, et le roi de Suède me l'a mandé lui-même, par une lettre très honnête et que le courrier, qui a apporté le traité, m'a remise hier. L'Impératrice n'a encore vu personne depuis la mort du prince Potemkin; mais, les affaires n'en vont pas moins. J'ai vu la lettre qu'elle va répondre à la noblesse française, adressée au maréchal de Broglie; elle est charmante.

Le courrier qui l'apportera, arrivera probablement avant celui-ci; mais, je ne veux pas laisser passer de poste sans te parler de ma tendresse. Ce n'est pas que. depuis six heures du matin, je ne sois à chiffrer et à écrire; ce courrier de Suède m'a donné beaucoup d'ouvrage. Comment as-tu vu l'archiduchesse? As-tu été à Bruxelles ou est-elle venue à Tournay? Tu m'annonces beaucoup de choses intéressantes et tu ne me dis pas un mot. Tu voudrais que je t'annonce mon retour. Si je te l'avais mandé en arrivant, je t'aurais dit ce que je croyais, c'est que je rapporterais la réponse de l'Impératrice et que j'aurais été au mois d'octobre avec toi. Aujourd'hui, mon retour ne dépend plus de personne; il tient aux événements et Dieu seul peut les connaître. Le roi de Suède a imité l'exemple de l'Impératrice (1) et a envoyé M. Oxens-

(1) Elle avait envoyé le comte de Romanzoff comme ambassadeur à Coblentz auprès des princes; le roi de Suède y envoya le comte d'Oxens-

tiern, ministre, près des princes. L'Empereur, sans se déshonorer, peut-il moins faire que les souverains du nord, et sa sœur a beau dire, s'il ne fait rien, elle sera chassée des Pays-Bas. Ma lettre sera courte aujourd'hui, d'abord parce que j'ai tant écrit que je ne puis plus, et puis, parce que la lettre que je t'écrirai par le courrier qui te portera la lettre pour Avillart (la Reine), arrivera plus tôt que celle-ci.

On mande que la nouvelle Assemblée fait des folies et que la France est plus inhabitable que jamais; tout cela est affreux. On dit que La Chose (Fersen) est à Bruxelles; cela est-il vrai? On le mande de Stockholm. Il gèle ici comme à Paris au mois de janvier. Adieu, je t'embrasse, t'aime à la folie; j'embrasse mes enfants.

Pétersbourg, 8 novembre-28 octobre.

Quoique toutes mes dépêches soient faites pour le courrier, mon cher cœur, et que je croie qu'il part demain ou jeudi au plus tard, je ne veux pas laisser partir la poste sans t'écrire. J'ai reçu ta lettre du 16 octobre. Je suis fâché et bien aise à la fois de la peine que te fait mon absence; mais, je ne suis que

tiern. L'Autriche et l'Angleterre refusèrent d'être représentées officiellement auprès d'eux.

fâché que tu penses que ce n'est pas t'aimer, que de rester ici dans une circonstance où ma personne est utile. Je te mande sur cela des détails dans la lettre que le courrier remettra à Coblence, au comte François d'Escars, pour qu'il te la fasse passer par une voie sûre. Tu trouveras toi-même qu'il était impossible de refuser à Dresde la commission qu'on m'a donnée de venir ici passer quatorze jours, et que les événements qui sont arrivés et l'importance de ma mission, qui y ont prolongé mon séjour, ne me permettent pas d'en partir, avant qu'on ne sache à quoi s'en tenir ou que la saison permette d'agir. C'est moins ce qu'on m'écrit qui me retient ici, que ce que j'y fais, et tu peux être sûre que je n'y perds pas mon temps ; je répondrai, par le courrier, aux questions que tu me fais sur l'argent. Mercier et Joseph se portent bien. Ma toilette faite, ils n'ont pas grand'chose à faire, ayant un laquais de louage qui me suit et les gens ne servent jamais à table. Quant à ma dépense, elle est restreinte autant que possible ; trois uniformes que j'ai, mais qui s'usent, forment ma garde-robe.

Jamais, je n'ai mangé chez moi ; quand on a dîné ou soupé quelque part, on vous invite une fois pour toutes et on a à choisir, tous les jours, dans cinquante maisons différentes et dans plusieurs sociétés. Celle qui me convient le mieux est Mme Zagraszky dont je t'ai parlé déjà. Elle est toujours chez elle ; elle ne voit

que peu de monde, fort laide et fort aimable, son mari froid et plein d'esprit et de piquant. Elle élève une nièce de dix ans, qui ne sera pas jolie et qu'elle aime à la folie. De temps en temps, elle joue à l'hombre et au trictrac, petit jeu. Quoiqu'elle n'ait pas de maison ouverte, comme tant d'autres, elle donne beaucoup de ton dans la société, et ceux et celles qui sont bien reçus chez elle, le sont beaucoup dans le monde. Elle ne va jamais à la cour où son mari est chambellan, ne veut rien, ne demande rien. Elle a regretté le prince Potemkin qui l'aimait beaucoup et allait sans cesse chez elle, quoiqu'elle n'ait jamais voulu obtenir rien, ni pour elle, ni pour son mari, par son canal, afin, disait-elle, de se distinguer de ses autres amies ; a une mauvaise santé, suite de sa construction qui ressemble à celle de la comtesse de Damas. C'est là où je me distrais des affaires.

Je vais aussi dans trois maisons, l'après-dîner, chez la princesse Kourakin, la comtesse Golovyne et Mme de Baschaloff, trois femmes très honnêtes et aimables. Elles aiment toutes leur mari, et ils le méritent, du moins deux, car le comte Golovyne est à l'armée. Sa femme a été l'y voir l'année passée : mais, comme la paix est faite, elle l'attend avec impatience. Pour les autres maisons, j'y vais tour à tour dîner ou souper, surtout chez le vice-chancelier de l'Empire, qui est le premier ministre et où je suis très à mon aise. Sa femme est la meilleure femme

du monde : ils n'ont pas d'enfants, ni de parents de leur nom, ce qui les fâche beaucoup.

Quoique l'Impératrice ne voie pas encore du monde, elle m'a fait inviter avant-hier, et m'a demandé pardon d'être en bonnet de nuit parce qu'elle avait un peu de fluxion. Elle était assez gaie et très aimable. Nous n'étions que huit à table. Elle m'a fait présent d'une pelisse superbe, une bête blanche comme l'hermine avec des poils longs, mêlés de taches, qui est légère comme une plume ; elle est doublée d'une étoffe de soie rouge. Cela vient de Sibérie et il n'y a que l'Impératrice qui puisse en avoir ; on l'estime dix-huit cents à deux milles roubles. Mais, ces peaux ne se vendent pas. Chaque bête n'a de cette peau que grand comme deux doigts ; ainsi, il a fallu peut-être deux mille bêtes pour faire une pelisse que, comme tu penses bien, je te destine pour te faire une pelisse, un manchon et un chat, car, sûrement, il y aura de quoi faire tout cela. Je vais bien la ménager ici et ne m'en servir que dans les grandes occasions : tout le monde m'a fait compliment de la magnificence du présent et de la grâce que Sa Majesté a mise à le faire.

Excepté sa société intime et ses ministres, je suis la seule personne qu'elle ait encore vue ; et puis, elle est parfaite pour nos affaires ; mais, je vois que je suis bavard quand je t'écris. Ma lettre te parviendra beaucoup plus tard que celle que je t'écrirai par le courrier, car je t'en écrirai deux, dont une avec celle

d'Avillart, qu'il mettra à la poste à Francfort, et qui ne t'arrivera de Coblence que par une voie sûre. Je t'embrasse mille fois et mes chers enfants. Ne doute donc pas que je t'aime; mais tu connais mon respect pour ce que je crois mon devoir.

---

9 novembre-29 octobre 1791.

Je te parlerai ici de la politique qui t'intéressera sûrement, d'autant plus que mon retour avec toi y est intimement lié. Dès notre passage à Vienne, j'ai vu clairement que les ministres de l'Empereur ne partageaient pas ses bonnes dispositions et que lui, n'avait pas le caractère tranchant, qui fait faire aux ministres ce que veut le souverain; je me suis douté que, quoique les promesses fussent positives, en apparence, le conseil trouverait le moyen de les éluder. En arrivant à Pilnitz, cette vérité s'est encore plus démontrée. L'Empereur a été froid et le ministre du roi de Prusse, a montré beaucoup de zèle pour nos affaires, disant seulement, que d'après les traités qu'il venait de faire avec l'Empereur, il ne pouvait agir que de concert, et dans la même proportion que lui, ce qui le paralysait si l'Empereur ne voulait rien faire, comme cela paraissait devoir être.

Cependant les conférences se tenant entre l'Empereur, le Roi et Monseigneur, sans que les ministres y soient, Monseigneur a obtenu une déclaration par écrit, et signée des deux souverains. Mais dès que cette décision a été sue par les ministres de l'Empire, qui étaient là, ils se sont occupés de la rédiger dans les termes les plus vagues qu'ils ont pu. Le maréchal de Lascy a même dit :

— Voilà une cochonnerie et vous verrez qu'il faudra la soutenir.

Nous avons bien vu alors que, sans appui, tout tomberait dans l'eau. Nassau, qui nous a rejoints à Dresde, a assuré Monseigneur des bonnes dispositions de l'Impératrice et de la nécessité de s'adresser à elle, pour presser l'exécution de la déclaration de Pilnitz. Il n'y avait que moi à choisir, Bouillé étant chargé de se concerter avec Lascy et le prince de Hohenlohe désigné pour diriger les opérations militaires. J'ai trouvé ici tout bien disposé, les ministres froids comme partout, mais, asservis à la volonté du souverain qui n'a besoin que de voir un chemin de plus vers la gloire, pour y entrer avec vivacité. De là, la démarche du comte de Romanzoff, l'argent prêté et promis, la réponse à la noblesse, toutes démarches qui l'engagent vis-à-vis de notre cause à la soutenir devant l'Europe et deux lettres très pressantes, l'une à l'Empereur et l'autre au roi de Prusse.

Elle m'a offert de prendre ici un caractère que j'ai

refusé, et je ne l'ai pas même mandé aux princes, afin de garder ma liberté pour en profiter quand je ne serais plus nécessaire, sans avoir besoin d'attendre la formalité d'un congé. Pendant ce temps, l'Impératrice me dit le traité d'alliance qu'elle voulait faire avec la Suède; j'en ai écrit au baron d'Escars qui nous a parfaitement servis. Enfin, le traité est fait tel qu'on le désirait, et le roi de Suède mande qu'il allait se concerter avec l'Impératrice et nous, pour les opérations que la perte de temps, a forcé de remettre après l'hiver.

En attendant, j'ai été chargé, mais sous le plus grand secret, de mander aux princes qu'ils ne devraient rien entreprendre cet hiver, à moins d'un succès assuré; qu'un échec pouvait avoir des suites funestes au lieu qu'il est possible que cet hiver augmente la misère en France, fasse ouvrir les yeux à ses habitants et leur montre le ridicule et l'impossibilité de l'exécution de leur prétendue Constitution. Chargé plusieurs fois de faire des dépêches et des mémoires par l'Impératrice, j'ai eu la satisfaction de voir qu'elle me les a rendus, sans avoir changé un mot. Quand nous serons réunis, je te ferai voir tout cela, car je garde les minutes et écris même les copies quand elles ne sont pas chiffrées, n'ayant pas assez de confiance dans mon major, pour oser lui communiquer les très grandes affaires.

Les nouvelles de Bruxelles m'avaient fait de la peine

par la sécheresse des réponses faites à MM. d'Uzès et de La Queuille; mais, l'Impératrice m'a rassuré, en me disant qu'elles montraient seulement la peur de l'Archiduchesse, peur qui la fera peut-être chasser du pays, mais qui, sûrement, l'empêchera d'y avoir jamais de considération. Sa Majesté m'a dit ensuite qu'elle avait d'assez bonnes nouvelles de l'Espagne et que le ministre de Prusse à Vienne avait reçu ordre de sa cour, de se concerter avec l'ambassadeur de Russie, dans tout ce qui serait relatif aux affaires de France. Elle m'a montré l'original de la dépêche, contenant les instructions qu'elle a envoyées à son ambassadeur, qui est telle que j'aurais pu la faire moi-même, et elle m'a permis d'y faire des observations auxquelles elle a eu égard. J'ai traité toutes les affaires directement avec elle et je n'en parle à ses ministres, que quand elle me dit de le faire.

Indépendamment des occasions fréquentes que j'ai de la voir en particulier, quand je fais ma cour en public, elle me traite avec la plus grande distinction et de même chaque fois, qu'elle m'a fait inviter à dîner, outre les fois que j'ai dîné chez elle dans son intérieur. Je sais qu'elle me fait faire une pelisse pour aller en traîneau en martre zibeline. On dit qu'elle vaudra plus de quatre mille roubles. Elle m'a fait dire aussi par le favori, Zouboff, que je devais avoir besoin d'argent, faisant ici un séjour plus long que je n'avais compté, et l'a chargé de m'en offrir. J'ai refusé parce

que de fait, je n'en ai pas besoin, mais, l'ai assuré que, si je me trouvais dans le cas, je m'adresserais à lui avec toute la confiance qu'il mérite.

Je pense toujours qu'après les conférences que je dois avoir avec le général Pahlen, et après le retour des courriers de Vienne et de Berlin, je pourrai partir : une fois les choses convenues et arrangées, ma personne ne sera plus nécessaire ici et le chemin est si long, qu'il faut bien que j'aie le temps d'arriver avant qu'on n'agisse, d'abord pour te voir et ensuite pour me procurer des chevaux et une espèce d'équipage qui ne sera pas considérable, étant attaché à la personne du comte d'Artois.

Quant à ma conduite ici, je suis bien avec tout le monde ; mais, je ne me lie avec personne et je ne parle jamais des affaires de France que dans des termes vagues, qui ne laissent cependant aucun doute sur le défaut de liberté du Roi et le désintéressement des princes qui ne veulent rendre à leur frère la couronne, que pour donner à tous ses sujets l'exemple de la fidélité et de la soumission.

Je crois, de toi à moi, que l'Impératrice n'a pas beaucoup regretté Potemkin ; il abusait un peu de l'empire qu'il avait sur elle, et on assure qu'elle recevait tous les jours des plaintes contre lui. Avec cela, je crois qu'elle n'a voulu paraître en public que trois semaines après la nouvelle de sa mort et les Ermitages ne reprendront qu'à cette époque. On

prétend que Potemkin n'aimait pas le favori actuel. Ainsi, ce dernier gagne beaucoup à cet événement, d'autant qu'il est chargé à présent de beaucoup d'affaires. Je le crois honnête et véritablement attaché à l'Impératrice. Je suis fort bien avec lui et j'en suis parfaitement content. Aucune des places du prince Potemkin n'a été donnée, et je ne crois pas que personne ose en demander une à l'Impératrice. Son extrême affabilité ne lui fait rien perdre de sa dignité, et ceux qu'elle voit le plus familièrement n'oseraient pas lui parler d'affaires, si elle ne commençait pas.

Sa conversation est très intéressante, et très variée. Quand elle parle d'elle ou des événements de son règne, c'est avec une modestie noble, qui la met au-dessus des compliments qu'on serait tenté de lui faire. Jamais, elle ne dit rien que d'honnête, et elle a mille traits qui font plus son éloge, que ce qui sera placé dans l'histoire. Mammoneff, son dernier favori qu'elle avait accablé de biens et d'honneurs et qu'elle aimait d'amour, s'amouracha d'une demoiselle d'honneur, et, dès le moment, manifesta beaucoup d'humeur envers sa souveraine. Enfin, un jour, il lui avoue qu'il s'ennuie avec elle et qu'il en aime une autre. Le lendemain, l'Impératrice au désespoir, déclare son mariage, donne une dot à la demoiselle d'honneur et fait la noce à la cour, selon l'usage pour les demoiselles d'honneur: elle coiffe et pare elle-même sa rivale. Les deux nouveaux mariés sont partis pour

s'établir à Moscou, comblés de bienfaits. On dit qu'ils sont déjà brouillés.

Un autre fait, peut-être plus grand : Pierre III avait pour maîtresse Élisabeth Woronzoff et il paraît pour constant qu'il voulait enfermer l'Impératrice actuelle, peut-être la faire mourir, déclarer le Grand-duc bâtard, épouser sa maîtresse et la faire déclarer impératrice. Eh bien! il meurt; l'Impératrice règne; elle ne voit pas Élisabeth Woronzoff; mais, elle fait sa sœur dame d'honneur, un de ses frères est ministre d'État, l'autre est ambassadeur à Londres, et comme Élisabeth s'est mariée, depuis, à un gentilhomme, l'Impératrice a pris sa fille pour une de ses demoiselles d'honneur, ce qui est la première place de ce pays pour une demoiselle, puisque cela lui donne le premier rang, et assure un bon mariage.

Un paysan, esclave de la couronne, avait la jouissance d'un champ où son père avait planté des arbres le long du parc de Tsarkoé Célo. L'Impératrice veut agrandir le parc, a besoin de ce terrain qui est à elle et dont le paysan n'est qu'usufruitier et lui fait proposer dix fois la valeur du terrain. Il en est affligé et son motif est que les arbres sont plantés par son père. L'Impératrice le sait, lui donne l'argent et fait faire un angle au mur de son parc, pour ne pas y comprendre son terrain et c'est un souverain despote qui agit ainsi, un souverain qui, par un simple ukase, est maître d'ordonner ce qu'il veut, de la Chine à la

prétend que Potemkin n'aimait pas le favor ... sûr
Ainsi, ce dernier gagne beaucoup à cet é ... où elle
d'autant qu'il est chargé à présent de be ... armée qui
faires. Je le crois honnête et véritabler ... ordre qu'elle
l'Impératrice. Je suis fort bien avec
parfaitement content. Aucune des ... tard ; je t'em-
Potemkin n'a été donnée, et je n
sonne ose en demander une
extrême affabilité ne lui fait ri
et ceux qu'elle voit le plus f
pas lui parler d'affaires, s

Sa conversation est trè
Quand elle parle d'elle
règne, c'est avec une
au-dessus des compl
faire. Jamais, elle n
mille traits qui for
placé dans l'histoi
qu'elle avait acca
aimait d'amour,
neur, et, dès le n
envers sa souv
s'ennuie avec
lendemain, l
mariage, do
et fait la noc
selles d'hon
rivale. Les

25 octobre-4 novembre.

... ce qui veut dire dans ce ... la lettre du 22 octobre. Elle ... fait encore plus de plaisir, si je ne voyais ... que tu comptes toujours sur mon retour prompt, ... qu'il dépend des circonstances. La duchesse de Brissac écrit ici à la princesse Galitzin, une lettre charmante de Tournay. Elle mande que l'émigration augmente d'une manière prodigieuse. Tout cela prouve bien qu'en France même, on ne croit pas à la libre acceptation du Roi, et toutes ces lettres qu'on lui fait écrire prouvent par leur style, si peu digne de la majesté du trône, combien le prince est malheureux d'être livré à ses plus cruels ennemis. Une gazette, d'ailleurs très démocrate, dit que les membres de l'Assemblée actuelle, se soucient aussi peu

d'être honorés.
...conté qu'un cocher
...éputé à l'Assemblée et
...nciens camarades qu'avec
...ir inviter à sa table un des
...fabrique.

...nque aucune occasion de mani-
...dispositions pour le rétablissement
...ale en France, et j'espère bien qu'elle
...a pas là, quand une fois la saison per-
...ir plus efficacement. Il me semble que
...sonner bien haut l'ordre donné dans les
...états de l'Empire, de reconnaître le pavillon
...il. Mais, c'est la chose la plus simple. Ici, où
...nait publiquement la révolution française, et où
...sonne ne dissimule son mépris pour ses auteurs
...même défenseurs, le pavillon national est reçu
dans les ports. On n'est pas en guerre et chacun peut
changer les couleurs de pavillon d'un pays, sans
qu'il soit juste d'en faire souffrir le commerce.

Au reste, depuis que les Français ne se sont plus trouvés dignes de porter la couleur blanche, le nombre de leurs vaisseaux a diminué partout. Je crois qu'il n'en est pas venu vingt à Cronstadt de toute l'année et, autrefois, le nombre de vaisseaux français, dépassait toujours celui de cent. On achetait tous les ans en Suède pour environ un million et demi de laiton, pour faire des épingles qui, faites, se

revendaient en Europe pour six ou sept millions. Cette année, on a exporté pour deux cent mille francs de laiton seulement pour la France, et le reste a été vendu en Angleterre où les ouvriers des environs de Laigle, ont passé en grande partie. Voilà des maux dont la France ne se relèvera pas : les terres se cultiveront de nouveau, les villes se peupleront, quand l'ordre sera rétabli par la force et que l'autorité sera remise dans les mains d'un seul; mais, les branches d'industrie, qui auront passé chez l'étranger, y resteront et si la plaie que la révocation de l'édit de Nantes, a faite au royaume, saigne encore après plus d'un siècle, on peut juger de l'effet d'une émigration telle que celle qui existe depuis près de trois ans et qui fait sortir le numéraire d'une porte et l'industrie de l'autre. Tu vois, ma douschinka, que je suis plein de ma politique, puisque je t'en parle à toi à qui je ne devrais parler que de ma tendresse. Je te jure bien que rien ne peut m'en distraire; que, sans que l'on te connaisse ici, je trouve le moyen de parler de toi sans cesse. Je ne me suis un peu *lié* qu'avec les femmes qui aiment leur mari et leur intérieur. Les enfants sont assez généralement jolis ici et quand j'en vois, je me sens involontairement attendri jusqu'aux larmes en pensant au nombre des lieues qui me séparent de mes jeunes et de toi. Embrasse-les tendrement pour moi, l'un après l'autre; dis-leur que leur papa les aime bien, qu'il les bénit et toi,

cher amour, prends du courage, sois sûre du désir que j'ai de revenir te dire, te prouver combien je t'aime, je t'embrasse mille fois de tout mon cœur. Oh! mon amie, ne nous séparons plus!

Pétersbourg, 6 décembre-24 novembre.

J'ai reçu, mon cher cœur, ta lettre du 18 novembre et celle du 13 novembre, la première par un courrier qu'on m'a envoyé de Coblence, et la seconde par la poste. Les alarmes que tu me témoignes dans la lettre du mois d'octobre, pour une opération partielle, sont, je suppose, détruites et je puis d'autant plus t'en assurer que le comte de Provence vient de le promettre positivement au Roi, dans une lettre dont on m'a envoyé copie. Tu auras vu, mon cher cœur, par mes dernières lettres, que c'est par une suite d'événements que je ne pouvais prévoir ni empêcher, que ma mission ici a été prolongée. Je suis au désespoir de voir combien tu es loin de te faire une raison et si, d'un côté, je suis heureux de me voir si tendrement aimé de la personne que j'aime mille fois plus que ma vie, de l'autre, je suis bien affligé de voir que son chagrin va jusqu'à haïr la vie. Comment peux-tu croire, ma chère enfant, que je suis fâché des démarches

que tu fais pour hâter mon retour? Tu sais bien que c'est tout ce que je désire dans le monde; mais, en même temps tu connais assez ma position pour sentir que, sans un prétexte plausible, je ne puis moi-même le solliciter, ni à Coblence, ni ici; mais, si c'était toi qui obtinsses mon retour, ce serait mettre un nouveau prix au bonheur que j'aurais d'être dans tes bras, que de le devoir à tes soins.

L'objet du courrier qui vient d'arriver est de faire compliment à l'Impératrice sur la mort de Potemkin et de lui dire que le décret sur les émigrés ne change rien à leur marche. Monseigneur m'envoie la copie d'une lettre qu'il a écrite à l'Empereur, en lui faisant part du décret. Il lui demande de dire décidément s'il veut accorder protection et asile à tous les Français fidèles, et cela publiquement, et s'il le refuse, rendre sa conduite publique et faire partir tous les Français des Pays-Bas où ils pourraient être exposés à être insultés. Il me demande d'attendre ici la réponse, qu'il m'enverra dès qu'il l'aura reçue. Il ajoute qu'il a eu des nouvelles du Roi qui est content de ce qu'ils font, et Breteuil a écrit, de sa part, à l'Impératrice pour la remercier de ce qu'elle fait pour le comte de Provence; je l'ai lue.

Tu feras sans doute les mêmes réflexions sur cela, que je pourrais faire et tu sentiras qu'il faut savoir se résigner dans le temps des crises, surtout quand elles ne peuvent pas être longues. Le décret sur

les émigrants a révolté. Sa Majesté m'a invité à dîner ce jour-là, et m'a traité à merveille, tant pour moi que pour la cause. J'ai arboré hier, jour de sa fête, l'uniforme de la noblesse, et je n'en porterai plus d'autre, mes uniformes de général étant usés; celui-ci a été moins cher. Hier, au bal masqué, j'avais ôté mon cordon bleu que j'avais sur l'habit et l'ai mis dans ma poche, sous mon domino; on me l'a volé; j'en suis fâché pour la croix que j'aurai de la peine à faire faire ici.

Je t'embrasse mille et mille fois.

Pétersbourg, 9 décembre-28 novembre.

J'ai reçu ce matin, mon cher cœur, ta lettre du 16. J'en ai été bien plus content que des autres, puisque je vois que, partageant la peine que j'éprouve d'être séparé de toi, tu sens les raisons qui me forcent à rester, sans rien négliger de ce qui peut accélérer mon retour. Il est impossible que cela aille jusqu'au printemps. A peine sommes-nous en hiver et l'intérieur de la France souffre la disette et la misère. Les gazettes d'aujourd'hui parlent que les blés ont été pillés au Havre et à Langres. Du moment que la circulation est interceptée, le désordre et la guerre civile

que tu fais pour hâter mon retour! Tu sais
c'est tout ce que je désire dans le monde
même temps tu connais assez ma position
que, sans un prétexte plausible, je ne p
le solliciter, ni à Coblence, ni ici : ma
qui obtinsses mon retour, ce serait
veau prix au bonheur que j'aurais
bras, que de le devoir à tes soins.

L'objet du courrier qui vient d
compliment à l'Impératrice sur l
et de lui dire que le décret sur le
rien à leur marche. Monseigne
d'une lettre qu'il a écrite à l'E
part du décret. Il lui demande
veut accorder protection et
fidèles, et cela publiquemen
sa conduite publique et fai
des Pays-Bas où ils pour
insultés. Il me demande
qu'il m'enverra dès qu'il
eu des nouvelles du Roi q
et Breteuil a écrit, de s
remercier de ce qu'e
vence : je l'ai lue.

Tu feras sans dout
que je pourrais fair
se résigner dans l
elles ne peuvent

... je j'avais
... ive le Roi ·
... Roi · sur la
... fete de l'Ordre
...rice dîne en public
...rdre et les étrangers,
... font la cour pendant
où elle les congédie par
...omme je me retirais, elle
... grand-chancelier et, arrivé
... dit :
...eur, savez-vous pourquoi je vous
... pour dire de tout mon cœur :
... vous voyez que je ne me cache
... penser, puisque je le dis haute-
... ceux à qui je dois la gloire et le

...t mes senti-

... de
... moi,
...uniforme
...u jour que

...ouche cependant
...as de moi ; je veux
...a n'existant plus que
...oirs sera renfermé dans
...ais, il faut se soumettre,
... qui se joue de nos projets.
...combien j'ai à m'en louer. Qui
...au mois de mars 84 (1) luirait le
... ma vie? Qui eût dit que le plus
...imaginable, serait le résultat d'une
raison avait conçue et qu'une grande
...n d'âge ne devait faire regarder que
...ie simple société douce, au lieu d'être ce
...st : un dédommagement de tout et une com-
...ion de toutes les peines, excepté l'absence?
...t'ai mandé que j'avais reçu la lettre d'Avillart (la
...ne) : je suis fâché que tu ne l'aies pas lue. Est-ce
...ue je puis avoir des secrets pour toi? Je suppose que
tu lui auras envoyé celle que je t'ai adressée pour lui.

(1) Date de son mariage.

s'ensuivent et alors comment pourra-t-on laisser la France se déchirer sans venir y mettre ordre? Ce ne sera pas une attaque partielle qu'on fera en y entrant; mais, on y arrivera en pacificateurs et pour rétablir l'ordre que les scélérats ont anéanti et rendre au Roi une autorité sans laquelle il ne peut y avoir de sûreté pour personne. Or, à la première démarche, je pars et tu sens que c'est le seul prétexte honnête que je puisse prendre pour quitter une cour où je suis comblé de bontés et de distinctions et dont les intentions pour notre cause se manifestent hautement et tous les jours davantage.

Je t'ai mandé que le jour de sainte Catherine j'avais paru avec l'habit de la noblesse fidèle. « Vive le Roi » est gravé sur mes boutons et « fidèle au Roi » sur la garde de mon épée. Mardi, jour de la fête de l'Ordre militaire de saint Georges, l'Impératrice dîne en public avec tous les chanceliers de cet ordre et les étrangers, à la suite des ambassadeurs, lui font la cour pendant le dîner, jusqu'au moment où elle les congédie par une inclinaison de tête. Comme je me retirais, elle m'a fait appeler par le grand-chancelier et, arrivé près du trône, elle m'a dit :

— Monsieur Esterhazy, savez-vous pourquoi je vous ai fait appeler? C'est pour dire de tout mon cœur : « Vive le Roi ! » Et vous voyez que je ne me cache pas de ma façon de penser, puisque je le dis hautement au milieu de ceux à qui je dois la gloire et le

salut de l'État et qui partagent sûrement mes sentiments !

Elle a joint à cela les éloges les plus flatteurs de nos princes et de la noblesse française et, pour moi, les choses les plus honnêtes. Elle a trouvé l'uniforme charmant et a dit qu'elle me savait gré du jour que j'avais choisi pour le prendre, etc.

Tout cela, mon cher amour, me touche cependant moins encore que l'opinion que tu as de moi ; je veux la mériter, mon cher cœur, en n'existant plus que pour toi ; le cercle de nos devoirs sera renfermé dans celui de notre bonheur. Mais, il faut se soumettre, pour ce moment, au sort qui se joue de nos projets. Tu sais, mon enfant, combien j'ai à m'en louer. Qui eût prévu en 83 qu'au mois de mars 84 (1) luirait le plus beau jour de ma vie? Qui eût dit que le plus grand bonheur imaginable, serait le résultat d'une union que la raison avait conçue et qu'une grande disproportion d'âge ne devait faire regarder que comme une simple société douce, au lieu d'être ce qu'elle est : un dédommagement de tout et une compensation de toutes les peines, excepté l'absence?

Je t'ai mandé que j'avais reçu la lettre d'Avillart (la Reine) ; je suis fâché que tu ne l'aies pas lue. Est-ce que je puis avoir des secrets pour toi? Je suppose que tu lui auras envoyé celle que je t'ai adressée pour lui.

(1) Date de son mariage.

Depuis hier soir, le dégel a commencé et la Néva commence à couler: c'est un temps assez malsain. Aussi le comte Bruce, général-gouverneur du pays, de qui j'ai eu infiniment à me louer, est-il fort mal. Je le regrette beaucoup. Il est veuf depuis un an, et il va laisser une fille unique qui est demoiselle d'honneur et qui aura, en se mariant, deux cent cinquante mille louis de rente et un million, au moins, de diamants, argenterie et meubles. On dit que cette jeune personne est au désespoir et dans les convulsions depuis hier. J'embrasse mes enfants; je voudrais que tu me parles plus d'eux et que tu leur parles de moi. Mille choses à maman, et pour toi, quelque idée que tu te fasses de ma tendresse, elle est beaucoup au-dessous de la réalité.

Pétersbourg, 13/2 décembre.

Un courrier qui est arrivé avant-hier de Coblence, mon cher cœur, nous mande que l'on a cru le Roi parti et arrivé à Condé; mais, que la joie de cette fausse nouvelle n'a pas été longue. Nous sommes dans l'inquiétude de savoir si cette évasion a été effectivement projetée ou si c'est une atrocité des scélérats qui veulent perdre le Roi dans l'esprit du

peuple. Nous ne saurons rien sur cela avant dimanche, car la poste de demain ne nous apportera que les mêmes choses, que le courrier a apportées avant-hier. Si le Roi s'était évadé, je partais tout de suite pour aller te joindre et tu peux être bien sûre que je ne laisserai échapper aucun prétexte. Tu n'aimes pas l'incertitude; juge combien celle qu'on éprouve à huit cents lieues, est insupportable!

Avant-hier, jour de saint André, il y a eu la cérémonie de l'Ordre. On voit que Pierre le Grand, qui l'a établi, a imité celui du Saint-Esprit. L'habit est de toile d'argent, mais fait à la française et sans dentelles; le reste est de drap d'or uni, les bas rouges et le chapeau garni de plumes rouges et blanches; le manteau est de velours vert uni et les retroussés de toile d'argent; le collier est bâti sur le manteau. Les chevaliers vont en procession devant l'Impératrice; mais, ils ont le chapeau sur la tête. L'Impératrice a une robe à la russe en toile d'argent, avec une jupe de drap d'or, et un grand manteau de velours vert, doublé d'hermine. Le manteau a quatorze aunes de queue et est porté par cinq chambellans. Le collier de l'Ordre est en diamants et elle a sur la tête la couronne impériale en diamants, un diadème, aussi en diamants, sur le front et une petite plume rouge. Après la messe, il y a dîner public avec les chanceliers, tous ayant le chapeau sur la tête: ils n'étaient que douze à table, y compris la souveraine. Le soir,

[illegible]

[illegible] parents [illegible] fait [illegible] au chevet du lit de son père.

La [illegible] est bien [illegible] ce qui rend l'air bien [illegible] et bien pur; je me porte à merveille; on me trouve même engraissée. Adieu, cher amour, je t'embrasse mille et mille fois et mes enfants; bien des choses à maman et à mon oncle.

Petersbourg, 16/5 décembre.

Je reçois dans l'instant ta lettre du 22. Je vois par ce que tu me mandes que les nouvelles qui se sont répandues de la prétendue évasion du Roi, n'existaient pas à Tournay. Nous sommes encore dans l'incertitude de savoir si, effectivement, un projet pareil a été

conçu, ou si c'est une atrocité de plus de la part des scélérats qui veulent faire perdre au Roi la popularité que lui avait donnée la suite de démarches qu'il n'a cessé de faire depuis son acceptation.

J'espère bien que mon habit ne viendra pas ici avant mon départ, du moins je l'espère. D'ailleurs, je n'en ai pas grand besoin, moyennant mon uniforme d'émigré, qui remplit parfaitement mon objet ici. Tu auras reçu ma lettre par laquelle je te mande avoir celle d'Avillart (la Reine). S'il part un courrier d'ici, je te manderai des détails, car, par la poste, il n'y faut pas penser et ils ne sont pas assez intéressants pour nous donner la peine du grand chiffre. D'ailleurs, tu le sens, ce ne peuvent être que de vieilles nouvelles.

Je viens de voir dans les gazettes que les princes rappellent à Coblence tous les émigrants. Je n'en crois pas un mot, puisqu'ils ne m'en ont pas parlé.

Adieu, mon cher amour, je t'embrasse mille et mille fois ainsi que nos enfants.

Pétersbourg, 12-23 décembre.

D'après toutes les nouvelles qui viennent ici de France, mon cher cœur, le désordre y est tel, que la crise approche, et une fois que les mécontents du



nouvel ordre de choses prendront le parti de lever la tête et de demander hautement les princes, et qu'ils seront assez nombreux pour les défendre, quelque rôle que veuille jouer le reste de l'Europe, il sera impossible de laisser les honnêtes gens qui sont restés en France, à la merci des scélérats qui la gouvernent aujourd'hui. Indépendamment de cette crise qui semble s'approcher, l'Europe va être obligée de se décider de façon ou d'autre, puisque l'assemblée d'un coté et les princes de l'autre, regarderont une réponse ambiguë de sa part comme un refus. Il ne serait donc pas étonnant que, d'un moment à l'autre, je puisse partir d'ici où, tu le vois, mon séjour a été prolongé, peut l'être encore, jusqu'au printemps, quoique cela ne soit guère probable, presque impossible. Je t'assure que tous mes vœux, toutes mes pensées sont dirigés sur mon retour. Mais, d'un autre côte, il est sûr que c'est peut-être un effet de mon étoile de ne pas m'être trouvé à Coblence ou aux Pays-Bas, dans ce moment où l'on est si mécontent de l'Empereur et de l'Archiduchesse et mon maintien eût été très embarrassant.

Je joue tous les jours au Pamphile. Ce jeu est devenu à la mode : je le trouve un peu cher pour moi ; mais, comme j'ai commencé à gagner, je le quitterai si j'y perds. Il ressemble au Loup : il est plus piquant parce qu'on n'est jamais sauvé de la remise, même avec un floche. Le Casino se joue aussi ici : mais, on l'appelle

Tintoret et il y a de la différence dans le paiement. D'ailleurs, on joue l'Hombre, qu'on appelle la Rocambole, le Whist et le Boston, mais très compliqué. En tout, on aime prodigieusement le jeu ; on joue quelquefois avant dîner.

Demain, je vais aller à la chasse aux ours ; nous sommes plus de cinquante chasseurs. Elle n'est pas du tout dangereuse, car il est rare que les chiens ne prennent pas l'ours en sortant de sa tanière et pour lors, la chasse n'est pas longue. Mais, je veux tout voir dans un pays où je ne compte jamais revenir. J'écris toutes les choses qui me frayent et je compte t'en amuser et mes enfants au retour et puis mettre cela au net.

Le froid est augmenté ; il était hier à dix-huit degrés ; mais, les chambres sont si chaudes et les précautions, quand on sort, si grandes que je n'ai jamais moins souffert du froid que depuis que je suis en Russie. Adieu, je t'embrasse, et mes jeunes ; mille choses à maman, à mon oncle. Je vais à la cour où c'est la fête du grand-duc Alexandre.

Comme nous sommes ici de onze jours plus jeunes qu'en France, nous sommes encore loin de la nouvelle année russe ; mais, je ne veux pas oublier de te souhaiter d'avance mon bonheur, comme ce qui est fait pour assurer le tien, que nous ne nous quittions plus après nous être promptement rejoints, que nous nous portions bien, que nous nous aimions toujours et que nos enfants grandissent pour leur bonheur et le nôtre :

en tout, qu'à notre tendresse et à notre santé près, l'année qui va commencer, ne ressemble pas aux trois dernières ; que l'ordre se rétablisse et que nous puissions réaliser ce vœu de bonheur qui m'est devenu nécessaire. Reçois, cher amour, mille tendres baisers ; sens mes larmes couler sur ta joue, comme elles coulent en ce moment sur la mienne ; fais venir mes enfants l'un après l'autre, donne-leur en les baisant, la bénédiction de leur père, et reçois de lui le renouvellement solennel de son amour, de sa tendresse et de *sa fidélité*... Je t'embrasse mille et mille fois !

Pétersbourg, 19-30 décembre.

Voilà, ma chère amie, une année bien triste écoulée : nous en avons passé une moitié presque, éloignés l'un de l'autre. J'espère qu'il n'y en aura plus de pareille et que celle où nous allons entrer, en nous réunissant, ne permettra plus que nous soyons séparés : c'est mon vœu le plus vif et que ta santé se remette.

Je t'assure, ma douchinka, que je ne me berce pas de chimères ; je vois la crise s'approcher et ceux qui ont toujours pensé qu'on devait tout attendre du bénéfice du temps, et qui nous ont fait tant de mal par cette funeste illusion, sentent aujourd'hui eux-mêmes

que les moyens de faiblesse qui ont aggravé nos maux, ne peuvent rien pour les guérir.

Tu me déchires l'âme, en paraissant toujours t'en prendre à moi, sur mon absence! Sois donc juste et vois ma position; songe à celle où j'étais quand j'ai accepté ma mission qui devait au plus durer six semaines et tous les événements qui l'ont si cruellement prolongée. On mande de Vienne à Stedting que le duc de Laval, qui y est, doit venir ici. S'il arrive, je demande aussitôt de le charger des affaires et je pars. Je ne négligerai rien pour venir te joindre le plus tôt possible; mais, encore faut-il un moyen et la raison qui me fait désirer si vivement de partir n'est bonne que pour moi. J'ai su, par la gazette qui a imprimé une lettre de l'Impératrice, que Bombelles était arrivé; mais je n'ai reçu aucune lettre de Coblence, qui me le mande; ainsi, il n'est pas étonnant que les lettres, qu'il t'a apportées, ne fussent pas encore arrivées à l'époque où tu m'as écrit. Tu n'as pas besoin de faire des frais pour paraître aimable, mon cher cœur; tu n'as qu'à te laisser aller et tu peux être sûre qu'on t'aimera partout où l'on te connaîtra.

Je suis charmé que tu te dissipes un peu. J'ai été fort content des paroles de l'abbé Dubois; elles sont lyriques et bien parodiées. S'il y a ici la partition de *Dardanus,* je proposerai qu'on les chante au premier concert; il y en a un toutes les semaines chez le comte Ivan Petrowitz Soltykoff, tout composé d'ama-

teurs. Hier, on a chanté presque toute *Iphigénie en Tauride* de Piccini ; il y a des amateurs très forts et des femmes très bonnes musiciennes ; il a duré cinq heures ; aussi, y suis-je arrivé tard. Après le concert. on a dansé ; mais, je me suis retiré de bonne heure. On joue ici la comédie dans trois sociétés différentes et assez bien : chez la comtesse Schouwaloff qui connaît Mme de Beuil et qui a deux filles : l'une, princesse Galitzin, va accoucher ; l'autre n'est pas mariée; chez Mme d'Iwoff où jouent la jeune princesse Pouchkine et d'autres demoiselles, et où devait jouer la comtesse Bruce qui a perdu son père ; la semaine prochaine, on joue les *Trois Sultanes*. La troisième société est chez Mme Hittroff où il n'y a que les quatre enfants qui jouent. On a donné, il y a trois jours, la *Bonne Mère* de Florian et *la Jeune Indienne*, qu'on avait déjà donnée une fois. On m'a prié à tous ces spectacles ; mais, j'y porte un sentiment de tristesse, qu'on attribue aux affaires de France et qui ne tient qu'au chagrin d'être loin de mon amie. La dissipation qui me plaît davantage, est celle d'aller en traîneau ; je puis penser à ce que je veux et la vitesse, dont on ne se fait pas d'idée, me convient le mieux. Je ne puis pas suffire à toutes les honnêtetés que je reçois et, tous les jours, on me reproche de ne pas me voir. Mais, outre que j'ai beaucoup à faire, et que je ne sors que le matin pour me promener en traîneau, j'aime quelquefois à rester chez moi, le soir, à lire et

ne me sens pas le courage d'aller dans le grand monde. Enfin, voilà notre année malheureuse finie ; il faut espérer que 92 nous dédommagera et que je serai bientôt dans tes bras. J'aime à m'en flatter ; mais, je me désole quand je pense que tu crois que c'est ma faute. Ah! mon amie, tu ne sais pas ce que c'est d'être loin de tout ce qu'on aime ; au moins, tu as maman, tes enfants, et moi, rien !

Je t'embrasse mille et mille fois.

ANNÉE 1792

3 janvier 1792-23 décembre 1791.

J'ai reçu hier par la poste, mon cher cœur, ta lettre du 10; je suis désolé que tu éprouves de l'inexactitude pour les miennes. Quant à celles de Francfort et de Coblence, il n'est pas étonnant que tu les aies reçues tard, car le baron de Bombelles a été vingt-sept jours en route; il a cassé, a été versé, enfin est arrivé.

J'ai reçu hier soir un courrier de Coblence, qui est parti le 18 décembre. Je n'ose te rien mander de ce qu'il a apporté; mais, cela n'est pas gai. On ne veut pas que je revienne avant un nouveau courrier. Je sais qu'il faut absolument quelqu'un ici; on me dit d'indiquer quelqu'un dont je réponde comme de moi; cela n'est pas aisé par le temps qui court, où il est si facile de se tromper et où l'erreur peut faire tant de mal.

Par le courrier qui partira bientôt, je t'enverrai cette bague où est mon dessin, et une chaîne, non pas de Constantinople, car je n'en ai pas encore, mais

[illegible]

[illegible] en France.
[illegible] malheurs [illegible] a bien [illegible] et l'As-
semblée [illegible] que quatre [illegible] dans leur [illegible] La politique me prend aussi le sommeil ; je [illegible] je viens lui faire cou-
[illegible] après dîner pour remplacer ma nuit. Tu n'as

pas d'idée combien je me soigne pour te plaire et ne pas t'inquiéter; d'ailleurs, ce climat-ci l'exige.

Michel Potemkin, qui était parti d'ici, pour aller enterrer son oncle, vient de se casser le cou en revenant; il laisse une veuve au désespoir. Nous sommes en carême ici; jusqu'au 6 janvier, à la russe, c'est-à-dire au 17, il n'y a pas de spectacles publics, ni de bals au théâtre; mais, il y en a dans les maisons particulières presque tous les jours.

Demain, veille de Noël russe, il y a une foire de bêtes gelées qui viennent du nord; on dit que c'est très drôle; j'ai déjà vu des veaux et des rennes sur des traîneaux; mais, le drôle est de les voir rangés par milliers, comme s'ils étaient vivants. L'usage, demain, est de faire présent d'un cochon gelé à son cocher; il l'attache derrière son traineau, où il se tient debout, comme un domestique. Adieu, je ne sais ce que j'écris, mais je sais que je t'aime et t'aimerai toujours à la folie, je t'embrasse mille fois, ma douchinka, et mes petits jeunes aussi.

---

10 janvier 1792-30 décembre 1791.

J'ai reçu exactement, mon cher cœur, ta lettre du 18, et je suis bien contrarié de voir que tu éprouves

l'inexactitude de la poste. Je sais combien je suis malheureux quand je n'ai pas de tes nouvelles, quoique je sois bien sûr que ce n'est pas ta faute et que je me flatte que tu te portes bien. Je suis bien loin de t'abandonner, toi, mon seul objet d'amour, d'amitié, de confiance, toi, pour qui seule je veux vivre ; mais, tu as bien deviné en croyant que chaque courrier me remettait au courrier suivant ; c'est ce qui m'arrive ; mais comment faire ? Calonne avait proposé son frère, l'abbé ; l'Impératrice a refusé. Mon seul vœu, mon seul désir est d'être réuni à toi, à mes enfants ; mais, tu ne voudrais pas que je me donnasse des torts, et que j'eusse un jour des reproches à me faire. Dans l'état de crise, où sont les affaires, il faudra bien qu'elles se décident, qu'il arrive tels événement qui décident les choses de façon ou d'autre.

Cette nouvelle démarche du Roi est affligeante pour ceux qui s'intéressent à lui et à sa considération (1) : mais, l'armée de cent cinquante mille hommes prétendus, n'est qu'un épouvantail ridicule ; car chacun sait que des troupes sans discipline dans un pays où il n'y a pas de magasins ou d'argent pour en faire, ne sont dangereuses que pour ceux qui les emploient.

Une des femmes de la société, où je suis le plus ici, est dans la joie ; son mari est arrivé de l'armée,

(1) La déclaration de guerre à l'Autriche.

bien portant, après une absence de dix-huit mois, et des dangers des Turcs et des maladies de Moldavie, plus cruelles encore que les ottomanes, et qui ont fait périr tant de monde. Je lui ai dit que je n'étais pas jaloux de leur bonheur, mais que j'enviais leur sort: ils s'aiment à la folie et ils sont ensemble! Il est petit, un peu gros, frais et assez joli, l'air froid, mais aimé généralement; il aime le gros jeu, comme tout le monde ici: mais, il est fort riche. Sa mère, qui est une Suédoise fort aimable, est petite-nièce de la première femme de Pierre I[er] et fille de Mme Lapouchkin à qui l'Impératrice Élisabeth a fait donner le knout, couper la langue et envoyer en Sibérie et qui était si belle.

Si Tournay se dépeuple, je ne sais pas trop pourquoi maman y reste; elle me mande que l'air n'y est pas bon pour sa santé. Je ne puis pas croire qu'elle veuille retourner à Paris; la position des choses et ce qu'on doit attendre de l'avenir, ne sont pas séduisants. Mande-moi ses projets, si tu penses les pénétrer. Elle voit, ainsi que moi, que les choses s'embrouillent, et ce n'est qu'avec un sabre qu'on pourra couper le nœud brouillé qui augmente chaque jour d'un autre côté.

L'agrément du séjour aux Pays-Bas pour les Français dépendra beaucoup de la réponse que feront l'Empereur et l'Empire aux menaces de l'Assemblée. Si elle est ferme, je suis bien sûr qu'on peut être tranquille à Tournay; mais si elle est un peu vague ou

mollette, rien n'encourage l'audace comme la faiblesse et je ne réponds pas d'une incartade qu'on motiverait sous quelque prétexte. Au reste, mon cœur, je suis si loin que je ne puis juger que par aperçus et tu es mieux à portée de savoir à temps ce qui en sera.

L'Impératrice a eu un peu de colique, le jour de Noël et depuis ce temps, un débordement de bile; elle a dîné seule depuis, je ne sais pas si elle paraîtra le jour de l'an. Le froid est très fort, à vingt-deux degrés au-dessous de la glace. J'ai pourtant été hier en traîneau, mais, seulement un quart d'heure, et quoique j'eusse bien frotté mon visage avec de la neige avant, je commençais à sentir le froid aux joues, car pour le corps, les mains et les pieds, ils étaient si bien fourrés que j'étais comme dans ma chambre, avec un bonnet fourré, qui cachait mes oreilles; mais, le froid est comme des aiguilles. Avec cela, l'air qu'on respire est si pur qu'il fait du bien; au premier moment, on le sent donner du ton aux poumons, et produire une sensation agréable. Il fait le plus beau soleil du monde, mais sans aucune chaleur et la nuit est claire à pouvoir lire sans lumière. La neige n'est pas glissante comme en France et les chevaux vont comme sur un chemin de sable bien fin et bien battu; mais, cette blancheur universelle est d'un triste à mourir.

La plupart des maisons sont d'une bonne chaleur

égale. Le hasard a voulu que j'aie dîné et soupé dans deux maisons où il ne faisait pas chaud, car ici, par la manière dont les poêles sont construits, ce n'est pas le feu que l'on fait le jour qui chauffe les chambres, mais celui de la veille. Les poêles, qui sont très multipliés, sont construits avec beaucoup d'art et consument peu de bois; ils ne commencent à chauffer la chambre que quand le bois ne brûle plus; pour lors, on ferme une machine et la chaleur, concentrée dans beaucoup de tuyaux de brique, se répand d'une manière charmante et se maintient tellement, que jamais on ne voit sur les vitres les glaces qu'on voit en France le matin aux fenêtres.

Charles de Sombreuil m'a écrit par le courrier; il me mande que les hussards du régiment sont toujours excellents, quoiqu'il y ait beaucoup d'officiers très mauvais. J'ai fait tous mes sacrifices; quelques-uns m'ont coûté Rocroy et mon régiment; mais, pourvu qu'un jour, on les fasse valoir à mon Tintin, je suis plus que consolé. Ma tendresse pour toi, la tienne, sur laquelle je compte, me dédommagent bien complètement des pertes de la fortune et de la barre mise à ma carrière.

Les événements ont mis ma philosophie en pratique, et je ne connais plus de malheur que de vivre loin de toi. Avec dix mille livres de rente, qui probablement ne nous manqueront pas, on vit avec sa famille quand on a le courage de ne pas rougir de sa

pauvreté et qu'on n'a pas de reproches à se faire. Espérons de mettre un jour en pratique un genre de bonheur peut-être plus doux, plus vif, plus bonheur enfin que celui que nous montrait le grand monde et le tourbillon où nous étions entraînés. Tu trouves ma tête vive, j'en conviens; mais je me plais à exercer sa vivacité, à prendre mon parti sur le présent et à imaginer un avenir où nous puissions être heureux à peu de frais; mais, pour cela, il faut être ensemble. Je t'embrasse mille et mille fois et nos chers enfants; parle de moi à maman et à mon oncle.

13-2 janvier 1792.

J'ai reçu hier, mon cher cœur, ta lettre du 21 décembre et deux lettres des 20 et 25 août, qui avaient été adressées à Prague, et ont fini un peu tard par m'être renvoyées. Quelque vieille que soit leur date, j'ai vu avec plaisir l'expression de ta tendresse. Je suis contrarié du dérangement dans les postes, qui arrive de ton côté. Pour ici, j'ai le bonheur qu'elles sont exactes, surtout depuis la gelée; elles arrivent même le matin au lieu du soir; mais, cela ne les fait pas distribuer plus tôt.

Le froid est très violent, il a été hier à vingt-huit

degrés et aujourd'hui, il est à trente-quatre; avec cela, on en souffre peu. Je suis même sorti à pied hier et avant-hier, mais pas loin; pour en traîneau, c'est difficile. On commence, en sortant, par se laver le visage avec la neige et on fait la même cérémonie en rentrant.

Les nouvelles d'hier nous ont confirmé que l'Empereur avait écrit au Roi pour lui déclarer qu'il avait donné des ordres au maréchal Bender, de faire marcher des troupes contre les Français qui entreraient dans l'électorat de Trèves ou autre terre de l'Empire. Le roi de Prusse a aussi, de son côté, chargé M. de Goltz de faire une déclaration dans le même goût au ministre français, et le roi de Suède a rappelé son ambassadeur. On dit aussi que M. Simolin (1) revient ici par congé; tout cela commence à marcher. L'Impératrice m'a dit toutes ces nouvelles en chantant : *Ça ira!* mais, sur un autre air.

J'ai dîné hier avec elle ici, le jour de l'an, en grand gala. Nous avons été servis en vermeil et après le souper, les grands maréchaux ont porté un verre à l'Impératrice et au Grand-duc. Celui-ci s'est levé, ainsi que nous tous et, après avoir fait une grande révérence, nous avons bu à la santé de l'Impératrice. Elle a bu ensuite à la nôtre et nous sommes restés debout pendant ce temps; après quoi, nous nous

(1) Ambassadeur de Russie en France.

sommes rassis en même temps que le Grand-duc.

Il y avait huit jours que je ne l'avais vue à cause de son incommodité. Elle m'a demandé si je l'avais trouvée changée : mais, elle ne l'est point du tout et a fort bon visage. Elle vit de régime et a fort peu diné. Nous avons mangé un melon qui vient des bords de l'Oxus en Perse : il est énorme et excellent. Le tour était un peu gelé ; mais, je n'ai jamais rien mangé de si bon ; il avait le goût d'un excellent melon de France avec le fondant et le frais du melon d'eau. Il a été cueilli à douze cents lieues d'ici et est venu en traîneau. On mange ici des raisins, des asperges et toutes sortes de fruits qui viennent d'Astrakan, qui est à cinquante-trois lieues d'ici. L'Impératrice m'a envoyé des asperges qui sont fort grosses, mais toutes blanches ; elles sont aussi bonnes qu'en France dans la saison. Il y avait aussi des cerises, mais médiocres et plusieurs espèces de pommes qu'on dit excellentes ; mais, je n'en fais pas cas.

Il est étonnant combien les distances sont peu de chose dans ce pays-ci où l'on voyage vite et à bon marché. On voit même les femmes aller passer quatre jours à Moscou, qui est à cent quatre-vingts lieues d'ici et tout le monde est étonné que je n'y aie pas encore fait cette promenade, Moscou étant fort curieux à voir, et par sa grandeur et par la qualité de noblesse et des gens riches qui l'habitent, où la manière asiatique est plus conservée qu'ici. J'avoue que, quelque curieux

que je sois, à moins que je ne passe par Moscou pour revenir, ce qui n'allonge que d'environ cent lieues, et où le chemin de traînage étant meilleur, on ne met pas plus de temps que par Riga, je ne veux faire de voyage que pour me rapprocher de mon amie; c'est mon seul vœu et celui de tous les jours. Non, non, mon enfant, ne rougis pas d'aimer tendrement celui qui t'aime cent fois plus que sa vie; sois sûre que je le mérite et que ce funeste éloignement a encore augmenté, si possible, le désir que j'ai, de te consacrer uniquement le reste de ma vie!

La comédie de société vient à la mode. Chez la princesse Mentchikoff, on va jouer *la Soirée orageuse* et *l'Espérance villageoise*. Je suis admis à tout; mais, je ne suis de rien. Je ne sais pas si je t'ai mandé que la représentation des *Trois Sultanes* avait très bien réussi. La jeune comtesse Pouchkin a joué Roxelane avec succès: elle n'est pas jolie mais bien faite et pleine de talents. Elle a chanté, dansé et joué de la harpe et, comme la fête était pour son père, on a choisi cette pièce pour montrer ses talents, car, d'ailleurs, la pièce est un peu leste. Elle a joué avec tant de décence qu'il faut, ou qu'elle soit bien ignorante, ou qu'elle en sache bien long. Il y a un prince Iousoupoff, fort riche sénateur, quarante ans, qui voudrait l'épouser; mais, je vois qu'elle ne s'en soucie pas. Les parents laissent au prétendant toutes les occasions de plaire à leur fille; mais, je doute qu'il en tire un grand profit.

L'autre troupe de société est en vacances jusqu'après les couches de la princesse Galitzin qui n'attend que le moment; elle ne sort plus. Je devais dîner hier chez elle si je n'avais pas été à la cour; elle est fort jolie et même la plus jolie femme d'ici. Elle a beaucoup d'esprit; mais, elle est tellement détestée qu'elle est isolée même dans le grand monde; il faut convenir aussi qu'elle est méchante et n'épargne personne; je n'en voudrais ni pour femme, ni pour maîtresse, ni pour amie. Le prince Potemkin en était fou: elle se moquait de lui. Ceux qui la haïssent le plus ne lui reprochent que de la coquetterie; elle a été élevée à Paris et allait beaucoup chez les Caraman. Sa belle-sœur vient de venir de Moscou pour ses couches; elle est fille du prince de Géorgie. Elle a été superbe, des yeux immenses; mais, elle est si maigre et a l'air si usé, que je préfère la laideur à cette beauté-là; elle a l'air d'être lente et douce; je ne sais pas si elle est aimable.

J'ai soupé hier chez le grand chambellan, avec sa nièce la comtesse Gollovyn, dont je t'ai parlé; elle a l'air du bonheur; elle aime son mari à la folie et lui l'aime aussi beaucoup. Ils font plaisir à voir: mais, cela m'attendrit. Elle a bu hier à ta santé; elle meurt d'envie de te connaître. Elle a bien envie que son mari quitte le service pour ne plus se séparer d'elle. Il le fera si elle le veut; mais, je crains qu'il ne s'en repente et ne s'ennuie. Avec beaucoup moins de soli-

dité que toi, car elle s'engoue et se détache de ses amis avec facilité : avec moins de bonté, car elle aime à donner des coups de patte et avec moins d'esprit, c'est la femme d'ici qui a le plus d'analogie avec toi, honnête, aimant son mari, ses devoirs, son enfant, de taille agréable sans être une beauté, pleine de talents et douce dans la société.

Une fois le carême fini, il sera difficile de vivre dans les petites sociétés. D'abord, il y aura souvent Ermitage, et puis le Grand-duc va donner des fêtes à Caminiostroy, qui est une maison de campagne, qu'il a sur la rivière et où on va sur la glace et pour le reste, il y a toujours des bals et des concerts. Les vendredis, il y a le club de la noblesse où tout le monde va ; on y danse ; on y joue. J'y ai été vendredi dernier, je m'y suis ennuyé, je n'irai pas ce soir, j'aime mieux aller souper chez le général Zouboff dont j'ai beaucoup à me louer et qui ne va pas au club. Adieu, mon cher cœur, j'embrasse tendrement mes enfants et leur mère : bien des choses à maman et à mon oncle ; soigne-toi !

17-6 janvier.

Il est arrivé hier soir, mon cher cœur, un courrier de Iassy, M. Markoff, frère du ministre des affaires

étrangères. Comme on n'avait pas envoyé un courrier aussi considérable sans une grande nouvelle, on se flatte qu'il a apporté celle de la conclusion de la paix avec la Porte. Elle fera d'autant plus de plaisir ici, que les gazettes, depuis quelque temps, assurent qu'il s'y présente de nouvelles difficultés, et la disgrâce de celui qui avait signé les préliminaires du côté des Turcs, faisait craindre que le peuple et le Grand-Seigneur lui-même, ne fussent pas contents des conditions.

Je ne pourrai pas te mander ce qui en est, parce qu'il faut que j'aille à la cour de bonne heure; c'est une très grande fête ici; on bénit les eaux en mémoire du baptême de Notre-Seigneur. Autrefois on faisait venir trente mille hommes de troupes des environs et c'était sur la Néva que se faisait la cérémonie; mais, comme il mourait toujours quelques soldats du froid, l'Impératrice a rendu cette cérémonie aussi peu nombreuse que possible, et, au lieu de la Néva, la bénédiction se fait dans les fossés de l'Amirauté qui communiquent à la Néva. L'Impératrice n'y assiste que par une fenêtre du palais.

Avant-hier, je suis arrivé trop tard à la cour, ayant voulu déchiffrer les lettres de Vienne. L'Impératrice m'a fait chercher pour dîner chez elle. Ses premières bontés ne se démentent point et tu sens combien c'est une raison pour n'en pas abuser. Il paraît que tout prend une meilleure tournure. Si, seulement, on pou-

vait envoyer quelqu'un ici! Le froid est pourtant trop rigoureux pour pouvoir partir; le thermomètre se soutient toujours entre dix-huit et vingt-quatre degrés au-dessous de la glace. Cela n'empêche pas de se promener tous les jours. Hier, j'ai fait faire une perruque qui me cache les oreilles et je t'assure que je souffre très peu du froid et il me reste un bien-être toute la journée, d'avoir pris l'air le matin.

Je suis fâché que maman tienne toujours au projet de se fixer en France. Une secousse comme celle-ci se fera sentir longtemps, et il sera bien difficile de trouver de sitôt la paix et la tranquillité. Mais, il ne sera pas dit, mon cher cœur, que je ne sois pas capable d'autant de sacrifices que toi. Si pour moi, tu consens à quitter un pays, jadis charmant et aujourd'hui odieux, dès qu'il y aura possibilité de sûreté et que ce sera un moyen de te plaire, je compterai pour peu de chose ma répugnance à y rentrer. Mais, songe un peu que si je reste en France, il sera bien difficile de suivre le projet charmant de tout quitter et de ne vivre que pour nous; que par faiblesse, par amour-propre je ne pourrai pas répondre de moi, si je suis au milieu du tourbillon des affaires et qu'on me dise que je puis être nécessaire ou même utile. Une fois éloigné et un grand parti pris, je suis sûr d'y tenir; mais jamais, non jamais, je ne parlerai de droits! Ceux qui sont chers à mon cœur, les seuls que je réclame, c'est de suivre ton avis, après t'avoir bien expliqué mes



motifs. Mon seul but est de te rendre heureuse. C'est le moyen sûr et unique de l'être moi-même; c'est d'après le malheur que nous éprouvons tous deux de l'absence, c'est en pensant à celui que tu éprouverais. si je courais des dangers, que j'ai pris le parti de m'éloigner de tout et de vivre pour toi: mais, je me sens encore de la force; je suis encore capable de travailler. Si les circonstances t'empêchent d'approuver mon plan, fais-en un autre; mais, ne soyons pas pris au dépourvu. Évitons l'indécision et l'incertitude. Pour tout quitter, vivre pour soi, pour ses enfants, il faut sortir de France, surtout après y être entré les armes à la main, après avoir sollicité et obtenu des secours. En y restant, il faut tâcher d'y jouer un rôle et de soutenir sa réputation et, dans ce dernier cas. à combien de contrariétés, d'absences forcées, d'occupations désagréables et pénibles ne serons-nous pas condamnés? Oisif en France, j'y passerais pour inutile; je ne pourrais être d'aucune utilité à personne, pas même à mes enfants. En m'exilant volontairement d'un pays où j'ai eu des places, ma considération reste entière et, distrait par rien, je puis m'occuper avec succès à former le caractère de mon fils, qui est le plus précieux legs que je puisse lui laisser. La médiocrité de notre fortune hors de France est un mérite de plus; l'opinion qu'il n'eût tenu qu'à moi d'être riche, dédommage des richesses. En France, au contraire, tout me rappelle la privation des agré-

ments que nous avons perdus, si ce n'est pour moi, c'est pour toi et s'il faut travailler pour en avoir de mêmes, rappelle-toi les contrariétés du Conseil de la guerre; et, peut-être, serons-nous destinés à en éprouver de plus grandes!

Je t'assure, mon cher cœur, que c'est bien à froid que je discute et je te jure par toi-même que, quelque parti que tu choisisses, j'y souscris. Mais, songe qu'il faut qu'il soit pris, je ne dis pas irrévocablement, parce qu'il peut arriver des événements imprévus, qui le changent, mais assez fermement pour éviter le moindre mouvement d'indécision.

Dans la position des choses, je dois être content que mon séjour ici ne me coûte rien; je serai bien plus content d'avoir peu dépensé et d'avoir rempli ma mission d'une manière satisfaisante, que si j'avais rapporté un trésor. Sénèque, millionnaire, écrivait sur le mépris des richesses. J'ai sur lui l'avantage de les mépriser en les regrettant. Je voudrais être riche pour t'envoyer mon portrait par Lampi; je voudrais être riche pour te combler de présents, pour chasser l'ennui de l'uniformité par des fêtes, par des spectacles arrangés uniquement pour t'amuser; mais, pour moi, tu le sais, un petit jardin, quelques livres et un cheval suffiront à mon bonheur, pourvu que je sois avec toi.

Mon fils! je t'aime bien. Maman me mande qu'elle est contente de toi et cela me fait bien plaisir, je vou-

drais bien t'embrasser et tes petites sœurs que j'aime bien aussi et quand je le pourrai, je reviendrai bien vite vous apporter des joujoux. En attendant mon retour, soyez bien obéissants à maman ; aimez-la bien, et parlez-lui quelquefois de votre papa qui vous aime tant de tout son cœur, vous embrasse et vous donne sa bénédiction !

Mon retour est toujours incertain ; je sens qu'il tient à celui qu'on enverra ici, car on ne peut pas laisser Pétersbourg sans personne ; cela aurait mauvaise grâce vu la conduite parfaite de l'Impératrice.

Adieu, mon cher cœur.

9/20 janvier 1792.

Je ne me lasse pas, mon cher cœur, de t'écrire et quoique, depuis hier matin, je ne fasse que cela et que je t'aie écrit ce matin, je veux te mettre au fait de tout ce qui se passe.

Sur la démarche insolente de l'Assemblée auprès du Roi et la condescendance de ce malheureux prince à déclarer la guerre à son oncle, parce qu'il donne asile à ses frères, l'Électeur de Trêves a écrit à l'Empereur et au roi de Prusse. Le premier, craignant que le protectorat de l'Empire ne lui échappât et ne fût

conféré à l'impératrice de Russie, s'il ne défendait pas les droits des princes qui le composent, s'est décidé à promettre protection à l'Électeur et a envoyé des ordres au général Bender, de s'opposer par la force à toute violation de territoire de la part des soi-disant patriotes français. Il a, de plus, fait remettre une note officielle à M. de Noailles à Vienne et a écrit une lettre au Roi, par laquelle, en rendant justice à ses bonnes intentions, il est obligé de convenir qu'il n'est pas le maître de faire exécuter ses ordres et qu'en conséquence, il vient d'en donner pour opposer la force à la force.

Cette conduite est un peu en contradiction avec la croyance qu'il a affichée, de la liberté du Roi ; mais, cette assurance funeste qu'il n'avait pas, et qu'il affichait en Europe, avait, je crois, un motif caché et que voici, mais pour toi seule, mes liaisons avec la cour de Vienne ne me permettant pas d'en convenir : Les ministres de Vienne, malgré l'alliance, détestent toujours la France et regardent l'abaissement de la maison de Bourbon comme le plus sûr moyen d'élever celle d'Autriche où le nombre des princes est extraordinaire. Il résulte de là, que si l'Empereur regarde le Roi comme prisonnier et les actes qu'il fait comme nuls, il doit secourir son beau-frère et son allié, en aidant le Roi à reprendre son autorité, sans exiger d'autres dédommagements que, tout au plus, les frais extraordinaires que cette protection lui pourrait

coûter. Si au contraire, l'Empereur regarde le roi de France comme libre, il n'a rien à faire pour lui rendre son autorité, puisqu'il l'a abandonnée volontairement. Mais, s'il ne redresse pas les torts faits aux princes de l'Empire en Alsace, chose que l'Empereur sait bien qu'il ne peut pas, ce sera cependant à lui qu'il s'en prendra, il lui dira : Vous êtes libre et vous manquez aux traités, je vous déclare la guerre et je garderai tout ce que j'aurai pris, soit en Lorraine, en Alsace ou en Flandre; je ne veux pas me mêler de vos querelles particulières et intérieures; mais, je profite pour vous attaquer de ce que vous êtes sans troupes et sans argent, parce que vous avez enfreint les traités.

Cette conduite ne fait pas honneur à la loyauté de ceux qui la tiennent; mais, le profit reste. Orosmane a raison quand il dit :

Si j'eusse été vaincu, j'eusse été criminel.

Cette marche, qui me semble évidente, eût pu être découverte et déjouée, si quelqu'un de plus adroit, soit dit entre nous, que Jules (de Polignac) avait été chargé de la commission de Vienne, que Flachslanden aurait faite à merveille; mais, il n'a pas voulu y rester subalternement avec l'autre, comme de raison. Voilà le motif qui a fait que, quand tous les souverains de l'Europe ont regardé le roi de France comme prisonnier, et qu'il était évident à tous les yeux, que

ses démarches étaient forcées, l'Empereur a déclaré qu'il était libre et a ajouté que la Reine lui mandait de ne rien faire, ce qui se trouve faux, Madame Élisabeth ayant écrit à ses frères de n'en pas croire un mot.

La Chose (Fersen) vient de mander à Stedting que le 31 décembre, Bombelles, l'aîné, partit de Bruxelles pour venir ici avec des lettres du Roi et de la Reine pour l'Impératrice, pour le roi de Suède et pour le roi de Prusse, afin de les remercier de leurs bons offices et leur peindre leur véritable position. Je viens en conséquence d'écrire par ce courrier pour tâcher qu'on laisse ici Bombelles et que je puisse revenir. Ce que je crains, c'est que les princes ne veuillent pas de lui, à cause de la fausseté de sa conduite à Milan, quand il a trahi le comte d'Artois pour le baron de Breteuil. Il est fâcheux que ce soit lui qu'on ait envoyé au lieu d'un autre qui n'aurait pas fait difficulté.

Te voilà au fait comme moi-même de la position des choses; tu peux juger combien j'attends avec impatience l'arrivée de cet émissaire qui nous apportera l'explication d'une foule d'énigmes. Adieu, mon cher cœur; tu recevras peut-être cette lettre-ci un peu tard, parce que je recommande au comte François d'Escars de ne te l'envoyer que par une voie bien sûre.

Je t'embrasse et mes enfants de tout mon cœur.

On vient de me dire que Bombelles devait rester

ici comme chargé d'affaires du Roi, mais, à l'insu de l'Assemblée. Si cela est, j'ai mandé aux princes que je ne croyais pas convenable que je reste et j'ai demandé à partir sur-le-champ. Si mon congé est accordé, je pourrai être au mois de février dans tes bras. Quel bonheur!

24-13 janvier 1792.

Je commence, mon cher cœur, à espérer un peu plus mon retour. J'ai écrit aux princes; j'en ai parlé à l'Impératrice. De l'événement dont je te parle dans ma dernière lettre, résultera mon départ d'ici. Tu verras même que je n'y serais plus bon à rien. Tout le monde ici n'est pas de mon avis; il y en a qui voudraient que je reste. Mais, je suis si content de trouver un prétexte plausible pour aller retrouver tout ce que j'aime, qu'à moins d'ordres contraires, très positifs, j'en profiterai. Je fais déjà préparer ma voiture et si je puis, de toi à moi, je n'attendrai pas le retour du courrier, quand même je devrais le rencontrer en route et qu'il m'obligeât de revenir! Mais, tout cela dépend un peu des nouvelles que nous attendons et qui doivent arriver d'un jour à l'autre.

On a donné avant-hier à l'Ermitage *Blaise et Babette*,

qui n'a eu aucun succès. L'Impératrice aime peu la musique et point du tout la musique française; il est vrai qu'il a manqué bien des choses dans l'exécution. Ce soir on donne *la Partie de chasse de Henri IV* et *Guerre ouverte*. Je ne suis pas averti, mais je suis bien sûr de l'être, car l'Impératrice, avant-hier, s'est justifiée d'avoir oublié d'envoyer chez moi le jour qu'on a donné *l'Amant bourru*. Elle me traite toujours à merveille et n'ignore pas le désir que j'ai de te revoir.

La princesse Galitzin est accouchée heureusement d'un garçon ; au bout de neuf jours, les accouchées reçoivent toute la ville et tous ceux qui viennent les voir mettent un ducat sur la table qui est près d'elle. Elles sont assises en travers sur leur chaise longue et les pieds à terre.

Il y a trois dames de la société accouchées, et il y en a encore deux qui attendent le moment. On ne baptise les enfants que huit à dix jours après leur naissance et je dois aller voir baptiser Galitzin, pour avoir vu, à peu près, toutes les cérémonies russes.

Je me suis promené hier en traineau avec ce qu'on appelle ici un trotteur, c'est fort joli, mais on ne peut mener personne; on va très vite. Les courses sur la Néva commencent demain, on dit que la vitesse des traineaux est prodigieuse.

Pendant le carême qui commence ici le 26-16 janvier, il n'y a pas de spectacle; mais, cela ne me fait pas grand'chose, car j'y vais bien rarement. Les

visites absorbent tous les après-dîners, surtout quand on fait une partie; pour la matinée, elle est donnée tout entière à mes affaires ou à l'exercice et, toute la journée, je pense avec regret que je suis si longtemps séparé de mon amie.

Je t'embrasse mille et mille fois ainsi que nos enfants; bien des choses à maman.

27-16 janvier 1792.

J'ai reçu hier, mon cher cœur, ta lettre du 2 janvier. Elle m'a affligé; tu prends l'indécision des circonstances pour des contradictions! Faut-il te renouveler le serment que je te fais depuis mon séjour ici, que je ne néglige aucun prétexte, aucun moyen de partir, dès qu'ils pourront être employés sans manquer à la confiance que les princes m'ont témoignée et à ce qu'ils doivent à l'Impératrice. C'est précisément parce que nous ne savons les événements ici que longtemps après leur arrivée, qu'il est impossible de mander d'avance ce que je ferai.

Je croyais que Bombelles pourrait me remplacer ici; point du tout! Il y est arrivé avec des instructions, sans doute contraires aux miennes, puisque, depuis trois jours qu'il est arrivé, je n'en ai pas

entendu parler. Il m'a apporté une lettre de La Chose, qu'il a envoyée chez Stedting, sans même dire de la part de qui. La Chose me demande de partir le plus tôt que je pourrai d'ici, pour aller te joindre. Mais, outre que ce serait manquer aux princes et à l'Impératrice, je suis sûr que, dans cette circonstance, elle ne le permettrait pas. Je n'ai pas attendu l'arrivée de Bombelles pour insister pour qu'on me laisse partir, et j'ai donné de très bonnes raisons. Je suis fâché que Bombelles, en affectant de m'éviter, ne puisse me permettre de lui supposer la même façon de penser que moi. Cela fait déjà un mauvais effet dans la ville. Au reste, je t'apporterai les minutes de ma correspondance, et tu verras si je mérite les reproches que tu me fais, de ne pas faire bien les démarches nécessaires à mon retour.

Quant à fixer le terme de mon séjour, c'est impossible. Je t'ai dit et je répète que quand je me suis chargé de cette commission, j'étais seul; elle était nécessaire, et un refus était aussi peu convenable que possible. Cependant, si j'avais prévu à cette époque une aussi longue absence, je m'y serais refusé. Mais, une course de six semaines, dans une bonne saison, dont on aplanit tous les obstacles, aurait eu très mauvaise grâce, surtout près d'un prince intéressant et malheureux et qui n'a pas de récompense à donner. Tu sais toi-même ce qui a retardé successivement mon départ et tu dois sentir ce qui, dans ce moment-

ci, m'empêche de suivre le conseil de La Chose, avant d'en avoir obtenu la permission.

Ce qui me fâche, c'est que tu sépares mon bonheur du tien ; c'est une preuve d'humeur qui me fait de la peine, surtout quand tu la places après la question de te mander positivement le jour de mon départ de Russie. C'est comme si tu voulais forcer maman de te dire le jour qu'elle retournera à Paris ! Je ne puis répondre à cette question que tu me fais sans cesse, que par la même réponse : Demain je partirai, si je le puis sans manquer à mon devoir et si les princes et l'Impératrice ne le défendent pas ; je suis prêt, ma voiture est prête et si un courrier me rend ma liberté, je pars !

Mais, consulte tout le monde, vois ma position, plus délicate peut-être aujourd'hui qu'il y a huit jours, et juge si tu oserais me conseiller d'abandonner ce que j'ai entrepris ou de fixer à nos princes jusqu'à quel jour je voudrais leur rester utile, tandis qu'eux-mêmes sacrifient à leur gloire leur repos et qu'ils sont peut-être errants et proscrits sur la terre, cherchant quelqu'un qui ose leur donner asile ! Eh bien ! mon amie, t'aimant à la folie, te préférant à tout l'univers, mais voulant laisser à mes enfants la réputation intacte de fermeté dans mes principes, je sens que je suis si touché de la situation de nos princes, si désireux de servir une cause que je trouve belle, noble, désintéressée, que, pour aller combattre près d'eux les scélérats qui les persécutent, je m'arracherais de tes bras,

je m'en arracherais de force. Suppose que, pour te plaire, ce qui est mon premier vœu, je parte d'ici malgré eux, n'aurais-je pas à réparer, et lorsque les circonstances m'auraient forcé à leur déplaire et peut-être à nuire à la cause, ne devrais-je pas leur prouver, en m'exposant encore davantage, qu'en cédant à l'amour, je n'ai pas renoncé à l'honneur.

Ce que tu me mandes, mon cher cœur, me prouve ta tendresse et ne m'afflige que par la peine que tu éprouves; je pardonne ton injustice en faveur de ton cœur; mais je te demande de me parler toujours avec franchise et la peine que j'éprouve à cet égard est plus que compensée par le plaisir que me fait ta confiance.

La Chose m'a mandé qu'il t'écrivait pour sa bague. Il me paraît tout à fait livré au parti Breteuil, j'en suis fâché, car c'est celui de l'intrigue; mais, il est entraîné et déteste Calonne.

Depuis trois semaines, le froid se soutient; les courses en traîneau sur la Néva ont commencé depuis lundi. Je ne les ai pas encore vues; elles sont d'abord après dîner et tous ces jours-ci, j'ai eu beaucoup d'affaires. Hier, j'ai été chez l'Impératrice et à une comédie russe de sa composition, qu'elle m'expliquait à mesure et qui a beaucoup d'intérêt. Elle m'a fait présent de la traduction en allemand et nous la traduirons un jour en français.

Le sujet est un tracassier qui brouille l'intérieur le plus excellent par de petits mots qu'il lâche tour à

tour à chacun et qui rend les uns jaloux des autres, méfiants, excepté une femme qui, insensible aux flatteries et aux méchancetés, finit par démasquer le tracassier et le fait chasser. La fille épouse son amant, les valets se raccommodent et tout rentre dans l'ordre. L'auguste auteur de la pièce y a ajouté un caractère ridicule et neuf, c'est l'oncle de l'amoureux, qui oublie tout d'un moment à l'autre; elle m'a dit l'avoir connu. Il y a dans la pièce plusieurs choses qui tiennent aux usages russes.

Je te prie de me mander aussi ce que tu sais des nouvelles; tes lettres m'arrivent exactement et il s'en faut bien que les autres correspondances aient pour moi le même intérêt, ni la même exactitude. Embrasse mes enfants, remercie bien maman de la manière dont elle est pour nous. Les princes me promettent de s'occuper de mon oncle; mais, que peuvent-ils dans l'affreuse position où ils sont?

Adieu, cher cœur, aime-moi toujours et compte à jamais sur ma tendresse. Je t'embrasse mille et mille fois.

---

3 février-23 janvier.

J'ai reçu, mon cher cœur, ta lettre du 10 janvier. Chacune de tes lettres me fait éprouver vivement, et

du plaisir et de la peine. Le malheur que j'ai d'être loin de toi augmente par sa durée et le chagrin qu'il te cause et, d'un autre côté, la crise est telle que je sens que ce n'est pas le moment de partir. Nos malheureux princes sont donc obligés de disperser la noblesse qui s'était ralliée autour d'eux, pour ne pas compromettre les États des souverains qui leur avaient donné asile! Qui sait si cette condescendance n'augmente pas l'audace des factieux qui attribuent à la timidité ce qui est au contraire un effort de courage, et s'ils ne seront pas forcés de s'éloigner eux-mêmes, pour rassurer les habitants, qu'on effraie et qu'on séduit en même temps?

La situation est cruelle et tu sens que ce ne peut pas être dans le moment où les circonstances deviennent si critiques, que je serais capable d'abandonner le poste qu'ils m'ont confié et d'où ils peuvent espérer des secours et de bons avis. Tu me mandes que tu me trouves digne d'être aimé de toi; mais, songe que je le serais moins si je n'étais capable de grands efforts et qu'aucun ne m'est aussi pénible que celui de vivre loin de ce que j'aime.

Le marquis de Bombelles est établi ici. Il vient me voir souvent. Mais, je ne le mène pas dans le monde. Il est très honnête et fort aimable; mais, il me semble qu'on le trouve trop parlant, et que bien reçu partout, il n'est fêté nulle part.

Depuis quelques jours, je ne reste pas aux grandes

assemblées ; j'y fais une apparition, et je vais passer la soirée dans de petites sociétés. Je compte suivre ce train de vie jusqu'à ce que j'aie des nouvelles et qu'on me mande sur quel pied on désire que je sois. Il est difficile de changer de manière, quand on en a pris une première au lieu qu'avec le parti que j'ai pris, je pourrai obéir à tel ordre qu'on me donne sans paraitre changer. Celui de tous ceux qu'on pourrait me donner, qui me plairait davantage, serait celui de partir et je promets bien que je ne me le ferais pas dire deux fois.

J'attends avec impatience des nouvelles de Coblence. Le prince de Nassau est allé à Vienne et à Berlin. On dit ici que le comte de Ségur a été fort mal reçu à cette dernière cour (1).

Je t'assure que je voudrais bien être plus vieux du temps où je dois être dans tes bras ; mais, aussi, si j'y suis une fois, je ne m'exposerai guère à ce que je souffre d'être séparé si longtemps de tout ce que j'aime.

Je t'embrasse mille et mille fois et mes chers enfants ; bien des choses à maman et à mon oncle.

---

(1) Le comte de Ségur était ambassadeur de France en Prusse.

14-3 février.

L'Impératrice, mon cher cœur, vient de me donner un bouquet charmant pour ma fête, en nommant mon fils cornette dans les gardes à cheval, ce qui donne le rang de capitaine. Cette place n'oblige pas de rejoindre et l'avancement y est si rapide que dans huit ou neuf ans, Valentin sera colonel, rang qu'on ne peut pas perdre en passant dans un autre service, et qui lui assure un avancement plus rapide que nulle part ailleurs. De plus, nous ne serons pas obligés de l'envoyer en garnison à quinze ans et, jusqu'à l'âge de vingt ans, nous pourrons le garder sous nos yeux.

Pour te donner une idée de cette place, tu sauras que les plus grands seigneurs du pays passent par le rang de bas officier et qu'ils ne deviennent cornettes qu'à leur rang, ce qui les mène au plus tôt à treize ou quatorze ans; qu'il n'y a d'étrangers dans les gardes à cheval que les fils des princes souverains d'Allemagne, et parmi les Russes, les plus grands seigneurs, ou les fils de ceux qui se sont distingués. Il n'y a que trois enfants dans le corps; le petit Ribeaupierre, dont le père a été tué au siège d'Ismaïl, et dont la veuve a été demoiselle d'honneur de l'Impératrice il y a dix ans; l'autre, le fils du prince Schouwaloff qui en a quatorze, et Valentin.

L'Impératrice ne fait pas les graces à demi. Elle a ordonné qu'on fit faire sur la mesure du comte Soltykoff qui est à peu près de l'age de notre fils, un uniforme complet que j'enverrai par le premier courrier et pour que son entrée au service de Russie ne soit pas une charge à sa famille, elle ajoute mille ducats pour faire son équipage.

Tu n'as pas idée de l'effet que cette grace a fait ici : voici ce qui y a donné lieu. Je parle souvent du désir que j'ai de te rejoindre, de toi, de nos enfants. Il y a quelques jours, l'Impératrice me fit quelques questions sur Valentin et sur nos projets : je lui répondis que les circonstances ne permettaient guère d'en faire d'avance, mais, que je le destinais à servir, sans savoir quelle puissance, peut-être dis-je la Russie, si on veut un jour de lui, afin qu'il puisse acquitter la dette que son père a contractée par les bontés qu'on y a pour lui. Il n'en fut plus question. Avant-hier à dîner, il ne fut question de rien. En sortant de table, l'Impératrice rentre chez elle et un moment après, pendant que nous étions à causer devant la cheminée, le général Zouboff sortit avec un papier à la main qu'il me remit en me disant que je ne serais peut-être pas fâché de remettre ce papier de la part de Sa Majesté au général de Soltykoff le colonel des gardes à cheval de l'Impératrice (1).

(1) J'ai donné dans la préface des *Mémoires* la traduction du brevet impérial qui nomme le jeune Esterhazy, cornette aux gardes à cheval.

Comme ce papier était écrit en russe, le prince Baratinsky le lut et me dit que c'était l'ordre pour recevoir le comte Valentin, fils de Valentin Esterhazy, comme cornette dans les gardes à cheval. Je fus sur-le-champ chez le prince Soltykoff, et lui remis l'ordre. Il me fit compliment et me demanda l'âge de mon fils qui a un mois de moins que le sien. Le soir, Sa Majesté ordonna de faire faire l'uniforme sur la taille du petit Soltykoff et elle m'a fait verser les mille ducats.

J'avais été hier à la cour pour la remercier. Elle n'a pas paru et je suis parti. Quand elle a su que j'étais venu, elle m'a envoyé inviter à dîner et on est venu me chercher ici pour aller dîner dans son intérieur; mais, j'étais allé voir Stedting qui est un peu malade. Je vais retourner aujourd'hui chez elle pour tâcher de la voir et de faire mes remerciements. Le Grand-duc et la Grande-duchesse m'ont fait faire aussi leurs compliments par le prince Kourakin qui était avec eux à Paris.

Pense bien que cette grâce est une bague au doigt, qui n'oblige à rien et assure à mon fils un avancement plus rapide qu'à aucun autre service puisqu'il sera peut-être colonel à l'âge où, ailleurs, il serait sous-lieutenant et qu'à cette époque, il pourra passer à tel autre service avec le grade qu'il aura alors en Russie. Son brevet va être expédié et je le mettrai dans la caisse avec l'uniforme. Il y aura les bottes, les éperons, le chapeau, le sabre, enfin tout; on y tra-

vaille à force. Ajoute à cela la manière dont cette grâce a été accordée. De toi à moi, les mille ducats sont venus à propos, car les fonds baissent et il est difficile d'en demander aux princes qui sont eux-mêmes dans l'embarras.

Nous attendons ici Nassau avec impatience; il attend à Vienne le retour du courrier qu'il a expédié à Coblence, et je le suppose à présent à Berlin.

On nous a mandé que l'Empereur donnait le Brisgau pour asile aux émigrés qui avaient été obligés de quitter l'Électorat de Trêves. Il est sûr que l'Assemblée a mal payé la condescendance qu'il avait eue pour elle.

J'espère que le petit malaise de notre officier russe n'aura pas de suite, et que son habit lui va bien. Pelach Soltykoff me paraît un peu plus grand et il a un mois de plus, et mince comme lui. Tintin aura l'air d'un singe habillé, avec ses bottes et son grand chapeau. On m'a déjà envoyé plusieurs cocardes pour lui. Mon Dieu! que je voudrais le voir. Je t'envoie une lettre pour lui où j'ai eu soin de mettre l'adresse. J'étais bien plus vieux que lui quand j'ai été fait officier, et je me souviens encore du plaisir que j'ai eu à lire l'adresse de la première lettre que j'ai reçue; encore y a-t-il loin d'être sous-lieutenant de hussards à être, tout d'un coup, capitaine de cavalerie. Sais-tu qu'un régiment, ici, vaut cinquante à soixante mille livres par an? Ce pays-ci est à présent le seul où on

puisse faire une véritable fortune; mais, il est affreux à habiter à cause du climat et de l'éloignement, et cette ville-ci est d'une dépense incroyable. Aussi presque tous ceux qui l'habitent se ruinent-ils; ils vont ensuite passer deux ou trois ans dans leurs terres et il n'y paraît plus.

La comtesse Branicka, veuve du prince Potemkin, et dame d'honneur de l'Impératrice, est arrivée hier. Mme Polzansky qui avait été maîtresse de Pierre III et qu'il voulait, dit-on, faire impératrice, est morte hier soir d'une forte indigestion ; je t'en ai parlé dans une de mes lettres.

Adieu, cher amour, je te quitte pour aller à la cour tâcher de faire mes remerciements. Je t'embrasse mille fois et nos chers enfants; bien des choses à maman. Adieu, amour, je te couvre de baisers.

17-6 février.

J'ai reçu, mon cher cœur, avec bien du plaisir, ta lettre du 25 janvier; mais, je vois toujours avec peine ton injustice. Tu oublies sans cesse que si je pouvais partir ce soir, je n'attendrais pas demain; que c'est ce que je désire le plus au monde. Mais, tu dois voir toi-même ce qui est possible et ce qui ne l'est pas; tu

es à portée des événements. Je crains bien que le même motif qui avait déterminé La Chose à me mander de revenir, soit la raison qui me fasse rester puisque par les lettres que j'ai reçues de Coblence par le prince de Nassau, on n'y savait pas encore le départ de Bombelles l'aîné, ce qui prouve une intrigue et une cachotterie. Bien loin que le retour de Nassau, qui est arrivé avec Richelieu et Charles de Sombreuil, accélère mon départ, comme je l'avais espéré, ça me demandera encore du temps. Monseigneur me mande que je ne puis pas m'y refuser, et qu'il te le mande lui-même. Tout cela me rend bien malheureux et je te jure que c'est la première fois que mon devoir m'a tant coûté.

J'ai donné mon appartement à Nassau afin de pouvoir loger ensemble, et j'ai pris une petite chambre dans la maison, où je suis un peu à l'étroit, mais pas trop mal. Son arrivée ici me fait grand plaisir; mais, j'ai bien peur que son séjour n'y soit pas long. Il attendra un courrier de Vienne.

Mardi, j'ai dîné chez l'Impératrice et elle m'a fait entrer dans sa chambre pour recevoir mes remerciements. Elle y a mis tant de grâce que quelqu'un qui eut écouté aux portes, aurait pu croire que c'était moi qui l'avais obligée. J'ai su qu'elle avait parlé hier de moi à Nassau dans les meilleurs termes. Nous nous sommes trouvés ensemble à l'Ermitage où elle m'a traduit une pièce de sa composition, dont l'objet est

de tourner Cagliostro en ridicule. Il a fait ici un voyage; mais, au lieu de succès, il a reçu des coups de bâton et n'a fait que peu de dupes. Ce fut à cette occasion que l'Impératrice prit le parti de le jouer sur son théâtre. Ensuite la pièce a été imprimée et jouée sur le théâtre russe, ici et à Moscou. Il est étonnant la quantité de pièces russes et françaises qu'elle a faites. Ces dernières sont imprimées; mais, elle m'a dit, l'autre jour, que pour avoir un exemplaire, il fallait au moins avoir fait un proverbe pour l'Ermitage. S'il me venait par hasard une idée heureuse, je la saisirais; mais, je ne suis ni assez tranquille ni assez gai pour l'espérer, et quoique j'en sois bien fâché, je me passerai de l'exemplaire.

C'est moi qui présente Richelieu, car pour Sombreuil, il a passé ici quelques mois et y connaît tout le monde.

Je n'ai pas encore l'uniforme du cornette aux gardes, à cause du sabre et du chapeau qu'il a fallu faire faire exprès ainsi que les éperons. Mardi, jour de la naissance de la grande-duchesse Marie Paulowna, au bal de la cour, je me suis trouvé à côté du petit Ribeaupierre qui avait le même uniforme. J'en ai été attendri jusqu'aux larmes ; il est très joli, il porte sa chemise dentelée et ses cheveux sans poudre, comme Valentin. Les deux Grands-ducs sont aussi sans poudre; mais, ils ont des cols. L'aîné est presque aussi grand que moi ; il n'a que quatorze

ans; il est beau comme un ange. Sa mère est grosse de trois à quatre mois; mais sa grossesse n'est pas encore déclarée. Adieu, mon amour, plains-moi au lieu de me gronder et sois aussi sûre de ma tendresse que je me plais à ne pas douter de la tienne. Je t'embrasse mille fois; bien des choses à maman.

19-8 février.

Je reçois dans l'instant, mon cher cœur, ta lettre du 27 janvier. Elle me désole, par l'inquiétude qu'elle me donne de ta santé et un peu par ton injustice. La Chose (Fersen) est dans une intrigue affreuse contre le comte de Provence et le comte d'Artois (1). Tout ce que j'avais prévu est arrivé. Bombelles est ici pour les écarter des affaires, et moi je pars pour Moscou ce soir. Je ne puis te mander que par un courrier ce qui achève de me décider à faire cette course. Un des objets que je m'en promets, est d'être absent d'ici, pendant quelque temps, et d'employer ce

(1) Il s'agit ici du conflit qui s'était élevé entre le Roi et ses frères, triste suite de la rivalité de Calonne et de Breteuil, le premier tout dévoué aux princes, le second à la Reine. Bombelles avait été envoyé à Saint-Pétersbourg par Breteuil. Les princes, en l'apprenant, envoyèrent Nassau pour combattre les effets de cette démarche. J'ai raconté ces pénibles intrigues dans l'*Histoire de l'Émigration*.

temps à presser mon départ. J'écris positivement pour cela. Je compte être de retour la semaine prochaine et, si je le puis, m'en retourner te joindre pendant le séjour de Nassau si, comme je l'espère, il reste ici assez longtemps pour que l'on puisse me remplacer avant son départ. Tu ne désires pas plus que moi notre réunion. Je ne suis pas propre à l'intrigue et il n'y en a jamais eu de plus épouvantable que celle qu'on trame contre nos princes. Je l'avais prévue, au reste.

Remercie maman de sa lettre. Je crains bien que la France ne soit jamais habitable ; il y a tant de gens occupés à s'opposer à ce qu'on voudrait faire pour son rétablissement, que je crains bien qu'il ne faille y renoncer. Ne crois pas à la marche des troupes. Enfin, si je n'apporte pas ma lettre moi-même, je t'écrirai par le courrier.

Je suis charmé d'aller à Moscou pour laisser couler du temps. L'arrivée de Nassau a été un grand bonheur pour moi, et mon étoile ne m'abandonne pas, car s'il n'était arrivé, je me serais trouvé entre le Roi et ses frères. Pendant mon absence, il remplira le rôle difficile dont il est chargé sans autant d'inconvénients. Le Roi se conduit bien mal (1). Je pars avec le comte de (*illisible*), général ici, et frère de Mme de Cusani que tu as vu avec l'archiduchesse Ferdinand à

(1) On voit qu'en dépit de son attachement à la Reine, Esterhazy blâmait la politique des Tuileries et avait pris parti pour les princes.

Paris. L'Impératrice, toujours pleine de bontés pour moi, approuve mon voyage à Moscou. Je t'écrirai de là : mais, comme c'est plus loin, tu auras plus tard mes premières lettres.

Ménage ta santé, embrasse mes enfants et sois sûre de toute ma tendresse et du désir que j'ai de t'embrasser.

27-16 fevrier, Moscou.

Je t'écris, mon cher cœur, de la plus grande ville de l'Europe ; mais, je ne sais pas quand ma lettre te parviendra, les postes avec l'intérieur de l'Empire n'ayant aucun moyen de communiquer qu'en allant à Pétersbourg, où je serai avant ma lettre. Je l'envoie par le chevalier de Boisgelin qui va à Varsovie. Me voilà donc encore plus éloigné de toi de deux cents lieues. Il est vrai que l'on voyage si vite et à si bon marché en Russie, que les distances y sont comptées pour rien, tant on est accoutumé à en franchir d'immenses.

Quoique la curiosité de voir une ville qui ne ressemble à aucune autre en genre de vie, qui tient le milieu entre celui d'Ispahan et de Paris, — un amas de baraques et de palais et surtout d'églises, éparses, sur une surface de dix lieues de circonférence et envi-

ron quatre à cinq mille clochers, les uns dorés, les autres argentés, et des verts, des bleus, des rouges et des noirs, cela vaut la peine de la course, — je ne l'eusse cependant pas faite sans les raisons que je t'ai mandées, et surtout sans l'espoir que pendant cette absence, Nassau fera valoir près de l'Impératrice les raisons qui rendent mon retour près de toi nécessaire, et les inconvénients que je trouverais à être placé entre le marteau et l'enclume. Il a senti mes raisons et m'a promis de les faire valoir. Tu sens combien c'est une circonstance qui peut être favorable et combien il eût été difficile à moi, de faire des objections, tandis que lui peut en faire sans rien compromettre.

Nous sommes arrivés, jeudi, le comte de (*illisible*), et moi, avec chacun un domestique. Nous avons été reçus par tout le monde avec la plus grande distinction, invités tous les jours à des spectacles de société et priés à dîner et souper chez tous les grands personnages. Tu verras cela dans le livre rouge que tu connais. Hier, a été la fin du carnaval. Nous commençons aujourd'hui à voir la ville, les églises remarquables, enfin ce qu'il y a de plus intéressant, car, pour voir tout, il faudrait un mois, et nous voulons absolument partir après-demain.

Ceci ne ressemble pas du tout à Pétersbourg; il me semble qu'on doit détester Moscou quand on habite Pétersbourg. Cependant comme la vie est ici moins chère et plus libre, il n'y a pas de seigneur russe à

Pétersbourg, qui ne fasse bâtir une maison ici, qui est la retraite des favoris, des ministres et généraux disgraciés, et des gens ruinés ou dégoûtés de la cour. La magnificence des particuliers est encore plus grande ici qu'à Pétersbourg; les maisons y sont plus vastes et le nombre de domestiques encore plus considérable. Il y a peu de grands seigneurs qui n'ait une musique à lui, et tout cela coute peu, comparé au prix des choses dans la résidence du souverain, où sa personne absorbe tout l'intérêt.

Il y a ici un Club de noblesse comptant deux mille six cents abonnés. Les étrangers y sont admis pour rien. Ce local est superbe. Les femmes, qui y sont bien plus nombreuses que les hommes, sont généralement belles, et bien mises; elles ont beaucoup de diamants. Les beaux yeux sont communs à Moscou. Les femmes qui n'ont pas habité Pétersbourg, ont conservé de belles dents, car elles se perdent toutes dans cette ville au bout d'un an de résidence. La société est si nombreuse ici et la ville si grande, qu'elle se divise en quinze ou vingt parties, qui se connaissent à peine et ne se voient qu'au Club. On dit qu'il y a des personnes aimables; mais, je n'ai guère pu le constater, n'ayant, quoique invité dans plus de trente maisons, accepté que six invitations pour les six jours que je passe ici.

Une chose qui me fait désirer de partir, est que je ne reçois pas ici de tes nouvelles, et ce seul plaisir

que j'aie eu depuis longtemps, m'est devenu nécessaire comme l'air.

J'embrasse tendrement mes enfants; j'ai déjà le brevet de Valentin, et je trouverai son habit fait en arrivant. Je vais demain voir les marchands et si je trouve quelque chose de joli, je l'achèterai pour ma minette dont je m'occupe sans cesse, que j'aime plus que ma vie et que j'embrasse mille et mille fois. Bien des choses à maman.

Pétersbourg, 6 mars-24 février.

J'ai été deux courriers sans pouvoir t'écrire, mon cher cœur; la correspondance de l'intérieur de l'Empire est très lente; je n'ai pu que t'écrire une fois de Moscou, et encore, est-ce parce que j'ai trouvé une occasion pour Varsovie, car les lettres par la capitale reviennent toujours ici avant d'aller à l'étranger, et tu n'aurais pas reçu si tôt celles que je t'aurais écrites de Moscou que tu ne recevras celle-ci. Je ne dis rien de ce voyage, qui eût été agréable dans d'autres circonstances, ni de la plus extraordinaire ville de l'Europe. Je remets cela à un temps où je serai plus tranquille et plus heureux. Au reste, je t'en ai dit un mot dans la lettre que je t'ai écrite de là.

Plusieurs motifs que je te manderai par le premier courrier qui va à Coblence, m'ont déterminé à faire cette course qui a duré quinze jours. Le principal était que Nassau devait employer le temps à arranger mon départ, le faire trouver simple, et faire agréer le frere de D*** que tu connais, pour me remplacer, se charger des affaires jusqu'à son arrivee et en tout justifier cette démarche et ici, et auprès des princes. Il a réussi parfaitement : tout était presque convenu : je préparais déja des billets de visites de congé : enfin, je croyais toucher au bonheur auquel j'aspire depuis si longtemps : il est vrai qu'il y avait pour condition que ce ne serait qu'après l'arrivée des courriers de Coblence et de Vienne. Celui de Coblence est arrivé hier et m'a mis au désespoir. Non seulement, le comte d'Artois insiste pour que je ne parte pas ; mais, il me conjure au nom de la sûreté du Roi dont les jours sont plus en danger que jamais, de ne pas partir et le maréchal de Castries écrit à Nassau pour l'engager à supplier l'Impératrice de m'ordonner de rester. J'ai tout mis sous les yeux de celle-ci ; mon sort est entre ses mains. Elle connaît ma position et surtout ma tendresse pour toi. Je ne cache pas, au milieu des bontés qu'on a pour moi, le désir extrême que j'ai de te rejoindre, désir que chaque jour rend plus vif.

J'ai trouvé ici quatre lettres de toi, qui m'ont appris à la fois la maladie et la convalescence de nos enfants. Non, ma chère amie, tu ne peux pas te peindre le

malheur de ma position, pressé entre nos intérêts les plus chers et mon devoir. Il n'y a pas jusqu'à La Chose qui écrit à présent à son ami que je dois rester, tant il est vrai que quand on est entré dans un chemin tortueux, il n'est plus possible d'en sortir par une ligne droite. Il est abusé d'une manière bien effrayante. Mais, j'attends le courrier qui partira sûrement dans peu de jours, et t'apportera ce que je me faisais un si grand bonheur de t'apporter moi-même. Plains-moi, mon amie, au lieu de me gronder.

De nouvelles alarmes viennent encore augmenter mes peines : voilà encore un mauvais décret contre les émigrés. Leurs biens vont être mis en séquestre. Les revenus sont-ils dans ce cas? Si cela est, maman sera obligée de rentrer en France pour sauver les débris de sa fortune, et toi que vas-tu devenir? Tout cela m'arrache l'âme! Au moins, maman n'ira pas à Paris où l'on dit que l'on prépare des pièges et où l'effervescence est plus forte que jamais. Ce que nous en savons ici, fait frémir. Maman peut rentrer dans quelque ville qui ne soit pas éloignée de toi. Mmes de Sabran et de Conflans sont-elles au Havre? Les Sainte-Aldegonde sont-elles à Tournay? Enfin, je voudrais que tu ne sois pas isolée; mais, surtout ce que je voudrais c'est rester avec toi, c'est te serrer dans mes bras, te faire abjurer d'odieux soupçons et jouir de ma fidélité et de ma tendresse, en recevant les preuves de la tienne.

Je t'embrasse mille et mille fois et nos enfants. Ces chers enfants, le souvenir de leurs caresses me fait verser des larmes. Rends-moi justice; je voudrais que tu saches la vérité de mes sollicitations pour revenir. On ne violente personne, j'en conviens; mais, comment résister aux supplications de ceux qu'on est accoutumé à respecter, quand ils sont malheureux et qu'ils vous croient utile?

Mille choses tendres à maman; je la plains bien aussi. Mais, qui n'est pas à plaindre?

16-5 mars.

Quoique je ne puisse attribuer, mon cher cœur, qu'au dégel qui a commencé probablement de vos côtés, de ne pas avoir reçu hier de tes lettres, je n'en ai pas moins été vivement affligé. Je m'étais si bien accoutumé à les recevoir exactement, que le moindre retard est encore une augmentation à la peine que j'éprouve. Voici encore un événement auquel nous ne pouvions pas nous attendre. Au lieu du courrier qui devait nous apporter les dernières intentions de l'Empereur sur nos affaires, nous recevons la nouvelle de sa mort (1). Dieu seul sait l'effet que cette mort

(1) L'empereur Léopold était mort le 1er mars, à peine âgé de qua-

imprévue aura sur les affaires. Il s'agit de savoir si après cela, l'Impératrice retiendra Nassau ici ou si elle le fera partir. Dans le premier cas, je suis mon premier projet et, si elle l'approuve, je partirai pour Coblence au lieu du courrier qu'on se propose de faire partir, quand il y aura quelque chose de décidé. Dans le second, je demanderai qu'on fasse partir mon successeur tout de suite, et dès qu'il sera ici, je partirai. Le temps est mauvais pour voyager; les neiges doivent être déjà fondues en Allemagne. Mais, enfin quand je devrais être six semaines en chemin, je me mettrai en marche.

J'attends avec impatience de savoir si les veuves sont comprises dans le décret pour le séquestre des biens, car te savoir sans maman, augmenterait mon inquiétude, et avec cela, je ne pourrais que lui conseiller, s'il y a sûreté toutefois, à ne pas laisser dilapider son bien, et à rentrer en France pourvu que ce ne soit pas à Paris où l'on me mande qu'il y a deux partis très distincts et prêts à se battre d'un moment à l'autre; il ne faut qu'une étincelle pour embraser tout et le choc peut être effroyable.

Ici, on ne parle que de la mort de l'Empereur. Cette nouvelle a déconcerté toutes les idées et on ne peut plus faire que des conjectures vagues sur les événe-

rante-cinq ans. Un de ses contemporains, commentant sa fin prématurée, écrivait : « C'était un voluptueux; il avait mené la vie vivement. »

ments à venir. Voilà des années bien fertiles en choses extraordinaires. Puissent-elles enfin nous amener la paix et la tranquillité dont nous avons tant besoin! Pour moi, je n'aspire que d'être avec toi. Ce bien dont je suis privé depuis longtemps, m'empêche d'en sentir aucun autre. Aussi, serai-je bien heureux quand je pourrai te tenir dans mes bras. Embrasse pour moi mes enfants; ménage bien la santé et dis mille choses à maman. Tu juges que j'ai quelques affaires aujourd'hui; c'est ce qui fait que je suis si court. Je t'embrasse comme je t'aime, mille et mille fois.

Le 27-16 mars.

Sommes-nous assez malheureux, mon cher cœur, par les événements. L'atrocité commise en Suède (1), prouve déjà les funestes effets de la morale régicide de ces enragés. Nous attendons avec autant d'inquiétude que d'impatience un second courrier. Le premier sans ôter toute espérance, nous laissait de vives alarmes. Au moment où tout semblait prendre une couleur plus satisfaisante, la mort de l'Empereur et l'assassinat du roi de Suède, mettent au moins de

(1) Le roi de Suède Gustave III venait d'être assassiné.

grands retards dans les opérations et la saison avance. Il n'y a plus que les désordres de l'intérieur qui puissent apporter un changement à l'état des choses, et combien n'arrivera-t-il pas de malheurs, si l'ordre ne se rétablit qu'à force de commotions intérieures. Enfin, de la patience et de la résignation ; c'est le seul moyen de supporter toutes les contrariétés de ces temps malheureux. Le courrier de Vienne dont je t'ai parlé n'est pas encore arrivé et déterminera le départ de Nassau ou le mien.

L'Impératrice m'a demandé hier, à dîner, si j'avais eu des nouvelles de son officier aux gardes depuis qu'il était à son service et si j'avais fait partir l'habit. Je lui ai répondu que j'en attendais jeudi, et que l'habit partirait par le premier courrier. Elle a été très touchée du malheur du roi de Suède et n'a pas paru en public depuis, ce qui contrarie beaucoup le duc de Richelieu (1) qui est venu pour huit jours et qui y est depuis près de deux mois, ne pouvant pas partir sans prendre congé. Il sera peut-être retenu jusqu'après Pâques.

Mon désir de partir augmente, en voyant l'époque s'approcher ; mais, j'ai tant éprouvé de contrariétés à cet égard, que ce n'est qu'en tremblant, que je me livre à l'idée du bonheur que j'aurai à te revoir et

(1) On sait que le duc de Richelieu, comme beaucoup d'émigrés, avait pris du service en Russie. Il y resta jusqu'en 1814 et fut, durant de longues années, gouverneur d'Odessa.

mes chers enfants. Embrasse-les bien pour moi : fais-toi dire par eux combien leur papa t'aime et je t'assure qu'ils seront encore bien au-dessous de la vérité. Je t'embrasse mille et mille fois : je n'ai de ma vie trouvé le temps aussi long. Ce n'est pas de l'ennui que j'éprouve, mais, du malheur ; une fois avec toi, je ne veux plus te quitter. Adieu, cher amour, je t'embrasse encore comme je t'aime. Mille choses à maman.

13-2 avril.

J'ai reçu, mon cher cœur, tes deux lettres à la fois. J'attends pour y répondre en détail que tu sois fixée à ta destination (1). Il est arrivé hier un courrier de Coblence qui nous a apporté des nouvelles bien alarmantes de Paris. Je suis en peine de ma sœur, d'après ce qu'on me mande des troubles qu'il y a dans les Cévennes (2). Il me tarde de te savoir éloignée des frontières. On me parle de l'envoi de mon successeur : mais, on ne me dit pas quand il arrivera, et cela m'impatiente autant que toi. Nassau attend pour

(1) La comtesse Esterhazy avait manifesté l'intention de quitter Tournai où les émigrés ne se croyaient plus en sûreté.

(2) Il y eut, dans les Cévennes, plusieurs soulèvements royalistes. Voir mon *Histoire des conspirations royalistes du Midi*.

partir l'arrivée du courrier de Vienne qu'on attend tous les jours depuis plus de deux mois.

Cette semaine-ci, qui est la semaine sainte dans ce pays, est fort triste; on ne voit personne que les ministres étrangers. Mais, cela va fort bien avec la disposition de mon âme. J'ai reçu une grande lettre de La Chose, bien tendre, mais qui a l'air embarrassé avec moi : je lui répondrai par le courrier, quand il partira, une lettre dont je te ferai voir la minute. J'ai reçu aussi une lettre du duc d'Havré qui me parle de La Chose comme mêlé dans l'intrigue qui a fait tant de mal partout. Le comte de Belzunce est ici depuis deux jours. Quoique je le connaisse fort peu, l'idée qu'il t'avait vue, il n'y a pas bien longtemps, fait que j'ai été charmé de le voir. Nous avons beaucoup parlé de toi. Tu vois que toutes mes idées ne se rapportent qu'à toi et j'aurai pour garant tous ceux qui me voient ici. Adieu, cher amour.

20/9 avril.

Ta lettre du 28 mars, mon cher cœur, m'a déchiré l'âme. Je tâcherai de trouver une occasion de la mettre sous les yeux de l'Impératrice ; elle y jugera ton cœur, ta sensibilité, et ton malheur. Oh! s'il

[illegible] grand [illegible]

[illegible] efforts.

[illegible] autant [illegible] qui [illegible] leur [illegible] carac- [illegible] et [illegible] que [illegible] a trouvé [illegible]

[illegible] à Coblence. [illegible] qui me [illegible] liberté, et je [illegible] d'être avec [illegible] et sur l'état épou- [illegible] enfant, au nom de

notre tendresse, ne te livre pas au désespoir; cette idée me tue. Cette absence est une rude épreuve; c'est, sûrement, la plus grande marque d'attachement que j'aie pu donner aux princes et à la cause.

J'attends toujours de savoir où tu seras pour écrire à maman, car, si elle rentrait en France et qu'on lui envoyât ma lettre, je craindrais de la compromettre. J'avoue qu'il y a six semaines, je pensais qu'elle aurait pu rentrer sans inconvénients, en se plaçant dans quelque petite ville de l'Artois, qui me parût assez tranquille. Mais, aujourd'hui où la licence est au comble et qu'il est impossible de compter sur la protection des lois, j'avoue que je ne voudrais pas exposer au moindre danger, la vie et la tranquillité de celle qui nous est si chère. Tu sens avec raison combien un conseil est délicat dans ce moment. D'un côté, toute la fortune à la merci des scélérats et, de l'autre, les dangers des mouvements populaires, qui peuvent se porter indistinctement contre tout ce qui tient à la noblesse ou aux émigrés.

Dieu sait l'effet qu'aura fait à Paris la réponse ferme du roi de Hongrie à M. de Noailles (1), la démission de ce dernier, et la mort du malheureux roi de Suède, effet certain des principes établis en France où se forgent les poignards et se préparent les poisons dont on cherche à infecter l'Europe

(1) Noailles était ambassadeur de France à Vienne et dut se retirer, après la déclaration de guerre.

d'une leçon. entière. Dans tous les cas, je d composent, celui pas près des frontières, et M antages, et qui les partir sa fille, prouve que l je qu'est tombée la en sûreté. ssant, si bien situé, et

J'ai reçu une lettre ses productions, et ses sont à Francfort dor exemple aux autres. Nous a pour elles toutes qu'elle a été; elle saignera coûte que dix-hui qu'elle a reçues, en trois ans. femmes et deu auront le courage de fuir cette logées, nourri un siècle et qui porteront ailleurs une jolie vill rtune, pourront encore jouir de la peut-être p llité et du bonheur. avec ses g que maman fût persuadée de cette d'y parai lque parti qu'elle prenne, nous n'hé- n'y a q faire notre devoir et à lui rendre, partout Cosnac aller, les soins qui dépendront de nous. charm une bonne école. Quant à mes devoirs possi me, d'époux, de père et de gendre, tu

Je rapporter à moi, sur la manière dont je les elle

qu brasse mille et mille fois; je t'aime plus b puis dire. J'embrasse mes chers enfants; dis c hoses tendres à maman; j'attends pour lui de savoir où elle sera. Adieu.

24-13 avril.

mon cher cœur, la lettre du premier. Je se que le petit anneau t'ait fait plaisir, et je 'autant plus de gré de te l'avoir envoyé par la qu'il n'est pas parti de courrier pour Coblence s ce temps-là. On attend toujours, pour en expé- un, que celui de Vienne soit arrivé ; il ne l'est as encore. On m'a pourtant assuré qu'il ne tarderait pas, mais, qu'on le faisait passer par Berlin. Toutes ces lenteurs sont bien affligeantes et font perdre un temps bien précieux. D'ailleurs, on ne me mande rien du départ de mon successeur et c'est là mon grand intérêt, car je sens bien que le départ de Nassau va rendre mon séjour ici nécessaire jusqu'à l'arrivée de celui qui doit me remplacer.

Les nouvelles de France d'avant-hier se contredisent. Les unes prétendent que le décret contre les émigrés est déjà sanctionné et d'autres qu'il ne le sera pas, comme étant souverainement injuste et contraire aux bases de la constitution acceptée par le Roi et jurée par la nouvelle Assemblée. En tout état de cause, je suis bien aise que tu quittes Tournay. Tu me mandes bien que tu pars seule ; mais, tu ne me dis pas si maman va venir te joindre. A tout événement, je t'envoie ma lettre pour elle ; je te l'envoie à

cachet volant; tu la cachetteras après l'avoir lue. Dans la position où se trouve maman, il est impossible de lui donner un avis, surtout d'aussi loin.

Il paraît qu'on n'a plus de doute sur l'origine de la propagande, relativement à l'assassinat du roi de Suède. On assure qu'on a arrêté ici plusieurs Français démocrates et on prétend même que quelques-uns, ayant encouru des soupçons de jacobinisme, ont été envoyés en Sibérie. La police se fait avec la plus grande rigueur, et ce qui se passe en Pologne, où l'on établit un club des amis de la constitution à la Jacobine, que préside M. d'Ecorches, le ministre de France, fait ouvrir les yeux sur la tendance de cette secte impie et régicide. Ces affaires de Pologne occupent beaucoup ici. On craint que le feu ne s'allume dans ce pays où il y aurait déjà des confédérations, sans la crainte que donne l'armée constitutionnelle, qui est en meilleur ordre que celle de France. Tout cela est très fâcheux pour nos affaires, parce qu'occupée en Pologne, la Russie malgré sa bonne volonté, ne pourra pas nous servir aussi efficacement qu'elle l'eût fait, si tout eût été calme sur la Vistule, et que des assassins n'eussent pas tranché les jours du brave et loyal Gustave III.

Il est vrai que, dans l'état de malheur et de mécontentement, où est la France, dès qu'il y aura un noyau solide de troupes étrangères, il s'y réunira infiniment de monde et il n'y aurait à combattre que le petit

nombre de forcenés qui veulent toujours voir le bonheur à venir dans la misère et le désordre actuels. Comme il n'y a rien de bon à faire dans un pays où personne ne peut faire exécuter les lois, où les scélérats sont protégés et impunis et où la force publique est absolument nulle, je suis fort aise de voir le ministère tout Jacobin. Je suis curieux de voir à qui on s'en prendra du mal inévitable, auquel on s'est ôté les moyens de remédier, quand on ne pourra plus dénoncer les ministres. Ce n'est pas avec des compliments et, en appelant frère celui qui meurt de faim, qu'on l'oblige à respecter les propriétés, surtout quand il voit l'empressement à célébrer, par des fêtes, ceux que la loi avait punis. Tout cela est bel et bon; mais, d'ici là, tout se perd, tout se détruit. On me répète toujours, quand on voit mes inquiétudes sur ton sort, que tu devrais venir ici, que tu y serais fêtée, choyée, et surtout tranquille. Mais, je repousse cette idée en parlant de maman et je ne m'occupe que du moment où je te reverrai. Aussi, suis-je bien malheureux. Je finis pour ne pas faire un trop gros paquet, en t'embrassant mille fois et mes chers enfants (1).

---

(1) L'espoir de se réunir promptement à sa famille, qu'exprime avec tant d'ardeur, dans sa correspondance, le comte Esterhazy, ne devait se réaliser que l'année suivante, le 24 janvier 1793. Jusque-là, de tra-

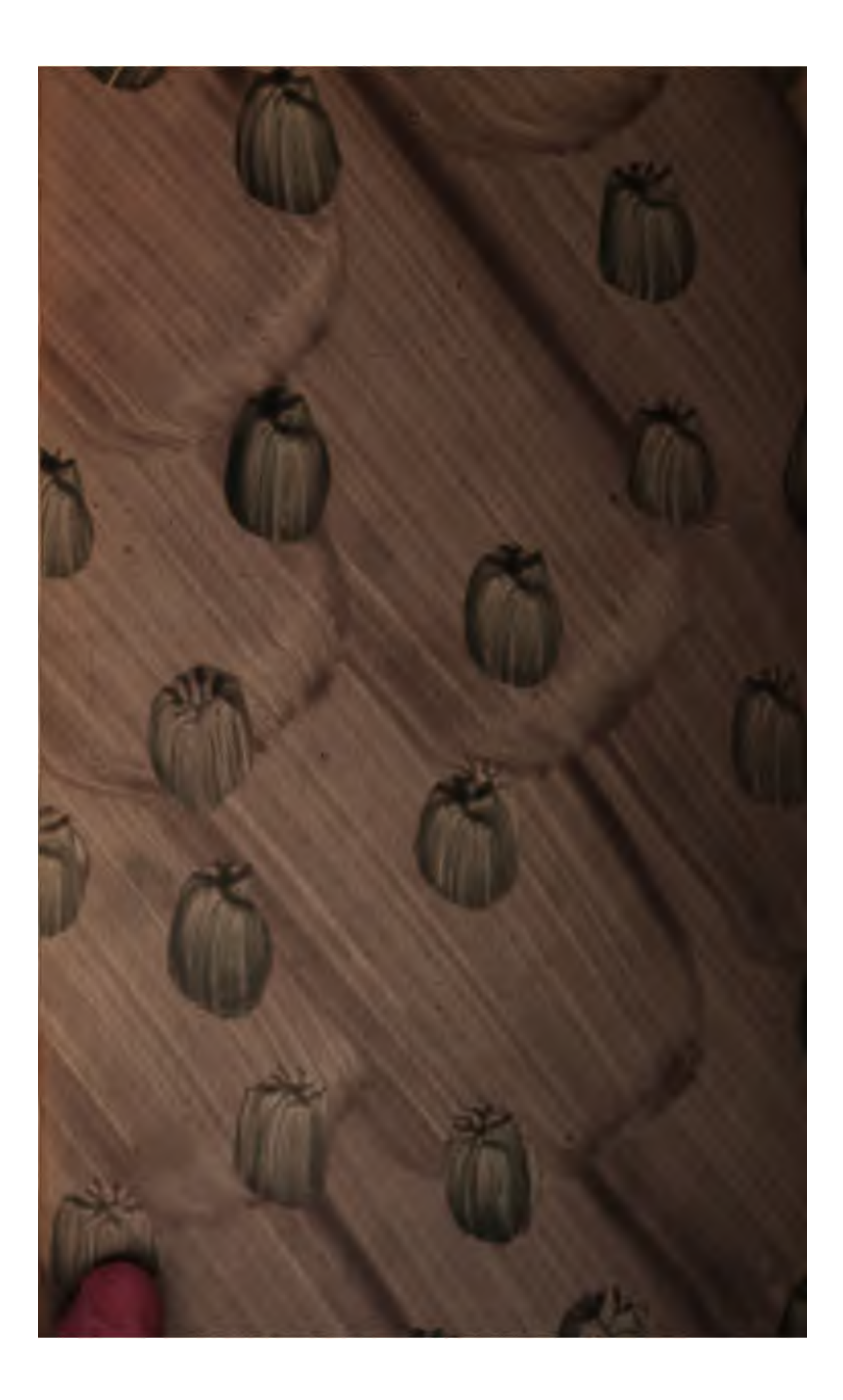
giques événements allaient s'accomplir : la campagne de 1792, la retraite de Brunswick après la bataille de Valmy, la dispersion des émigrés, la fuite des princes, les massacres de Septembre, la mort du Roi. Dans la suite de la correspondance, que nous comptons publier ultérieurement, on pourra suivre les douloureux retentissements et les désastreux effets que ces événements eurent en Europe et surtout en Russie où résidait Esterhazy.

TABLE DES MATIÈRES

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

Rue Garancière, 8




DC 137.5 .E8 A4
Lettres du Cte Valentin Esterh
Stanford University Libraries
3 6105 041 386 132
DC
137.5
E8A4
Stanford University Libraries
Stanford, California
Return this book on or before date due.

